

OEUVRES COMPLETTES DE FRÉDÉRIC II, ROI DE PRUSSE.

TOME SECOND.

MEMOIRES

SUR

LE RÈGNE

DE

FRÉDÉRIC II,

ROI DE PRUSSE,

ÉCRITS PAR LUI-MÊME.

TOME PREMIER.

1790.

HISTOIRE

DE

MON TEMPS.

AVANT-PROPOS.

La plupart des histoires que nous avons, sont des compilations de mensonges mêlés de quelques vérités. De ce nombre prodigieux de faits qui nous ont été transmis, on ne peut compter pour avérés que ceux qui ont fait époque, soit de l'élévation, ou de la chute des Empires. Il paraît indubitable que la bataille de Salamine s'est donnée, et que les Perses ont été vaincus par les Grecs. Il n'y a aucun doute qu'Alexandre le Grand n'ait subjugué l'Empire de Darius, que les Romains n'aient vaincu les Carthaginois, Antiochus et Persée ; cela est d'autant plus évident, qu'ils ont possédé tous ces Etats. L'histoire acquiert plus de foi dans ce qu'elle rapporte des guerres civiles de Marius et de Sylla, de Pompée et de César, d'Auguste et d'Antoine, par l'authenticité des auteurs contemporains qui nous ont décrit ces événemens. On n'a point de doute sur le bouleversement de l'Empire d'Occident et sur celui d'Orient, car on voit naître et se former des royaumes du démembrement de l'Empire

romain ; mais lorſque la curioſité nous invite à deſcendre dans le détail des faits de ces temps reculés, nous nous précipitons dans un labyrinthe plein d'obſcurités et de contradictions, et nous n'avons point de fil pour en trouver l'iſſue. L'amour du merveilleux, le préjugé des hiſtoriens, le zèle mal-entendu pour leur patrie, leur haine pour les nations qui leur étaient oppoſées, toutes ces différentes paſſions qui ont guidé leur plume, et les temps de beaucoup poſtérieurs aux événemens, où ils ont écrit, ont ſi fort altéré les faits en les déguiſant, qu'avec des yeux de lynx même on ne parviendrait pas à les dévoiler à préſent.

Cependant, dans la foule d'auteurs de l'antiquité, l'on diſtingue avec ſatisfaction la deſcription que Xénophon fait de la retraite des dix-mille qu'il avait commandés et ramenés lui-même en Grèce. Thucydide jouit à peu-près des mêmes avantages. Nous ſommes charmés de trouver dans les fragmens qui nous reſtent de Polybe, l'ami et le compagnon de Scipion l'Africain, les faits qu'il nous raconte, dont lui-même a été le témoin. Les Lettres

de Cicéron à ſon ami Atticus portent le même caractère ; c'eſt un des acteurs de ces grandes ſcènes qui parle. Je n'oublierai point les Commentaires de Céſar, écrits avec la noble ſimplicité d'un grand homme, et quoi qu'en ait dit Hirtius, les relations des autres hiſtoriens ſont en tout conformes aux événemens décrits dans ces Commentaires ; mais depuis Céſar l'hiſtoire ne contient que des panégyriques ou des ſatires. La barbarie des temps ſuivans a fait un chaos de l'hiſtoire du Bas-Empire, et l'on ne trouve d'intéreſſant que les Mémoires écrits par la fille de l'empereur Alexis Comnène, parce que cette princeſſe rapporte ce qu'elle a vu. Depuis, les moines, qui ſeuls avaient quelque connaiſſance, ont laiſſé des annales trouvées dans leurs couvens, qui ont ſervi à l'hiſtoire d'Allemagne ; mais quels matériaux pour l'hiſtoire ! Les Français ont eu un Évêque de Tours, un Joinville, et le Journal de l'Étoile, faibles ouvrages de compilateurs qui écrivaient ce qu'ils apprenaient au haſard, mais qui difficilement pouvaient être bien inſtruits. Depuis la renaiſſance

des lettres, la passion d'écrire s'est changée en fureur. Nous n'avons que trop de mémoires, d'anecdotes et de relations, parmi lesquelles il faut s'en tenir au petit nombre d'auteurs qui ont eu des charges, qui ont été eux-mêmes acteurs, qui ont été attachés à la cour, ou qui ont eu la permission des souverains de fouiller dans les archives, tels que le sage président de Thou, Philippe de Comines, Vargas, fiscal du concile de Trente, mademoiselle d'Orléans, le cardinal de Retz etc. Ajoutons-y les Lettres de M. d'Estrades, les Mémoires de M. de Torcy, monumens curieux, sur-tout ce dernier qui nous développe la vérité de ce testament de Charles II, roi d'Espagne, sur lequel les sentimens ont été si partagés.

Ces réflexions sur l'incertitude de l'histoire, dont je me suis souvent occupé, m'ont fait naître l'idée de transmettre à la postérité les faits principaux auxquels j'ai eu part ou dont j'ai été témoin, afin que ceux qui à l'avenir gouverneront cet Etat, puissent connaître la vraie situation des choses lorsque je parvins à la régence, les causes qui m'ont fait agir, mes moyens, les

trames de nos ennemis, les négociations, les guerres, et fur-tout les belles actions de nos officiers, par lefquelles ils fe font acquis l'immortalité à jufte titre.

Depuis les révolutions qui bouleversèrent premièrement l'Empire d'Occident ensuite celui d'Orient; depuis les fuccès immenfes de Charlemagne; depuis l'époque brillante du règne de Charles-Quint; après les troubles que la réforme caufa en Allemagne et qui durèrent trente années; enfin après la guerre qui s'alluma à caufe de la fucceffion d'Efpagne, il n'eft aucun événement plus remarquable et plus intéreffant que celui que produifit la mort de l'empereur Charles VI, dernier mâle de la maifon d'Habfpourg.

La cour de Vienne fe vit attaquée par un prince auquel elle ne pouvait fuppofer affez de force pour tenter une entreprife auffi difficile. Bientôt il fe forma une conjuration de rois et de fouverains, tous réfolus à partager cette immenfe fucceffion. La couronne impériale paffa dans la maifon de Bavière, et lorfqu'il femblait que les événemens concouraient à la ruine de la

jeune reine de Hongrie, cette princeſſe par ſa fermeté et par ſon habileté, ſe tira d'un pas auſſi dangereux, et ſoutint ſa monarchie en ſacrifiant la Siléſie et une petite partie du Milanais : c'était tout ce qu'on pouvait attendre d'une jeune princeſſe, qui, à peine parvenue au trône, ſaiſit l'eſprit du gouvernement et devint l'ame de ſon conſeil.

Cet ouvrage-ci étant deſtiné pour la poſtérité, me délivre de la gêne de reſpecter les vivans et d'obſerver de certains ménagemens incompatibles avec la franchiſe de la vérité : il me ſera permis de dire ſans retenue et tout haut ce que l'on penſe tout bas. Je peindrai les princes tels qu'ils ſont, ſans prévention pour ceux qui ont été mes alliés et ſans haine pour ceux qui ont été mes ennemis ; je ne parlerai de moi-même que lorſque la néceſſité m'y obligera, et l'on me permettra, à l'exemple de Céſar, de faire mention de ce qui me regarde, en perſonne tierce, pour éviter l'odieux de l'égoïſme. C'eſt à la poſtérité à nous juger ; mais ſi nous ſommes ſages, nous devons la prévenir en nous jugeant rigoureuſement nous-mêmes. Le vrai mérite d'un

bon prince eſt d'avoir un attachement ſincère au bien public, d'aimer ſa patrie et la gloire : je dis la gloire ; car l'heureux inſtinct qui anime les hommes du déſir d'une bonne réputation, eſt le vrai principe des actions héroïques : c'eſt le nerf de l'ame, qui la réveille de ſa léthargie, pour la porter aux entrepriſes utiles, néceſſaires et louables.

Tout ce qu'on avance dans ces mémoires, ſoit à l'égard des négociations, des lettres de ſouverains, ou de traités ſignés, a ſes preuves conſervées dans les archives. On peut répondre des faits militaires comme témoin oculaire : telle relation de bataille a été différée de deux ou trois jours, pour la rendre plus exacte et plus véridique.

La poſtérité verra peut-être avec ſurpriſe dans ces mémoires les récits de traités faits et rompus. Quoique ces exemples ſoient communs, cela ne juſtifierait point l'auteur de cet ouvrage, s'il n'avait d'autres raiſons meilleures pour excuſer ſa conduite.

L'intérêt de l'Etat doit ſervir de règle

aux fouverains. Les cas de rompre les alliances font ceux 1°. où l'allié manque à remplir fes engagemens. 2°. Où l'allié médite de vous tromper et où il ne vous refte de reffource que de le prévenir. 3°. Une force majeure qui vous opprime et vous force à rompre vos traités. 4°. Enfin l'infuffifance des moyens pour continuer la guerre. Par je ne fais quelle fatalité ces malheureufes richeffes influent fur tout. Les princes font les efclaves de leurs moyens ; l'intérêt de l'Etat leur fert de loi, et cette loi eft inviolable. Si le prince eft dans l'obligation de facrifier fa perfonne même au falut de fes fujets, à plus forte raifon doit-il leur facrifier des liaifons dont la continuation leur deviendrait préjudiciable. Les exemples de pareils traités rompus fe rencontrent communément. Notre intention n'eft pas de les juftifier tous. J'ofe pourtant avancer qu'il en eft de tels, que la néceffité, ou la fageffe, la prudence, ou le bien des peuples obligeait de tranfgreffer, ne reftant aux fouverains que ce moyen-là d'éviter leur ruine. Si François I avait accompli le traité de Madrid, il aurait, en

perdant la Bourgogne, établi un ennemi dans le cœur de ſes Etats. C'était réduire la France dans l'état malheureux où elle était du temps de Louis XI et de Louis XII. Si, après la bataille de Muhlberg gagnée par Charles-Quint, la ligue proteſtante d'Allemagne ne s'était pas fortifiée de l'appui de la France, elle n'aurait pu éviter de porter les chaînes que l'empereur lui préparait de longue main. Si les Anglais n'avaient pas rompu l'alliance ſi contraire à leurs intérêts, par laquelle Charles II s'était uni avec Louis XIV, leur puiſſance courait riſque d'être diminuée, d'autant plus que, dans la balance politique de l'Europe, la France l'aurait emporté de beaucoup ſur l'Angleterre. Les ſages, qui prévoient les effets dans les cauſes, doivent à temps s'oppoſer à ces cauſes ſi diamétralement oppoſées à leurs intérêts. Qu'on me permette de m'expliquer exactement ſur cette matière délicate, que l'on n'a guère traitée dogmatiquement. Il me paraît clair et évident qu'un particulier doit être attaché ſcrupuleuſement à ſa parole, l'eût-il même donnée inconſidérément. Si on

lui manque, il peut recourir à la protection des lois, et quoi qu'il en arrive, ce n'eſt qu'un individu qui ſouffre; mais à quels tribunaux un ſouverain prendra-t-il recours, ſi un autre prince viole envers lui ſes engagemens ? La parole d'un particulier n'entraîne que le malheur d'un ſeul homme, celle des ſouverains des calamités générales pour des nations entières. Ceci ſe réduit à cette queſtion : vaut-il mieux que le peuple périſſe, ou que le prince rompe ſon traité ? Quel ſerait l'imbécille qui balancerait pour décider cette queſtion ? Vous voyez par les cas que nous venons d'expoſer, qu'avant de porter un jugement déciſif ſur les actions d'un prince, il faut commencer par examiner mûrement les circonſtances où il s'eſt trouvé, la conduite de ſes alliés, les reſſources qu'il pouvait avoir ou qui lui manquaient pour remplir ſes engagemens. Car, comme nous l'avons déjà dit, le bon ou le mauvais état des finances ſont comme le pouls des Etats, qui influent plus qu'on ne le croit ni qu'on ne le fait, dans les opérations politiques et militaires. Le public, qui ignore ces détails,

ne juge que ſur les apparences, et ſe trompe par conſéquent dans ſes déciſions ; la prudence empêche qu'on ne le déſabuſe, parce que ce ſerait le comble de la démence d'ébruiter ſoi-même par vaine gloire la partie faible de l'Etat : les ennemis, charmés d'une pareille découverte, ne manqueraient pas d'en profiter. La ſageſſe exige donc qu'on abandonne au public la liberté de ſes jugemens téméraires, et que ne pouvant ſe juſtifier pendant ſa vie, ſans compromettre l'intérêt de l'Etat, l'on ſe contente de ſe légitimer aux yeux déſintéreſſés de la poſtérité.

Peut-être ne ſera-t-on pas fâché que j'ajoute quelques réflexions générales à ce que je viens de dire, ſur les événemens qui ſont arrivés de mon temps. J'ai vu que les petits Etats peuvent ſe ſoutenir contre les plus grandes monarchies, lorſque ces Etats ont de l'induſtrie et beaucoup d'ordre dans leurs affaires. Je trouve que les grands empires ne vont que par des abus, qu'ils ſont remplis de confuſion, et qu'ils ne ſe ſoutiennent que par leurs vaſtes reſſources et par la force intrinſèque de leur maſſe.

Les intrigues qui se font dans ces cours, perdraient des princes moins puissans: elles nuisent toujours; mais elles n'empêchent pas que de nombreuses armées ne conservent leur poids. J'observe que toutes les guerres portées loin des frontières de ceux qui les entreprennent, n'ont pas les mêmes succès que celles qui se font à portée de la patrie. Ne ferait-ce pas par un sentiment naturel dans l'homme, qui sent qu'il est plus juste de se défendre que de dépouiller son voisin? Mais peut-être la raison physique l'emporte-t-elle sur la morale, par la difficulté de pourvoir aux vivres dans un trop grand éloignement de la frontière, à fournir à temps les recrues, les remontes, les habillemens, les munitions de guerre etc. Ajoutons encore que, plus les troupes sont aventurées dans des pays lointains, plus elles craignent qu'on ne leur coupe la retraite, ou qu'on ne la leur rende difficile. Je m'aperçois de la supériorité marquée de la flotte Anglaise sur celle des Français et des Espagnols réunie, et je m'étonne comment la marine de Philippe II ayant eu autrefois cet ascen-

dant ſur celle des Anglais et des Hollandais, n'a pas conſervé d'auſſi grands avantages. Je remarque encore avec ſurpriſe que tous ces armemens de mer ſont plus pour l'oſtentation que pour l'effet, et qu'au lieu de protéger le commerce, ils ne l'empêchent pas de ſe détruire. D'un côté ſe préſente le roi d'Eſpagne, ſouverain du Potoſe, obéré en Europe, créancier à Madrid de ſes officiers et de ſes domeſtiques; de l'autre le roi d'Angleterre, qui répand à pleine main ſes guinées, que trente ans d'induſtrie avaient accumulées dans la Grande-Bretagne, pour ſoutenir la reine de Hongrie et la pragmatique Sanction, indépendamment de quoi cette reine de Hongrie eſt obligée de ſacrifier quelques provinces pour ſauver le reſte. La capitale du monde chrétien s'ouvre au premier venu, et le pape n'oſant pas accabler d'anathèmes ceux qui le font contribuer, eſt obligé de les bénir. L'Italie eſt inondée d'étrangers, qui ſe battent pour la ſubjuguer. L'exemple des Anglais entraîne comme un torrent les Hollandais dans cette guerre qui leur eſt étrangère, et ces républicains qui du temps

que des héros, les Eugène, les Marlboroug commandaient leurs armées, y envoyaient des députés pour régler les opérations militaires, n'en envoient point lorſqu'un duc de Cumberland ſe trouve à la tête de leurs troupes. Le Nord s'embraſe et produit une guerre funeſte à la Suède. Le Danemarck s'anime, s'agite et ſe calme. La Saxe change deux fois de parti; elle ne gagne rien ni avec les uns ni avec les autres, ſinon qu'elle attire les Pruſſiens dans ſes Etats et qu'elle ſe ruine. Un conflit d'événemens change les cauſes de la guerre; cependant les effets continuent, quoique le motif ait ceſſé. La fortune paſſe rapidement d'un parti dans l'autre; mais l'ambition et le déſir de la vengeance nourriſſent et entretiennent le feu de la guerre. Il ſemble voir une partie de joueurs qui veulent avoir leur revanche et ne quittent le jeu qu'après s'être entiérement ruinés. Si l'on demandait à un miniſtre anglais, quelle rage vous oblige à prolonger la guerre? C'eſt que la France ne pourra plus fournir aux frais de la campagne prochaine, répondrait-il. Si l'on feſait la même

queſtion à un miniſtre français, la réponſe ſerait à peu-près ſemblable. Ce qu'il y a de déplorable dans cette politique, c'eſt qu'elle ſe joue de la vie des hommes, et que le ſang humain, répandu avec profuſion, l'eſt inutilement. Encore ſi, par la guerre, on pouvait parvenir à fixer ſolidement les frontières et à maintenir cette balance des pouvoirs ſi néceſſaire entre les ſouverains de l'Europe, on pourrait regarder ceux qui ont péri comme des victimes ſacrifiées à la tranquillité et à la ſureté publique. Mais qu'on s'envie des provinces en Amérique, ne voilà-t-il pas toute l'Europe entraînée dans des partis différens pour ſe battre ſur mer et ſur terre. Les ambitieux devraient conſidérer ſur-tout que les armes et la diſcipline militaire étant à peu-près les mêmes en Europe, et les alliances mettant pour l'ordinaire l'égalité des forces entre les parties belligérantes, tout ce que les princes peuvent attendre de leurs plus grands avantages dans les temps où nous vivons, c'eſt d'acquérir par des ſuccès accumulés, ou quelque petite ville ſur les frontières, ou une banlieue qui ne

rapporte pas les intérêts des dépenſes de la guerre, et dont la population n'approche pas du nombre des citoyens péris dans les campagnes.

Quiconque a des entrailles, et enviſage ces objets de ſang-froid, doit être ému des maux que les hommes d'Etat cauſent aux peuples, faute d'y réfléchir, ou bien entraînés par leurs paſſions. La raiſon nous preſcrit une règle ſur ce ſujet, dont, ce me ſemble, aucun homme d'Etat ne doit s'écarter: c'eſt de ſaiſir l'occaſion, et d'entreprendre lorſqu'elle eſt favorable; mais de ne point la forcer en abandonnant tout au haſard. Il y a des momens qui demandent qu'on mette toute ſon activité en jeu pour en profiter; mais il y en a d'autres où la prudence veut qu'on reſte dans l'inaction. Cette matière exige la plus profonde réflexion, parce que non-ſeulement il faut bien examiner l'état des choſes, mais qu'il faut encore prévoir toutes les ſuites d'une entrepriſe, et peſer les moyens que l'on a avec ceux de ſes ennemis, pour juger leſquels l'emportent dans la balance. Si la raiſon n'y décide pas ſeule, et que la paſſion

s'en

s'en mêle, il eſt impoſſible que d'heureux ſuccès ſuivent une pareille entrepriſe. La politique demande de la patience, et le chef-d'œuvre d'un homme habile eſt de faire chaque choſe en ſon temps et à propos. L'hiſtoire ne nous fournit que trop d'exemples de guerres légérement entrepriſes; il n'y a qu'à ſe rappeler la vie de François I et lire ce que Brantôme dit être le ſujet de ſa malheureuſe expédition du Milanais, où ce roi fut fait priſonnier à Pavie : il n'y a qu'à voir combien peu Charles-Quint profita de l'occaſion qui ſe préſentait à lui, après la bataille de Muhlberg, pour ſubjuguer l'Allemagne : il n'y a qu'à voir l'hiſtoire de Frédéric V, électeur Palatin, pour ſe convaincre de la précipitation avec laquelle il s'engagea dans une entrepriſe bien au-deſſus de ſes forces. Et dans nos derniers temps, qu'on ſe rapelle la conduite de Maximilien de Bavière, qui dans la guerre de Succeſſion, lorſque ſon pays était, pour ainſi dire, bloqué par les alliés, ſe rangea du parti des Français, pour ſe voir dépouiller de ſes Etats. Et plus récemment Charles XII, roi de Suède, nous

fournit un exemple plus frappant encore des suites funestes que l'entêtement et la fausse conduite des souverains attire sur les sujets. L'histoire est l'école des princes; c'est à eux de s'instruire des fautes des siècles passés, pour les éviter, et pour apprendre qu'il faut se former un système et le suivre pied à pied, et que celui qui a le mieux calculé sa conduite, est le seul qui puisse l'emporter sur ceux qui agissent moins conséquemment que lui.

INTRODUCTION.

CHAPITRE I.

Etat de la Pruſſe à la mort de Frédéric-Guillaume. Caractères des Princes de l'Europe, de leurs miniſtres, de leurs généraux. Idée de leurs forces, de leurs reſſources et de leur influence dans les affaires de l'Europe. Etat des ſciences et des beaux arts. Ce qui donna lieu à la guerre contre la maiſon d'Autriche.

A la mort de Frédéric-Guillaume, roi de Pruſſe, 1740.
les revenus de l'État ne montaient qu'à ſept millions quatre cents mille écus. La population dans toutes les provinces pouvait aller à trois millions d'ames (*). Le feu roi avait laiſſé dans ſes épargnes huit millions ſept cents mille écus, point de dettes, les finances bien adminiſtrées, mais peu de reſſources; la balance du commerce perdait annuellement un million deux cents mille écus, qui paſſaient dans l'étranger. L'armée était forte de ſoixante et ſeize mille hommes, dont à peu-près vingt-ſix mille étrangers; ce qui prouve que c'était un effort et que trois millions d'habitans ne pouvaient pas fournir à recruter même cinquante mille hommes, ſur-tout en temps de guerre. Le feu roi n'était entré en aucune alliance, pour laiſſer à ſon ſucceſſeur les mains libres ſur le choix de celles qu'il voudrait former et qui après ſa mort feraient les plus avantageuſes à l'Etat.

(*) C'eſt un nombre rond que le roi met ici; la véritable population n'alla en 1740 qu'à 2, 240, 000 perſonnes.

L'Europe était en paix, à l'exception de l'Angleterre et de l'Eſpagne, qui ſe feſaient la guerre dans le nouveau monde pour deux oreilles anglaiſes que les Eſpagnols avaient coupées, et qui dépenſaient des ſommes immenſes pour des objets de contrebande bien indignes des grands efforts que feſaient ces deux nations. L'empereur Charles VI venait de faire la paix avec les Turcs à Belgrade par la médiation de M. de Villeneuve, miniſtre de France à Conſtantinople. Par cette paix l'empereur cédait à l'Empire Ottoman le royaume de Servie, une partie de la Moldavie et l'importante ville de Belgrade. Les dernières années du règne de Charles VI avaient été ſi malheureuſes, qu'il s'était vu dépouiller du royaume de Naples, de la Sicile et d'une partie du Milanais, par les Français, les Eſpagnols et les Sardes. Il avait de plus cédé à la France par la paix de 1737 le duché de Lorraine, que la maiſon du duc ſon gendre avait poſſédée de temps immémorial. Par ce traité l'empereur donnait des provinces, et la France de vaines garanties, à l'exception de la Toſcane, qui doit être enviſagée comme une poſſeſſion précaire. La France garantiſſait à l'empereur une loi domeſtique qu'il avait publiée pour ſa ſucceſſion, ſi connue en Europe ſous le nom de la *pragmatique Sanction*. Cette loi devait aſſurer à ſa fille l'indiviſibilité de ſa ſucceſſion. On a ans doute lieu d'être ſurpris en trouvant la fin du règne de Charles VI ſi inférieure à l'éclat qu'il jeta à ſon commencement. La cauſe des infortunes de ce prince ne doit s'attribuer qu'à la perte du prince Eugène : après la mort de ce grand homme il n'y eut perſonne pour le remplacer. L'Etat manqua de nerf

et tomba dans la langueur et dans le dépériſſement. Charles VI avait reçu de la nature les qualités qui ſont le bon citoyen, mais il n'en avait aucune de celles qui font le grand-homme: il était généreux, mais ſans diſcernement; d'un eſprit borné et ſans pénétration; il avait de l'application, mais ſans génie, de ſorte qu'en travaillant beaucoup, il feſait peu, il poſſédait bien le Droit germanique; parlant pluſieurs langues et ſur-tout le latin dans lequel il excellait; bon père, bon mari, mais bigot et ſuperſtitieux comme tous les princes de la maiſon d'Autriche. On l'avait élevé pour obéir et non pour commander. Ses miniſtres l'amuſaient à juger les procès du conſeil aulique, à s'attacher ponctuellement aux minuties du cérémonial et de l'étiquette de la maiſon de Bourgogne: et tandis qu'il s'occupait de ces bagatelles, ou que ce prince perdait ſon temps à la chaſſe, ſes miniſtres, véritablement maîtres de l'Etat, diſpoſaient de tout deſpotiquement.

La fortune de la maiſon d'Autriche avait fait paſſer à ſon ſervice le prince Eugène de Savoie dont nous venons de parler. Ce prince avait porté le petit collet en France. Louis XIV lui refuſa un bénéfice: Eugène demanda une compagnie de dragons; il ne l'obtint pas non plus, parce qu'on méconnaiſſait ſon génie et que les jeunes ſeigneurs de la cour lui avaient donné le ſobriquet de Dame Claude. Eugène voyant que toutes les portes de la fortune lui étaient interdites, quitta ſa mère, madame de Soiſſons, et la France, pour offrir ſes ſervices à l'empereur Léopold: il devint colonel et reçut un régiment; ſon mérite perça rapidement. Les ſervices ſignalés qu'il rendit,

et la ſupériorité de ſes talens l'élevèrent dans peu aux premiers grades militaires. Il devint généraliſſime, préſident du conſeil de guerre, et enfin premier miniſtre de l'empereur Charles VI. Ce prince ſe trouva donc chef de l'armée impériale ; il gouverna non-ſeulement les provinces Autrichiennes, mais l'Empire même, et proprement il était empereur. Tant que le prince Eugène conſerva la vigueur de ſon eſprit, les armes et les négociations des Autrichiens proſpérèrent ; mais lorſque l'âge et les infirmités l'eurent affaibli, cette tête qui avait ſi longtemps travaillé pour le bien de la maiſon Impériale, fut hors d'état de continuer ce même travail, et de lui rendre les mêmes ſervices. Quelles réflexions humiliantes pour notre vanité ! Un Condé, un Eugène, un Marlboroug voient l'extinction de leur eſprit précéder celle de leur corps, et les plus vaſtes génies finiſſent par l'imbécillité ! Pauvres humains, glorifiez-vous enſuite ſi vous l'oſez ! La décadence des forces du prince Eugène fut l'époque des intrigues de tous les miniſtres Autrichiens. Le comte de Zintzendorff acquit le plus de crédit ſur l'eſprit de ſon maître ; il travaillait peu, il aimait la bonne chère. C'était l'Apicius de la cour impériale, et l'empereur diſait que les bons ragoûts de ſon miniſtre lui feſaient de mauvaiſes affaires. Ce miniſtre était haut et fier ; il ſe croyait un Agrippa, un Mécène. Les princes de l'Empire étaient indignés de la dureté de ſon gouvernement ; en cela bien différent du Prince Eugène, qui n'employant que la douceur, avait ſu mener plus ſurement le Corps germanique à ſes fins.

Lorſque le comte de Zintzendorff fut employé

au congrès de Cambrai, il crut avoir pénétré le caractère du cardinal de Fleuri. Le Français, plus habile que l'Allemand, le joua ſous la jambe, et Zintzendorff retourna à Vienne, perſuadé qu'il gouvernerait la cour de Verſailles comme celle de l'empereur. Peu de temps après le prince Eugène, qui voyait l'empereur toujours occupé des moyens de ſoutenir ſa pragmatique Sanction, lui dit que la ſeule façon de l'aſſurer, était d'entretenir cent quatre-vingts mille hommes, et qu'il indiquerait les fonds pour le payement de cette augmentation, ſi l'empereur y voulait conſentir Le génie de l'empereur, ſubjugué par celui d'Eugène, n'oſait rien lui refuſer. L'augmentation de quarante mille hommes fut réſolue, et bientôt l'armée ſe trouva complète. Les comtes de Zintzendorff et de Staremberg, ennemis du prince Eugène, repréſentèrent à l'empereur que ſes pays, foulés par des contributions énormes, ne pouvaient ſuffire à l'entretien d'une ſi groſſe armée, et qu'a moins de vouloir ruiner de fond en comble l'Autriche, la Bohème et les autres provinces, il fallait réformer l'augmentation. Charles VI, qui ne connaiſſait rien aux finances non plus qu'au pays qu'il gouvernait, ſe laiſſa entraîner par ſes miniſtres et licentia ces quarante mille hommes nouvellement levés, à la veille du décès d'Auguſte I, roi de Pologne.

Deux candidats ſe préſentèrent pour occuper ce trône vacant. L'un c'était Auguſte, électeur de Saxe, fils du dernier roi de Pologne, ſoutenu par l'empereur des Romains, l'impératrice de Ruſſie, l'argent et les troupes Saxonnes. L'autre était Stanislas

Leczinsky, appelé par les vœux des Polonais et protégé par Louis XV, son gendre; mais le secours qu'il tira de la France se réduisit à quatre bataillons. Il vit la Pologne; il fut assiégé à Danzic; il ne put s'y maintenir, et renonça pour la seconde fois au triste honneur de porter le nom de roi dans une république où régnait l'anarchie.

Le comte de Zintzendorff comptait si fort sur l'esprit pacifique du cardinal de Fleuri, qu'il engagea légèrement sa cour dans les troubles de la Pologne. Le plaisir de donner la couronne de Pologne coûta à l'empereur trois royaumes et quelques belles provinces. Déjà les Français avaient passé le Rhin, déjà ils assiégeaient Kehl, qu'à Vienne on fesait des paris sur leur inaction. Cette guerre qu'on entreprit, fut l'ouvrage de la vanité, et la paix qui s'ensuivit, celui de la faiblesse. Le nom du prince Eugène, qui en imposait encore, soutint les armes des Autrichiens sur le Rhin, les campagnes de 1734 et de 1735, et bientôt après il finit de vivre, mais trop tard pour sa gloire. Deux emplois qui avaient été réunis par le prince Eugène, le commandement de l'armée et la présidence du conseil de guerre, furent séparés. Le comte de Harrach eut la charge de président, et Kœnigseck, Wallis, Seckendorff, Neuperg, Schmettau, Khevenhuller et le prince de Hildbourghausen briguèrent l'honneur dangereux de commander les armées impériales. Quelle tâche de lutter contre la réputation du prince Eugène et de remplir une place qu'il avait si bien occupée! D'ailleurs ces généraux étaient aussi divisés entr'eux que les successeurs d'Alexandre. Pour

ſuppléer au mérite qui leur manquait, ils avaient recours à l'intrigue : Seckendorff et le prince de Hildbourghauſen s'appuyaient du crédit de l'impératrice et d'un miniſtre nommé Bartenſtein, natif d'Alſace, de petite extraction, mais laborieux, et qui, avec deux aſſociés, Knorr et Weber, formaient un triumvirat qui gouvernait alors les affaires de l'empereur. Khevenhuller avait un parti dans le conſeil de guerre, et Wallis, qui ſe feſait gloire de haïr et d'être haï de tout le monde, n'en avait aucun. Les Ruſſes étaient alors en guerre avec les Turcs; les ſuccès des premiers enflammaient le courage des Autrichiens. Bartenſtein crut qu'on pourrait chaſſer les Turcs de l'Europe; Seckendorff viſait au commandement de l'armée. Ces deux perſonnes, ſous prétexte que l'empereur devait aſſiſter les Ruſſes, ſes alliés, contre l'ennemi du nom chrétien, plongèrent la maiſon d'Autriche dans un abyme de malheurs. Tout le monde voulait conſeiller l'empereur; ſes miniſtres, l'impératrice, le duc de Lorraine, chacun tracaſſait de ſon côté; il émanait du conſeil impérial chaque jour de nouveaux projets d'opérations: les cabales des grands qui ſe contrecarraient et la jalouſie des généraux firent manquer toutes les entrepriſes. Les ordres que les généraux recevaient de la cour ſe contrediſaient les uns les autres, ou bien obligeaient ces généraux à des opérations impraticables. Ce déſordre domeſtique devint plus funeſte aux armes autrichiennes que la puiſſance des infidelles. A Vienne on expoſait le vénérable, tandis qu'on perdait des batailles en Hongrie, et l'on avait recours aux preſtiges de la ſuperſtition,

pour réparer les fautes de la malhabileté. Seckendorff fut emprisonné à la fin de sa première campagne, à cause, disait-on, que son hérésie attirait le courroux céleste. Kœnigseck, après avoir commandé la seconde année fut fait grand-maître de l'impératrice, ce qui fit dire à Wallis qui eut le commandement la troisième année, que son premier prédécesseur avait été encoffré, que le second était devenu eunuque du sérail, et qu'il lui restait d'avoir la tête tranchée. Il ne se trompa guère; car après avoir perdu la bataille du Crutzka, il fut enfermé au château de Brunn. Neuperg, que l'empereur et le duc de Lorraine avaient instamment conjuré d'accélérer la paix, la conclut avec les Turcs à Belgrade, et pour récompense fut à son retour confiné au château de Glatz. Ainsi la cour de Vienne n'osant pas remonter à la cause de ses malheurs, auxquels tout ce que la cour avait de plus auguste avait contribué, pour se consoler, elle punissait les instrumens subalternes de ses infortunes.

Après la conclusion de cette paix, l'armée autrichienne se trouva dans un état de délabrement affreux: elle avait fait des pertes considérables à Widdin, à Meudia, à Panchova, au Timoc, à Crutzka: l'air mal-sain, les eaux bourbeuses avaient occasionné des maladies contagieuses, et la proximité des Turcs lui avait communiqué la peste; elle était en même temps ruinée et découragée. Après la paix, la plus grande partie des troupes demeura en Hongrie; mais leur nombre ne passait pas quarante-trois mille combattans: personne ne pensa à recompléter l'armée. L'empereur n'avait d'ailleurs

que ſeize mille hommes en Italie, douze mille au plus en Flandres et cinq ou ſix régimens répandus dans les pays héréditaires. Au lieu donc que cette armée devait faire le nombre de cent ſoixante et quinze mille hommes, l'effectif ne montait pas à quatre-vingt-deux mille. On avait ſupputé, l'année 1733, que l'empereur pouvait avoir vingt-huit millions de revenus; il en avait bien perdu depuis, et les dépenſes de deux guerres conſécutives l'avaient abymé de dettes, qu'il avait peine d'acquitter avec vingt millions de revenus qui lui reſtaient. Outre cela ſes finances étaient dans la plus grande confuſion. Une méſintelligence ouverte régnait entre ſes miniſtres; la jalouſie diviſait les généraux, et l'empereur lui-même, découragé par tant de mauvais ſuccès, était dégoûté de la vanité des grandeurs. Cependant l'Empire autrichien, malgré ſes vices et ſes faibles cachés, figurait encore l'année 1740 en Europe au nombre des puiſſances les plus formidables: l'on conſidérait ſes reſſources, et qu'une bonne tête y pouvait tout changer; en attendant ſa fierté ſuppléait à ſa force, et ſa gloire paſſée à ſon humiliation préſente.

Il n'en était pas de même de la France. Depuis l'année 1672 ce royaume ne s'était pas trouvé dans une ſituation plus brillante; il devait une partie de ſes avantages à la ſage adminiſtration du cardinal de Fleuri. Louis XIV avait placé ce cardinal, alors ancien évêque de Fréjus, en qualité de précepteur auprès de ſon petit-fils. Les prêtres ſont auſſi ambitieux que les autres hommes, et ſouvent plus raffinés. Après la mort du duc d'Orléans, régent

du royaume, Fleuri fit exiler le duc de Bourbon qui occupait cette place, pour la remplir lui-même. Il mettait plus de prudence que d'activité dans sa manière de gouverner : du lit de ses maîtresses il persécutait les jansénistes ; il ne voulait que des évêques orthodoxes, et cependant dans une grande maladie qu'il fit, il refusa les sacremens de l'église. Richelieu et Mazarin avaient épuisé ce que la pompe et le faste peuvent donner de considération. Fleuri fit par contraste consister sa grandeur dans la simplicité. Ce cardinal ne laissa qu'une assez mince succession à ses neveux ; mais il les enrichit par d'immenses bienfaits que le roi répandit sur eux. Ce premier ministre préférait les négociations à la guerre, parce qu'il était fort dans les intrigues et qu'il ne savait pas commander les armées : il affectait d'être pacifique, pour devenir l'arbitre plutôt que le vainqueur des rois ; hardi dans ses projets, timide dans leur exécution ; économe des revenus de l'Etat et doué d'un esprit d'ordre : qualités qui le rendirent utile à la France, dont les finances étaient épuisées par la guerre de succession et par une administration vicieuse. Il négligea trop le militaire, et fit trop de cas des gens de finance ; de son temps la marine était presque anéantie, et les troupes de terre si fort négligées, qu'elles ne purent pas tendre leurs tentes la première campagne de l'année 1733. Avec quelques bonnes parties pour l'administration intérieure, ce ministre passait en Europe pour faible et fourbe, vices qu'il tenait de l'église où il avait été élevé. Cependant la bonne économie de ce cardinal avait procuré au royaume les moyens de se libérer d'une

partie des dettes immenſes contractées ſous le règne de Louis XIV. Il répara les déſordres de la régence ; et à force de temporiſer, la France ſe releva du bouleverſement qu'avait cauſé le ſyſtême de Law.

Il fallait vingt années de paix à cette monarchie pour reſpirer après tant de calamités. Chauvelin, ſous-miniſtre, qui travaillait ſous le cardinal, tira le royaume de ſon inaction : il fit réſoudre la guerre que la France entreprit l'année 1733, dont le roi Stanislas était le prétexte, mais par laquelle la France gagna la Lorraine. Les courtiſans de Verſailles diſaient que Chauvelin avait eſcamoté la guerre au cardinal, mais que le cardinal lui avait eſcamoté la paix. Chauvelin, encouragé et triomphant de ce que ſon coup d'eſſai avait ſi bien réuſſi, ſe flatta de pouvoir devenir le premier dans l'État. Il fallait accabler celui qui l'était : il n'épargna point les calomnies pour noircir ce prélat dans l'eſprit de Louis XV ; mais ce prince, ſubordonné au cardinal qu'il croyait encore ſon précepteur, lui rendit compte de tout. Chauvelin fut la victime de ſon ambition. Sa place fut donnée par le cardinal à M. Amelot, homme ſans génie, auquel le premier miniſtre ſe confiait hardiment, parce qu'il n'avait pas les talens d'un homme dangereux. La longue paix dont la France avait joui, avait interrompu dans ſon militaire la ſucceſſion des grands généraux. M. de Villars, qui avait commandé la première campagne en Italie, était mort. MM. de Broglio, de Noailles, de Coigny étaient des hommes médiocres ; Maillebois ne les ſurpaſſait pas. M. de Noailles était accuſé de manquer de cet inſtinct belliqueux qui ſe confie

en ses propres forces: il trouva un jour une épée pendue à sa porte, avec cette inscription: *Point homicide ne feras.* Les talens du maréchal de Saxe n'étaient pas encore développés. Le maréchal de Belle-Isle était de tous les militaires celui qui avait le plus séduit le public; on le regardait comme le soutien de la discipline militaire. Son génie était vaste, son esprit brillant, son courage audacieux; son métier était sa passion, mais il se livrait sans réserve à son imagination: il fesait les projets, son frère les rédigeait; on appelait le maréchal l'imagination, et son frère le bon-sens.

Depuis la paix de Vienne la France était l'arbitre de l'Europe. Ses armées avaient triomphé en Italie comme en Allemagne. Son ministre Ville-neuve avait conclu la paix de Belgrade: elle tenait la cour de Vienne, celle de Madrid et celle de Stockholm dans une espèce de dépendance. Ses forces militaires consistaient en 180 bataillons, chacun de 600 hommes; 224 escadrons, à 100 têtes; ce qui fait le nombre de 130, 400 combattans, outre 36,000 hommes de milice. Sa marine était considérable; elle pouvait mettre 80 vaisseaux de différens rangs en mer, y compris les frégates; et pour le service de cette flotte on comptait jusqu'à 60, 000 matelots enclassés. Les revenus du royaume montaient l'année 1740 à 60,000,000 d'écus, dont on décomptait 10,000,000 affectés au payement des intérêts des dettes de la couronne qui venaient encore de la guerre de Succession. Le cardinal de Fleuri appelait les fermiers-généraux qui étaient à la tête de cette recette, les quarante colonnes de l'Etat, parce

qu'il envifageait la richeffe de ces traitans comme la reffource la plus sûre du royaume. L'efpèce d'hommes la plus utile à la fociété, qu'on appelle le peuple, et qui cultive les terres, était pauvre et obérée, furtout dans les provinces qu'on appelle de conquête. En revanche le luxe et l'opulence de Paris égalait peut-être la fomptuofité de l'ancienne Rome du temps de Lucullus. On comptait pour plus de 10,000,000 d'argent orfévré, dans les maifons des particuliers de cette capitale immenfe. Mais les mœurs étaient dégénérées : les Français, fur-tout les habitans de Paris étaient devenus des Sibarites énervés par la volupté et la molleffe. Les épargnes que le cardinal avait faites pendant fon adminiftration, furent abforbées en partie par la guerre de 1733, et en partie par la difette affreufe de l'année 1740, qui ruina les plus floriffantes provinces du royaume. Des maux que Law avait faits à la France, il était réfulté une efpèce de bien, confiftant dans la Compagnie du Sud, établie au port d'Orient; mais la fupériorité des flottes anglaifes ruinant à chaque guerre ce commerce, que la marine guerrière de la France ne pouvait protéger fuffifamment, cette Compagnie ne put pas à la longue fe foutenir. Telle était la fituation de la France l'année 1740 : refpectée au dehors, pleine d'abus dans fon intérieur, fous le gouvernement d'un prince faible, qui s'était abandonné lui et fon royaume à la direction du cardinal de Fleuri.

Philippe V, que Louis XIV avait placé en fe ruinant fur le trône d'Efpagne, y régnait encore. Ce prince avait le malheur d'être fujet à des attaques

d'une mélancolie noire, qui approchait assez de la démence: il avait abdiqué l'année 1726 en faveur de son fils Louis, et il reprit le gouvernement l'année 1727 après la mort de ce prince. Cette abdication s'était faite contre la volonté de la reine Elisabeth Farnèse, née princesse de Parme: elle aurait voulu gouverner le monde entier; elle ne pouvait vivre que sur le trône.

La reine, pour empêcher le roi de prendre désormais des dégoûts pour le trône, l'y retint en entreprenant continuellement de nouvelles guerres, soit avec les barbaresques, soit avec les Anglais, soit avec la maison d'Autriche. La fierté d'un Spartiate, l'opiniâtreté d'un Anglais, la finesse italienne et la vivacité française, formaient le caractère de cette femme singulière: elle marchait audacieusement à l'accomplissement de ses desseins; rien ne la surprenait, rien ne pouvait l'arrêter.

Le cardinal Alberoni, si célèbre dans son temps, avait un génie ressemblant à celui de cette princesse; il travailla long-temps sous elle. La conspiration du prince Celamare perdit ce ministre, et la reine fut obligée de l'exiler, pour satisfaire à la vengeance du duc d'Orléans, régent de France. Un Hollandais de nation, nommé Ripperda, remplit cette place importante: il avait de l'esprit, cependant ses malversations furent cause qu'il ne put se soutenir long-temps. Ces changemens de ministres furent imperceptibles en Espagne, parce que ces ministres n'étaient que les instrumens dont la reine se servait, et que c'était dans tous les temps sa volonté qui réglait les affaires.

L'année 1740 l'Espagne sortait de la guerre d'Italie

qu'elle avait terminée glorieufement. Don Carlos, que les Anglais avaient tranfporté en Tofcane pour fuccéder à Cofme, dernier duc de la maifon de Médicis : ce don Carlos, dis-je, était devenu roi de Naples, et François de Lorraine avait reçu cette Tofcane en dédommagement de la Lorraine, que la France avait réunie à fa monarchie. Ainfi ces mêmes Anglais, qui avaient combattu avec tant d'acharnement contre Philippe V, furent les promoteurs de la puiffance efpagnole en Italie: tant la politique change et les idées des hommes font variables.

Les Efpagnols ne font pas auffi riches en Europe qu'ils pourraient l'être, parce qu'ils ne font pas laborieux. Les tréfors du nouveau monde font pour les nations étrangères qui, fous des noms efpagnols, fe font approprié ce commerce. Les Français, les Hollandais et les Anglais jouiffent proprement du Pérou et du Mexique. L'Efpagne eft devenue un entrepôt d'où les richeffes s'écoulent, et les plus habiles les attirent en foule. Il n'y a pas affez d'habitans en Efpagne pour cultiver les terres ; la police a été négligée jufqu'ici, et la fuperftition range ce peuple fpirituel au rang des nations les plus faibles.

Le roi jouit de 24,000,000 d'écus de revenus ; mais le gouvernement eft endetté. L'Efpagne entretient 55 à 60,000 hommes de troupes réglées ; fa marine peut aller à 50 vaiffeaux de ligne. Les liens du fang qui joignent les deux maifons de Bourbon, produifent entr'elles une alliance étroite ; cependant la reine fe trouvait outragée de la paix de 1737, que le cardinal de Fleuri avait faite à fon infçu : pour s'en venger elle caufait à la France tous les défagrémens qui dépendaient d'elle.

Alors l'Efpagne était en guerre avec l'Angleterre, qui protégeait des contrebandiers: deux oreilles anglaifes coupées à un matelot de cette nation allumèrent ce feu, et les armemens coûtèrent des fommes immenfes aux deux nations : leur commerce en fouffrit, et comme de coutume, les marchands et les particuliers expièrent les fottifes des grands. Le cardinal de Fleuri n'était pas mécontent de cette guerre; il s'attendait bien à jouer le rôle de médiateur ou d'arbitre, pour augmenter les avantages du commerce de la France.

Le Portugal ne figurait point en Europe. Don Juan n'était connu que par fa paffion bizarre pour les cérémonies de l'églife. Il avait obtenu par un bref du pape le droit d'avoir un patriarche, et par un autre bref, de dire la meffe, à la confécration près. Ses plaifirs étaient des fonctions facerdotales; fes bâtimens, des couvens; fes armées, des moines, et fes maîtreffes, des religieufes.

De toutes les nations de l'Europe l'anglaife était la plus opulente; fon commerce embraffait tout le monde; fes richeffes étaient exceffives, fes reffources prefque inépuifables : et pourvue de tous ces avantages, elle ne tenait pas entre les puiffances le rang qui femblait lui convenir.

George II, électeur de Hanovre, gouvernait alors l'Angleterre. Il avait des vertus, du génie, mais les paffions vives à l'excès; ferme dans fes réfolutions, plus avare qu'économe, capable de travail, incapable de patience, violent, brave, mais gouvernant l'Angleterre par les intérêts de l'électorat,

et

et trop peu maître de lui-même pour diriger une nation qui fait son idole de sa liberté.

Ce prince avait pour ministre le chevalier Robert Walpole. Il captivait le roi en lui fésant des épargnes de la liste civile, dont George grossissait son trésor de Hanovre; Walpole maniait l'esprit de la nation par les charges et les pensions qu'il distribuait à propos pour gagner la supériorité des membres du parlement: son génie ne s'étendait pas au-delà de l'Angleterre; il s'en remettait pour les affaires générales de l'Europe à la sagacité de son frère Horace. Un jour que des dames le pressaient de faire avec elles une partie de jeu, il leur répondit: j'abandonne le jeu et l'Europe à mon frère. Il n'entendait rien à la politique; c'est ce qui donna lieu à ses ennemis de le calomnier, en l'accusant d'être susceptible de corruption.

Malgré toutes les connaissances que Walpole avait de l'intérieur du royaume, il entreprit un projet (*) important qui lui manqua: il voulut introduire l'accise en Angleterre. Si cette tentative lui avait réussi, les sommes que cet impôt devait rapporter, auraient suffi pour rendre l'autorité du roi despotique. La nation le sentit; elle se cabra. Des membres du parlement dirent à Walpole qu'il les payait pour le courant des sottises ordinaires, mais que celle-là était au-dessus de toute corruption. Au sortir du parlement Walpole fut attaqué; on lui saisit son manteau, qu'il lâcha à temps, et il se sauva à l'aide d'un capitaine des gardes qui se trouva pour son bonheur dans ce tumulte. Le roi apprit par cette

(*) 1727.

expérience à refpecter la liberté anglaife : l'affaire des accifes tomba, et fa prudence raffermit fon trône. Ces troubles inteftins empêchèrent l'Angleterre de prendre part à la guerre de 1733. Bientôt après s'alluma la guerre avec l'Efpagne, malgré la cour. Des marchands de la cité produifirent devant la chambre baffe des oreilles de contrebandiers anglais que les Efpagnols avaient coupées. La robe enfanglantée de Céfar qu'Antoine étala devant le peuple romain, ne fit pas une fenfation plus vive à Rome, que ces oreilles n'en causèrent à Londres. Les efprits étaient émus ; ils réfolurent tumultuairement la guerre : le miniftre fut obligé d'y confentir. La cour ne tira d'autre parti de cette guerre que d'éloigner de Londres l'amiral Hadock, dont l'éloquence l'emportait dans la chambre baffe fur les corruptions de Walpole ; et le miniftre, qui difait qu'il connaiffait le prix de chaque anglais, parce qu'il n'y en avait point qu'il n'eût marchandé ou corrompu, vit que fes guinées ne l'emportaient pas toujours fur la force et l'évidence du raifonnement.

L'Angleterre entretenait alors 80 vaiffeaux des quatre premiers rangs, et 50 vaiffeaux d'un ordre inférieur : environ 30,000 hommes de troupes de terre. Ses revenus en temps de paix montaient à 24,000,000 d'écus ; elle avait au-delà une reffource immenfe dans la bourfe des particuliers et dans la facilité de lever des impôts fur des fujets opulens. Elle donnait alors des fubfides au Danemarck pour l'entretien de 6000 hommes ; à la Heffe pour un nombre pareil ; ce qui, joint à 22,000 Hanovriens,

lui fourniſſait en Allemagne un corps de 34,000 hommes à ſa diſpoſition. Les amiraux Wager et Ogle avaient la réputation d'être leurs meilleurs marins: pour les troupes de terre, le duc d'Argile et milord Stairs étaient les ſeuls qui euſſent des prétentions fondées à briguer les premiers emplois, quoique ni l'un ni l'autre n'euſſent jamais commandé des armées.

Le ſieur Littleton paſſait pour l'orateur le plus véhément; le lord Hardwey pour l'homme le plus inſtruit; milord Cheſterfield pour le plus ſpirituel; le lord Carteret pour le politique le plus violent.

Quoique les ſciences et les arts ſe fuſſent enracinés dans ce royaume, la douceur de leur commerce n'avait pas fléchi la férocité des mœurs nationales. Le caractère dur des Anglais voulait des tragédies ſanglantes; ils avaient perpétué ces combats de gladiateurs qui font l'opprobre de l'humanité; ils avaient produit le grand Newton, mais aucun peintre, aucun ſculpteur, ni aucun bon muſicien. Pope floriſſait encore et embelliſſait la poéſie des idées mâles que lui fourniſſaient les Shaftesbury et les Bolingbroke. Le docteur Swift, qu'on ne peut comparer à perſonne, était ſupérieur à ſes compatriotes pour le goût, et ſe ſignalait par des critiques fines des mœurs et des uſages. La ville de Londres l'emportait ſur celle de Paris en fait de population de 200,000 ames. Les habitans des trois royaumes montaient à près de 8,000,000. L'Ecoſſe, encore pleine de jacobites, gémiſſait ſous le joug de l'Angleterre, et les catholiques d'Irlande ſe plai-

gnaient de l'oppreſſion ſous laquelle la haute égliſe les tenait aſſervis.

A la ſuite de cette puiſſance ſe range la Hollande ; comme une chaloupe qui ſuit l'impreſſion d'un vaiſſeau de guerre auquel elle eſt attachée. Depuis l'abolition du ſtathouderat, cette république avait pris une forme ariſtocratique. Le grand penſionnaire, aſſiſté du greffier, propoſe les affaires à l'aſſemblée des Etats généraux, donne des audiences aux miniſtres étrangers et en fait le rapport au conſeil. Les délibérations de ces aſſemblées ſont lentes; le ſecret eſt mal gardé, parce qu'il faut communiquer les affaires à un trop grand nombre de députés. Les Hollandais comme citoyens abhorrent le ſtathouderat, qu'ils enviſagent comme un acheminement à la tyrannie ; et comme marchands ils n'ont de politique que leur intérêt. Leur gouvernement, par ſes principes, les rend plus propres à ſe défendre qu'à attaquer leurs voiſins.

C'eſt avec une ſurpriſe mêlée d'admiration que l'on conſidère cette république, établie ſur un terrain marécageux et ſtérile, à moitié entourée de l'Océan, qui menace d'emporter ſes digues et de l'inonder. Une population de 2,000,000 y jouit des richeſſes et de l'opulence qu'elle doit à ſon commerce et aux prodiges que ſon induſtrie a opérés. La ville d'Amſterdam ſe plaignait à la vérité que la compagnie des Indes orientales des Danois et celle des Français établie au port d'Orient portaient quelque préjudice à ſon commerce. Ces plaintes étaient celles d'envieux. Une calamité plus réelle affligeait alors la république. Une eſpèce de vers qui ſe trouve dans les ports de

l'Asie, s'était introduite dans leurs vaisseaux et puis dans le fascinage qui soutient les digues, et rongèrent les uns et les autres; ce qui mettait la Hollande dans la crainte de voir écrouler ses boulevards à la première tempête. Le conseil assemblé ne trouva d'autre remède à cette calamité que d'ordonner des jours de jeûne par tout le pays. Quelque plaisant dit, que le jour de jeûne aurait dû être indiqué pour les vers. Cela n'empêchait pas que l'Etat ne fût très-riche: il avait des dettes qui dataient encore de la guerre de succession, et qui, au lieu d'affaiblir le crédit de la nation, l'augmentaient plutôt. Le pensionnaire Van der Heim, qui gouvernait la Hollande, passait pour un homme ordinaire: phlegmatique, circonspect, même timide, mais attaché à l'Angleterre par coutume, par religion et par la crainte que lui inspirait la France.

La république pouvait avoir 12,000,000 d'écus de revenus, sans compter les ressources de son crédit; elle pouvait mettre en mer 40 vaisseaux de guerre; elle entretenait 30,000 hommes de troupes réglées, qui servaient principalement à la garde de ses barrières, comme cela avait été déterminé par la paix d'Utrecht; mais son militaire n'était plus comme autrefois l'école des héros. Depuis la bataille de Malplaquet, où les Hollandais perdirent la fleur de leurs troupes et la pépinière de leurs officiers, et depuis l'abolition du stathouderat, leurs troupes s'avilirent manque de discipline et de considération; elles n'avaient plus de généraux capables du commandement. Une paix de vingt-huit années avait emporté les vieux officiers, et l'on avait négligé

d'en former de nouveaux. Le jeune prince d'Orange, Guillaume de Naſſau, ſe flattait qu'étant de la famille des ſtathouders, il pourrait parvenir au même emploi. Cependant il n'avait qu'un petit parti dans la province de Gueldre et les républicains zélés lui étaient tous oppoſés: ſon eſprit cauſtique et ſatirique lui avait fait des ennemis, et l'occaſion lui avait manqué de pouvoir développer ſes talens. Dans cette ſituation la république de Hollande était ménagée par ſes voiſins, peu conſidérée pour ſon influence dans les affaires générales; elle était pacifique par principe et guerrière par accident.

Si nous portons de la Hollande nos regards vers le Nord, nous y trouvons le Danemarck et la Suède, royaumes à peu-près égaux en puiſſance, mais moins célèbres qu'ils ne l'avaient été autrefois.

Sous le règne de Frédéric V le Danemarck avait uſurpé le Schleswic ſur la maiſon de Holſtein. Sous le règne de Chriſtian IV on voulait conquérir le royaume des cieux. La reine Madelaine de Bareuth ſe ſervait de la bigoterie pour que ce frein ſacré empêchât ſon mari de lui faire des infidélités: et le roi, devenu zélateur outré de Luther, avait par ſon exemple entraîné toute ſa cour dans le fanatiſme. Un prince dont l'imagination eſt frappée de la Jéruſalem céleſte, dédaigne les fanges de la terre; les ſoins des affaires ſont pris pour des momens perdus, les axiomes de la politique pour des cas de conſcience; les règles de l'évangile deviennent ſon code militaire, et les intrigues des prêtres influent dans les délibérations de l'Etat. Depuis le pieux Enée, depuis les croiſades de St. Louis, nous ne

voyons dans l'hiſtoire aucun exemple de héros dévots. Mahomet, loin d'être dévot, n'était qu'un fourbe qui ſe ſervait de la religion pour établir ſon empire et ſa domination. Le roi entretient 36,000 hommes de troupes réglées; il achète les recrues en Allemagne et vend ces troupes à la puiſſance qui le paye le mieux: il peut raſſembler 30,000 miliciens, dont ceux de la Norvège paſſent pour les meilleurs. La marine danoiſe eſt compoſée de 27 vaiſſeaux de ligne et de 33 d'un ordre inférieur: cette marine eſt la partie de l'adminiſtration de ce pays la plus perfectionnée; tous les connaiſſeurs en font l'éloge. Les revenus du Danemarck ne paſſent pas 5,600,000 écus. Cette puiſſance était alors aux gages des Anglais qui lui payaient un ſubſide de 15,000 écus pour la ſolde de 6000 hommes. Le prince de Culmbach-Bareuth commandait les troupes de terre: ni lui ni les autres généraux au ſervice de cette puiſſance ne méritent d'article dans ces mémoires. M. Schulin, miniſtre de ce prince, doit être rangé dans la même catégorie. Il réſulte de ce que nous venons d'expoſer, que le Danemarck doit être compté au nombre des puiſſances du ſecond ordre et comme un acceſſoire qui, ſe rangeant d'un parti, peut ajouter un grain à la balance des pouvoirs.

Si de-là vous paſſez en Suède, vous ne trouverez rien de commun entre ces deux royaumes, ſinon l'avidité de tirer des ſubſides. Le gouvernement ſuédois eſt un mélange de l'ariſtocratie, de la démocratie, et du gouvernement monarchique, entre leſquels les deux premiers genres prévalent. La

diète générale des Etats se rassemble tous les trois ans. On élit un maréchal, lequel a la plus grande influence dans les délibérations. Si les voix sont partagées, le roi, qui en a deux, décide de l'affaire: il choisit, de trois candidats qu'on lui propose, celui qu'il veut, pour remplir les places vacantes. La diète élit un comité secret, composé de cent membres tirés de la noblesse, du clergé, des bourgeois et des paysans: il examine la conduite que le roi et le sénat ont tenue dans l'intervalle des diètes, et il donne au sénat des instructions qui embrassent les affaires intérieures comme les étrangères. La reine Ulrique, sœur de Charles XII, avait remis les rênes du gouvernement entre les mains de son époux Frédéric de Hesse. Ce nouveau roi respecta scrupuleusement les droits de la nation: il considérait son poste à peu-près comme un vieux lieutenant-colonel invalide regarde un petit gouvernement qui lui procure une retraite honorable. Avant d'épouser la reine Ulrique, ce prince perdit la bataille de Mont-Cassel en Lombardie, pour donner à son père, qui se trouvait dans son armée, le spectacle d'un combat. Le comte Oxenstiern avait été chancelier du royaume, il fut déplacé par le comte de Guillenbourg. Ce comte s'était attaché les officiers; ce qui lui donnait un parti considérable en Suède: il désirait la guerre, se flattant de relever sa nation par quelque conquête. La France désirait encore plus de se servir des Suédois, espérant d'abaisser par eux la fierté russienne, et de venger ainsi les affronts que son ambassadeur Monti, fait prisonnier à Danzic, avait essuyés à Pétersbourg: dans cette

vue la France payait à la Suède un subſide annuel de 300,000 écus, qui ne l'engageait cependant à aucune hoſtilité.

La Suède n'était plus ce qu'elle avait été autrefois. Les neuf dernières années du règne de Charles XII avaient été ſignalées par des malheurs. Ce royaume avait perdu la Livonie, un grand morceau de la Poméranie et les duchés de Brème et de Verden. Ce démembrement la privait de revenus, de ſoldats et de grains que précédemment elle retirait de ces provinces: la Livonie était ſon magaſin d'abondance. Quoique la Suède ne contienne qu'environ 2,000,000 d'ames, ſon ſol ſtérile et quantité de montagnes arides dont elle eſt couverte, ne lui fourniſſaient pas même de quoi nourrir cette faible population; la ceſſion de la Livonie la réduiſit aux abois. Les Suédois révéraient cependant (quelque malheur qu'il leur fût arrivé) la mémoire de Charles XII, et par une ſuite aſſez ordinaire des contradictions de l'eſprit humain, ils l'outragèrent après ſa mort en puniſſant Görtz du dernier ſupplice; comme ſi le miniſtre était coupable des fautes de ſon maître.

Les revenus de ce royaume montaient approchant à 4,000,000 d'écus; il n'entretenait que 7000 hommes de troupes réglées, et 33,000 de milice étaient payés d'un fonds différent. On avait donné du temps de Charles XI des terres à cultiver à ce nombre de payſans qui étaient en même temps militaires, obligés de s'aſſembler les dimanches pour faire l'exercice et s'inſtruire à combattre pour la défenſe du pays; mais lorſque la Suède feſait agir ces troupes au-delà de ſes frontières, il fallait les ſolder du tréſor

public. Ses ports contenaient 24 vaiſſeaux de ligne et 36 frégates. Une longue paix avait rendu leurs ſoldats payſans ; leurs meilleurs généraux étaient morts ; les Buddenbrock et les Löwenhaupt n'étaient pas comparables aux Reinſchild ; mais un inſtinct belliqueux animait encore cette nation, et il ne lui manquait qu'un peu de diſcipline et de bons conducteurs. C'eſt le pays de Pharaſmane qui ne produit que du fer et des ſoldats. De toutes les nations de l'Europe, la Suédoiſe eſt la plus pauvre. L'or et l'argent (j'en excepte les ſubſides) y eſt auſſi peu connu qu'à Sparte: de grandes plaques de cuivre timbrées leur tiennent lieu de monnaie, et pour éviter l'incommodité du tranſport de ces maſſes lourdes, on y avait ſubſtitué le papier. L'exportation de ce royaume ſe borne au cuivre, au fer et au bois; mais dans la balance du commerce la Suède perd annuellement 500,000 écus, à cauſe que ſes beſoins ſurpaſſent ſes exportations. Le climat rigoureux où elle eſt ſituée, lui interdit toute induſtrie; ſa laine groſſière ne produit que des draps propres à vêtir le bas peuple. Les plus beaux édifices de Stockholm, et les meilleurs palais que les ſeigneurs ayent dans leurs terres, datent de la guerre de trente ans. Ce royaume était effectivement gouverné par un triumvirat composé des comtes Thuro Bjelke, Eckeblat et Roſen. La Suède conſervait encore ſous la forme du gouvernement républicain la fierté de ſes temps monarchiques : un ſuédois ſe croyait ſupérieur au citoyen de toute autre nation. Le génie des Guſtave Adolphe et des Charles XII avait laiſſé des impreſſions ſi profondes dans l'eſprit des peuples,

que ni les viciſſitudes de la fortune, ni le temps n'avaient pu les effacer. La Suède éprouva le ſort de tout état monarchique qui ſe change en républicain; elle s'affaiblit. L'amour de la gloire ſe changea en eſprit d'intrigue; le déſintéreſſement en avidité; le bien public fut ſacrifié au bien perſonnel; les corruptions allèrent au point, que tantôt le parti français, tantôt la faction ruſſe. l'emportait dans les diètes, mais perſonne n'y ſoutenait le parti national. Avec ces défauts les Suédois avaient conſervé l'eſprit de conquête, directement oppoſé à l'eſprit républicain, qui doit être pacifique, s'il veut conſerver la forme du gouvernement établi. Ce royaume, tel que nous venons de le repréſenter, ne pouvait avoir qu'une faible influence dans les affaires générales de l'Europe; auſſi avait-il perdu beaucoup de ſa conſidération.

La Suède a pour voiſine une puiſſance des plus redoutables. Depuis le Septentrion, en prenant de la mer Glaciale juſqu'aux bords de la mer Noire, et de la Samogitie juſqu'aux frontières de la Chine, s'étend le terrain immenſe qui forme l'empire de Ruſſie, ce qui produit 800 milles d'Allemagne en longueur ſur 3 ou 400 en largeur. Cet Etat, jadis barbare, avait été ignoré en Europe avant le czar Jwan Baſilide. Pierre I, pour policer cette nation, travailla ſur elle comme l'eau forte ſur le fer: il fut et le législateur et le fondateur de ce vaſte empire; il créa des hommes, des ſoldats et des miniſtres; il fonda la ville de Pétersbourg; il établit une marine conſidérable et parvint à faire reſpecter ſa nation et ſes talens ſinguliers à l'Europe entière.

Anne Iwanowna (*), nièce de Pierre I, gouvernait alors ce vaſte Empire: elle avait ſuccédé à Pierre II, fils du premier empereur. Le règne d'Anne fut marqué par une foule d'événemens mémorables, et, par quelques grands-hommes dont elle eut l'habileté de ſe ſervir, ſes armes donnèrent un roi à la Pologne. Elle envoya au ſecours (**) de l'empereur Charles VI 10,000 Ruſſes au bord du Rhin, pays où cette nation avait été peu connue. La guerre qu'elle fit aux Turcs fut un cours de proſpérités et de triomphes; et lorſque l'empereur Charles VI envoyait ſolliciter la paix juſqu'au camp des Turcs, elle dictait des lois à l'Empire ottoman. Elle protégea les ſciences dans ſa réſidence; elle envoya même des ſavans à Kamtſchatka, pour trouver une route plus abrégée qui favorisât le commerce des Moſcovites avec les Chinois. Cette princeſſe avait des qualités qui la rendaient digne du rang qu'elle occupait; elle avait de l'élévation dans l'ame, de la fermeté dans l'eſprit; libérale dans ſes récompenſes; ſévère dans ſes châtimens; bonne par tempérament; voluptueuſe ſans déſordre.

Elle avait fait duc de Courlande, Biron ſon favori et ſon miniſtre. Les gentilshommes ſes compatriotes lui diſputaient juſqu'à l'ancienneté de ſa nobleſſe. Il était le ſeul qui eût un aſcendant marqué ſur l'eſprit de l'impératrice; il était, de ſon naturel, vain, groſſier et cruel; mais ferme dans les affaires, ne ſe refuſant point aux entrepriſes les plus vaſtes. Son ambition voulait porter le nom de ſa maîtreſſe juſques au bout du monde; d'ailleurs auſſi avare pour amaſſer que

(*) 1740. (**) 1735.

prodigue en ſes dépenſes; ayant quelques qualités utiles, ſans en avoir de bonnes ni d'agréables. L'expérience avait formé ſous le règne de Pierre I un homme fait pour ſoutenir le poids du gouvernement ſous les ſucceſſeurs de ce prince. C'était le comte d'Oſtermann; il conduiſit en pilote habile, pendant l'orage des révolutions, le gouvernail de l'État d'une main toujours sûre. Il était originaire du comté de la Marck en Weſtphalie, d'une extraction obſcure; mais les talens ſont diſtribués par la nature ſans égard aux généalogies. Ce miniſtre connaiſſait la Moſcovie comme Verney le corps humain; circonſpect ou hardi, ſelon que le demandaient les circonſtances, et renonçant aux intrigues de la cour pour ſe conſerver la direction des affaires. On pouvait compter, outre le comte Oſtermann, le comte Lœwenwolde et le vieux comte Golowkin du nombre des miniſtres dont la Ruſſie pouvait tirer parti. Le comte de Munnich, qui du ſervice de Saxe avait paſſé à celui de Pierre I, était à la tête de l'armée ruſſe: c'était le prince Eugène des Moſcovites; il avait les vertus et les vices des grands généraux; habile, entreprenant, heureux; mais fier, ſuperbe, ambitieux et quelquefois trop deſpotique, et ſacrifiant la vie de ſes ſoldats à ſa réputation. Laſcy, Keith, Lœwendahl et d'autres habiles généraux ſe formaient dans ſon école. Le gouvernement entretenait alors 10,000 hommes de gardes, cent bataillons qui feſaient le nombre de 60,000 hommes, 20,000 dragons, 2000 cuiraſſiers; ce qui montait au nombre de 92,000 hommes de troupes réglées; 30,000 de milice et autant de Coſaques, de Tartares et de Calmouks

qu'on voulait aſſembler. De ſorte que cette puiſſance pouvait mettre ſans faire d'efforts 170,000 hommes en campagne. La flotte ruſſienne était évaluée alors à 12 vaiſſeaux de ligne, 26 vaiſſeaux d'un ordre inférieur et 40 galères. Les revenus de l'empire montaient à 14 ou 15,000,000 d'écus. La ſomme paraît modique en la comparant à l'étendue immenſe de ces Etats; mais tout y eſt à bon marché. La denrée la plus néceſſaire aux ſouverains, les ſoldats, ne coûtent pas pour leur entretien la moitié de ce que payent les autres puiſſances de l'Europe. Le ſoldat ruſſe ne reçoit que huit roubles par an et des vivres qui s'achètent à vil prix: ces vivres donnent lieu à ces équipages énormes qu'ils traînent après leurs armées. Dans la campagne que le maréchal Munnich fit l'année 1737 contre les Turcs, on comptait dans ſon armée autant de chariots que de combattans. Pierre I avait formé un projet que jamais prince avant lui n'avait conçu. Au lieu que les conquérans ne s'occupent qu'à étendre leurs frontières, il voulait reſſerrer les ſiennes. La raiſon en était que ſes Etats étaient mal peuplés en comparaiſon de leur vaſte étendue. Il voulait raſſembler entre Pétersbourg, Moſcou, Kaſan et l'Ukraine, les 12,000,000 d'habitans éparpillés dans cet Empire, pour bien peupler et cultiver cette partie, qui ſerait devenue d'une défenſe aiſée par les déſerts qui l'auraient environnée et ſéparée des Perſans, des Turcs et des Tartares: ce projet, comme beaucoup d'autres, avorta par la mort de ce grand-homme.

Le czar n'avait eu le temps que d'ébaucher le commerce. Sous l'impératrice Anne la flotte mar-

chande des Ruſſes ne pouvait entrer en aucune comparaiſon avec celles des puiſſances du ſud. Cependant tout annonce à cet Empire que ſa population, ſes forces, ſes richeſſes et ſon commerce feront les progrès les plus conſidérables. L'eſprit de la nation eſt un mélange de défiance et de fineſſe; pareſſeux, mais intéreſſés, ils ont l'adreſſe de copier, mais non le génie de l'invention: les grands ſont factieux; les gardes, redoutables aux ſouverains; le peuple eſt ſtupide, ivrogne, ſuperſtitieux et malheureux. L'état des choſes, tel que nous venons de le rapporter, a ſans doute empêché que juſqu'ici l'académie des ſciences n'ait fait des élèves moſcovites. Depuis les déſaſtres de Charles XII et l'établiſſement d'Auguſte de Saxe en Pologne, depuis les victoires du maréchal Munnich ſur les Turcs, les Ruſſes étaient réellement les arbitres du Nord; ils étaient ſi redoutables, que perſonne ne pouvait gagner en les attaquant, ayant des eſpèces de déſerts à traverſer pour les atteindre, et il y avait tout à perdre, en ſe réduiſant même à la guerre défenſive, s'ils venaient vous attaquer. Ce qui leur donne cet avantage, c'eſt le nombre de Tartares, Coſaques et Calmouks qu'ils ont dans leurs armées. Ces hordes vagabondes de pillards et d'incendiaires ſont capables de détruire par leurs incurſions les provinces les plus floriſſantes; ſans que leur armée même y mette le pied. Tous leurs voiſins, pour éviter ces dévaſtations, les ménageaient, et les Ruſſes enviſageaient l'alliance qu'ils contractaient avec d'autres peuples comme une protection qu'ils accordaient à leurs cliens.

L'influence de la Ruſſie s'étendait plus directement

ſur la Pologne que ſur ſes autres voiſins: cette république fut forcée après la mort d'Auguſte I d'élire Auguſte II, pour le placer ſur le trône que ſon père avait occupé. La nation était pour Stanislas; mais les troupes ruſſes firent changer les vœux de la nation à leur gré. Ce royaume eſt dans une anarchie perpétuelle: les grandes familles ſont toutes diviſées d'intérêt; ils préfèrent leurs avantages au bien public, et ne ſe réuniſſent qu'en uſant de la même dureté pour opprimer leurs ſujets, qu'ils traitent moins en hommes qu'en bêtes de ſomme. Les Polonais ſont vains; hauts dans la fortune, rampans dans l'adverſité; capables de tout pour amaſſer de l'argent, qu'ils jettent auſſi-tôt par les fenêtres lorſqu'ils l'ont; frivoles, ſans jugement, toujours diſpoſés à prendre et à quitter un parti ſans raiſon, et à ſe précipiter par l'inconſéquence de leur conduite dans les plus mauvaiſes affaires: ils ont des lois; mais perſonne ne les obſerve, faute de juſtice coërcitive. La cour voit groſſir ſon parti lorſque beaucoup de charges viennent à vaquer: le roi a le privilége d'en diſpoſer et de faire à chaque gratification de nouveaux ingrats. La diète s'aſſemble tous les trois ans, ſoit à Grodno, ſoit à Varſovie. La cour met ſa politique à faire tomber l'élection du maréchal de la diète ſur un ſujet qui lui eſt dévoué. Malgré ſes ſoins, durant le règne d'Auguſte II il n'y a eu que la diète de pacification qui ait tenu. Cela ne peut manquer d'arriver ainſi, puiſqu'un ſeul député dans les aſſemblées, qui s'oppoſe à leurs délibérations, rompt la diète: c'eſt le *veto* des anciens tribuns de Rome.

Les

Les principales familles de la Pologne étaient alors les Czartorinsky, les Potocki, les Tarlo, les Lubomirsky. L'eſprit eſt tombé en quenouille dans ce royaume ; les femmes font les intrigues, elles diſpoſent de tout tandis que leurs maris s'enivrent. La Pologne a beaucoup de productions et pas aſſez d'habitans pour les conſommer. Ils n'ont de villes que Varſovie, Cracovie, Danzic et Léopold; les autres feraient de mauvais villages en tout autre pays. Comme la république manque entièrement de manufactures, le ſurplus du blé de la conſommation monte ſeul à 200,000 winſpels; ajoutez-y le bois, la potaſſe, les peaux, les beſtiaux et les chevaux dont ils fourniſſent leurs voiſins. Tant de branches d'exportation leur rendent la balance du commerce avantageuſe. Les villes de Breslau, Leipzic, Danzic, Francfort et Kœnigsberg leur vendent leurs marchandiſes, gagnent ſur les denrées qu'ils tirent de ce royaume, et font payer chèrement à ce peuple groſſier le prix de leur induſtrie. La Pologne entretient 24,000 hommes effectifs de mauvaiſes troupes; elle peut raſſembler dans des cas preſſans ſon arrière-ban, connu ſous le nom de la Poſpolite Ruſzenie. Cependant ce fut en vain qu'Auguſte I le convoqua contre Charles XII. Il réſulte de cet expoſé qu'il était facile à la Ruſſie, ſous un gouvernement plus perfectionné, de profiter de la faibleſſe de ce pays voiſin et de gagner un aſcendant ſupérieur ſur un Etat auſſi arriéré. Les revenus du roi ne paſſent pas 1,000,000 d'écus. Les rois ſaxons en employaient la plus grande partie en corruption, dans l'eſpérance de perpétuer le gouvernement

dans leur famille, et de rendre avec le temps ce royaume héréditaire. Auguſte II était doux par pareſſe, prodigue par vanité, ſoumis ſans religion à ſon confeſſeur et ſans amour à la volonté de ſon épouſe; ajoutons ſon penchant aux directions de ſon favori le comte de Bruhl. Le plus grand obſtacle que l'on eut à vaincre pour le placer ſur le trône de la Pologne, fut ſon indolence. La reine ſon épouſe était fille de l'empereur Joſehp et ſœur de l'électrice de Bavière; le fond de ſon eſprit était acariâtre; la hauteur et la ſuperſtition feſaient ſon caractère: elle aurait voulu rendre la Saxe catholique; mais ce n'était pas l'ouvrage d'un jour. Le comte Bruhl et Hænechen étaient les miniſtres de la Saxe. Le premier avait été page, le ſecond laquais. Bruhl avait été attaché au premier roi; il fut le principal inſtrument qui ouvrit le chemin du trône à Auguſte II; en reconnaiſſance ce prince l'aſſocia à la faveur de Sulkovsky, ſon favori d'alors. La concurrence excite la jalouſie; auſſi s'alluma-t-elle bientôt entre ces deux rivaux. Sulkovsky avait dreſſé un projet ſuivant lequel Auguſte devait s'emparer de la Bohème après la mort de l'empereur Charles VI, comme d'une ſucceſſion qui lui revenait par les droits de ſon épouſe, en qualité de fille de l'empereur Joſeph, l'aîné des deux frères, dont par conſéquent la fille devait ſuccéder préférablement à celle de ſon frère cadet. Le roi commençait à goûter ce plan. Bruhl, pour perdre ſon rival, communiqua ſon projet à la cour de Vienne, qui travailla conjointement avec lui pour faire exiler l'auteur d'un deſſein auſſi oppoſé à ſes intérêts; mais par cette démarche

Bruhl fut comme enchaîné aux intérêts de la nouvelle maison d'Autriche Ce miniſtre ne connaiſſait que les fineſſes et les ruſes qui font la politique des petits princes. C'était l'homme de ce ſiècle qui avait le plus d'habits, de montres, de dentelles, de bottes, de ſouliers et de pantoufles. Céſar l'aurait rangé dans le nombre des têtes ſi bien friſées et ſi bien parfumées qu'il ne craignait guère. Il fallait un prince tel qu'Auguſte II pour qu'un homme du genre de Bruhl pût jouer le rôle de premier miniſtre. Les généraux ſaxons n'étaient pas les premiers hommes de guerre qu'il y eût en Europe. Le duc de Weiſſenfels avait de la valeur, mais pas aſſez de génie. Rutowsky, bâtard du roi Auguſte I, s'était diſtingué à l'affaire du Timoc; mais il était trop épicurien et trop indolent pour le commandement. La Saxe avait quelques gens d'eſprit que la jalouſie de Bruhl éloignait des affaires: cette cour était bien ſervie par ſes eſpions, et mal par ſes miniſtres. Elle était ſi fort dépendante de la Ruſſie, qu'elle n'oſait contracter d'engagement ſans la permiſſion de cette puiſſance: alors la Ruſſie, la cour de Vienne, l'Angleterre et la Saxe étaient alliées. La Saxe eſt une des provinces les plus opulentes de l'Allemagne: elle doit cet avantage à la bonté de ſon ſol, et à l'induſtrie de ſes ſujets, qui rendent leurs fabriques floriſſantes. Le ſouverain en retirait 6,000,000 de revenus, dont on décomptait 1,500,000 écus employés à l'acquit des dettes auxquelles les deux élections de Pologne avaient donné lieu. L'électeur entretenait 24,000 hommes de troupes réglées, et le pays pouvait encore lui fournir une milice de 8000 hommes. Après l'électeur de Saxe, l'électeur

de Bavière eſt un des plus puiſſans princes d'Allemagne. Charles régnait alors. Son père Maximilien embraſſa le parti de la France dans la guerre de Succeſſion, et perdit avec la bataille de Hœchſtedt ſes États et ſes enſans. Charles même fut élevé à Vienne dans la captivité. Ce prince, en ſuccédant à ſon père, ne trouva que des malheurs à réparer. Il était doux, bienfeſant, peut-être trop facile. Le comte de Tœrring était à la fois ſon premier miniſtre et ſon général, et peut-être également incapable de ces deux emplois. La Bavière rapporte 5,000,000 dont un million à peu-près ſert, comme en Saxe, pour payer les vieilles dettes. La France donnait alors à l'électeur un ſubſide de 300,000 écus. La Bavière eſt le pays de l'Allemagne le plus fertile et où il y a le moins de génie: c'eſt le paradis terreſtre habité par des bêtes. Les troupes de l'électeur étaient délabrées; de 6000 hommes qu'il avait envoyés en Hongrie au ſervice de l'empereur, il n'en était pas revenu la moitié: tout ce que la Bavière pouvait mettre en campagne, ne paſſait pas 12,000 hommes. L'électeur de Cologne, frère de celui de Bavière, avait mis ſur ſa tête le plus de mitres qu'il avait pu s'approprier. Il était électeur de Cologne, évêque de Munſter, de Paderborn, d'Osnabruck, et de plus grand-maître de l'ordre Teutonique; il entretenait 8 à 12,000 hommes dont il trafiquait comme un bouvier avec ſes beſtiaux. Alors il s'était vendu à la maiſon d'Autriche. L'électeur de Maïence, doyen du collége électoral, n'a pas les reſſources de celui de Cologne. Celui de Trèves eſt le plus mal partagé de tous

Le baron d'Eltz, alors électeur de Maïence, paſſait pour bon citoyen, honnête homme et attaché à ſa patrie. Comme il était ſans paſſions et ſans préjugés, il ne ſe livrait pas aveuglément aux caprices de la cour de Vienne. L'électeur de Trèves ne ſavait que ramper. L'électeur Palatin ne jouait pas un grand rôle; il avait ſoutenu la neutralité dans la guerre de 1733, et ſon pays ſouffrit des déſordres que les deux armées y commirent. Il entretient 8 à 10,000 hommes; il a deux forteresses, Manheim et Duſſeldorff; mais il manque de ſoldats pour les défendre. Le reſte des ducs, des princes et des Etats de l'Empire étaient gouvernés par la cour impériale avec un ſceptre de fer. Les faibles étaient eſclaves, les puiſſans étaient libres. Dans ce temps le duc de Mecklenbourg avait un ſéqueſtre: les commiſſaires de la cour de Vienne fomentaient la déſunion entre le duc et ſes Etats, et conſumaient les uns et les autres. Les petits princes portaient le joug, faute de pouvoir le ſecouer; leurs miniſtres, qui étaient gagés et titrés par les empereurs, aſſujettiſſaient leurs maîtres au deſpotiſme autrichien. Le corps germanique eſt puiſſant, ſi vous conſidérez le nombre de rois, d'électeurs et de princes qui le compoſent; il eſt faible, ſi vous examinez les intérêts oppoſés qui le diviſent. Les diètes de Ratisbonne ne ſont qu'une eſpèce de fantôme qui rappelle la mémoire de ce qu'elles étaient jadis. C'eſt une aſſemblée de publiciſtes plus attachés aux formes qu'aux choſes. Un miniſtre qu'un ſouverain envoie à cette aſſemblée, eſt l'équivalent d'un mâtin de baſſe-cour qui aboie à la lune. S'il eſt queſtion

de faire la guerre, la cour impériale fait confondre habilement ſa querelle particulière avec les intérêts de l'Empire, pour faire ſervir les forces germaniques d'inſtrument à ſes vues ambitieuſes. Les religions différentes, tolérées en Allemagne, n'y cauſent plus des convulſions violentes comme autrefois. Les partis ſubſiſtent, mais le zèle s'eſt attiédi. Beaucoup de politiques s'étonnent qu'un gouvernement auſſi ſingulier que celui de l'Allemagne ait pu ſubſiſter ſi long-temps, et par un jugement peu éclairé ils attribuent ſa durée au phlegme national. Ce n'eſt point cela. Les empereurs étaient électifs, et depuis l'extinction de la race de Charlemagne, on voit toujours des princes d'une famille différente élevés à cette dignité; ils avaient des querelles avec leurs voiſins; ils eurent ce fameux démêlé avec les papes touchant l'inveſtiture des évêques avec la croſſe et l'anneau; ils étaient obligés de ſe faire couronner à Rome: c'étaient autant d'entraves qui les empêchaient d'établir le deſpotiſme dans l'Empire. D'autre part les électeurs, quelques princes et quelques évêques étaient aſſez forts, en ſe réuniſſant, pour s'oppoſer à l'ambition des empereurs; mais ils ne l'étaient pas aſſez pour changer la forme du gouvernement. Depuis que la couronne impériale ſe perpétua dans la maiſon d'Autriche, le danger d'un deſpotiſme devint plus apparent. Charles-Quint, après la bataille de Muhlberg, put ſe rendre ſouverain; il négligea le moment, et lorſque les Ferdinands ſes ſucceſſeurs voulurent tenter cette entrepriſe, la jalouſie des Français et des Suédois qui s'y

opposèrent, leur fit manquer leur projet; et pour le gros des princes de l'Empire, l'équilibre réciproque et une envie mutuelle les empêchent de s'agrandir.

En allant au midi de l'Allemagne vers l'occident, on trouve cette république ſingulière, annexée, pour ainſi dire, au corps germanique, en quelque manière libre. La Suiſſe depuis le temps de Céſar avait conſervé ſa liberté, à l'exception d'un court eſpace, où la maiſon d'Habspourg l'avait ſubjuguée. Elle ne porta pas long-temps ce joug; les empereurs autrichiens tentèrent vainement à différentes repriſes d'aſſujettir ces montagnards belliqueux: l'amour de la liberté et leurs rochers eſcarpés les défendent contre l'ambition de leurs voiſins. Durant la guerre de la ſucceſſion d'Eſpagne, le comte du Luc, ambaſſadeur de France, y ſuſcita, ſous le prétexte de la religion, une guerre inteſtine, pour empêcher cette république de ſe mêler des troubles de l'Europe. Tous les deux ans les treize cantons tiennent une diète générale, où préſide alternativement un ſchultheiſs de Berne ou de Zuric. Le canton de Berne joue dans cette république le rôle de la ville d'Amſterdam dans la république de Hollande; il y jouit d'une prépondérance décidée. Les deux tiers de la Suiſſe ſont de la religion réformée, le reſte eſt catholique. Ces réformés par leur rigidité reſſemblent au presbytériens de l'Angleterre, et les catholiques, à ce que l'Eſpagne produit de plus fanatique. La ſageſſe de ce gouvernement conſiſte en ce que les peuples, n'y étant pas foulés, ſont auſſi heureux que le comporte leur état, et que, ne s'écartant jamais

des principes de la modération, ils se sont toujours conservés indépendans par leur sagesse. Cette république peut rassembler sans effort 100,000 hommes pour sa défense, et elle a accumulé assez de richesses pour soudoyer pendant trois années ce nombre de troupes. Tant d'arrangemens sages et estimables semblent avilis par l'usage barbare de vendre leurs sujets à qui veut les payer : d'où il résulte que les Suisses d'un même canton au service de France font la guerre à leurs proches au service de Hollande; mais qu'y a-t-il de parfait au monde?

Si de-là nous descendons en Italie, nous trouvons cet ancien empire romain divisé en autant de parties que l'ambition des princes a pu la démembrer. La Lombardie est partagée entre les Vénitiens, les Autrichiens, les Savoyards et les Génois. De ces possessions celles du roi de Sardaigne paraissent les plus considérables. Victor-Amédée sortait alors de la guerre qu'il avait soutenue contre la maison d'Autriche, par laquelle il avait écorné le duché de Milan. Ses Etats lui rapportaient environ 5,000,000 de revenus, avec lesquels il entretenait en temps de paix 30,000 hommes, qu'il pouvait porter à 40,000 en temps de guerre. Victor-Amédée passait en Italie parmi les connaisseurs pour un prince versé dans la politique et bien éclairé sur ses intérêts. Son ministre, le marquis d'Ormée, avait la réputation de n'avoir pas mal profité dans l'école de Machiavel. La politique de cet Etat consistait à tenir la balance entre la maison d'Autriche et les deux branches de la maison de Bourbon, afin de se ménager par cet équilibre les moyens d'étendre et d'augmenter ses

possessions. Charles-Emanuel avait souvent dit : „ Mon fils, le Milanais est comme un artichaut, „ il faut le manger feuille par feuille. „ Dans ce temps le roi de Sardaigne, indisposé contre les Bourbons au sujet de la paix de 1737 que le cardinal de Fleuri avait conclue à son insçu, penchait plus pour la maison d'Autriche.

Le reste de la Lombardie était partagé comme nous l'avons dit. L'empereur y possédait le Milanais, le Mantouan, le Plaisantin, et on avait établi en Toscane son gendre le duc de Lorraine. La république de Gènes, située à l'occident de la Savoie, était encore fameuse par sa banque, par un reste de commerce et par ses beaux palais de marbre. La Corse s'était révoltée contr'elle. La première rebellion fut apaisée par les troupes que l'empereur y envoya l'année 1732 ; la seconde, par les Français sous le commandement du comte de Maillebois ; mais ces secours étrangers étouffèrent bien le feu pour un temps, sans pouvoir l'éteindre tout à fait.

Venise, située du côté de l'orient, est plus considérable que Gènes. Cette superbe cité s'élève sur 72 îles, qui contiennent 200,000 habitans ; elle est gouvernée par un conseil, à la tête duquel est un doge soumis à la ridicule cérémonie de se marier tous les ans avec la mer Adriatique. Au 17me siècle la république perdit l'île de Candie ; et alliée des Autrichiens au 18me siècle, lorsque le grand Eugène conquit Belgrade et Témeswar, elle perdit la Morée. Venise a des vaisseaux, sans qu'ils soient assez nombreux pour former une flotte : elle entretient 15,000 hommes de troupes de terre ; le général qui

les commande, eſt ce même Schulenbourg qui dans la guerre de Pologne échappa par ſon habileté à Charles XII à la bataille de Frauſtadt, et fit cette belle retraite en Siléſie au paſſage de la Bartſch.

Les Vénitiens et les Génois, avant la découverte de la bouſſole, fourniſſaient l'Allemagne de toutes les marchandiſes que le luxe fait ramaſſer aux extrémités de l'Aſie: de nos temps ce ſont les Anglais et les Hollandais qui, leur ayant enlevé ce négoce, s'en ſont attribué les avantages.

La guerre de 1733 avait fait paſſer don Carlos de Toſcane ſur le trône de Naples. Ce royaume avait été conquis ſur Louis XII par Gonſalve de Cordoue ſurnommé le grand capitaine, pour Ferdinand le catholique. La mort de Charles II, roi d'Eſpagne, le fit paſſer durant la guerre de Succeſſion ſous la domination autrichienne, et durant la guerre de 1733 le ſuccès de l'affaire de Bitonto le remit de nouveau ſous les lois de don Carlos. Ce prince, trop jeune pour gouverner, était dirigé par le comte de S^t^. Eſtevau, qui ne feſait qu'exécuter dans ce royaume les ordres de la reine d'Eſpagne. Le royaume de Naples, y compris la Sicile, rapportait environ 4,000,000 à ſon ſouverain; l'Etat n'entretenait que 12,000 hommes.

Nous ne feſons point mention dans ce réſumé, ni du duc de Modène, ni de la république de Lucques, ni de celle de Raguſe: ce ſont des miniatures déplacées dans une grande galerie de tableaux.

Le ſaint ſiége venait alors de vaquer par la mort de Clément XII de la maiſon de Corſini; le conclave dura un an. Le Saint-Eſprit demeura incertain

jusqu'au jour que les factions des couronnes purent s'accommoder. Le cardinal Lambertini, ennuyé de ces longueurs, dit aux autres cardinaux: „ décidez-„ vous enfin sur le choix d'un pape. Voulez-vous „ un dévot? prenez Aldobrandi; voulez-vous un „ savant? prenez Coscia; ou si vous voulez un „ bouffon, me voici. " Le Saint-Esprit choisit celui qui était de si belle humeur. Lambertini fut élu pape et prit le nom de Benoît XIV. A son avénement au pontificat, Rome et les papes ne gouvernaient plus le monde comme autrefois: les empereurs ne servaient plus de marchepied aux pontifes, et n'allaient plus s'avilir à Rome comme les Frédéric Barberousse; Charles-Quint leur avait fait sentir sa puissance, et l'empereur Joseph ne les traita pas plus doucement, lorsque durant la guerre de Succession il s'empara de Comachio. Le pape n'était, l'année 1740, que le premier évêque de la chrétienté; il avait le département de la foi, qu'on lui abandonnait; mais il n'influait plus comme autrefois dans les affaires politiques. La renaissance des lettres et la réforme avaient porté un coup mortel à la superstition. On canonisait quelquefois des saints, pour n'en pas perdre l'usage; mais un pape, qui aurait voulu prêcher des croisades dans le 18ème siècle, n'eût pas attroupé vingt polissons. Il était réduit à l'humiliant emploi d'exercer les fonctions de son sacerdoce et de faire en hâte la fortune de ses neveux. Tout ce que le pape put faire pour l'empereur engagé dans la guerre des Turcs, l'année 1737, fut de l'autoriser par ses brefs à lever des dîmes sur les biens ecclésiastiques et à faire planter

des croix de miſſion dans toutes les villes de ſa dépendance, où le peuple courait en foule vomir de ſaintes imprécations contre les Turcs. L'empire ottoman ne s'en reſſentit pas; s'il avait été battu par les Ruſſes, il fut par-tout victorieux des Autrichiens.

Bonneval, ce fameux aventurier, ſe trouvait alors à Conſtantinople: du ſervice de France il avait paſſé à celui de l'empereur, qu'il quitta par légéreté pour ſe faire turc. Il n'était pas dépourvu de talens; il propoſa au grand-viſir de former l'artillerie ſur le pied européen, de diſcipliner les Janiſſaires, et d'introduire de l'ordre dans cette multitude innombrable de troupes qui ne combat qu'en confuſion. Ce projet pouvait devenir dangereux pour les voiſins; mais il fut rejeté comme contraire à l'alcoran, dans lequel Mahomet recommande ſur-tout de ne jamais toucher aux anciennes coutumes. La nation turque a naturellement de l'eſprit; c'eſt l'ignorance qui l'abrutit: elle eſt brave ſans art; elle ne connaît rien à la police, ſa politique eſt encore plus pitoyable. Le dogme de la fatalité, qui chez elle a beaucoup de créance, fait qu'ils rejettent la cauſe de tous leurs malheurs ſur Dieu, et qu'ils ne ſe corrigent jamais de leurs fautes. La ville de Conſtantinople contient 2,000,000 d'habitans. La puiſſance de cet Empire vient de ſa grande étendue; cependant il ne ſubſiſterait plus, ſi ce n'était la jalouſie des princes de l'Europe qui le ſoutient. Le padichat Mahomet V régnait alors. Une révolution l'avait tiré des priſons du ſérail pour le placer ſur le trône. La nature l'avait rendu

auſſi impuiſſant que ſes eunuques : ce fut pour les beautés du ſérail le règne le plus malheureux. Le voiſin le plus redoutable des Turcs était le ſchach Nadir, connu ſous le nom de Thamas Coulican : ce fut lui qui aſſervit la Perſe et ſubjugua le Mogol ; il occupa ſouvent la Porte et ſervit de contre-poids aux guerres qu'elle aurait peut-être entrepriſes contre les puiſſances chrétiennes.

Voilà le précis de ce qu'étaient les forces et les intérêts des cours de l'Europe vers l'année 1740. Ce tableau était néceſſaire pour répandre de la clarté ſur les mémoires ſuivans ; il ne nous reſte qu'à rendre compte des progrès de l'eſprit humain, tant pour la philoſophie que pour les ſciences, les beaux arts, la guerre et ce qui regarde directement certaines coutumes établies. Les progrès de la philoſophie, de l'économie politique, de l'art de la guerre, du goût et des mœurs, ſont ſans doute une matière à réflexion plus intéreſſante que de ſe rappeler les caractères d'imbécilles revêtus de la pourpre, de charlatans couverts de la tiare, et de ces rois ſubalternes, appelés miniſtres, dont bien peu méritent d'être marqués dans les annales de la poſtérité. Quiconque veut lire l'hiſtoire avec application, s'apercevra que les mêmes ſcènes ſe reproduiſent ſouvent et qu'il n'y a qu'à y changer le nom des acteurs ; au lieu que ſuivre la découverte de vérités juſques-là inconnues, ſaiſir les cauſes qui ont produit le changement dans les mœurs et ce qui a donné lieu à diſſiper les ténèbres de la barbarie qui empêchaient d'éclairer les eſprits : ce ſont certainement là des ſujets dignes d'occuper tous les êtres penſans.

Commençons par la phyſique. Il y a à peine cent ans qu'elle eſt bien connue. Deſcartes publia ſes principes de phyſique l'année 1644. Newton vint enſuite et expliqua les loix du mouvement (*a*) et de la gravitation : il nous expoſa la mécanique de l'univers avec une préciſion étonnante. Long-temps après lui des philoſophes (*b*) ont été ſur les lieux et ont vérifié, tant en Laponie que ſous l'équateur, les vérités que ce grand homme avait devinées ſans ſortir de ſon cabinet. Depuis ce temps nous ſavons avec certitude que la terre eſt aplatie vers ſes pôles. Newton fit plus : à l'aide de ſes priſmes (*c*) il décompoſa les rayons de la lumière et y trouva les couleurs primitives. Toricelli peſa l'air (*d*) et trouva l'équilibre de la colonne de l'atmoſphère et de la colonne du mercure; on lui doit encore l'invention des baromètres. La pompe pneumatique (*e*) fut inventée à Magdebourg par Otton Guericke : il s'aperçut, à l'occaſion de la friction de l'ambre, d'une nouvelle propriété de la nature, celle de l'électricité. Dufay (*f*) fit des expériences à l'occaſion de cette découverte, qui démontrèrent que la nature recèle des ſecrets inépuiſables. Il paraît très-probable que ce ne ſera qu'à force de multiplier les expériences de l'électricité, qu'on parviendra à en tirer des connaiſſances utiles à la ſociété. M. Ellert (*g*), en mêlant deux liqueurs d'une blancheur tranſparente, a produit une eau colorée en bleu foncé : le même a fait des expériences ſur la tranſformation des métaux et ſur les parties ſolides et

(*a*) En 1687. (*b*) La Condamine et Maupertuis. (*c*) En 1704. (*d*) En 1704. (*e*) En 1642. (*f*) En 1733. (*g*) En 1746.

nitreufes des eaux. Liberkuhn (*a*), par le moyen d'injections, a rendu palpables les ramifications les plus fines des fibres et des veines, dont la tiffure déliée fert de canal à la circulation du fang humain; c'eft le géographe des corps organifés. Boerhaave (*b*), après Ruysh, découvrit la liqueur volatile qui circule dans les nerfs et qui s'évapore après la mort des hommes; on ne s'en était jamais douté. Sans doute que cette liqueur fert de courrier à la volonté de l'homme, pour lui faire mouvoir les membres à l'égal de la vîteffe de la penfée. Hartfœcker (*c*) trouva dans le fperme humain des animaux qui peut-être fervent de germe à la propagation. Lœwenhœck et Trembley (*d*) trouvèrent, par leurs expériences fur le polype, que cet étrange animal fe multiplie en autant de pièces qu'on le coupe. La curiofité des hommes les a pouffés à faire des recherches immenfes; ils ont fait des efforts étonnans pour découvrir les premiers principes de la nature, mais vainement; ils font placés entre deux infinis, et il paraît démontré que l'auteur des chofes s'en eft réfervé à lui feul le fecret.

La phyfique perfectionnée porta le flambeau de la vérité dans les ténèbres de la métaphyfique. Il parut un fage en Angleterre, qui, fe dépouillant de tout préjugé, ne fe guida que par l'expérience. Locke fit tomber le bandeau de l'erreur que le fceptique Bayle, fon précurfeur, avait déjà détaché en partie. Les Fontenelle et les Voltaire parurent enfuite en France, le célèbre Thomafius (*) en Allemagne, les

(*a*) 1743. (*b*) En 1707. (*c*) En 1678. (*d*) En 1678 et 1703.
(*) A Halle.

Hobbes, les Colins, les Shaftesbury, les Bolingbroke en Angleterre. Ces grands-hommes et leurs disciples portèrent un coup mortel à la religion. Les hommes commencèrent à examiner ce qu'ils avaient stupidement adoré : la raison terrassa la superstition : on prit du dégoût pour les fables qu'on avait crues, et l'on eut horreur des blasphèmes auxquels on avait été pieusement attaché. Le déisme, ce culte simple de l'Etre suprême, fit nombre de sectateurs. Avec cette religion raisonnable s'établit la tolérance, et l'on ne fut plus ennemi pour avoir une façon différente de penser. Si l'épicuréisme devint funeste au culte idolâtre des païens, le déisme ne le fut pas moins de nos jours aux visions judaïques adoptées par nos ancêtres. La liberté de penser, dont jouit l'Angleterre, avait beaucoup contribué aux progrès de la philosophie. Il n'en était pas de même des Français: les ouvrages de leurs philosophes se ressentaient de la contrainte qu'y mettaient les censeurs théologiques. Un anglais pense tout haut, un français ose à peine laisser soupçonner ses idées. En revanche les auteurs français se dédommageaient de la hardiesse qui était interdite à leurs ouvrages, en traitant supérieurement les matières de goût et tout ce qui est du ressort des belles-lettres ; égalant par la politesse, les grâces et la légéreté, tout ce que le temps nous a conservé de plus précieux des écrits de l'antiquité. Un homme sans passion préférera la Henriade au poëme d'Homère. Henri IV n'est point un héros fabuleux ; Gabrielle d'Estrées vaut bien la princesse Nausica. L'Iliade nous peint les mœurs des Canadiens ; Voltaire fait de vrais héros de ses personnages, et son poëme

serait

ſerait parfait, s'il avait ſu intéreſſer davantage pour Henri IV, en l'expoſant à de plus grands dangers. Boileau peut ſe comparer avec Juvenal et Horace; Racine ſurpaſſe tous ſes émules de l'antiquité; Chaulieu, tout incorrect qu'il eſt, l'emporte ſurement de beaucoup dans quelques morceaux ſur Anacréon; Rouſſeau excella dans quelques odes: et ſi nous voulons être équitables, il faut convenir qu'en fait de méthode, les Français l'emportent ſur les Grecs et ſur les Romains. L'éloquence de Boſſuet approche de celle de Démoſthènes; Fléchier peut paſſer pour le Cicéron de la France, ſans compter les Patru, les Cochin et tant d'autres qui ſe ſont rendus célèbres dans le barreau. La Pluralité des mondes et les Lettres perſannes ſont d'un genre inconnu à l'antiquité; ces écrits paſſeront à la poſtérité la plus reculée. Si les Français n'ont aucun auteur à oppoſer à Thucydide, ils ont le diſcours de Boſſuet ſur l'hiſtoire univerſelle; ils ont les ouvrages du ſage préſident de Thou, les Révolutions romaines par Vertot, ouvrage claſſique, la Décadence de l'empire romain de Monteſquieu, enfin tant d'autres morceaux, ou d'hiſtoire, ou de belles-lettres, ou de commerce, ou d'agrément, qu'il ſerait trop long d'en faire ici le catalogue. On ſera peut-être ſurpris que les lettres, qui fleuriſſent en France, en Angleterre, en Italie, n'ayent pas brillé avec autant d'éclat en Allemagne. La raiſon en eſt qu'en Italie elles avaient été rapportées une ſeconde fois de la Grèce, après y avoir joui, ſur la fin de la république et des premiers empereurs, de toute la conſidération qu'elles méritent; le terrain était tout préparé pour

les recevoir; et la protection des Médicis, ſur-tout celle de Léon X contribua beaucoup à leurs progrès. Les lettres s'étendirent facilement en Angleterre, parce que la forme du gouvernement autoriſe les membres des chambres à haranguer dans le parlement : l'eſprit de parti les animait même à étudier, afin qu'employant dans leurs diſcours les ſecours de la rhétorique, ſur-tout de la dialectique, ils ſe procuraſſent un aſcendant ſur le parti qui leur était oppoſé. De-là vient que les Anglais poſsèdent preſque tous les auteurs claſſiques, qu'ils ſont verſés dans le grec et dans le latin, ainſi que dans l'hiſtoire ancienne. Le caractère de leur eſprit ſombre, taciturne, opiniâtre, les a fait réuſſir dans la géométrie tranſcendante. Les Français du temps de François I avaient attiré quelques ſavans à la cour; ceux-là avaient, pour ainſi dire, répandu les germes des connaiſſances dans ce royaume; mais les guerres de religion qui ſuivirent, étouffèrent cette ſemence, comme une gelée tardive retarde les productions de la terre. Cette criſe dura jusqu'à la fin du règne de Louis XIII, où le cardinal de Richelieu, enſuite Mazarin, et ſur-tout Louis XIV, donnèrent une protection éclatante aux ſciences comme aux beaux arts. Les Français étaient jaloux des Eſpagnols et des Italiens, qui les devançaient dans cette carrière, et la nature fit naître chez eux de ces génies heureux qui bientôt ſurpaſsèrent leurs émules. C'eſt ſur-tout par la méthode et par un goût plus raffiné que les auteurs français ſe diſtinguent. Ce qui retarda le progrès des arts en Allemagne, ce furent les guerres qui ſe ſuivirent depuis Charles-Quint juſqu'à celle de

la ſucceſſion d'Eſpagne. Les peuples étaient malheureux et les princes pauvres : il fallut penſer premièrement à s'aſſurer les alimens indiſpenſables, en remettant les terres en culture; il fallait établir les manufactures ſelon que les premières productions les indiquaient. Et ces ſoins preſque généraux empêchèrent que la nation pût ſe tirer des reſtes de la barbarie dont elle ſe reſſentait encore; ajoutez qu'en Allemagne les arts manquaient d'un point de ralliement, comme étaient Rome et Florence en Italie, Paris en France, et Londres en Angleterre. Les univerſités avaient à la vérité des profeſſeurs érudits, pédans et toujours dogmatiques; perſonne ne les fréquentait à cauſe de leur ruſticité. Il n'y eut que deux hommes qui ſe diſtinguèrent à cauſe de leur génie et qui firent honneur à la nation; l'un c'eſt le grand Leibnitz et l'autre le docte Thomaſius. Je ne fais point mention de Wolff, qui ruminait le ſyſtème de Leibnitz et rabâchait longuement ce que l'autre avait écrit avec feu. La plupart des ſavans allemands étaient des manœuvres, les français des artiſtes. Cela fut cauſe que les ouvrages français ſe répandirent ſi univerſellement, que leur langue remplaça celle des Latins, et qu'à préſent quiconque ſait le français, peut voyager par toute l'Europe ſans avoir beſoin d'un interprète. L'uſage de cette langue étrangère fit encore du tort à la langue nationale, qui, ne reſtant que dans la bouche du peuple, ne pouvait acquérir ce ton de politeſſe qu'elle ne gagne que dans la bonne compagnie. Le principal défaut de la langue eſt d'être trop verbeuſe; il faut la reſſerrer, et en adouciſſant quelques

mots dont la prononciation eſt dure, on parviendrait à la rendre ſonore. La nobleſſe n'étudiait que le droit public; mais ſans goût pour la belle littérature, elle remportait des univerſités le dégoût de la pédanterie et de ſes inſtituteurs. Des candidats ou théologiens, fils de cordonniers et de tailleurs, étaient les Mentors de ces Télémaques. Qu'on juge de l'éducation qu'ils étaient capables de donner. Les Allemands avaient des ſpectacles, mais groſſiers et même indécens: des bouffons orduriers y repréſentaient des pièces ſans génie qui feſaient rougir la pudeur. Notre ſtérilité nous obligea d'avoir recours à l'abondance des Français, et dans la plupart des cours on voyait des troupes de cette nation y repréſenter les chefs-d'œuvre des Molière et des Racine. Mais qu'eſt-ce qui mérite plus l'attention d'un philoſophe, que l'aviliſſement où eſt tombé ce peuple roi, cette nation maîtreſſe de l'univers, en un mot les Romains? Au lieu que des conſuls menaient en triomphe des rois captifs du temps de la république, de nos temps les ſucceſſeurs des Caton et des Emile ſe dégradent de la virilité pour aſpirer à l'honneur de chanter ſur les théâtres des ſouverains, qui du temps des Scipion étaient regardés avec autant de mépris que nous en inſpirent les Iroquois. *O tempora! ô mores!* Les opéra, les tragédies et les comédies étaient inconnues en Allemagne, il y a ſoixante ans. L'an 1740, l'induſtrie et le commerce plus raffinés avaient rendu l'Allemagne partie copartageante des tréſors que les Indes verſent annuellement en Europe: ces ſources de l'opulence avaient amené avec elles les plaiſirs, les aiſances, et peut-

être les déſordres des mœurs qui en ſont une ſuite. Tout avait augmenté, les habitans, les équipages, les meubles, les livrées, les carroſſes et la ſomptuoſité des tables. Ce qu'on voit de belle architecture dans le Nord, date environ du même temps. Le château et l'arſenal de Berlin, la chancellerie de l'Empire, et l'égliſe de St Jean Borromée à Vienne; le château de Nymphenbourg en Bavière, le pont de Dreſde, et le palais chinois de cette ville, le château de l'électeur à Manheim, le palais du duc de Wirtemberg à Louisbourg, tous ces édifices, quoiqu'ils n'égalent pas ceux d'Athènes et de Rome, ſont pourtant ſupérieurs à l'architecture gothique de nos ancêtres. Dans les temps paſſés les cours d'Allemagne paraiſſaient des temples où l'on célébrait des bacchanales; actuellement cette débauche, indigne de la bonne ſociété, a été reléguée en Pologne, ou bien eſt devenue l'amuſement de la populace. Il n'eſt encore que quelques cours eccléſiaſtiques, où le vin conſole les prêtres d'une paſſion plus aimable à laquelle ils ſont obligés de renoncer par état. Autrefois il n'était point de cour d'Allemagne qui ne fût remplie de bouffons: la groſſiéreté de leurs plaiſanteries ſuppléait à l'ignorance des conviés, et l'on entendait dire des ſottiſes, faute de pouvoir dire de bonnes choſes. Cet uſage, qui eſt l'opprobre éternel du bon ſens, a été aboli, et il n'y a que la cour d'Auguſte II, roi de Pologne et électeur de Saxe, où il ſe conſervait encore. Le cérémonial dans lequel l'imbécillité de nos aïeux plaça jadis la ſcience des ſouverains, paraît eſſuyer un ſort égal à celui des bouffons: l'étiquette ſouffre journellement

des brèches ; quelques cours l'ont entièrement abolie. Cependant la cour de l'empereur Charles VI fit exception à la règle : il était trop zélé sectateur des formules de l'étiquette de Bourgogne pour les abolir ; il avait même dans sa dernière maladie, peu de momens avant sa fin, ordonné les messes et les heures pour l'appareil de sa pompe funèbre, et nommé les personnes qui devaient porter son cœur dans un étui d'or à je ne sais quel couvent. Les courtisans admiraient sa grandeur et sa dignité : les sages blâmaient son orgueil, qui semblait lui survivre.

Remarquons sur-tout que par un effet de l'argent répandu en Allemagne, et qui était surement le triple de celui des temps antérieurs, non seulement le luxe avait doublé, mais le nombre des troupes que les souverains entretenaient, avait augmenté à proportion. A peine l'empereur Ferdinand I avait-il entretenu 30,000 hommes. Charles VI en avait soudoyé, dans la guerre de 1733, 170,000, sans fouler ses peuples. Louis XIII avait eu 60,000 soldats. Louis XIV en entretint 220,000 et jusqu'à 360,000 durant la guerre de Succession. Depuis cette époque, tous, jusqu'au plus petit prince d'Allemagne, avaient augmenté leur militaire. C'était par esprit d'imitation ; car dans la guerre de 1683 Louis XIV leva le plus de troupes qu'il put, pour avoir une supériorité décidée sur ceux qu'il voulait combattre : il ne fit aucune réforme après la paix ; ce qui força l'empereur et les princes d'Allemagne à garder sur pied autant de soldats qu'ils en pouvaient payer. Cette coutume une fois établie se perpétua dans la suite. Les

guerres en devinrent beaucoup plus coûteuses; la dépense des magasins fut immense, pour entretenir ces cavaleries nombreuses et les rassembler en quartiers de cantonnement avant l'ouverture de la campagne et la saison des fourrages. L'infanterie, toujours entretenue, changea presque d'état, tant on travailla à la perfectionner. Avant la guerre de Succession la moitié des bataillons portait des piques et l'autre des mousquets, et ils combattaient armés sur six lignes de profondeur; on se servait de ces piques contre la cavalerie; les mousquets fesaient un feu faible et rataient souvent à cause des mèches. Ces inconvéniens firent changer d'armes: on quitta les piques et les mousquets, et on les remplaça par des fusils armés de bayonnettes: ce qui réunit ce que le feu et le fer ont de plus terrible. Comme on fit consister dans le feu la force des bataillons, on diminua peu à peu leur profondeur en les étendant. Le prince d'Anhalt, qu'on peut appeler un mécanicien militaire, introduisit les baguettes de fer; il mit les bataillons à trois hommes de hauteur: et le défunt roi, par ses soins infinis, introduisit une discipline et un ordre merveilleux dans les troupes, et une précision jusque-là inconnue en Europe pour les mouvemens et les manœuvres. Un bataillon prussien devint une batterie ambulante, dont la vîtesse de la charge triplait le feu, et donnait aux Prussiens l'avantage d'un contre trois. Les autres nations imitèrent depuis les Prussiens, mais imparfaitement. Charles XII avait introduit dans ses troupes l'usage de joindre deux canons à chaque bataillon. On fondit à Berlin des canons de 3, de 6, de 12 et de 24

livres assez légers pour qu'on pût les manier à force de bras, et les faire avancer dans les batailles avec les bataillons auxquels ils étaient attachés. Tant de nouvelles inventions transformaient une armée en une forteresse mouvante, dont l'accès était meurtrier et formidable. Ce fut dans la guerre de 1672 que les Français trouvèrent l'invention des pontons de cuivre transportables. Cet usage facile de construire des ponts rendit les rivières des barrières inutiles. L'art de l'attaque et de la défense des places est encore dû aux Français. Vauban sur-tout perfectionna la fortification; il rendit les ouvrages rasans et les couvrit tellement par les glacis, que pour établir des batteries de brèche, si on ne les place à présent sur la crête du chemin couvert, les boulets ne sauraient parvenir au cordon de la maçonnerie qu'ils doivent ruiner. Depuis Vauban on a construit des chemins couverts maçonnés doubles, et peut-être a-t-on même trop multiplié les coupures. C'est sur-tout l'art des mines qui a fait les plus grands progrès. On étend les rameaux du chemin couvert à trente toises du glacis: les places bien minées ont des galeries majeures et commandantes. Les rameaux sont à trois étages. Le mineur peut faire sauter le même point de défense jusqu'à sept fois. Pour les attaques on a inventé les globes de compression, qui, s'ils sont bien appliqués, ruinent toutes les mines de la place à une distance de 25 pas du foyer. C'est dans les mines que consiste à présent la véritable force des places, et par leur usage que les gouverneurs pourront le plus prolonger la durée des sièges. De nos jours les forteresses ne se prennent plus que par

une nombreuſe artillerie. On compte trois pièces ſur chaque batterie pour démonter un canon des ouvrages: on ajoute à de ſi nombreuſes batteries celles de ricochet qui enfilent les lignes de prolongation; et à moins de 60 mortiers employés à ruiner les défenſes, on ne ſe haſarde guère à aſſiéger une place forte. Les demi-ſapes, les ſapes ordinaires, les ſapes tournantes, les places d'armes et les cavaliers de tranchées, ſont autant de nouvelles inventions dont on ſe ſert pour les attaques, qui, en épargnant le monde, accélèrent la reddition des fortereſſes. Ce ſiècle a vu revivre des troupes armées à la légère: les pandours autrichiens, les légions françaiſes et nos bataillons francs; les houſards, originaires de la Hongrie, mais imités par toutes les autres troupes, remplacent cette cavalerie Numide et Parthe, ſi fameuſe du temps des Romains. Les milices anciennes ne connaiſſaient point d'uniforme; il n'y a pas un ſiècle que les habits d'ordonnance ont été généralement admis. La marine encore a fait beaucoup de progrès tant pour la conſtruction des vaiſſeaux que pour rendre plus exact le calcul des pilotes; mais cette matière étant très-vaſte, je la quitte, de crainte de m'engager dans une trop longue digreſſion.

De tout ce que nous venons de rapporter du progrès des arts en Europe, il réſulte que les pays du Nord avaient beaucoup gagné depuis la guerre de trente ans. Alors la France jouiſſait de l'avantage de tout ce qui eſt du reſſort des belles-lettres et du goût, les Anglais de la géométrie et de la métaphyſique, les Allemands de la chimie, des expériences de phyſique et de l'érudition; les Italiens

commençaient à tomber; mais la Pologne, la Ruſſie, la Suède et le Danemarck étaient encore arriérés d'un ſiècle en comparaiſon des nations les plus policées. Ce qui mérite peut-être le plus nos réflexions, c'eſt le changement qui ſe voit depuis l'année 1640 dans la puiſſance des Etats. Nous en voyons quelques-uns dans leur accroiſſement, d'autres demeurent, pour ainſi dire, immobiles dans la même ſituation, et d'autres enfin tombent en conſomption et menacent ruine. La Suède jeta ſon feu ſous Guſtave-Adolphe, elle dicta avec la France la paix de Weſtphalie; ſous Charles XII elle vainquit les Danois, les Ruſſes, et diſpoſa pour un temps du trône de Pologne; il ſemble que cette puiſſance ait alors raſſemblé toutes ſes forces pour paraître comme une comète qui jette un grand éclat et ſe perd enſuite dans l'immenſité de l'eſpace; ſes ennemis la démembrèrent en lui arrachant l'Eſtonie, la Livonie, les principautés de Brème et de Verden, et une grande partie de la Poméranie. La chute de la Suède fut l'époque de l'élévation de la Ruſſie; cette puiſſance ſemble ſortir du néant, pour paraître tout à coup avec grandeur, pour ſe mettre peu de temps après au niveau des puiſſances les plus redoutées. On pourrait appliquer à Pierre I ce qu'Homère dit de Jupiter: il fit trois pas, et il fut au bout du monde. En effet, abattre la Suède, donner ſucceſſivement des rois à la Pologne, abaiſſer la Porte ottomane et envoyer des troupes pour combattre les Français ſur leurs frontières, c'eſt bien aller au bout du monde. On vit de même la maiſon de Brandebourg quitter le banc des électeurs pour

s'asseoir parmi les rois ; elle ne figurait aucunement dans la guerre de trente ans. La paix de Westphalie lui valut des provinces qu'une bonne administration rendit opulentes. La paix et la sagesse du gouvernement formèrent une puissance naissante, presque ignorée de l'Europe, parce qu'elle travaillait en silence et que ses progrès n'étaient pas rapides, mais l'ouvrage du temps. On parut étonné lorsqu'elle commença à se développer.

Les agrandissemens de la France, dus tant à ses armes qu'à sa politique, furent plus prompts et plus considérables. Louis XV se trouva par ses possessions supérieur d'un tiers à celles de Louis XIII ; la Franche-Comté, l'Alsace, la Lorraine et une partie de la Flandre annexée à cet Empire, lui donnaient une force bien supérieure à celle des temps passés ; ajoutez-y sur-tout l'Espagne soumise à une branche de la maison de Bourbon, qui la délivrant, au moins pour long-temps, des diversions qu'elle avait toujours à craindre des rois d'Espagne de la Branche Autrichienne, lui donne à présent la faculté de se servir de ses forces entières contre celui de ses voisins qu'elle juge nécessaire de combattre. Les Anglais de leur côté ne se sont pas oubliés. Gibraltar et Port-Mahon sont des acquisitions importantes pour une nation commerçante ; ils se sont enrichis prodigieusement par toute sorte de trafics : peut-être que l'électorat de Hanovre, assujetti à leur domination, ne leur est pas inutile, par l'influence qu'il leur donne dans les affaires d'Allemagne, auxquelles ils ne prenaient autrefois aucune part. On croit généralement que la nation anglaise, à présent susceptible de

corruption, en eſt devenue moins libre, du moins en eſt-elle plus tranquille. La maiſon de Savoie ne s'eſt pas oubliée non plus : elle acquit la Sardaigne et la royauté; elle écorna le Milanais, et les politiques la regardent comme un cancer qui ronge la Lombardie. L'Eſpagne avait établi don Carlos dans le royaume de Naples. La maiſon d'Autriche ne jouiſſait pas des mêmes avantages. La guerre de Succeſſion avait fait de l'empereur Charles VI un des plus puiſſans princes de l'Europe, mais l'envie de ſes voiſins le dépouilla bientôt d'une partie de ſes acquiſitions et le remit au niveau de la fortune de ſes prédéceſſeurs. Depuis l'extinction de la branche de Charles-Quint en Eſpagne, la maiſon d'Autriche avait perdu premièrement l'Eſpagne, paſſée entre les mains des Bourbons; une partie de la Flandre; depuis, le royaume de Naples et une partie du Milanais. Il ne reſta donc à Charles VI, de la ſucceſſion de Charles II, que quelques villes en Flandre et une partie du Milanais. Les Turcs lui enlevèrent encore la Servie, qui fut également cédée par la paix de Belgrade. La ſeule choſe que la maiſon d'Autriche ait gagnée, c'eſt d'avoir établi un préjugé en ſa faveur qui règne aſſez généralement dans l'Empire, en Angleterre, en Hollande, même en Danemarck, que la liberté de l'Europe eſt attachée au deſtin de cette maiſon. Le Portugal, la Hollande, le Danemarck, la Pologne étaient demeurés tels qu'ils avaient été, ſans augmentation ni perte. De toutes ces puiſſances, la France et l'Angleterre avaient une prépondérance décidée ſur les autres; l'une par ſes troupes de terre et ſes

grandes reſſources, l'autre par ſes flottes et les richeſſes qu'elle devait à ſon commerce. Ces puiſſances étaient rivales, jalouſes de leur agrandiſſement : elles penſaient tenir la balance de l'Europe, et ſe regardaient comme deux chefs de parti, auxquels devaient s'attacher les princes et les rois. Outre l'ancienne haine que la France conſervait contre les Anglais, elle avait une inimitié égale contre la maiſon d'Autriche, par une ſuite des guerres continuelles qu'il y avait eu entre ces deux maiſons depuis la mort de Charles le Téméraire, duc de Bourgogne. La France aurait voulu ranger la Flandre et le Brabant ſous ſes lois et pouſſer les limites de ſa domination jusqu'aux bords du Rhin. Un tel projet ne pouvait pas s'exécuter de ſuite; il fallait que le temps le mûrît et que les occaſions le favoriſaſſent. Les Français veulent vaincre pour faire des conquêtes : les Anglais veulent acheter des princes pour en faire des eſclaves; tous deux donnent le change au public, pour détourner ſes regards de leur propre ambition. L'Eſpagne et l'Autriche étaient à peu-près égales en force. L'Eſpagne ne pouvait faire la guerre qu'au Portugal, ou bien à l'empereur en Italie. L'empereur pouvait la porter de tous côtés; il avait plus de ſujets que l'Eſpagne, et par l'intrigue il pouvait joindre à ſes forces celles de l'Empire germanique; l'Eſpagne avait plus de reſſources dans ſes richeſſes; l'Autriche n'en avait guère, et quelque impôt qu'elle eût établi ſur les peuples, il lui fallait des ſubſides étrangers pour ſoutenir quelques années ſes troupes en campagne. Alors elle était épuiſée par la guerre

des Turcs, et ſurchargée de dettes que ces troubles lui avaient fait contracter. La Hollande, quoique opulente, ne ſe mêlait d'aucune querelle étrangère, à moins que la néceſſité ne l'obligeât à défendre ſa barrière contre la France : elle n'était occupée qu'à éloigner l'occaſion de faire élire un nouveau ſtathouder. La Pruſſe, moins forte que l'Eſpagne et l'Autriche, pouvait cependant paraître à la ſuite de ces puiſſances, ſans cependant ſe meſurer à elles d'égal à égal. Les revenus de l'Etat, comme nous l'avons dit, ne paſſaient pas 7,000,000. Les provinces pauvres et arriérées encore par les malheurs qu'elles avaient ſoufferts de la guerre de trente ans, étaient hors d'état de fournir des reſſources au ſouverain; il ne lui en reſtait d'autres que ſes épargnes : le feu roi en avait fait, et quoique les moyens ne fuſſent pas fort conſidérables, ils pouvaient ſuffire dans le beſoin pour ne pas laiſſer échapper une occaſion qui ſe préſentait. Mais il fallait de la prudence dans la conduite des affaires, ne pas traîner les guerres en longueur, et ſe hâter d'exécuter ſes deſſeins. Ce qu'il y avait de plus fâcheux, c'était que l'Etat n'avait point de forme régulière. Des provinces peu larges, et pour ainſi dire éparpillées, tenaient depuis la Courlande juſqu'au Brabant. Cette ſituation entrecoupée multipliait les voiſins de l'Etat, ſans lui donner de conſiſtance, et feſait qu'il avait bien plus d'ennemis à redouter que s'il avait été arrondi. La Pruſſe ne pouvait agir alors qu'en s'épaulant de la France ou de l'Angleterre. On pouvait cheminer avec la France, qui avait fort à cœur ſa gloire et l'abaiſſement de la maiſon d'Autriche. On ne pouvait tirer des Anglais

que des subsides destinés à se servir des forces étrangères pour leurs propres intérêts. La Russie n'avait point alors assez de poids dans la politique européenne, pour déterminer dans la balance la supériorité du parti qu'elle embrassait. L'influence de ce nouvel empire ne s'étendait encore que sur ses voisins les Suédois et les Polonais. Et pour les Turcs, la politique du temps avait établi que lorsque les Français les excitaient ou contre l'Autriche ou contre la Russie, ces deux puissances recouraient à Thamas Coulican, qui, par le moyen d'une diversion, les délivrait de ce qu'ils avaient à craindre de la part de la Porte. Ce que nous venons d'indiquer, était l'allure commune de la politique. Il y avait sans doute de temps à autre des exceptions à la règle; mais nous ne nous arrêtons ici qu'au calcul ordinaire des probabilités.

L'objet qui intéressait alors le plus l'Europe, c'était la succession de la maison d'Autriche, qui devait arriver à la mort de l'empereur Charles VI, dernier mâle de la maison de Habspourg. Nous avons dit que, pour prévenir le démembrement de cette monarchie, Charles VI avait fait une loi domestique sous le nom de pragmatique Sanction, pour assurer son héritage à sa fille Marie-Thérèse. La France, l'Angleterre, la Hollande, la Sardaigne, la Saxe, l'Empire romain avaient garanti cette pragmatique Sanction; le feu roi Frédéric-Guillaume même l'avait garantie, à condition que la cour de Vienne lui assurât la succession de Juliers et de Bergue. L'empereur lui en promit la possession éventuelle et ne remplit point ses engagemens; ce qui dispensait le roi de

la garantie de la pragmatique Sanction, à laquelle le feu roi s'était engagé conditionnellement.

La fuccession des duchés de Juliers et de Bergue, dont le cas paraiffait proche l'an 1740, fefait alors l'objet le plus intéreffant de la politique de la maifon de Brandebourg. Frédéric-Guillaume n'avait point contracté d'alliance, fentant fa fin prochaine, pour laiffer à fon fucceffeur la liberté de former des liaifons felon que les circonftances et l'occafion l'exigeraient. Après la mort du roi, la cour de Berlin entama des négociations à Vienne, à Paris, comme à Londres, pour preffentir laquelle de ces puiffances fe trouverait le plus favorablement difpofée pour fes intérêts. Elle les trouva également froides, parce que les vues ne s'uniffent que lorfque des befoins réciproques forment les liens des alliances, et l'Europe fe fouciait peu que le roi ou quelque autre prince eût le duché de Bergue. La France confentait à la vérité à ce que le roi démembrât une lifière de ce duché; c'était trop peu pour contenter les défirs d'un jeune roi ambitieux, qui voulait tout ou rien. Remarquons fur toute chofe que l'empereur Charles VI ne s'en était pas tenu à une fimple garantie du duché de Bergue, mais qu'il en avait promis la poffeffion au roi de Pologne, électeur de Saxe, et que durant l'ambaffade du prince de Lichtenftein à Paris, il avait donné une promeffe toute pareille au prince de Sulzbach, héritier de l'électeur Palatin. Fallait-il fe laiffer facrifier par la cour de Vienne; fallait-il fe contenter de cette lifière du duché de Bergue que la France promettait à la Pruffe d'occuper; ou fallait-il en venir à la voie des armes pour fe faire foi-même

raifon

raiſon de ſes droits? Dans cette criſe le roi réſolut de ſe ſervir de toutes ſes reſſources pour ſe mettre dans une ſituation plus formidable : ce qu'il exécuta ſans différer davantage. Par le moyen d'une bonne économie, il leva 15 nouveaux (*) bataillons, et il attendit dans cette poſition les événemens qu'il plairait à la fortune de lui fournir, pour ſe rendre à lui-même la juſtice que d'autres lui refuſaient.

CHAPITRE II.

Raiſons de faire la guerre à la reine de Hongrie après la mort de l'empereur Charles VI. Campagne d'hiver en Siléſie.

L'ACQUISITION du duché de Bergue rencontrait beaucoup de difficultés dans l'exécution. Pour s'en faire une idée nette, il faut ſe mettre préciſément dans la ſituation où le roi ſe trouvait. Il pouvait mettre à peine 60,000 hommes en campagne; il n'avait de reſſource, pour ſoutenir ſes entrepriſes, que dans le tréſor que le feu roi lui avait laiſſé. S'il voulait entreprendre la conquête du duché de Bergue, il devait y employer toutes ſes troupes; parce qu'il avait à faire à forte partie, qu'il fallait lutter contre la France, et prendre en même temps la ville de Duſſeldorff. La ſupériorité ſeule de la France ſuffiſait pour le faire déſiſter de cette entrepriſe, quand il n'y aurait pas eu encore d'autres empêchemens auſſi conſidérables 1740.

(*) Régimens de Camas, Munchow, Dohna, Henri, Perſud, Brunſwic, Eiſenach et Einſiedel.

et auſſi contraires à ſes vues. Ces difficultés venaient des prétentions approchantes de celles du roi, que la maiſon de Saxe avait au pays de Juliers et de Bergue, et de la jalouſie qu'inſpirait à la maiſon de Hanovre celle de Brandebourg. Si dans ces circonſtances le roi s'était porté avec toutes ſes forces aux bords du Rhin, il devait s'attendre que, laiſſant ſes pays héréditaires vides de troupes, il les expoſait à être envahis par les Saxons et les Hanovriens, qui n'auraient pas manqué d'y faire une diverſion : et dans le cas où le roi aurait laiſſé une partie de ſon armée dans la Marche pour garantir ſes Etats contre la mauvaiſe volonté de ſes voiſins, il ſe ſerait trouvé trop faible des deux côtés. La France avait garanti la ſucceſſion palatine au duc de Sulzbach, pour obtenir la neutralité du vieil électeur pendant la guerre qu'elle fit ſur le Rhin. Ce n'aurait pas été cette garantie qui aurait arrêté le roi, car communément ce ſont des paroles auſſi-tôt données que violées ; mais l'intérêt de la France voulait des voiſins faibles ſur les bords du Rhin, et non des princes puiſſans et capables de lui réſiſter. A peu-près dans le même temps le comte de Seckendorff, qui avait été détenu dans les priſons de Grætz, obtint ſa liberté, à condition de remettre à l'empereur tous les ordres par leſquels il avait été autoriſé à donner au feu roi de Pruſſe les aſſurances les plus ſolennelles de l'aſſiſtance que l'empereur lui promettait, pour favoriſer ſes droits à la ſucceſſion des duchés de Juliers et de Bergue. Cet expoſé montre combien les circonſtances étaient peu favorables à la maiſon de Brandebourg, et ce ſont les raiſons qui

déterminèrent le roi à s'en tenir au traité provifionnel que fon père avait conclu avec la France. Mais fi des raifons auffi fortes modéraient les défirs de la gloire dont le roi était animé, des motifs non moins puiffans le preffaient de donner au commencement de fon règne des marques de vigueur et de fermeté, pour faire refpecter fa nation en Europe. Les bons citoyens avaient tous le cœur ulcéré du peu d'égard que les puiffances avaient eu pour le feu roi, furtout dans les dernières années de fon règne, et de la flétriffure que le monde imprimait au nom pruffien. Comme ces chofes influèrent beaucoup fur la conduite du roi, nous nous croyons obligés de répandre quelques éclairciffemens fur cette matière.

La conduite fage et circonfpecte du feu roi lui avait été imputée à faibleffe. Il eut l'année 1727 des brouilleries avec les Hanovriens fur des bagatelles qui fe terminèrent par conciliation : peu de temps après furvinrent des démêlés auffi peu importans avec les Hollandais, qui de même furent accommodés à l'amiable. De ces deux exemples de modération, fes voifins et fes envieux conclurent qu'on pouvait l'infulter impunément; qu'au lieu de forces réelles, les fiennes n'étaient qu'apparentes; qu'au lieu d'officiers entendus, il n'avait que des maîtres d'efcrime, et au lieu de braves foldats, des mercenaires peu affectionnés à l'Etat, et que pour lui il menaçait toujours, et ne frappait jamais. Le monde fuperficiel et léger dans fes jugemens accréditait de pareils difcours, et ces préjugés fe répandirent dans peu par toute l'Europe. La gloire à laquelle le feu roi afpirait (plus jufte que celle des conquérans),

avait pour objet de rendre ſon pays heureux, de diſcipliner ſon armée et d'adminiſtrer ſes finances avec l'ordre et l'économie la plus ſage. Il évitait la guerre pour ne point être diſtrait d'auſſi belles entrepriſes; par ce moyen, il s'acheminait ſourdement à la grandeur, ſans réveiller l'envie des ſouverains. Dans les dernières années de ſa vie, les infirmités du corps avaient entièrement ruiné ſa ſanté, et ſon ambition n'eût jamais conſenti à confier ſes troupes à d'autres mains qu'aux ſiennes. Toutes ces différentes cauſes réunies rendirent ſon règne heureux et pacifique. Si l'opinion que l'on avait du roi n'avait été qu'une erreur ſpéculative, la vérité en aurait tôt ou tard détrompé le public; mais les ſouverains préſumaient ſi déſavantageuſement de ſon caractère, que ſes alliés gardaient auſſi peu de ménagement envers lui que ſes ennemis. Preuve de cela, la cour de Vienne et celle de Ruſſie convinrent avec le feu roi de placer un prince de Portugal ſur le trône de Pologne. Ce projet tomba ſubitement, et ils ſe déclarèrent pour Auguſte II, électeur de Saxe, ſans daigner même en donner la moindre connaiſſance au roi. L'empereur Charles VI avait obtenu à de certaines conditions un ſecours de 10,000 hommes que le feu roi envoya l'année 1734 ſur le Rhin contre les Français, et il ſe crut au-deſſus de l'obligation de remplir ces chétifs engagemens. Le roi George II d'Angleterre appelait le feu roi, ſon frère le caporal; il diſait qu'il était roi des grands chemins et l'archiſablier de l'Empire romain : tous les procédés de ce prince portaient l'empreinte du plus profond mépris. Les officiers pruſſiens, qui ſelon

les priviléges des électeurs enrôlaient des ſoldats dans les villes impériales, ſe trouvaient expoſés à mille avanies: on les arrêtait, on les traînait dans des cachots où on les confondait avec les plus vils ſcélérats: enfin ces excès allaient à un point qu'ils n'étaient plus ſoutenables. Un miſérable évêque de Liège ſe feſait honneur de donner des mortifications au feu roi. Quelques ſujets de la ſeigneurie de Herſtall, appartenant à la Pruſſe, s'étaient révoltés; l'évêque leur donna ſa protection. Le feu roi envoya le colonel Creutz à Liège, muni d'une lettre de créance, pour accommoder cette affaire. Qui ne voulut pas le recevoir? Ce fut monſieur l'évêque: il vit arriver trois jours de ſuite cet envoyé dans la cour de ſa maiſon, et autant de fois il lui en interdit l'entrée.

Cet événement, et bien d'autres encore qu'on omet par amour de la briéveté, apprirent au roi qu'un prince doit faire reſpecter ſa perſonne, ſurtout ſa nation; que la modération eſt une vertu que les hommes d'Etat ne doivent pas toujours pratiquer à la rigueur, à cauſe de la corruption du ſiècle, et que, dans ce changement de règne, il était plus convenable de donner des marques de fermeté que de douceur.

Pour raſſembler ici tout ce qui pouvait animer la vivacité d'un jeune prince parvenu à la régence, ajoutons que Frédéric I, en érigeant la Pruſſe en royaume, avait par cette vaine grandeur mis un germe d'ambition dans ſa poſtérité, qui devait fructifier tôt ou tard. La monarchie qu'il avait laiſſée à ſes deſcendans était, s'il m'eſt permis de

m'exprimer ainſi, une eſpèce d'hermaphrodite qui tenait plus de l'électorat que du royaume. Il y avait de la gloire à décider cet être, et ce ſentiment fut ſurement un de ceux qui fortifièrent le roi dans les grandes entrepriſes où tant de motifs l'engageaient. Quand même l'acquiſition du duché de Bergue n'eût pas rencontré des obſtacles preſque inſurmontables, le ſujet en était ſi mince, que la poſſeſſion n'en agrandiſſait que très-peu la maiſon de Brandebourg. Ces réflexions firent que le roi tourna ſes vues ſur la maiſon d'Autriche, dont la ſucceſſion, après la mort de l'empereur, devenait litigieuſe et le trône des Céſars vacant. Cet événement ne pouvait être que favorable par le rôle diſtingué que le roi jouait en Allemagne, par les différens droits des maiſons de Saxe et de Bavière à ces Etats, par le nombre des candidats qui poſtuleraient la couronne impériale, enfin par la politique de la cour de Verſailles, qui, dans une pareille occaſion, devait naturellement s'en ſaiſir pour profiter des troubles que la mort de l'empereur Charles VI ne pouvait manquer d'exciter. Cet événement ne ſe fit point attendre. L'empereur Charles VI termina ſes jours à la Favorite, le 26 d'octobre de l'année 1740. Cette nouvelle arriva à Reinsberg, où le roi était attaqué de la fièvre quarte. Les médecins, infatués d'anciens préjugés, ne voulurent point lui donner du quinquina; il en prit malgré eux, parce qu'il ſe propoſait des choſes plus importantes que de ſoigner la fièvre. Il réſolut auſſi-tôt de revendiquer les principautés de la Siléſie auxquelles ſa maiſon avait des droits

inconteſtables, et il ſe prépara en même temps à ſoutenir ces prétentions, s'il le fallait, par la voie des armes. Ce projet rempliſſait toutes ſes vues politiques; c'était un moyen d'acquérir de la réputation, d'augmenter la puiſſance de l'Etat, et de terminer ce qui regardait cette ſucceſſion litigieuſe du duché de Bergue. Cependant, avant que de ſe déterminer entièrement, le roi mit en balance les riſques qu'il y avait à courir en entreprenant une pareille guerre, et de l'autre les avantages qu'on pouvait en eſpérer.

D'un côté ſe préſentait la puiſſante maiſon d'Autriche, qui ne pouvait pas manquer de reſſources avec tant de vaſtes provinces, une fille d'empereur attaquée, qui devait trouver des alliés dans le roi d'Angleterre, dans la république de Hollande et dans la plupart des princes de l'Empire qui avaient garanti la pragmatique Sanction. Ce duc de Courlande, qui gouvernait alors la Ruſſie, était aux gages de la cour de Vienne; et de plus la jeune reine de Hongrie pouvait mettre la Saxe dans ſes intérêts, en lui cédant quelques cercles de la Bohème; et quant au détail de l'exécution, la ſtérilité de l'année 1740 devait faire craindre de manquer de moyens pour former des magaſins et fournir des vivres aux troupes. Les riſques étaient grands. Il fallait craindre la viciſſitude des armes. Une bataille perdue pouvait être déciſive. Le roi n'avait point d'alliés, et il ne pouvait oppoſer que des troupes ſans expérience à de vieux ſoldats autrichiens blanchis ſous le harnois et aguerris par tant de campagnes.

D'autre part une foule de réflexions ranimaient les espérances du roi. La situation de la cour de Vienne après la mort de l'empereur était des plus fâcheuses: Les finances étaient dérangées, l'armée était délabrée, et découragée par les mauvais succès qu'elle avait eus contre les Turcs, le ministère désuni; avec cela placez à la tête de ce gouvernement une jeune princesse sans expérience, qui doit défendre une succession litigieuse, et il en résulte que ce gouvernement ne devait pas paraître redoutable. D'ailleurs il était impossible que le roi manquât d'alliés. La rivalité qui subsistait entre la France et l'Angleterre, assurait nécessairement au roi une de ces deux puissances: et de plus tous les prétendans à la succession de la maison d'Autriche devaient unir leurs intérêts à ceux de la Prusse. Le roi pouvait disposer de sa voix pour l'élection impériale; il pouvait s'accommoder quant à ses prétentions sur le duché de Bergue, soit avec la France, soit avec l'Autriche; et enfin la guerre qu'il pouvait entreprendre en Silésie, était l'unique espèce d'offensive que favorisait la situation de ses Etats, vu qu'il était à portée de ses frontières, et que l'Oder lui fournissait une communication toujours sûre.

Ce qui acheva de déterminer le roi à cette entreprise, ce fut la mort d'Anne, impératrice de Russie, qui suivit de près celle de l'empereur. Par son décès la couronne retombait au jeune Iwan, grand-duc de Russie, fils d'une princesse de Mecklenbourg et du prince Antoine-Ulric de Brunswic, beau-frère du roi. Les apparences étaient que durant la minorité du jeune empereur la Russie serait plus occupée à

maintenir la tranquillité dans son empire qu'à soutenir la pragmatique Sanction, pour laquelle l'Allemagne ne pouvait manquer d'éprouver des troubles; ajoutez à ces raisons une armée toute prête à agir, des fonds tout trouvés, et peut-être l'envie de se faire un nom; tout cela fut cause de la guerre que le roi déclara à Marie-Thérèse d'Autriche, reine de Hongrie et de Bohème. Il semblait que ce fût l'époque des changemens et des révolutions. La princesse de Mecklenbourg-Brunswic, mère de l'empereur Iwan, se trouvait, elle et son fils, sous la tutelle du duc de Courlande, auquel l'impératrice Anne en mourant avait confié l'administration de l'Empire. Cette princesse croyait qu'il était au-dessous de sa naissance d'obéir à un autre; elle crut que la tutelle lui convenait plus en qualité de mère qu'à Biron, qui n'était ni russe ni parent de l'empereur. Elle employa habilement le maréchal Munnich, dont elle mit l'ambition en jeu. Biron fut arrêté, puis exilé au fond de la Sibérie, et la princesse de Mecklenbourg s'empara du gouvernement. Ce changement paraissait avantageux à la Prusse; car Biron son ennemi fut exilé, et le mari de la régente, Antoine de Brunswic, était beau-frère du roi. La princesse de Mecklenbourg joignait à de l'esprit tous les caprices et tous les défauts d'une femme mal élevée; son mari, faible, sans génie, n'avait de mérite qu'une valeur d'instinct. Munnich, le mobile de leur élévation, le vrai héros de la Russie, était en même temps le dépositaire de l'autorité souveraine. Sous le prétexte de cette révolution, le roi envoya le baron de Winterfeld en ambassade en Russie,

pour féliciter le prince de Brunſwic et ſon épouſe de l'heureux ſuccès de cette entrepriſe. Le vrai motif, l'objet caché de cette miſſion était de gagner Munnich, beau-père de Winterfeld, et de le rendre favorable aux deſſeins qu'on était ſur le point d'exécuter, à quoi Winterfeld réuſſit auſſi heureuſement qu'on le pouvait déſirer.

Quelque précaution que l'on prît à Berlin pour cacher l'expédition que l'on méditait, il était impoſſible de faire des magaſins, de préparer du canon et de mouvoir des troupes incognito: déjà le public ſe doutait de quelque entrepriſe. Monſieur Damrath, envoyé de l'empereur à Berlin, avertit ſa cour qu'un orage la menaçait et qu'il pourrait bien fondre ſur la Siléſie. Le conſeil de la reine lui répondit de Vienne. « Nous ne voulons ni ne « pouvons ajouter foi aux nouvelles que vous « nous mandez." On envoya pourtant le marquis de Botta à Berlin pour complimenter le roi ſur ſon avénement au trône, mais plus encore pour juger ſi Damrath avait donné de fauſſes alarmes. Le marquis de Botta, fin et pénétrant, s'aperçut d'abord de quoi il était queſtion, et après avoir fait le jour de ſon audience les complimens d'uſage, il s'étendit ſur les incommodités de la route qu'il avait faite et s'appeſantit un peu ſur les mauvais chemins de la Siléſie, que les inondations avaient tellement rompus, qu'ils étaient devenus impraticables. Le roi ne fit pas ſemblant de le comprendre, et répondit que le pis qui pût arriver à ceux qui auraient ces chemins à traverſer, ferait d'être des voyageurs crottés.

Quoique le roi fût fermement déterminé dans le parti qu'il avait pris, il jugea qu'il était cependant convenable de faire des tentatives d'accommodement avec la cour de Vienne. Dans cette vue le comte de Gotter y fut envoyé. Il devait déclarer à la reine de Hongrie: qu'en cas qu'elle voulût faire raison des droits que le roi avait sur la Siléfie, ce prince lui offrait fon affiftance contre tous les ennemis ouverts ou fecrets qui voudraient démembrer la fucceffion de Charles VI, et fa voix à la diète de l'élection impériale au grand-duc de Tofcane. Comme il était à fuppofer que ces offres feraient rejetées, dans ce cas, le comte de Gotter était autorifé à déclarer la guerre à la reine de Hongrie. L'armée fut plus diligente que cette ambaffade; elle entra en Siléfie, comme on le verra dans la fuite, deux jours avant l'arrivée du comte de Gotter à Vienne.

Vingt bataillons (*) et trente-fix efcadrons furent mis en marche pour s'approcher des frontières de la Siléfie; ils devaient être fuivis de fix bataillons deftinés au blocus de la fortereffe de Glogau. Ce nombre, tout faible qu'il était, parut fuffifant pour s'emparer d'un pays fans défenfe: il donnait d'ailleurs l'avantage de pouvoir amaffer pour le printemps prochain des magafins qu'une groffe armée aurait confumés pendant l'hiver. Avant que le roi partît pour joindre fes troupes, il donna encore audience au marquis de Botta, auquel il dit les mêmes chofes que le comte de Gotter devait déclarer à Vienne. Botta s'écria:

(*) Décembre.

„ Vous allez ruiner la maifon d'Autriche, Sire,
„ et vous abymer en même temps. " „ Il ne dépend
„ que de la reine, reprit le roi, d'accepter les offres
„ qui lui font faites. " Cela rendit le marquis rêveur;
il fe recueillit cependant et reprenant la parole
d'un ton de voix et d'un air ironique, il dit:
„ Sire, vos troupes font belles, j'en conviens;
„ les nôtres n'ont pas cette apparence, mais elles ont
„ vu le loup; penfez, je vous en conjure, à ce que
„ vous allez entreprendre. " Le roi s'impatienta et
reprit avec vivacité. „ Vous trouvez que mes
„ troupes font belles, et je vous ferai convenir
„ qu'elles font bonnes. " Le marquis fit encore des
inftances pour qu'on différât l'exécution de ce
projet. Le roi lui fit comprendre qu'il était trop
tard et que le Rubicon était paffé. Tout le projet
fur la Siléfie ayant éclaté, une entreprife auffi
hardie caufa une effervefcence fingulière dans
l'efprit du public. Les ames faibles et timorées
préfageaient la chute de l'Etat, d'autres croyaient
que le prince abandonnait tout au hafard, et appréhendaient qu'il ne prît pour modèle Charles XII.
Le militaire efpérait de la fortune et prévoyait de
l'avancement. Les frondeurs, dont il fe trouve dans
tout pays, enviaient à l'Etat les accroiffemens dont
il était fufceptible. Le prince d'Anhalt était furieux
de ce qu'il n'avait pas conçu ce plan et n'était pas
le premier mobile de l'exécution; il prophétifait,
comme Jonas, des malheurs qui n'arrivèrent ni à
Ninive ni à la Pruffe. Ce prince regardait l'armée
impériale comme fon berceau; il avait des obligations à Charles VI, qui avait donné un brevet de

princeſſe à ſa femme, et il craignait avec cela l'agrandiſſement du roi, qui réduiſait un voiſin comme le prince d'Anhalt au néant. Ces ſujets de mécontentement l'engagèrent à ſemer la défiance et l'épouvante dans tous les eſprits; il aurait voulu intimider le roi lui-même, ſi cela avait été feſable; mais le parti était trop bien pris et les choſes pouſſées trop avant pour pouvoir reculer. Cependant, pour prévenir le mauvais effet que des propos d'un grand général, comme était le prince d'Anhalt, pouvaient faire ſur les officiers, le roi jugea à propos d'aſſembler avant ſon départ les officiers de la garniſon de Berlin, et de leur parler en ces termes: „ J'entreprends une guerre, Meſſieurs, „ dans laquelle je n'ai d'autres alliés que votre valeur „ et votre bonne volonté: ma cauſe eſt juſte, et „ mes reſſources ſont dans la fortune. Souvenez-vous „ ſans ceſſe de la gloire que vos ancêtres ſe ſont „ acquiſe dans les plaines de Varſovie, à Fehrbellin „ et dans l'expédition de la Pruſſe. Votre ſort eſt „ entre vos mains; les diſtinctions et les récom- „ penſes attendent que vos belles actions les mé- „ ritent. Mais je n'ai pas beſoin de vous exciter „ à la gloire; vous n'avez qu'elle devant les yeux, „ c'eſt le ſeul objet digne de vos travaux. Nous „ allons affronter des troupes qui ſous le prince „ Eugène ont eu la plus grande réputation: quoi- „ que ce prince n'exiſte plus, d'autant plus d'honneur „ y aura-t-il à vaincre, que nous aurons à meſurer „ nos forces contre de braves ſoldats. Adieu! partez. „ Je vous ſuivrai inceſſamment au rendez-vous de „ la gloire qui nous attend. „

Le roi partit de Berlin après un grand bal masqué; il arriva le 21 de décembre à Croffen. Une fingularité voulut que ce jour même, une corde, apparemment ufée, à laquelle la cloche de la cathédrale était fufpendue, fe rompît. La cloche tomba, et cela fut pris pour un finiftre préfage; car il régnait encore dans l'efprit de la nation des idées fuperftitieufes. Pour détourner ces mauvaifes impreffions, le roi expliqua ces fignes avantageufement. Cette cloche tombée fignifiait felon lui l'abaiffement de ce qui était élevé; et comme la maifon d'Autriche l'était infiniment plus que celle de Brandebourg, cela préfageait clairement les avantages qu'on remporterait fur elle. Quiconque connaît le public, fait que de telles raifons font fuffifantes pour le convaincre.

Ce fut le 23 de décembre (*) que l'armée entra dans la Siléfie. Les troupes marchèrent par cantonnement, tant parce qu'il n'y avait point d'ennemi, que parce que la faifon ne permettait pas de camper : elles répandirent fur leur paffage la déduction des droits de la maifon de Brandebourg fur la Siléfie. On publia en même temps un manifefte contenant en fubftance : que les Pruffiens prenaient poffeffion de cette province pour la garantir contre l'irruption d'un tiers, ce qui marquait affez clairement qu'on n'en fortirait pas impunément. Ces précautions firent que le peuple et la nobleffe ne regardèrent point l'entrée des Pruffiens en Siléfie comme l'irruption d'un ennemi, mais comme un fecours officieux qu'un voifin

(*) 1740.

prêtait à ſon allié. La religion encore, ce préjugé ſacré chez le peuple, concourait à rendre les eſprits pruſſiens; parce que les deux tiers de la Siléſie ſont compoſés de proteſtans qui, long-temps opprimés par le fanatiſme autrichien, regardaient le Roi comme un ſauveur que le ciel leur avait envoyé.

En remontant l'Oder, la première fortereſſe qu'on rencontre c'eſt Glogau. La ville eſt ſituée ſur la rive gauche de cette rivière; ſon enceinte eſt médiocre, environnée d'un mauvais rempart dont la moindre partie était revêtue. Son foſſé pouvait ſe paſſer en pluſieurs endroits; la contreſcarpe était preſque détruite. Comme la ſaiſon rigoureuſe empêchait d'en faire le ſiége dans les formes, on ſe contenta de la bloquer; d'ailleurs la groſſe artillerie n'était point encore arrivée. La cour de Vienne avait donné des ordres précis à Wenzel Wallis, gouverneur de la place, de ne point commettre les premières hoſtilités; il crut que de le bloquer n'était pas l'aſſiéger, et il ſe laiſſa paiſiblement enfermer dans ſes remparts. Depuis la paix de Belgrade, la plus grande partie de l'armée autrichienne était demeurée en Hongrie. Au bruit de la rupture des Pruſſiens, le général Braun fut envoyé en Siléſie, où il put raſſembler à peine 3000 hommes; il tenta de s'emparer de Breslau tant par la ruſe que par la force, mais inutilement. Cette ville jouiſſait de priviléges ſemblables à ceux des villes impériales: c'était une petite république gouvernée par ſes magiſtrats et qui était exempte de toute garniſon. L'amour de la liberté et du luthéraniſme préſervèrent ſes habitans des fléaux de la guerre; ils

réfiftèrent aux follicitations du général Braun, qui l'aurait pourtant à la fin emporté, fi le roi n'eût hâté fa marche pour l'obliger à la retraite. Dans ces entrefaites le prince Léopold d'Anhalt arriva à Glogau avec 6 bataillons et 5 efcadrons; il releva les troupes du blocus, et le roi partit fur le champ avec les grenadiers de l'armée, 6 bataillons et 10 efcadrons, pour gagner Breslau fans perte de temps. Après quatre jours de marche, il fe trouva aux portes de cette capitale, tandis que le maréchal de Schwérin longeait le pied des montagnes et dirigeait fa marche par Liegnitz, Schweidnitz et Franckenftein, pour purger d'ennemis cette partie de la Siléfie.

Le premier de janvier le roi s'empara des faubourgs de Breslau fans réfiftance, et envoya les colonels de Borck et de Goltz pour fommer la ville de fe rendre: en même temps quelques troupes pafsèrent l'Oder et fe cantonnèrent au dôme. Par là le roi fe trouvait maître des deux côtés de la rivière et bloquait effectivement cette ville mal approvifionnée, qui fut forcée d'entrer en compofition. Il faut obferver de plus que les foffés de la ville étant gelés, la bourgeoifie pouvait craindre d'être emportée par un affaut général. Le zèle de la religion luthérienne abrégea toutes les longueurs de cette négociation: un cordonnier enthoufiafte fubjugua le petit peuple, lui communiqua fon fanatifme et le fouleva au point d'obliger les magiftrats à figner un acte de neutralité avec les Pruffiens et à leur ouvrir les portes de la ville. Dès que le roi fut entré dans cette capitale, il licentia toutes les perfonnes en place qui fe trouvaient au fervice de la reine de Hongrie. Ce coup d'autorité

prévint

prévint toutes les menées ſourdes dont ces anciens ſerviteurs de la maiſon d'Autriche auraient fait uſage dans la ſuite pour cabaler contre les intérêts des Pruſſiens. Cette affaire terminée, un détachement d'infanterie paſſa l'Oder pour chaſſer de Namslau une garniſon autrichienne de 300 hommes, qui quinze jours après ſe rendit priſonnière de guerre. On ne laiſſa qu'un régiment d'infanterie dans les fauxbourgs de Breslau, et le roi dirigea ſa marche ſur Ohlau, où Braun avait jeté le colonel Formentini avec 400 hommes. Cette ville prend ſon nom d'une petite rivière qui paſſe ſous ſes murs; elle était entourée d'un mauvais rempart à demi éboulé et d'un foſſé ſec: le château, qui vaut un peu mieux, ne peut ſe prendre qu'avec du canon. Pendant qu'on ſe diſpoſait à donner un aſſaut général à cette bicoque, le commandant capitula. La garniſon ſe débanda en ſortant, et il ne lui reſta que 120 hommes, avec leſquels il fut convoyé à Neiſſe. Les ennemis avaient une garniſon à Brieg de 1200 hommes, et pour la bloquer, ainſi que les autres places, le général Kleiſt en fit l'inveſtiſſement avec 5 bataillons et 4 eſcadrons. Pendant que le roi avait pris ou bloqué les places le long de l'Oder, le maréchal de Schwérin était arrivé à Franckenſtein, en approchant de la rivière de Neiſſe qui ſépare la haute Siléſie de la baſſe; il tomba ſur les dragons de Lichtenſtein, qu'il pouſſa ſur Ottmachau, ce château épiſcopal a un pont ſur la Neiſſe. M. de Braun, pour couvrir et faciliter ſa retraite, y jeta trois compagnies de grenadiers. Le maréchal de Schwérin les bloqua; le lendemain le roi le joignit avec des mortiers et quelques pièces

de 12 livres. Dès que les batteries furent en état de jouer, le major Muffling, commandant de la garnison, se rendit à discrétion. Il ne restait plus que la ville de Neisse à prendre; mais elle valait mieux pour sa force que toutes les autres. Cette ville est située au-delà de la Neisse, fortifiée d'un bon rempart de terre et d'un fossé qui a 7 pieds d'eau de profondeur, environné d'un terrain bas et marécageux, où Roth, qui en était commandant, avait pratiqué une inondation. Du côté de la basse Silésie, cette place est commandée par une hauteur qui en est éloignée de 800 pas. La saison rigoureuse s'opposait aux opérations d'un siége formel; il ne restait donc, pour s'en emparer, que l'assaut, le bombardement ou le blocus. Roth avait rendu l'assaut impraticable; il fesait tous les matins ouvrir les glaces du fossé; il fesait arroser le rempart d'eau qui se gelait tout de suite; il avait meublé les bastions et les courtines de quantité de solives et de faux pour repousser les assaillans, ce qui fit renoncer à l'assaut. On essaya de bombarder la ville; on y jeta 1200 bombes et 3000 boulets rouges, le tout en vain; la fermeté de ce commandant obligea les Prussiens d'abandonner cette entreprise et d'entrer en quartier d'hiver. En même temps le colonel Camas, chargé d'une expédition sur Glatz, rejoignit l'armée; il avait manqué son coup faute de bonnes mesures. Pendant que les Prussiens se cantonnaient autour de Neisse, le maréchal de Schwérin, à la tête de 7 bataillons et de 10 escadrons, descendit en haute Silésie; il délogea le général Braun de Jægerndorff, de Troppau et du château de Grætz.

Les Autrichiens fe retirèrent en Moravie; les Pruffiens prirent leurs quartiers derrière l'Oppa, et s'étendirent jufques à Jablunka fur les frontières de la Hongrie. Durant ces opérations militaires, le comte de Gotter fe trouvait à Vienne; il y négociait, plutôt pour fe conformer à l'ufage que dans l'efpérance de pouvoir réuffir. Il avait tenu un langage affez impofant, capable d'intimider toute autre cour que celle de Charles VI. Les courtifans de la reine de Hongrie difaient d'un ton de hauteur, que ce n'était point à un prince dont la fonction était, en qualité d'archichambellan de l'Empire, de préfenter à l'empereur le baffin à laver les mains, de prefcrire des lois à fa fille. Le comte de Gotter, pour enchérir fur ces propos autrichiens, eut l'effronterie de montrer au grand-duc une lettre que le roi lui avait écrite, où fe trouvaient ces mots: " Si le grand-duc veut fe perdre, qu'il fe perde." Le grand-duc en parut ébranlé. Le comte Kinsky, chancelier de Bohème, l'homme le plus fier d'une cour où la vanité dominait, prit la parole; traita toutes les propofitions du comte de Gotter de flétriffantes pour les fucceffeurs des Céfars; ranima le grand-duc et contribua plus que tous les autres miniftres à rompre cette négociation. L'Europe était dans la furprife de l'invafion inopinée de la Siléfie. Les uns taxaient d'étourderie cette levée de boucliers; d'autres regardaient cette entreprife comme une chofe infenfée. Le miniftre d'Angleterre, Robinfon, qui réfidait à Vienne, foutenait que le roi de Pruffe méritait d'être excommunié en politique. En même temps que le comte de Gotter,

partit pour Vienne, le roi envoya le général Winterfeld en Ruſſie ; il y trouva le marquis de Botta, qui y ſoutenait avec toute la vivacité de ſon caractère les intérêts de la cour de Vienne. Cependant en cette occaſion le bon ſens poméranien l'emporta ſur la ſagacité italienne, et M. de Winterfeld parvint, par le crédit du maréchal Munnich, à conclure avec la Ruſſie une alliance défenſive, c'était tout ce qu'on pouvait déſirer de plus avantageux dans ces circonſtances critiques. Après que les troupes furent entrées dans leurs quartiers d'hiver, le roi quitta la Siléſie et vint à Berlin pour faire les diſpoſitions convenables pour la campagne prochaine. On fit partir pour l'armée un renfort de 10 bataillons et de 25 eſcadrons. Et comme les intentions des Saxons et des Hanovriens paraiſſaient équivoques, il fut réſolu d'aſſembler 30 bataillons et 40 eſcadrons auprès de Brandebourg ſous les ordres du prince d'Anhalt, pour veiller ſur la conduite de ces princes voiſins. Le prince d'Anhalt choiſit Genthin comme l'endroit le plus propre pour ſon campement, et d'où il tenait également en échec les Saxons et les Hanovriens. La plupart des ſouverains étaient encore dans l'incertitude, ils ne pouvaient point débrouiller le dénouement qui ſe préparait. La miſſion du comte de Gotter à Vienne, d'autre part l'entrée des troupes pruſſiennes en Siléſie, leur préſentaient une énigme, et ils s'efforçaient à deviner ſi la Pruſſe était l'alliée ou l'ennemie de la reine de Hongrie. De toutes les puiſſances de l'Europe, la France était ſans contredit la plus propre pour aſſiſter les Pruſſiens dans leur entrepriſe.

Tant de raiſons rendaient les Français ennemis des Autrichiens, que leur intérêt devait les porter à ſe déclarer les amis du roi. Ce prince, pour ſonder le terrain, avait écrit au cardinal de Fleuri, et quoiqu'il n'eût fait qu'effleurer les objets, il en diſait aſſez pour être entendu. Le cardinal (*) s'ouvrit davantage dans ſa réponſe; il y dit ſans détour: „ Que la garantie de la pragmatique Sanction, que „ Louis XV avait donnée à feu l'empereur, ne l'en- „ gageait à rien, par ce correctif *ſauf les droits d'un* „ *tiers:* de plus, que feu l'empereur n'avait pas „ accompli l'article principal de ce traité, par lequel „ il s'était chargé de procurer à la France la garantie „ de l'Empire du traité de Vienne." Le reſte de la lettre contenait une déclamation aſſez vive contre l'ambition de l'Angleterre, un panégyrique de la France et des avantages qu'on rencontrait dans ſon alliance, avec un détail circonſtancié des raiſons qui devaient porter les électeurs à placer l'électeur de Bavière ſur le trône impérial. Le roi continua cette correſpondance; il marqua au cardinal le déſir ſincère qu'il avait de s'unir avec le roi Très-Chrétien, en l'aſſurant de toute la facilité qu'il apporterait de ſa part, pour terminer fort promptement cette négociation. La Suède voulait auſſi jouer un rôle dans les troubles qui allaient ſurvenir; elle était alliée de la France, et par l'inſtigation de cette puiſſance, elle avait fait paſſer un corps de troupes en Finlande ſous les ordres du général Buddenbrock: ce corps, qui avait inſpiré de la jalouſie à la Ruſſie, accéléra l'alliance qu'elle fit

(*) Lettre datée d'Iſſi, 25 janv. 1741.

avec la Pruſſe; mais ces engagemens pensèrent être détruits auſſi-tôt que formés. Le roi de Pologne venait d'envoyer le beau comte Lynar à Pétersbourg. Ce miniſtre plut à la princeſſe de Mecklenbourg, régente de la Ruſſie; et comme les paſſions du cœur influent ſur les délibérations de l'eſprit, la régente fut bientôt liée avec le roi de Pologne. Cette paſſion aurait pu devenir auſſi funeſte à la Pruſſe que l'amour de Pâris et de la belle Hélène le fut à Troie. Une révolution, que nous rapporterons en ſon lieu, en prévint les effets.

Les plus grands ennemis du roi, comme c'eſt l'ordinaire, étaient ſes plus proches voiſins. Les rois de Pologne et d'Angleterre, qui ſe repoſaient ſur les intrigues que Lynar liait en Ruſſie, conclurent entr'eux une alliance offenſive, par laquelle ils ſe partageaient les provinces pruſſiennes; leur imagination les engraiſſait de cette proie, et tandis qu'ils déclamaient contre l'ambition d'un jeune prince leur voiſin, ils croyaient déjà jouir de ſes dépouilles, dans l'eſpérance que la Ruſſie et les princes de l'Empire concourraient pour faire réuſſir leurs deſſeins ambitieux. C'était le moment qu'aurait dû ſaiſir la cour de Vienne pour s'accommoder avec le roi. Si alors elle lui avait cédé le duché de Glogau, le roi s'en ſerait contenté et l'aurait aſſiſtée envers et contre tous ſes autres ennemis; mais il eſt bien rare que les hommes cèdent ou ſe roidiſſent toujours à-propos. Le ſignal de la guerre fut donc donné à l'Europe. Par-tout on ſe tâtait, on négociait, on intriguait pour s'arranger et former des alliances; mais les troupes d'aucune puiſſance n'étaient mobi-

les; aucune n'avait eu le temps d'amaſſer des magaſins, et le roi profita de cette criſe pour exécuter ſes grands projets.

CHAPITRE III.

Campagne de 1741. *Négociations de paix. Hommage de Breslau. Retour à Berlin.*

LES renforts pour l'armée de Siléſie arrivèrent à Schweidnitz au mois de février. De leur côté les Autrichiens ſe préparaient également pour la guerre; ils tirèrent le maréchal Neuperg des priſons de Brunn, où il avait été détenu depuis la paix de Belgrade, pour lui confier le commandement de cette armée qui devait reconquérir la Siléſie. Ce maréchal aſſembla ſes troupes aux environs d'Olmutz, et il détacha le général Lentulus avec un corps pour occuper les gorges de la principauté de Glatz, par où Lentulus ſe trouvait à portée de couvrir la Bohème et de joindre l'armée de Neuperg dans les opérations qu'il méditait ſur Neiſſe. Les houſards autrichiens préludaient déjà ſur la guerre; ils ſe gliſſaient entre les poſtes des Pruſſiens, tâchaient d'enlever de petits détachemens et d'intercepter des convois: il ſe paſſa de petites actions, toutes auſſi favorables à l'infanterie du roi que fâcheuſes pour ſa cavalerie. Ce prince, en arrivant en Siléſie, ſe propoſa de faire le tour de ſes quartiers, pour ſe procurer la connaiſſance d'un pays qui lui était nouveau. Il partit donc de Schweidnitz et vint à Franckenſtein. Le général

Derſchau, qui commandait dans cette partie, avait pouſſé deux poſtes en avant; l'un était à Silberberg et l'autre à Wartha, tous deux dans les gorges des montagnes. Le roi voulut les viſiter; les ennemis en eurent vent et tentèrent de l'enlever: ils tombèrent par mépriſe ſur une eſcorte de dragons poſtés en relais auprès du village de Baumgarten, entre Silberberg et Franckenſtein. Le colonel Ditfort, qui commandait cette eſcorte, ignorait trop la guerre pour manœuvrer avec avantage contre des troupes légères; il fut battu et perdit 40 maîtres. On entendit cette tiraillerie à Wartha; le roi, qui s'y trouvait, raſſembla quelques troupes à la hâte, pour accourir au ſecours des dragons qui étaient à un mille de-là; mais il arriva après coup. C'était une étourderie de la part d'un ſouverain de s'aventurer ſi mal accompagné. Si le roi avait été fait priſonnier dans cette occaſion, la guerre était terminée, les Autrichiens auraient triomphé ſans coup férir, la bonne infanterie pruſſienne ſerait devenue inutile, ainſi que tous les projets d'agrandiſſement que le roi ſe propoſait d'exécuter.

Plus on approchait de l'ouverture de la campagne, (*) plus les affaires devenaient ſérieuſes. Le rapport des eſpions s'accordait unanimement à confirmer que les ennemis ſe renforçaient dans leurs poſtes, qu'il leur arrivait de nouvelles troupes et qu'ils méditaient de ſurprendre les Pruſſiens dans leurs quartiers, en y pénétrant ou par Glatz ou par Zukmantel. Vers le même temps 100 dragons et 300 houſards autrichiens s'étaient jetés dans Neiſſe. Cet

(*) Mars.

indice ſeul était ſuffiſant pour dévoiler en partie les deſſeins des ennemis, et cela fut cauſe que le roi donna des ordres pour reſſerrer ſes quartiers : il aurait dû ſur le champ les raſſembler tous ; mais il manquait alors d'expérience, et c'était proprement ſa première campagne. La ſaiſon n'était pas aſſez avancée pour que les blocus de Glogau et de Brieg puſſent ſe convertir en ſiéges. Il y avait cependant un projet tout arrangé pour prendre Glogau d'emblée, et le prince Léopold d'Anhalt eut ordre de l'exécuter ſans perte de temps. Ce fut le 9 de mars que la ville fut attaquée par cinq endroits à la fois et priſe en moins d'une heure de temps ; la cavalerie même franchit les remparts, tant les ouvrages étaient tombés en ruine. Aucune maiſon ne fut pillée, aucun bourgeois ne fut inſulté, et la diſcipline pruſſienne brilla dans tout ſon éclat. Wallis et toute ſa garniſon devinrent priſonniers de guerre. Un régiment de la nouvelle création en prit poſſeſſion ; on fit travailler d'abord à perfectionner les ouvrages, et le prince Léopold, avec le corps qu'il commandait, joignit le roi à Schweidnitz. Ce n'était pas le tout que d'avoir pris Glogau ; les troupes étaient encore trop éparpillées pour ſe joindre au beſoin ; ſur-tout les quartiers qu'occupait le maréchal de Schwérin en haute Siléſie, étaient ceux qui cauſaient le plus d'inquiétude. Le roi voulut que le maréchal les levât et qu'il ſe repliât ſur la Neiſſe, où le roi voulait le joindre avec toutes les troupes de la baſſe Siléſie. Schwérin n'était pas de ce ſentiment ; il écrivit que ſi on voulait le renforcer, il promettait de ſoutenir ſes quartiers juſques au printemps. Pour cette fois

le roi en crut plus ſon maréchal que lui-même. Sa crédulité penſa lui devenir fatale ; et comme s'il eût fallu accumuler ſes fautes, il ſe mit lui-même à la tête de 8 eſcadrons et de 9 bataillons pour ſe rendre à Jægerndorf ; il rencontra le maréchal à Neuſtadt. La première queſtion fut : « Quelle „ nouvelle avez-vous des ennemis ? » « Aucune, „ reprit le maréchal, ſinon que les troupes autri- „ chiennes ſont diſperſées le long des frontières „ depuis la Hongrie juſqu'à Braunau en Bohème, „ et j'attends à tout moment le retour de mon eſpion. » Le lendemain le roi arriva à Jægerndorff ; ſon deſſein était d'en partir le jour ſuivant, pour ouvrir la tranchée devant Neiſſe, où le maréchal Kalkſtein l'attendait avec 10 bataillons et autant d'eſcadrons. Le duc de Holſtein, qui était alors à Franckenſtein, devait y joindre le roi également avec 7 bataillons et 4 eſcadrons. Lorſque le roi touchait au moment de ſon départ (*) et qu'il donnait ſes derniers ordres au maréchal comme au prince Léopold, 7 dragons autrichiens arrivèrent ; on apprit de ces déſerteurs qu'ils avaient quitté l'armée à Freudenthal (qui n'eſt qu'à un mille et demi de Jægerndorff), que leur cavalerie y campait et qu'elle y attendait l'arrivée de l'infanterie et du canon pour traverſer les quartiers pruſſiens et les obliger à lever le blocus de Neiſſe. Dans ce temps même on entendit eſcarmoucher devant la ville ; tout le monde crut que l'avant-garde de M. de Neuperg était ſur le point d'inveſtir Jægerndorff. Il n'y avait que 5 bataillons dans cette malheureuſe ville, 5 pièces de 3 livres

(*) 2 avril.

et aſſez de poudre pour 40 charges. La ſituation aurait été déſeſpérée, ſi M. de Neuperg avait ſu en profiter; mais la montagne n'enfanta qu'une ſouris. Les ennemis voulaient ſavoir ſi les Pruſſiens étaient encore dans leurs quartiers; pour s'en inſtruire leurs troupes légères allaient eſcarmoucher devant chaque ville, afin de rapporter à leurs officiers ce qui en était. Les deſſeins des ennemis s'étant tout à fait manifeſtés, le roi ne balança plus un moment pour raſſembler l'armée. Les troupes de la baſſe Siléſie eurent ordre de paſſer la Neiſſe à Sorge et celles de la haute Siléſie de joindre le roi à Jægerndorff. Le 4 d'avril le roi partit pour Neuſtadt avec tous ces corps raſſemblés, en cotoyant l'armée ennemie, qui marchait par Zukmantel et Ziegenhals vers Neiſſe. Le lendemain(*) il ſe porta ſur Steinau, éloigné d'un mille de Sorge, où il avait fait conſtruire des ponts ſur la rivière de Neiſſe. Il fallut lever le blocus de Brieg, et le général Kleiſt reçut ordre de joindre l'armée avec ſon détachement; le duc de Holſtein reçut des ordres pareils, réitérés à pluſieurs repriſes; ceux qui en étaient chargés ne purent les lui rendre, et il demeura tranquillement à Franckenſtein, voyant paſſer l'ennemi à ſa droite et à ſa gauche ſans s'en embarraſſer. Des déſerteurs de l'armée autrichienne arrivèrent à Steinau, ils dépoſèrent que le général Lentulus avait joint le même jour le maréchal Neuperg auprès de Neiſſe. Sur cette nouvelle les quartiers pruſſiens furent reſſerrés à l'inſtant à l'entour de Steinau, et le roi choiſit un poſte où il pût recevoir l'ennemi, au cas qu'il voulût ſe porter ſur les Pruſſiens. Pour

(*) 5 avril.

comble d'embarras, le feu prit fur le foir au quartier de Steinau; ce ne fut que par bonheur qu'on fauva le canon et les munitions de guerre par des rues étroites dont toutes les maifons étaient enflammées; les troupes pafsèrent la nuit au bivouac fur le terrain que le roi avait choifi pour fon camp. Le lendemain (*a*) ce petit corps de 13 bataillons et de 15 efcadrons, après une marche affez fatigante, arriva à Falckenberg, où l'on apprit que le colonel Stechow, qui couvrait le pont de Sorge avec 4 bataillons, avait aperçu un gros corps d'ennemis qui fe fortifiait de l'autre côté de la rivière et fefait même un feu affez vif fur les Pruffiens. Le prince Charles y marcha auffi-tôt avec 4 bataillons et il avertit le roi que Lentulus fe trouvait fur l'autre bord de la Neiffe avec 50 efcadrons, et rendait le paffage abfolument impraticable, parce que le terrain était trop étroit pour déboucher. Cela obligea de changer la direction de la marche; on prit la route de Michelau, autre pont fur la Neiffe, où le général Marwitz était déjà avec les troupes raffemblées des quartiers de Schweidnitz et du blocus de Brieg. Le pont de Sorge fut levé fans perte de temps, et le foir tous ces différens corps joignirent le roi. Le lendemain (*b*) l'armée paffa la Neiffe à Michelau dans le deffein de marcher fur Grotkau. Un courrier qui avait paffé cette ville, apporta des dépêches au roi, de forte qu'il ne fe doutait de rien. Une neige qui tombait à gros flocons preffés, interceptait la lumière et empêchait de difcerner les objets. On marchait toujours. Les houfards de l'avant-garde entrèrent

(*a*) 6 avril. (*b*) 7 avril.

dans le village de Leipe qui eſt ſur ce chemin, et donnèrent ſans le ſavoir ſur un régiment de houſards ennemis qui y cantonnait. Les Pruſſiens prirent 40 des ennemis tant à pied qu'à cheval, et l'on apprit d'eux qu'une demi-heure auparavant M. de Neuperg avait pris Grotkau; un lieutenant nommé Mitzſchefahl y commandait avec 60 hommes; il ſe défendit trois heures contre toute l'armée autrichienne. Les déſerteurs déposèrent de plus que le lendemain l'ennemi marcherait à Ohlau, pour y prendre la groſſe artillerie que le roi y avait miſe en dépôt. Sur cette nouvelle, les différentes colonnes de l'armée, qui étaient toutes en marche, furent auſſi-tôt aſſemblées. Le roi la partagea en 4 diviſions, qui cantonnèrent dans 4 villages, aſſez près les unes des autres pour qu'en moins d'une heure elles puſſent être aſſemblées à leur rendez-vous. Le roi prit ſon quartier dans les villages de Pogrel et d'Alſen, d'où il dépêcha différens officiers à la garniſon d'Ohlau, pour l'avertir de ſon approche et pour attirer à lui deux régimens de cuiraſſiers qui venaient d'arriver dans ces environs; aucun de ces officiers ne put s'y rendre à cauſe des partis ennemis qui infeſtaient ces contrées. Le jour ſuivant la neige fut ſi épaiſſe, qu'à peine diſtinguait-on les objets à 20 pas: cependant on apprit que l'ennemi s'était approché de Brieg. Si ce mauvais temps avait continué, l'embarras des Pruſſiens n'aurait fait que s'accroître; les vivres commençaient à devenir rares, il fallait ſecourir Ohlau, et en cas de malheur il n'y avait aucune retraite; mais la fortune ſuppléa à la prudence. Le lendemain, 10 d'avril, le temps parut clair et

ferein; et quoique la terre fût couverte de deux pieds de neige, rien ne s'oppofait à ce qu'on voulait entreprendre. Dès les 5 heures du matin l'armée fe raffembla auprès du moulin de Pogrel; elle confiftait en 27 bataillons, 29 efcadrons de cavalerie et 3 de houfards; elle fe mit en marche fur 5 colonnes; celle du milieu était d'artillerie; les deux plus voifines du centre, d'infanterie; et les deux, aux extrémités des ailes, de cavalerie. Le roi favait que l'ennemi lui était fupérieur en cavalerie: pour obvier à cet inconvénient, il mêla entre les efcadrons de chaque aile deux bataillons de grenadiers; c'était une difpofition dont Guftave-Adolphe avait fait ufage à la bataille de Lutzen, et dont felon toute apparence on ne fe fervira plus. L'armée s'avança dans cet ordre vers l'ennemi, en fuivant la direction du chemin qui mène à Ohlau. Le général Rottembourg, qui menait l'avant-garde, en paffant auprès du village de Pampitz, prit une vingtaine de prifonniers, qui confirmèrent l'avis que des payfans du village de Molwitz étaient venus donner au roi, que l'armée ennemie était cantonnée dans Molwitz, Grunigen et Hüneren. Dès que les colonnes fe trouvèrent à deux mille pas environ de Molwitz, l'armée fe déploya pour fe mettre en bataille, fans qu'on vît paraître d'ennemis en campagne: la droite devait s'appuyer au village de Herrendorff; M. de Schulenbourg, qui commandait la cavalerie de cette aile, s'y prit fi mal adroitement, qu'il n'y arriva point: la gauche était appuyée au ruiffeau de Lauchwitz, dont les bords font marécageux et profonds. Cependant, comme la cavalerie de la droite n'avait pas

donné aſſez de champ pour l'infanterie, on fut obligé de retirer trois bataillons de la première ligne, dont par un heureux haſard on forma un flanc pour couvrir la droite des deux lignes d'infanterie. Cette diſpoſition fut la principale cauſe du gain de cette bataille. Le bagage fut parqué auprès du village de Pampitz, environ à mille pas derrière les lignes, et le régiment de La Motte, (*) qui dans ce moment venait joindre l'armée, le couvrit. Rottembourg avec l'avant-garde s'approcha de Molwitz, d'où il vit déboucher les Autrichiens ; il aurait dû les attaquer dans ce déſordre, s'il n'avait eu des ordres précis de ne rien engager ; ainſi il ramena ſa troupe à l'aile droite, dont elle feſait partie. Il doit paraître étonnant qu'un général expérimenté comme M. de Neuperg ſe fût laiſſé ſurprendre de cette manière : il était cependant excuſable ; il avait donné des ordres à différens officiers de houſards de battre la campagne, ſur-tout vers le chemin de Brieg. Soit pareſſe, ſoit négligence, ces officiers ne s'acquittèrent pas de leur devoir ; et le maréchal n'eut des nouvelles de l'approche du roi qu'en voyant ſon armée en bataille vis-à-vis de ſes cantonnemens. M. de Neuperg fut réduit à mettre ſes troupes en bataille ſous le feu du canon pruſſien, qui était promptement et bien ſervi ; ſon aile droite de cavalerie, ſous les ordres de M. de Rœmer, arriva la première. Cet officier intelligent et déterminé, vit que l'aile droite des Pruſſiens était plus près de Molwitz que la gauche, il comprit qu'en reſtant dans ſon poſte, M. de Neuperg riſquait d'être battu avant que la

(*) Il arrivait d'Oppeln.

cavalerie de sa gauche fût arrivée, et sans attendre l'ordre de personne il résolut d'attaquer la droite des Prussiens. M. de Schulenbourg, pour gagner le village de Herrendorff, fit très-maladroitement par escadrons un quart de conversion à droite; M. de Rœmer, qui s'en aperçut, sans se former, donna à bride abattue et en colonne sur cette aile que M. de Schulenbourg commandait; les 30 escadrons des troupes de la reine, qu'il menait, culbutèrent dans l'instant les 10 escadrons prussiens, dont chacun leur prêtait le flanc gauche. Cette cavalerie en déroute passa devant et entre les lignes de l'infanterie, qu'ils auraient culbutée, si celle-ci n'avait fait feu sur ces fuyards; ce qui en même temps écarta les ennemis. M. de Rœmer y fut tué; mais ce qui doit surprendre tout militaire, c'est que ces deux bataillons de grenadiers qui avaient été entrelacés entre les escadrons de la droite, se soutinrent seuls et se joignirent en bon ordre à la droite de l'infanterie. Le roi, qui croyait rallier la cavalerie comme on arrête une meute de chiens, fut entraîné dans leur déroute jusqu'au centre de l'armée, où il parvint à rallier quelques escadrons qu'il ramena à la droite. Ils furent obligés d'attaquer les Autrichiens à leur tour, mais des troupes battues et ramassées à la hâte ne tiennent guère; ils se débandèrent et M. de Schulenbourg périt dans cette charge. La cavalerie ennemie victorieuse tombant alors sur le flanc droit de l'infanterie prussienne, où nous avons dit qu'avaient été placés trois bataillons qui n'avaient pu entrer dans la première ligne, cette infanterie fut vigoureusement attaquée à trois reprises; des officiers autri-

chiens

chiens tombèrent bleſſés entre ſes rangs : elle déſarçonna à coups de bayonnette des cavaliers ennemis; et à force de valeur elle repouſſa les Autrichiens, qui perdirent beaucoup de monde. M. de Neuperg ſaiſit ce moment; ſon infanterie s'ébranla pour entamer la droite des Pruſſiens dépourvue de cavalerie : ſecondé de ſa cavalerie autrichienne, il fit des efforts incroyables pour enfoncer les troupes du roi, mais inutilement : cette valeureuſe infanterie réſiſtait comme un rocher à leurs attaques, et par ſon feu leur détruiſait beaucoup de monde. A la gauche des Pruſſiens les choſes étaient moins haſardées; cette aile, qu'on avait refuſée à l'ennemi, était appuyée au ruiſſeau de Lauchwitz; au-delà de ce marais, la cavalerie du roi avait chargé celle de la reine de Hongrie et l'avait battue. Cependant le feu de l'infanterie de la droite durait depuis près de 5 heures avec beaucoup de vivacité; les munitions des ſoldats étaient conſumées, et ils dépouillaient les fournitures des morts pour trouver de la poudre à charger. La criſe était ſi violente, que de vieux officiers croyaient les affaires ſans reſſource et prévoyaient le moment où ce corps ſans munition ſerait obligé de ſe rendre à l'ennemi; mais il n'en fut pas ainſi, et cela doit apprendre aux jeunes militaires à ne pas déſeſpérer trop vîte; car non-ſeulement l'infanterie ſe ſoutint, mais elle gagna du terrain ſur l'ennemi. Le maréchal de Schwérin, qui s'en aperçut, fit alors un mouvement avec ſa gauche, qu'il porta ſur le flanc droit des Autrichiens; ce mouvement fut le ſignal de la victoire, et de la défaite des ennemis; leur déroute fut totale : la nuit empêcha

les Pruſſiens de pourſuivre leurs avantages au-delà du village de Lauchwitz. Alors arrivèrent ces 10 eſcadrons d'Ohlau, mais trop tard; une chauſſée qu'ils avaient à paſſer pour joindre l'armée, leur avait été barrée par les houſards autrichiens, qui les arrêtèrent long-temps à ce débouché, et ils ne l'abandonnèrent que lorſqu'ils virent les leurs en fuite. Cette journée coûta à l'armée de la reine 180 officiers, 7000 morts tant cavaliers que fantaſſins; les ennemis perdirent 7 pièces de canon, 3 étendards et 1200 hommes qui furent faits priſonniers. Du côté des Pruſſiens on compta 2500 morts, parmi leſquels était le margrave Frédéric, couſin du roi, et 3000 bleſſés. Le premier bataillon des gardes, ſur lequel tomba l'effort principal de l'ennemi, y perdit la moitié de ſes officiers; et de 800 hommes dont il était compoſé, il n'en reſta que 180 en état de faire le ſervice.

Cette journée devint une des plus mémorables de ce ſiècle, parce que deux petites armées y décidèrent du ſort de la Siléſie, et que les troupes du roi y acquirent une réputation que le temps ni l'envie ne pourront leur ravir.

Le lecteur aura remarqué ſans doute dans le récit de cette ouverture de campagne, que c'était à qui ferait le plus de fautes, du roi ou du maréchal Neuperg. Si le général autrichien était ſupérieur par ſes projets, les Pruſſiens l'étaient par l'exécution. Le plan de M. de Neuperg était ſage et judicieux : en entrant en Siléſie, il ſépare les quartiers du roi : il pénètre à Neiſſe, où Lentulus le joint, et il eſt ſur le point non-ſeulement de s'em-

parer de l'artillerie royale, mais encore d'enlever aux Pruſſiens leurs magaſins de Breslau, les ſeuls qu'ils euſſent. Mais M. de Neuperg aurait pu ſurprendre le roi à Jægerndorff et par ce coup ſeul terminer toute cette guerre; de Neiſſe il aurait pu enlever le corps du duc de Holſtein qui cantonnait à un mille de-là; avec un peu plus d'activité il aurait pu empêcher le roi de paſſer la Neiſſe à Michelau; de Grotkau encore il aurait dû marcher jour et nuit pour prendre Ohlau et couper le roi de Breslau. Au lieu de ſaiſir ces occaſions, par une ſécurité impardonnable, il ſe laiſſa ſurprendre, et fut battu en grande partie par ſa propre faute. Le roi donna encore plus de priſe que lui à la cenſure; il fut averti à temps du projet des ennemis et il ne prit aucune meſure ſuffiſante pour s'en garantir. Au lieu de marcher à Jægerndorff pour éparpiller encore plus ſes troupes, il aurait dû raſſembler toute ſon armée et la placer en cantonnemens reſſerrés aux environs de Neiſſe; il ſe laiſſa couper du duc de Holſtein, et ſe mit dans la néceſſité de combattre dans une poſition où en cas de malheur il n'avait aucune retraite, où il riſquait de perdre l'armée et de ſe perdre lui-même. Arrivé à Molwitz, où l'ennemi cantonnait, au lieu de marcher avec vivacité pour ſéparer les cantonnemens des troupes de la reine, il perd deux heures à ſe former méthodiquement devant un village où aucun ennemi ne paraiſſait; s'il avait ſeulement attaqué ce village de Molwitz, il y eût pris toute cette infanterie autrichienne, à peu-près de même que 24 bataillons français furent pris à Blindheim; mais il n'y avait

dans son armée que le maréchal de Schwérin qui fût un homme de tête et un général expérimenté. Il régnait beaucoup de bonne volonté dans les troupes; mais elles ne connaissaient que les petits détails, et faute d'avoir fait la guerre, elles n'allaient qu'en tâtonnant et craignaient les partis décisifs. Ce qui sauva proprement les Prussiens, ce fut leur valeur et leur discipline. Molwitz fut l'école du roi et de ses troupes. Ce prince fit des réflexions profondes sur toutes les fautes qu'il avait faites, et il tâcha de s'en corriger dans la suite. Le duc de Holstein avait eu occasion de frapper un grand coup; mais pour lui les occasions étaient perdues. N'ayant point reçu d'ordre du roi, il avait marché, sans trop savoir pourquoi, d'Ottmachau à Strehlen; il s'y trouva précisément le jour de la bataille et entendit le feu des deux armées. Le 11 toutes les troupes des Autrichiens en déroute passèrent à un mille de son poste: il en aurait pu détruire les restes; mais faute de savoir prendre une résolution, il laissa le champ libre à M. de Neuperg, qui rassembla ses fuyards de l'autre côté de la ville de Neisse, et le duc de Holstein joignit tranquillement l'armée du roi auprès d'Ohlau. Après sa jonction et l'arrivée d'autres renforts, ce corps rassemblé consistait en 43 bataillons, 66 escadrons de cavalerie et 3 de housards. Pour profiter de cette victoire, il fut résolu d'entreprendre le siége de Brieg. Le maréchal de Kalckstein fut chargé de la conduite de ce siége, et l'armée du roi se campa auprès de Molwitz pour le couvrir. Huit jours après l'ouverture de la tranchée, M. Piccolomini, qui était commandant de

la place, capitula, avant que ſon chemin couvert fût emporté et lorſqu'il n'y avait encore aucune brèche aux ouvrages. L'armée reſta trois ſemaines au camp de Molwitz, pour donner le temps de combler les tranchées et de ravitailler la place de Brieg, dont toutes les munitions avaient été conſumées. Le roi profita de cette inaction pour exercer ſa cavalerie, pour lui apprendre à manœuvrer et à changer ſa peſanteur en célérité; elle fut ſouvent envoyée en parti, pour que les officiers appriſſent à profiter du terrain et qu'ils priſſent plus de confiance en eux-mêmes. Dans ce temps Winterfeld, le même qui avait négocié une alliance en Ruſſie, fit un ſi beau coup à la tête d'un détachement, qu'il acquit la réputation d'être auſſi bon officier que bon négociateur; il ſurprit et battit le général Baranay à Rothſchlot et lui prit 300 priſonniers. Comme les Pruſſiens jouiſſaient de la faveur du pays, ils avaient les meilleures nouvelles; ce qui leur procura à la petite guerre pluſieurs avantages. Cependant nous ne rapporterons point toutes les actions ſemblables; par exemple, comment les Autrichiens ruinèrent auprès de Leubus un nouveau régiment de houſards de Bandemer, comment ils prirent une centaine de houlans auprès de Strehlen, comment ils brûlèrent Zobten, comment les Pruſſiens les battirent à Friedwalde et en d'autres rencontres; parce que ce n'eſt pas l'hiſtoire des houſards, mais celle de la conquête de la Siléſie que nous nous ſommes propoſé de décrire. La bataille qui en avait preſque décidé, cauſa des ſenſations bien différentes en

Europe. La cour de Vienne, qui s'attendait à des succès, s'irrita et s'aigrit de ses pertes : dans l'espérance d'avoir sa revanche, elle tira des troupes de la Hongrie et quantité de milices dont elle renforça M. de Neuperg. Le roi d'Angleterre et celui de Pologne commencèrent à respecter l'armée commandée par le prince d'Anhalt, que d'abord ils avaient méprisée. L'Empire était comme étourdi d'apprendre que de vielles bandes autrichiennes avaient été défaites par des troupes peu expérimentées. En France on se réjouit de cette victoire; la cour se flattait qu'en se mêlant de cette guerre elle arriverait à temps pour donner le coup de grâce à la maison d'Autriche. Par une suite de cette disposition favorable, le maréchal de Belle-Isle, ambassadeur de France à la diète d'élection qui se tenait à Francfort, vint dans le camp (*) du roi lui proposer de la part de son maître un traité d'alliance, dont les articles principaux roulaient sur l'élection de l'électeur de Bavière, sur le partage et le démembrement des provinces de la reine de Hongrie, et sur la garantie que la France promettait de donner de la basse Silésie, à condition que le roi renonçât à la succession des duchés de Juliers et de Bergue, et qu'il promît sa voix à l'électeur de Bavière. Ce traité fut ébauché, et il fut stipulé de plus que la France enverrait deux armées dans l'Empire, dont une irait au secours de l'électeur de Bavière, et l'autre s'établirait en Westphalie, pour en imposer en même temps aux Hanovriens et aux Saxons; et qu'enfin, préférable-

(*) Molwitz.

ment à tout, la Suède déclarerait la guerre à la Ruffie, pour lui donner de l'occupation fur fes propres frontières. Ce traité, tout avantageux qu'il paraiffait, ne fut pas figné. Le roi ne voulait rien précipiter dans des démarches d'auffi grande conféquence, et il fe réfervait ce parti comme une dernière reffource. Le maréchal de Belle-Isle fe livrait fouvent trop à fon imagination; on aurait dit, à l'entendre, que toutes les provinces de la reine de Hongrie étaient à l'encan. Un jour qu'il fe trouvait auprès du roi, ayant un air plus occupé et plus rêveur que d'ordinaire, ce prince lui demanda s'il avait reçu quelque nouvelle défagréable? „ Aucune, répondit le maréchal; mais ce qui „ m'embarraffe, Sire, c'eft que je ne fais ce que „ nous ferons de cette Moravie." Le roi lui propofa de la donner à la Saxe, pour attirer par cet appât le roi de Pologne dans la grande alliance: Le maréchal trouva l'idée admirable et l'exécuta dans la fuite. Ce n'était pas à la France feule que fe bornaient les négociations des Pruffiens; elles s'étendaient en Hollande, en Angleterre et par toute l'Europe. Sur quelques propofitions qui avaient été jetées en avant dans une lettre que le roi avait écrite au roi d'Angleterre, ce prince avait répondu que fes engagemens l'obligeaient à la vérité à foutenir l'indivifibilité de la fucceffion de Charles VI, et qu'il voyait avec peine la rupture de la bonne intelligence entre les Pruffiens et les Autrichiens; qu'il offrait cependant volontiers fes bons offices pour moyenner une réconciliation entre ces deux cours; il envoya le lord Hindfort comme

miniſtre d'Angleterre et le ſieur Schwichelt comme miniſtre de Hanovre. Ces deux négociateurs étaient, quoiqu'au ſervice du même prince, chargés d'inſtructions toutes différentes. Le Hanovrien voulait qu'on achetât la neutralité de ſon maître en lui garantiſſant les évêchés de Hildesheim, d'Oſnabruck et les bailliages qui lui ſont hypothéqués dans le Mecklenbourg: on lui donna un contreprojet, dans lequel les intérêts de la Pruſſe étaient mieux ménagés. L'Anglais offrait les bons offices de ſon maître pour engager la reine de Hongrie à la ceſſion de quelques principautés de la baſſe Silésie; on éluda d'entrer ſur ces points dans une négociation formelle, avant d'être préalablement inſtruit des diſpoſitions où ſe trouvait la cour de Vienne. Ces miniſtres étaient dans le camp du roi, et il paraiſſait ſingulier que le lord Hindfort donnât plus d'ombrage au ſieur Schwichelt que le maréchal de Belle-Isle, d'autant plus que ce Hanovrien recommandait ſur toute choſe qu'on fît un myſtère de ſes négociations au miniſtre d'Angleterre. Ces Anglais et ces Hanovriens, qui flattaient le roi dans ſon camp, ne voulaient que l'endormir; ils agiſſaient pas de même dans les autres cours de l'Europe. En Ruſſie, Finch, miniſtre anglais, y ſoufflait la guerre; les intrigues du comte de Botta et les charmes du beau Lynar perdirent le brave Munnich. Le prince de Brunſwic, général en chef de la Ruſſie, pouſſé par ſa grand'mère, par l'impératrice douairière et par ces miniſtres étrangers, qui étaient autant de boute-feux, allaient inceſſamment engager la Ruſſie à déclarer la guerre à la Pruſſe. Les troupes s'aſſem-

blaient déjà en Livonie; le roi en était informé et c'eſt ce qui lui inſpirait de la méfiance pour les Anglais, dont il découvrait la duplicité. Leurs intrigues avaient également extorqué du grand penſionnaire de Hollande une lettre (*) exhortatoire pour engager le roi à retirer ſes troupes de la Siléſie. Toutes ces machinations des Anglais, et ſur-tout ce qu'on prévoyait en Ruſſie, déterminèrent enfin le roi à ſigner ſon traité avec la France aux conditions dont il était convenu avec le maréchal de Belle-Isle. On y ajouta les deux articles ſuivans: que les Français commenceraient leurs opérations avant la fin d'août, et que ce traité ſerait tenu ſecret juſqu'à ce que ſa publication ne pût porter aucun préjudice aux intérêts des Pruſſiens. On ne perdit pas de temps à conclure cette alliance. Il fallait ſe preſſer; on voyait éclater la mauvaiſe volonté des Ruſſes; on voyait 6000 Danois et 6000 Heſſois auquels l'Angleterre donnait des ſubſides, joints aux troupes hanovriennes qui campaient déjà depuis le mois d'avril. Les Saxons de leur côté ſe préparaient de même et il était queſtion de joindre leurs troupes à celles des Hanovriens: il ne reſtait donc qu'à gagner du temps, juſqu'à l'arrivée du ſecours des Français, en amuſant le mieux qu'on pourrait le lord Hindfort et le Sr. Schwichelt, pour qu'ils ne puſſent pas même ſoupçonner le traité qu'on venait de ſigner avec la France. Le roi et ſes miniſtres y réuſſirent ſi bien, que cette négociation, qui paraiſſait toujours ſur le point d'être terminée, s'accrochait toujours à quel-

(*) Préſentée par Ginkel le 15 juin.

que nouvelle circonſtance, qui obligeait l'Anglais de demander à ſa cour de plus amples inſtructions: on était ſur le point de conclure et on ne finiſſait jamais. Le camp du roi avait pris la forme d'un congrès; mais l'armée ſe mit en mouvement et elle reprit le ton militaire. Dès que la ville de Brieg fut ravitaillée, l'armée ſe mit en marche et vint camper auprès de Grotkau. M. de Neuperg était à trois milles de-là, derrière la ville de Neiſſe, où il s'était mis dans un camp inexpugnable. On changea de camp pour la commodité des ſubſiſtances; l'armée occupa les hauteurs de Strehlen, d'où en s'approchant de Breslau elle pouvait tirer ſes vivres et nourrir la cavalerie à ſec le reſte de la campagne. De ce poſte elle était à une égale portée de Brieg et de Schweidnitz, et couvrait toute la baſſe Siléſie. On profita des 8 ſemaines qu'on reſta dans cette poſition, pour recruter l'infanterie et remonter la cavalerie; ce qui ſe fit avec tant de ſuccès, que l'armée n'avait pas été plus complète en entrant en campagne qu'elle ne l'était alors.

Tandis que le roi s'occupait à rendre ſon armée plus formidable, M. de Neuperg formait des projets qui auraient été dangereux, ſi on lui avait laiſſé le temps de les exécuter. Nous croyons qu'il ne ſera pas hors de propos de rapporter de quelle façon le roi parvint à les découvrir. Il y avait à Breslau un nombre conſidérable de vieilles dames natives de l'Autriche et de la Bohème, et depuis long-temps établies en Siléſie; leurs parens étaient à Vienne, à Prague; quelques-uns ſervaient dans l'armée de Neuperg. Le fanatiſme de la religion catholique et

l'orgueil autrichien augmentaient leur attachement pour la reine de Hongrie ; elles frémiſſaient de colère au ſeul nom pruſſien, elles cabalaient ſourdement, elles intriguaient, elles entretenaient des correſpondances dans l'armée de M. de Neuperg par des moines et des prêtres qui leur ſervaient d'émiſſaires ; elles étaient inſtruites de tous les deſſeins des ennemis. Ces femmes, pour ſe conforter entr'elles, avaient établi ce qu'elles appelaient leurs aſſiſes, où preſque tous les ſoirs elles s'aſſemblaient, ſe communiquaient leurs nouvelles et délibéraient ſur les moyens qu'on pourrait employer pour expulſer une armée hérétique de la Siléſie et détruire tous les mécréans. Le roi était inſtruit en gros de ce qui ſe paſſait dans ces conventicules, et il n'épargna rien pour faire gliſſer dans ces aſſiſes une fauſſe ſœur, qui, ſous prétexte de haine pour les Pruſſiens, y ſerait bien reçue, et pourrait avertir de tout ce qui s'y tramait. C'eſt par ce canal qu'on apprit que M. de Neuperg s'était propoſé par ſes mouvemens d'éloigner le roi de Breslau, de s'y rendre alors par des marches forcées, et par le moyen des intelligences qu'il avait dans cette capitale, de s'en emparer. C'était prendre aux Pruſſiens tous leurs magaſins et leur couper en même temps la communication qu'au moyen de l'Oder ils conſervaient avec l'électorat. Il fut auſſi-tôt réſolu de prévenir l'ennemi à tout prix et de rompre à l'égard de Breslau une neutralité à laquelle ſes magiſtrats avaient porté plus d'une atteinte. Sur cela les ſyndics et les échevins les plus attachés à la maiſon d'Autriche furent mandés au camp du roi ; on y invita en même temps les miniſtres

étrangers, pour ne point expofer leur perfonne aux défordres auxquels une furprife peut donner lieu. On détacha en même temps quelques bataillons, qui arrivèrent par différentes routes au faubourg (*a*). On demanda à la ville le paffage pour un régiment ; pendant qu'il entrait par une porte, un chariot s'embarraffa dans une autre ; trois bataillons et cinq efcadrons en profitèrent pour fe gliffer dans la ville. L'infanterie occupa les remparts, les places, et configna les portes. La cavalerie nettoya les rues principales : en moins d'une heure tout fut foumis ; on ne commit aucun défordre, ni pillage, ni meurtre : la bourgeoifie prêta l'hommage. Trois bataillons y reftèrent en garnifon (*b*) et les autres vinrent rejoindre l'armée. M. de Neuperg, qui ne fe doutait pas qu'il fût découvert, s'était porté fur Franckenftein, dans l'efpérance que le roi tomberait tout de fuite fur Neiffe et qu'alors il exécuterait fon projet fur Breslau ; mais s'apercevant que fon coup avait manqué, il voulut s'en dédommager en enlevant le magafin que les Pruffiens avaient à Schweidnitz. Cela encore ne lui réuffit pas, car il fut prévenu. L'avant-garde du roi arriva en même temps que la fienne à Reichenbach ; celle des Autrichiens rebrouffa chemin et fe replia fur Franckenftein. Le roi fut joint à Reichenbach par de nouvelles levées, confiftant en 10 efcadrons de dragons et 13 de houfards. M. de Neuperg avait judicieufement choifi fa pofition : il entretenait fa communication avec la forteresse de Neiffe par Patschkau, tirait fes vivres de la Bohème par Glatz, et four-

(*a*) 7 août. (*b*) Le général Marwitz en devint gouverneur.

rageait un pays qu'il ne pouvait pas conferver; fa droite était appuyée à Franckenftein, fa gauche fur des collines non loin de Silberberg, et deux ruiffeaux couvraient fon front et le rendaient inabordable. Ces difficultés animèrent le roi; il voulut avoir l'honneur de faire décamper les Autrichiens et de les renvoyer en haute Siléfie. Mais avant que d'en venir à cette opération, il ne fera pas hors de propos de jeter auparavant un coup-d'œil fur ce qui fe paffait dans le refte de l'Europe.

La reine de Hongrie commençait alors à voir le péril qui la menaçait. Les Français paffaient le Rhin et longeaient le Danube à grandes journées. La peur abattit fa fierté; elle dépêcha le Sr. Robinfon, qui était miniftre à fa cour de la part du roi d'Angleterre, pour effayer quelques propofitions d'accommodement. Ce Robinfon, prenant le ton de hauteur, dit au roi que la reine voulait bien oublier le paffé, qu'elle lui offrait le Limbourg, la Gueldre efpagnole et 2 millions d'écus en dédommagement de fes prétentions fur la Siléfie, à condition qu'il fît la paix et que fes troupes évacuaffent inceffamment ce duché. Ce miniftre était une efpèce d'enthoufiafte à l'égard de la reine de Hongrie; il négociait avec l'emphafe dont il aurait harangué dans la chambre baffe. Le roi, affez enclin à faifir les ridicules, prit le même ton et lui répondit: „ Que c'était à des princes fans hon„ neur à vendre leurs droits pour de l'argent; que ces „ offres lui étaient plus injurieufes que n'avait été la „ méprifante hauteur de la cour de Vienne, et hauffant „ le ton: Mon armée, dit-il, me trouverait indigne „ de la commander, fi je perdais par un traité

„ flétriffant les avantages qu'elle m'a procurés par „ des actions de valeur qui l'immortalifent. Sachez „ de plus que je ne puis abandonner fans la plus „ noire ingratitude mes nouveaux fujets, tous ces „ proteftans qui m'ont appelé par leurs vœux. „ Voulez-vous que je les livre comme des victimes „ à la tyrannie de leurs perfécuteurs, qui les „ facrifieraient à leur vengeance ? Ah ! comment ! „ démentirai-je en un feul jour les fentimens d'hon„ neur et de probité avec lefquels je fuis né ? et fi „ j'étais capable d'une action auffi lâche, auffi in„ fame, je croirais voir fortir mes ancêtres de leurs „ tombeaux : non, me diraient-ils, tu n'es plus „ notre fang, tu dois combattre pour les droits „ que nous t'avons tranfmis, et tu les vends ! tu „ fouilles l'honneur que nous t'avons laiffé comme „ la partie la plus précieufe de notre héritage; „ indigne d'être prince, d'être roi, tu n'es qu'un „ infame marchand qui préfère le gain à la gloire. „ Non jamais, jamais je ne mériterai de tels repro„ ches; je me laifferai enfevelir moi et mon armée „ fous les ruines de la Siléfie, plutôt que de per„ mettre que l'honneur et la gloire du nom pruffien „ reçoive la moindre tache. C'eft la feule réponfe, „ Monfieur, que je puiffe vous donner. „ Robinfon fut étourdi de ce difcours, auquel il ne s'attendait pas. Il retourna le porter à Vienne. Mais en renvoyant le fanatique, le roi continuait à flatter le lord Hindford et à l'endormir dans une parfaite fécurité : il n'était pas encore temps de fe découvrir. Et pour ménager les puiffances maritimes, on leur communiqua les propofitions du Sr. Robinfon; on

excuſa le roi ſur ſon refus, en alléguant que ſachant que le traité de Barrière liait les mains à la reine de Hongrie, on n'avait pas accepté les ceſſions qu'elle voulait faire du Limbourg et de la Gueldre : ce fut ſur-tout en Hollande qu'on appuya beaucoup ſur la déférence que le roi marquait pour les intérêts de cette république, déférence qu'il pouſſerait juſqu'à refuſer le Brabant même, ſi on voulait le lui offrir. Ce fut environ alors que la Pruſſe ſigna ſon traité avec la Bavière ; elle lui promit ſa voix à la diète d'élection. Ces deux princes ſe garantirent mutuellement, l'un la Siléſie à la Pruſſe, l'autre la haute Autriche, le Tyrol, le Briſgau et la Bohème à la Bavière. Le roi acheta de cet électeur la principauté de Glatz au prix de 400,000 écus, et le Bavarois la vendit ſans l'avoir jamais poſſédée. Mais un des événemens les plus avantageux et les plus déciſifs qui arrivèrent alors, éclata dans le Nord : la Suède déclara la guerre à la Ruſſie, et détruiſit par cette diverſion tous les deſſeins du roi d'Angleterre, du roi de Pologne et du prince Antoine-Ulric contre la Pruſſe. Le roi Auguſte, déchu des belles eſpérances de partager avec le roi d'Angleterre les Etats du roi, ſe laiſſa entraîner au torrent, et faute de mieux, ſe ligua avec l'électeur de Bavière pour anéantir la maiſon d'Autriche. Le maréchal de Belle-Isle, qui n'avait ſu que faire de la Moravie et de l'Ober-Mannhartsberg, les érigea en royaume et les donna aux Saxons, qui, moyennant cette aubaine, ſignèrent leur traité le 31 d'août. La cour de Vienne, qui ne pouvait plus compter ſur la diverſion des Ruſſes, preſſée d'ailleurs de

tous côtés, renvoya dans le camp prussien son négociateur anglais; il y apporta une carte de la Silésie, où la cession de quatre principautés était marquée d'un trait d'encre: il fut froidement reçu, et on lui donna à connaître que ce qui peut être bon dans un temps, ne l'est plus dans un autre. Les cours de Londres et de Vienne avaient trop compté sur le secours des Russes: selon leur calcul il fallait infailliblement que le roi humilié, rabaissé, leur demandât la paix à genoux: il s'en fallut peu que le contraire n'arrivât. Tels sont ces jeux de la fortune si communs à la guerre, et qui déroutent l'art conjectural des plus habiles politiques.

Déjà les Français et les Bavarois étaient en pleine action. L'Autriche était entamée, les troupes s'approchaient de Lintz. Ce n'était que par des efforts communs et unanimes qu'on pouvait espérer de terrasser la reine de Hongrie. Il n'était plus temps de rester dans un camp les bras croisés. Le roi, qui brûlait d'impatience d'agir, tenta de couper M. de Neuperg de la forteresse de Neisse et de le combattre en marche. Ce projet n'était pas mal imaginé; mais il manqua par l'exécution. M. de Kalckstein fut commandé, avec 10,000 hommes et des pontons, pour se porter avec célérité au village de Woitz et y jeter un pont, afin que l'armée, qui le suivait de près, le pût passer à son arrivée: il partit au coucher du soleil, marcha toute la nuit et se trouva le lendemain à une portée de canon du camp. Soit lenteur ou mauvaise disposition, soit que les chemins gâtés et rompus par les pluies l'eussent arrêté, l'armée dépassa son avant-garde et

arriva

arriva même avant lui au camp de Toupadel et de Siegroth. Ce jour de perdu ne put plus ſe réparer; le roi marcha lui-même à Woitz (*) et fit établir ſes ponts ſur la Neiſſe; mais l'armée autrichienne, rangée en ordre de bataille, ſe préſenta environ à 800 pas de la rivière. Par quelques priſonniers que l'on fit, on apprit que M. de Neuperg n'avait devancé le roi que de quelques heures. L'armée ne pouvait arriver à ce pont qu'en deux heures de temps; on aurait pu le paſſer, ſi l'ennemi n'avait pas prévenu le roi; mais ç'aurait été de toutes les imprudences la plus grande, que de paſſer ſur un pont en préſence d'une armée qui certainement eût battu les troupes en détail et à meſure qu'elles auraient pris du terrain pour ſe former. Cela fit réſoudre de ſe poſter pour ce jour ſur les hauteurs de Woitz. Peu de temps après les Pruſſiens prirent le camp de Neudorff: et pour tirer leurs ſubſiſtances de la ville de Brieg, ils en aſſurèrent la communication, en occupant les poſtes de Lœwen et de Michelau. Les orages qui menaçaient la maiſon d'Autriche, et les dangers qui devenaient plus preſſans de jour en jour, firent enfin réſoudre ſérieuſement la reine de Hongrie à ſe débarraſſer d'un de ſes ennemis, pour rompre la ligue formidable qui allait l'accabler. Elle demanda ſérieuſement la paix; elle ne chicana plus ſur la ville de Breslau; elle inſiſta ſeulement pour conſerver celle de Neiſſe. Le lord Hindford, qui négociait alors en ſon nom, prétendait que le roi en faveur d'auſſi grandes ceſſions aſſiſtât la reine de Hongrie de toutes ſes forces.

(*) 4 ſeptembre.

Le roi lui répondit qu'il était fâché de ſe trouver dans la néceſſité de rejeter ces offres, mais qu'il ne pouvait pas violer la foi des traités qu'il venait de ſigner avec la France et la Bavière. La déſolation était ſi grande à Vienne, qu'on y attendait les Bavarois d'un moment à l'autre. Les chemins n'étaient remplis que de gens qui prenaient la fuite : la cour était ſur ſon départ. Dans cette conſternation générale, l'impératrice douairière écrivit au prince Ferdinand de Brunſwic, qui ſervait dans l'armée, la lettre ſuivante; elle eſt trop ſingulière pour la paſſer ſous ſilence.

„ Vienne, 17 ſeptembre 1741. Mon cher neveu, „ je romps un ſilence cruel que votre conduite en „ ſervant contre nous m'a impoſé, ni je le ferais, „ ſi javais d'autres voies pour conjurer le roi de „ Pruſſe de me rendre en lui un neveu que je ne „ puis nommer cher et digne d'eſtime après l'afflic„ tion que vous deux me cauſez. La conſolation „ en eſt entre les mains du roi. La reine, ma fille, „ lui accorde tout ce que perſonne ne ſaurait garantir „ qu'elle-même, s'il aide à la mettre en cet état en „ entière tranquillité, et que le roi aide à éteindre „ le feu qu'il a lui-même allumé, et n'agrandiſſe lui„ même ſes propres ennemis; car il ne faut que „ la mort de l'électeur palatin pour lui en attirer „ d'autres; plus, que l'agrandiſſement de Bavière „ et de Saxe ne peut ſouffrir qu'il poſsède tranquille„ ment ce que la reine lui a laiſſé en Siléſie. Ainſi, „ perſuadez le roi de devenir notre bon allié, d'aſſiſ„ ter la reine de troupes à conſerver des Etats que „ tant d'ennemis accablent, car c'eſt même l'avantage

„ des deux maisons s'ils sont en étroite alliance, „ leur pays étant à portée de se pouvoir aider à „ soutenir leurs droits réciproques. Je compte tout „ sur votre représentation et sur les belles qualités „ que possède le roi, qui, nous ayant attiré le mal, „ voudra aussi avoir l'honneur de nous sauver en son „ temps du précipice, et avoir quelques égards même „ pour ses propres intérêts, pour une mère et tante „ affligée, qui après pourra sans rancune se dire, „ votre affectionnée tante Elisabeth. „ Le prince Ferdinand répondit en substance à l'impératrice douairière, que le roi ne pourrait pas avec honneur se départir des engagemens qu'il avait pris avec la France et la Bavière, qu'il plaignait sincèrement l'impératrice, qu'il voudrait pouvoir changer sa situation et y compatissait, mais que les temps où il était libre de s'accommoder avec la cour de Vienne étaient passés. On intercepta, à peu de jours de différence, une lettre que l'impératrice douairière écrivait au prince Louis de Brunswic, qui se trouvait alors en Russie; elle était plus sincère, quoique le style n'en valût pas mieux : en voici la copie tirée sur l'original. „ 21 septembre 1741. Mon cher „ neveu, l'état de nos affaires ont pris un pli si ac„ cablant, que l'on peut dire notre cas un abandon „ général; car plus aucun n'est pour nous. Ce qui „ nous console dans notre malheur, est que Dieu „ précipitera plus d'un Pharaon dans la mer rouge „ et confondra nos faux simulés amis. Il n'est pas „ possible que la plupart croient plus qu'il y a un „ Dieu. Vrai est-il, les fausses apparences ne m'ont „ pas endormie, et malgré que l'électeur de Bavière

„ nous a attiré les Français et me chaſſe d'ici, je
„ l'eſtime un digne prince; il n'a point ſimulé ni
„ été faux, il s'eſt démaſqué d'abord et agi honnête-
„ ment. Je doute de vous écrire plus d'ici. C'eſt
„ une triſte année pour moi. Conſervez-nous l'al-
„ liance, et qu'ils ſe gardent de faux et ſimulés amis,
„ qui ſuis votre affectionnée tante Eliſabeth. „

Le ſtyle de ces lettres découvre combien la cour de Vienne avait le cœur ulcéré des progrès des Pruſſiens en Siléſie et que cette cour ne reſpirait que la vengeance. Mais quelle dialectique! Quiconque attaque la maiſon d'Autriche ne ſaurait croire en Dieu! Offrir la paix lorſqu'on eſt libre de la faire, et refuſer des conditions propoſées après d'autres traités ſignés, s'appelle fauſſeté, perfidie! C'eſt le langage de l'amour-propre et de l'orgueil, qui ſupprime l'exactitude du raiſonnement. Ainſi à Vienne on enviſageait l'alliance formée contre la pragmatique Sanction comme la guerre des Titans qui voulaient eſcalader les cieux pour détrôner Jupiter.

De leur côté les Suédois n'étaient pas auſſi heureux que leurs alliés. Un détachement de 12,000 hommes avait été taillé en pièces par les Ruſſes auprès de Wilmanſtrand. Cet échec était conſidérable pour ce royaume affaibli et ruiné depuis Charles XII. La France en fut mortifiée, elle ſe propoſa de réparer d'un autre côté le revers qu'avaient eſſuyé ſes alliés; elle voulut que le maréchal de Maillebois, avec l'armée qu'il commandait en Weſtphalie, pénétrât dans l'électorat de Hanovre, pour ſe rendre maître de ces Etats. Le roi fit une grande faute alors en employant tout ſon crédit pour diſſua-

der les Français de ce dessein, alléguant que par cette entreprise ils se rendraient odieux à l'Europe, révolteraient contr'eux tous les princes d'Allemagne, et qu'allant s'attacher à un objet de peu d'importance, ils négligeraient l'objet principal, qui était d'écraser la reine de Hongrie avec toutes leurs forces. Les Français auraient pu réfuter facilement un raisonnement aussi faible. S'ils avaient pris alors l'électorat de Hanovre, jamais le roi d'Angleterre n'aurait pu faire des diversions sur le Rhin comme en Flandre. Il ne manquait plus que la garantie de la France au traité que le roi avait fait avec l'électeur de Bavière. On pressait M. de Valori de la procurer. Sa cour fesait encore des difficultés sur la cession de la principauté de Glatz et sur quelques portions de la haute Silésie. Il lui arriva, étant auprès du roi, de laisser tomber par hasard un billet de sa poche : sans faire semblant de rien, le roi mit le pied dessus; il congédia le ministre au plus vîte. Ce billet était de M. Amelot, secrétaire des affaires étrangères; il portait de n'accorder Glatz et la haute Silésie à la Prusse qu'en cas qu'il en résultât un plus grand inconvénient s'il les refusait. Après cette découverte, M. de Valori fut obligé d'en passer par où l'on voulut. Les desseins des Français sur le pays de Hanovre s'ébruitèrent et parvinrent bientôt au roi d'Angleterre. Ce prince crut son électorat perdu; il n'avait pas le temps de parer ce coup qui le menaçait de si près. Les mesures qu'il avait prises avec la Russie et la Saxe lui ayant également manqué, il voulut tout de bon travailler à moyenner la paix

entre le roi de Prusse et la reine de Hongrie. En conséquence de cette résolution, le lord Hindford se rendit au camp autrichien; de-là il fit des remontrances si fortes à la cour de Vienne, il la pressa avec tant d'énergie, en lui exposant que pour sauver le reste de ses Etats il fallait savoir en perdre à propos une partie, que cette cour consentit à la cession de la Silésie, de la ville de Neisse et d'une lisière en haute Siltsie, en renonçant à toute assistance contre des ennemis. Le roi, qui connaissait la duplicité des Anglais et des Autrichiens, prit ces offres pour des piéges. Et pour ne point se laisser amuser par de belles paroles qui l'auraient retenu oisif dans son camp, il déroba une marche à l'ennemi, passa la Neisse à Michelau et vint le lendemain camper à Katscher, tandis qu'un détachement s'empara d'Oppeln, où l'on établit le dépôt des vivres. Sur ces mouvemens, M. de Neuperg quitta Neisse et se porta sur Oppersdorff. Le roi le tourna par Friedland et se campa à Steinau. Peut-être que ces différentes manœuvres accélérèrent la négociation du lord Hindford; il vint avertir le roi que sa négociation avait si bien réussi, que M. de Neuperg était près d'abandonner la Silésie, pourvu que le roi lui déclarât verbalement qu'il n'entreprendrait rien contre la reine. Les ennemis se contentaient d'un pourparler qui valait des provinces à l'Etat et des quartiers d'hiver tranquilles aux troupes fatiguées de onze mois d'opérations. La tentation était forte: le roi voulut essayer ce qui pourrait résulter de cette conférence. Il se rendit en secret, accompagné du seul colonel Goltz, à

Oberſchnellendorff, où il trouva le maréchal Neuperg, le général Lentulus et le lord Hindford. Ce ne fut pas ſans réflexion que ce prince fit cette démarche. Quoiqu'il eût quelque ſujet de ſe plaindre de la France, ces mécontentemens n'étaient pas aſſez forts pour rompre avec elle ; il connaiſſait par ſon expérience les diſpoſitions de la cour de Vienne; il n'en pouvait rien attendre d'amiable : il était clair que la reine de Hongrie ne ſe prêtait à cette convention que pour ſemer la méfiance entre les alliés en l'ébruitant; il fallait donc exiger des Autrichiens comme une condition *ſine qua non*, que s'ils divulguaient le moins du monde les conditions dont on conviendrait, ce ſerait autoriſer le roi à rompre cette convention; le roi était bien sûr que cela ne manquerait pas d'arriver. Le lord Hindford tint le protocole au nom de ſon maître. On convint que Neiſſe ne ſerait aſſiégée que pour la forme, que les troupes pruſſiennes ne ſeraient point inquiétées dans les quartiers qu'elles prendraient en Siléſie comme en Bohème, et ſur-tout que, ſans le ſecret le plus rigide, tout ce qu'on venait de régler ſerait nul, de toute nullité. Il faut avouer que s'il y a une fatalité, elle s'eſt ſur-tout manifeſtée ſur M. de Neuperg, qui paraiſſait deſtiné à faire les traités les plus humilians pour ſes ſouverains. Peu après M. de Neuperg fit prendre à ſon armée la route de la Moravie. Le ſiége de Neiſſe fut auſſi-tôt commencé ; la ville ne tint que 12 jours; la garniſon autrichienne n'en était pas encore ſortie, que les ingénieurs pruſſiens y traçaient déjà les nouveaux ouvrages qui par la ſuite la rendirent une des bonnes places de

l'Europe. La ville prise, on sépara l'armée; une partie marcha en Bohème sous les ordres du prince Léopold d'Anhalt; quelques régimens furent employés au blocus de Glatz, et le reste des troupes aux ordres du maréchal Schwérin s'établit dans la haute Silésie.

Le duc de Lorraine, qui se trouvait à Presbourg, se flattant que le roi regarderait des pourparlers comme des traités de paix, lui écrivit, demandant sa voix pour l'élection à l'Empire. La réponse fut obligeante, mais conçue dans un style obscur et si embrouillé, que l'auteur même n'y comprenait rien. La campagne terminée onze mois après l'entrée en Silésie, le roi reçut l'hommage de ses nouveaux sujets à Breslau, d'où il retourna à Berlin. Il commençait à apprendre la guerre par ses fautes; mais les difficultés qu'il avait surmontées, n'étaient qu'une partie de celles qui restaient à vaincre pour mettre le comble au grand ouvrage qu'il avait entrepris de perfectionner.

CHAPITRE IV.

Raisons politiques de la trève. Guerre des Français et des Bavarois en Bohème. L'Espagne se déclare contre l'Autriche. Diète de l'Empire. Révolution en Russie. Diverses négociations.

POUR ne pas trop interrompre le fil des événemens militaires, nous nous sommes contentés de ne toucher que succinctement les causes qui occasionnèrent cette espèce de suspension d'armes entre la Prusse

et l'Autriche. Cette matière eſt délicate. La démarche du roi était ſcabreuſe; il eſt néceſſaire d'en développer les motifs les plus ſecrets : le lecteur nous pardonnera de reprendre les choſes d'un peu plus haut, afin de les éclaircir davantage.

Le but de la guerre que le roi avait entrepriſe, était de conquérir la Siléſie : s'il prit des engagemens avec la Bavière et la France, ce n'était que pour remplir ce grand objet; mais la France et ſes alliés viſaient à des fins toutes différentes. Le miniſtère de Verſailles était dans la perſuaſion que c'en était fait de la puiſſance autrichienne et qu'on allait la détruire pour jamais. Il voulait élever ſur les ruines de cet Empire quatre ſouverains, dont les forces pourraient ſe balancer réciproquement; ſavoir, la reine de Hongrie, qui garderait ce royaume, l'Autriche, la Styrie, la Carinthie et la Carniole; l'électeur de Bavière, maître de la Bohème, du Tyrol et du Briſgau; la Pruſſe avec la baſſe Siléſie; enfin la Saxe joignant la haute Siléſie et la Moravie à ſes autres poſſeſſions. Ces quatre voiſins n'auraient jamais pu ſe comporter à la longue, et la France ſe préparait à jouer le rôle d'arbitre, et à dominer ſur des deſpotes qu'elle aurait établis elle-même. C'était renouveler les uſages de la politique des Romains dans les temps les plus floriſſans de cette république. Ce projet était incompatible avec la liberté germanique, et ne convenait en aucune manière au roi qui travaillait pour l'élévation de ſa maiſon, et qui était bien éloigné de ſacrifier ſes troupes pour ſe former et ſe créer des rivaux. Si le roi s'était rendu l'inſtrument ſervile de la politique françaiſe, il aurait pré-

paré lui-même le joug qu'il se serait imposé : il aurait tout fait pour la France et rien pour lui-même, et peut-être Louis XV i ..ait-il parvenu à réaliser cette monarchie universelle, dont on veut attribuer le projet chimérique à Charles-Quint. Ajoutons à ceci, puisqu'il faut tout dire, que si le roi avait secondé avec trop de chaleur les opérations des troupes françaises, leur fortune excessive l'aurait subjugué ; d'allié il serait devenu sujet : on l'aurait entraîné au-delà de ses vues, et il se serait trouvé dans la nécessité de consentir à toutes les volontés de la France, faute d'y pouvoir résister ou de trouver des alliés qui pussent l'aider à sortir de cet esclavage. La prudence semblait donc exiger du roi une conduite mitigée, par laquelle il établît une sorte d'équilibre entre les maisons d'Autriche et de Bourbon. La reine de Hongrie était au bord du précipice ; une trève lui donnait le moyen de respirer, et le roi était sûr de la rompre quand il le jugerait à propos, parce que la politique de la cour de Vienne la pressait de divulguer ce mystère. Ajoutons, pour la plus grande justification du roi, qu'il avait découvert les liaisons secrètes que le cardinal de Fleuri entretenait avec M. de Stainville, ministre du grand-duc de Toscane à Vienne : il savait que le cardinal était tout disposé à sacrifier les alliés de la France, si la cour de Vienne lui offrait le Luxembourg et une partie du Brabant ; il s'agissait donc de manœuvrer adroitement, surtout de ne point se laisser prévenir par un vieux politique qui s'était joué dans la dernière guerre de plus d'une tête couronnée.

L'événement justifia bientôt ce que le roi avait

prévu de l'indiſcrétion de la cour de Vienne: elle divulgua le prétendu traité avec la Pruſſe, en Saxe, en Bavière, à Francfort ſur le Mein, et par-tout où elle avait des émiſſaires. Le comte de Podewils, miniſtre des affaires étrangères, avait été chargé à ſon retour de la Siléſie de paſſer par Dresde, pour ſonder cette cour, qui avait marqué ſans ceſſe beaucoup de jalouſie et de mauvaiſe volonté pour tout ce qui intéreſſait la Pruſſe: il y trouva le maréchal de Belle-Isle furieux de ce qu'il venait d'apprendre d'un certain Koch, émiſſaire de la cour de Vienne, qui, après lui avoir fait des propoſitions de paix que le maréchal rejeta, lui déclara que ſa cour s'était à tout haſard accommodée avec le roi de Pruſſe. Bien plus, toute la ville de Dresde était inondée de billets qui avertiſſaient les Saxons de ſuſpendre la marche de leurs troupes pour la Bohème, parce que le roi de Pruſſe, réconcilié avec la reine de Hongrie, ſe préparait à faire une invaſion en Luſace. La timidité ombrageuſe du comte de Bruhl fut raſſurée par la fermeté hardie du comte de Podewils, et les Saxons marchèrent en Bohème. Sur ces entrefaites l'électeur de Bavière communiqua au roi une lettre de l'impératrice Amélie, qui l'exhortait à s'accommoder avec la reine de Hongrie avant le mois de décembre, ſans quoi cette princeſſe ſe trouverait obligée de ratifier les préliminaires dont elle était convenue avec les Pruſſiens. Cette conduite de la cour de Vienne dégageait le roi de tous ſes engagemens. On verra dans la ſuite de cet ouvrage que cette cour paya cher ſon indiſcrétion.

La guerre avait ſouvent changé de théâtre pendant

ces négociations : alors toutes les armées parurent s'être donné rendez-vous en Bohème. L'électeur de Bavière avait été à deux marches de Vienne ; s'il eût avancé, il se serait trouvé aux portes de cette capitale, qui, mal fournie de troupes, ne lui aurait opposé qu'une faible résistance. L'électeur abandonna ce grand objet par l'appréhension puérile que les Saxons étant seuls en Bohème, ils pourraient conquérir ce royaume et le garder. Les Français, par une finesse mal entendue, s'imaginaient qu'en prenant Vienne le Bavarois deviendrait trop puissant ; ils fortifièrent donc, pour l'en éloigner, sa méfiance contre les Saxons. Cette faute capitale fut la source de tous les malheurs qui accablèrent ensuite la Bavière. Cette armée de Français et de Bavarois fut partagée ; on en donna 15000 hommes à M. de Ségur, pour couvrir l'Autriche et l'électorat, et l'électeur avec le gros des ses forces s'empara de Tabor, de Budweis, et marcha droit à Prague, où les Saxons le joignirent, de même que M. de Gassion, les premiers venant de Lowositz, le dernier de Pilsen.

Le maréchal Tœrring et M. de la Leuville, qui commandaient à Tabor et Budweis, abandonnèrent ces villes à l'approche des Autrichiens ; non-seulement les ennemis y trouvèrent un magasin considérable, mais par cette position qu'ils occupèrent, M. de Ségur se trouva coupé de l'armée de Bohème. M. de Neuperg et le prince de Lobkowitz, qui venaient tous deux de Moravie, se fortifièrent dans ce poste. L'électeur de Bavière, qui se trouvait alors devant Prague, ne pouvant l'assiéger dans les règles à cause de la rigueur de la saison, se détermina

à la prendre par ſurpriſe. La place était d'une vaſte enceinte; elle était défendue par une garniſon trop faible; en multipliant les attaques, il fallait néceſſairement qu'il ſe trouvât quelque endroit dans la ville ſans réſiſtance, et cela ſuffiſait pour l'emporter. Prague fut dont aſſailli de trois côtés différens. Le comte de Saxe eſcalada l'angle flanqué du baſtion St. Nicolas vers la porte neuve; il fit baiſſer le pont-levis et introduiſit par cette porte la cavalerie, qui nettoyant les rues obligea la garniſon d'abandonner la porte de St. Charles que le comte Rutowky eſſayait vainement de forcer; il ne fit donner l'aſſaut qu'après que les ennemis eurent quitté le rempart. Les Autrichiens, accablés d'ennemis, furent contraints de mettre bas les armes. Une troiſième attaque, que M. de Polaſtron devait diriger, manqua tout à fait. Le duc de Lorraine, grand-duc de Toſcane, voulut alors ſe mettre à le tête des armées, et il s'avançait à grandes journées pour ſecourir Prague. A peine arrivé à Kœnigsſaal, il apprend que les alliés étaient déjà maîtres de cette ville. Ce fut pour lui comme un coup de foudre; il retourna avec précipitation ſur ſes pas; ce fut moins une retraite qu'une fuite. Les ſoldats ſe débandaient, pillaient les villages et ſe rendaient par bandes aux Français. MM. de Neuperg et de Lobkowitz ſe réfugièrent avec leurs troupes découragées derrière les marais de Budweis, Tabor, Neuhaus et Wittingau, camps fameux d'où Ziska, chef des Huſſites, avait bravé les forces de tous ſes ennemis. Le maréchal de Belle-Isle, que la ſciatique avait retenu à Dresde, tant que les affaires parurent critiques en Bohème,

se rendit à Prague d'abord après sa reddition. Il détacha Polastron à Teutschbrod, le comte de Saxe à Picheli, pour nettoyer les bords de la Sassawa, et d'Aubigné se porta sur la Wotawa avec 20 bataillons et 30 escadrons. L'intention du maréchal était de pousser jusqu'à Budweis ; mais la circonspection de ce général l'arrêta à Piseck. Ainsi l'inactivité des généraux français donna aux Autrichiens le temps de respirer et de se fortifier dans leurs quartiers. Le maréchal de Belle-Isle, plus flatté de la représentation de l'ambassade que du commandement des armées, manda au cardinal que sa santé ne lui permettant pas de fournir aux fatigues d'une campagne, il demandait d'être relevé. Le cardinal donna ce commandement au maréchal de Broglio, affaibli par deux apoplexies ; mais se trouvant à Strasbourg dont il était gouverneur, il parut être celui de tous les généraux qui pourrait joindre le plus vîte l'armée de Bohème. Dès son arrivée, ce maréchal se brouilla avec M. de Belle-Isle. Broglio changea toutes les dispositions de son prédécesseur : il rassembla une masse de troupes, avec lesquelles il se rendit à Piseck. Le grand-duc fit mine de l'attaquer ; sa tentative fut inutile : Lobkowitz ne réussit pas mieux sur Frauenberg. Enfin les Autrichiens fatigués inutilement retournèrent à leurs quartiers. Les Français, qui aimaient leurs commodités, trouvaient fort à redire que les ennemis les inquiétassent si souvent ; ils auraient bien voulu que les Prussiens se missent en avant pour les couvrir ; mais il aurait fallu être imbécille pour souscrire à de telles prétentions. M. de Valori qui était ministre de la

France à Berlin, s'exhalait en plaintes : il soutenait que les Allemands, qui n'étaient bons qu'à se battre, devaient ferrailler contre les Autrichiens, pour donner du repos aux Français, qui leur étaient supérieurs en toute chose. On l'écouta tranquillement, et à la fin il se lassa de ses vaines importunités.

Tant de puissances, qui s'étaient alliées contre la maison d'Autriche et qui voulaient partager ses dépouilles, avaient excité la cupidité de princes qui jusqu'alors s'étaient tenus tranquilles. L'Espagne ne voulut pas demeurer oisive, tandis que tout le monde pensait à son agrandissement. La reine d'Espagne, qui était de Parme, forma des prétentions sur cette principauté et sur celle de Plaisance, qu'elle appelait son cotillon, pour y établir son second fils don Philippe. Elle fit passer 20,000 Espagnols sous les ordres de M. de Mortemar par le royaume de Naples, en même temps que don Philippe avec un autre corps passait par le Dauphiné et la Savoie pour pénétrer en Lombardie. Ainsi un feu, qui dans son origine ne parut qu'une étincelle en Silésie, se communiqua de proche en proche et causa bientôt en Europe un embrasement universel.

Tandis que tant d'armées commettaient les unes vis-à-vis des autres plus de sottises que de belles actions, la diète de l'Empire, assemblée à Francfort pour l'élection d'un empereur, perdait son temps en frivoles délibérations; au lieu d'élire un chef, elle disputait sur des pourpoints et sur des dentelles d'or que les seconds ambassadeurs prétendaient porter ainsi que les premiers. Cette diète était partagée en deux partis; les uns étaient par-

tisans fanatiques de la reine d'Hongrie, les autres étaient ses ennemis outrés. Les premiers voulaient le grand-duc pour empereur, les autres voulaient avec une sorte d'obstination l'électeur de Bavière. La fortune, qui favorisait encore les armes des alliés, l'emporta, et leur parti gagna enfin l'ascendant qu'ont les heureux. La diète de Francfort cependant n'avançait guère. Pour se faire une idée de cette assemblée et de la lenteur de ses délibérations, il ne sera pas inutile d'en donner une esquisse. La bulle d'or est regardée comme la loi fondamentale de l'Allemagne; c'est à elle qu'on en appelle en toute occasion, et s'il y a des chicanes, elles naissent de la façon de l'expliquer. Les princes choisissent donc les docteurs les plus instruits de cette loi, les pédans les plus lourds et les plus consommés dans les vétilles de la formalité, pour les envoyer comme leurs représentans à ces assemblées générales. Ces jurisconsultes discutent sur la forme des choses et ont l'esprit trop rétréci pour envisager les objets en grand; ils sont enivrés de leur représentation et pensent avoir la même autorité que celle dont cet auguste corps jouissait du temps de Charles de Luxembourg. Enfin dans cette diète, au 1 de décembre de l'année 1741, on était aussi peu avancé qu'on l'avait été avant la convocation de cette illustre assemblée. Si les Autrichiens avaient eu quelques succès par leurs armes, le grand-duc aurait emporté la pluralité des voix : il fallait donc dans ces conjonctures brusquer l'élection, pour profiter de la supériorité des suffrages, et empêcher, par l'élévation d'une autre famille au trône impérial, que cette

dignité

dignité ne devînt héréditaire dans la nouvelle maison d'Autriche. Pour acheminer les choses à ce but, le roi proposa de fixer un terme pour le jour de l'élection : cet expédient fut approuvé et la diète fixa pour ce choix le 24 de janvier de l'année 1742.

Cette diète et ses délibérations fesaient moins d'impression sur le roi d'Angleterre que ce qui le touchait de plus près ; la crainte qu'il avait de cette armée de Maillebois, qui menaçait son électorat, fut si vive, qu'il se résolut à faire le suppliant à Versailles pour garantir ses possessions. Il y envoya comme son ministre M. de Hardenberg, pour signer un traité de neutralité avec la France. Le cardinal de Fleuri demanda au roi ce qu'il augurait de cette négociation. Ce prince lui répondit qu'il était dangereux d'offenser à demi, et que quiconque menace, doit frapper. Le cardinal, plus patelin que ferme, n'avait pas un caractère assez mâle pour prendre des partis décisifs ; il croyait ne rien donner au hasard en tenant les choses en suspens ; il signa ce traité. Ces tempéramens et cette conduite mitigée ont souvent nui aux affaires de la France ; mais la nature dispense ses talens à son gré ; celui qui a reçu pour lot la hardiesse, ne saurait être timide, et celui qui est né avec trop de circonspection, ne saurait être audacieux.

Cette année était comme l'époque des grands événemens. Toute l'Europe se trouvait en guerre pour partager les parties d'une succession litigieuse : on s'assemblait pour élire un empereur d'une autre maison que de celle d'Autriche, et en Russie on détrônait un jeune empereur encore au berceau : une révolu-

tion plaça la princesse Elisabeth sur ce trône. Un chirurgien (*) français de naissance, un musicien, un gentilhomme de la chambre et cent gardes Préobraszenskoi corrompus par l'argent de la France, conduisent Elisabeth au palais impérial. Ils surprennent les gardes et les désarment. Le jeune empereur, son père le prince Antoine de Brunswic, et sa mère la princesse de Mecklenbourg sont arrêtés. On assemble les troupes; elles prêtent le serment à Elisabeth, qu'elles reconnaissent pour leur impératrice. La famille malheureuse est enfermée dans les prisons de Riga. Ostermann, après avoir été traité avec ignominie, est exilé en Sibérie: tout cela n'est l'ouvrage que de quelques heures. La France, qui espérait profiter de cette révolution qu'elle avait amenée, vit bientôt après ses espérances s'évanouir.

Le dessein du cardinal de Fleuri était de dégager la Suède du mauvais pas où il l'avait engagée. Il crut qu'un changement de règne en Russie rendrait le nouveau souverain facile à conclure une paix favorable à la Suède : dans cette vue il avait envoyé un nommé d'Avennes avec des ordres verbaux au marquis de la Chétardie, ambassadeur à Pétersbourg, afin qu'il employât tous les moyens possibles pour culbuter la régente et le généralissime. De telles entreprises, qui paraîtraient téméraires dans d'autres gouvernemens, peuvent quelquefois s'exécuter en Russie. L'esprit de la nation est enclin aux révoltes. Les Russes ont cela de commun avec les autres peuples, qu'ils sont mécontens du présent et qu'ils espèrent tout de l'avenir. La régente s'était rendue

(*) Lestoc.

odieuſe par les faibleſſes qu'elle avait eues pour un étranger, le beau comte de Lynar, envoyé de Saxe; mais ſa devancière, l'impératrice Anne, avait encore plus ouvertement diſtingué Biron, Courlandais et étranger comme Lynar: tant il eſt vrai que les mêmes choſes ceſſent d'être les mêmes, quand elles ſe font en d'autres temps et par d'autres perſonnes. Si l'amour perdit la régente, l'amour plus populaire dont la princeſſe Eliſabeth fit ſentir les effets aux gardes Préobraſzenskoi, l'éleva ſur le trône. Ces deux princeſſes avaient le même goût pour la volupté; celle de Mecklenbourg le couvrait du voile de la pruderie; ſon cœur ſeul la trahiſſait. La princeſſe Eliſabeth portait la volupté juſqu'à la débauche: la première était capricieuſe et méchante; la ſeconde diſſimulée, mais facile; toutes deux haïſſaient le travail, toutes deux n'étaient pas nées pour le gouvernement.

Si la Suède avait ſu profiter de l'occaſion, elle aurait frappé quelque grand coup pendant que la Ruſſie était agitée par des troubles inteſtins: tout lui préſageait d'heureux ſuccès; mais le deſtin de la Suède n'était point de triompher de ſes ennemis. Elle demeura dans une eſpèce d'engourdiſſement pendant et après cette révolution; elle laiſſa échapper l'occaſion, cette mère des grands événemens; la perte de la bataille de Pultawa ne lui fut pas plus fatale qu'alors la molle inaction de ſes armées. Dès que l'impératrice Eliſabeth ſe crut aſſurée ſur le trône, elle diſtribua les premières places de l'empire à ſes partiſans. Les deux frères Beſtuchew, Woronzow et Trubetzkoi entrèrent dans le conſeil.

Leſtoc, le promoteur de l'élévation d'Eliſabeth, devint une eſpèce de miniſtre ſubalterne, quoique chirurgien; il était porté pour la France, Beſtuchew pour l'Angleterre: de-là naquirent des diviſions dans le conſeil et des intrigues interminables à la cour. L'impératrice n'avait de prédilection pour aucune des puiſſances; mais elle ſe ſentait de l'éloignement pour la cour de Vienne et pour celle de Berlin. Antoine-Ulric, père de l'empereur qu'elle avait détrôné, était couſin-germain de la reine de Hongrie, neveu de l'impératrice douairière, et beau-frère du roi de Pruſſe; et elle appréhendait que les liens du ſang ne fiſſent agir ces puiſſances en faveur de la famille ſur la ruine de laquelle elle avait établi ſa grandeur. Cette princeſſe préférant ſa liberté aux lois du mariage, trop tyranniques ſelon ſa façon de penſer, pour affermir ſon gouvernement, appela ſon neveu le jeune duc de Holſtein à la ſucceſſion. Elle le fit élever à Pétersbourg en qualité de grand-duc de Ruſſie. Le public croit aſſez légérement que les événemens qui tournent à l'avantage des princes, ſont les fruits de leur prévoyance et de leur habileté: par une ſuite de cette prévention l'on ſoupçonna le roi d'avoir trempé dans cette révolution arrivée en Ruſſie; mais il n'en était rien. Le roi n'y eut aucune part et n'en fut informé qu'avec le public. Quelques mois auparavant, lorſque le maréchal de Belle-Isle ſe trouvait au camp de Molwitz, la converſation avait tourné ſur le ſujet de la Ruſſie. Le maréchal parut très-mécontent de la conduite du prince Antoine et de ſa femme la régente; et dans un moment où ſa colère s'allumait, il demanda au roi s'il

verrait avec peine qu'il ſe fît une révolution en Ruſſie en faveur de la princeſſe Eliſabeth, au déſavantage du jeune empereur Iwan qui était ſon neveu. Sur quoi le roi répondit qu'il ne connaiſſait de parens parmi les ſouverains que ceux qui étaient ſes amis. La converſation finit, et voilà tout ce qui ſe paſſa.

Berlin fut pendant cet hiver le centre des négociations. La France preſſait le roi de faire agir ſon armée; l'Angleterre l'exhortait à conclure la paix avec l'Autriche; l'Eſpagne ſollicitait ſon alliance, le Danemarck ſes avis pour changer de parti; la Suède demandait ſon aſſiſtance, la Ruſſie ſes bons offices à Stockholm; et l'Empire germanique ſoupirant après la paix, feſait les plus vives inſtances pour que les troubles s'appaiſaſſent.

Les choſes ne reſtèrent pas long-temps dans cette ſituation. Les troupes pruſſiennes paſsèrent à peine deux mois dans leurs quartiers d'hiver. La deſtinée de la Pruſſe entraîna encore le roi ſur ce théâtre que tant de batailles devaient enſanglanter, et où les viciſſitudes de la fortune ſe firent ſentir tour à tour aux deux partis qui ſe feſaient la guerre. Le plus grand avantage que le roi retira de cette eſpèce de trève avec les Autrichiens, fut de rendre ſes forces plus formidables. L'acquiſition de la Siléſie lui procura une augmentation de revenus de 3,600,000 écus. La plus grande partie de cet argent fut employée à l'augmentation de l'armée: elle était alors de 106 bataillons et de 191 eſcadrons, dont 60 de houſards. Nous verrons bientôt l'uſage qu'il en fit.

CHAPITRE V.

Irruption des Autrichiens en Bavière. Départ du roi. Ce qui se passa à Dresde, Prague et Olmutz. Négociation de Fitzner. Expédition de Moravie, Autriche et Hongrie. Négociation de Ianini. Blocus de Brieg. Le roi quitte la Moravie et joint son armée de Bohème à Chrudim. Ce qui se passa en Moravie après son départ. Changement de ministère à Londres. Négociation infructueuse de Chrudim, qui fait prendre le parti de décider l'irrésolution des Autrichiens par une bataille.

QUOIQUE les Français fussent maîtres de Prague, qu'ils occupassent les bords de la Votawa, de la Muldau et de la Sassava, les Autrichiens ne désespéraient point de leur salut; ils avaient tiré 10,000 hommes d'Italie, 7,000 de Hongrie, auxquels ils joignirent 3,000 hommes du Brisgau, arrivant par le Tyrol. Ce corps, qui montait au nombre de 20,000 hommes, avait le maréchal Khevenhuller à sa tête. Ce général forma aussi-tôt le plan de tomber sur les quartiers de M. de Ségur et de le chasser des bords de l'Ens. Nous ne saurions nous dispenser de rapporter à ce sujet un mémoire, en date du 29 juin 1741, que le roi envoya à l'électeur de Bavière. Le lecteur verra que tout le mal qui arriva, avait été prévu, et que les princes qui ne corrigent pas avec célérité les mauvaises dispositions qu'ils font dans leurs opérations de campagne, en sont toujours punis; car l'ennemi est mauvais courtisan; loin d'être flatteur, il châtie sévèrement les fautes

de celui qui lui eſt oppoſé, fût-il roi ou empereur même : Voici ce mémoire.

Raiſons qui doivent engager l'électeur de Bavière à pouſſer la guerre en Autriche.

„ La poſition des troupes pruſſiennes occupant „ une partie conſidérable des forces autrichiennes, „ on contient le maréchal de Neuperg en Siléſie. „ L'armée des alliés, qui n'a point d'ennemi devant „ elle, devrait pouſſer ſes opérations le long du „ Danube et gagner promptement l'Autriche. L'élec- „ teur trouve ſon ennemi au dépourvu ; il peut „ s'emparer ſans réſiſtance de Paſſau, de Lintz, d'Ens „ et de-là ſe porter ſur Vienne, ſans rencontrer „ aucun obſtacle. Si l'on ſe rend maître de cette „ capitale, on coupe, pour ainſi dire, la puiſſance „ autrichienne dans ſes racines. La Bohème, qu'on „ en ſépare par cette marche, dégarnie de troupes „ et privée de tout ſecours, doit tomber d'elle-même. „ Il faut établir le théâtre de la guerre en Moravie, „ en Autriche et en Hongrie même : dans les circonſ- „ tances préſentes cette opération eſt auſſi aiſée que „ sûre ; et il eſt inconteſtable qu'elle obligera la „ reine de Hongrie d'accepter ſans délai les condi- „ tions de la paix qu'on voudra lui preſcrire. Si „ l'électeur diffère de profiter des conjonctures „ avantageuſes où il ſe trouve, il donne à l'ennemi „ le temps de raſſembler ſes forces. Ce qui eſt sûr „ aujourd'hui, ne le ſera plus demain. En tournant „ vers la Bohème, l'électeur expoſe ſes Etats héré- „ ditaires au caprice des événemens, il offre un appât

„ aux ennemis, qui fauront bien en profiter. Mon
„ avis eft qu'on ne prendra jamais les Romains que
„ dans Rome: qu'on ne laiffe donc point échapper
„ l'occafion de s'emparer de Vienne. C'eft le moyen
„ unique de terminer ces différens et de parvenir à
„ une paix glorieufe. „

Ce mémoire fut lu et auffi-tôt oublié. L'électeur, qui n'était pas du tout militaire, crut que des raifons fupérieures l'engageaient à prendre un autre parti. Khevenhuller profita de ces fautes. Vers la fin de décembre, (*) il paffa l'Ens en trois endroits. Ségur, au lieu de tomber avec toutes fes forces fur un de ces trois corps pour les détruire en détail, fe retira vers la ville d'Ens; il ne s'y crut pas même en fureté. Une terreur panique hâta fa fuite, il courut d'une haleine à Lintz, où il fe fortifia M. de Khevenhuller ne lui donna pas le temps de reprendre fes efprits; il le pourfuivit avec vivacité; et le monde apprit avec étonnement que 15,000 Autrichiens bloquaient à Lintz 15,000 Français; tant un feul homme peut donner d'afcendant à fes troupes fur celles de fon ennemi.

L'électeur de Bavière, confterné d'un revers auquel il ne s'attendait pas, eut recours à l'amitié du roi; il le conjura dans les termes les plus tendres de ne le point abandonner et de fauver fon Etat et fes troupes par une puiffante diverfion: il défirait que les Pruffiens pénétraffent par la Moravie en Autriche, pour donner à M. de Ségur le temps de refpirer. Il faut fe rappeler pour un moment la fituation où fe trouvaient les armées. La pofition

(*) 1741.

de l'armée principale de la reine de Hongrie était très-judicieuſe : elle avait le dos tourné vers le Danube, ſa droite couverte par les marais de Wittingau, ſa gauche par la Muldau et par Budweis, ſon front par Tabor. Les alliés décrivaient avec leurs troupes comme un demi-cercle autour de ces quartiers, de ſorte que dans leurs opérations ils avaient l'arc à décrire, et les Autrichiens, qui étaient au centre, la corde : de plus, leurs troupes étroitement reſſerrées dans leurs quartiers couvraient les opérations de M. de Khevenhuller contre les Français; ils tenaient à l'Autriche, d'où ils tiraient leurs vivres et leurs ſecours; ils gardaient un pied en Bohème, de ſorte qu'à l'ouverture de la campagne ils pouvaient ſe flatter de rétablir leurs affaires. Pour déloger cette armée d'un poſte auſſi avantageux, il était de la dernière néceſſité que les alliés fiſſent un effort général, pour que les Autrichiens attaqués de tous côtés ſuccombaſſent ſous le nombre de leurs ennemis. Ce plan fut propoſé à M. de Broglio, ſans qu'on pût jamais lui perſuader d'y concourir.

Quoique le peu de concert et de bonne volonté, qui régnait entre les alliés, obligeât d'abandonner le projet le plus déciſif pour rendre la ſupériorité aux armées des Français et des Bavarois, il n'en était pas moins important de ſoutenir l'électeur à la veille d'obtenir la couronne impériale. Les partis mitigés n'étaient plus de ſaiſon. Ou il fallait s'en tenir à la trève verbale qui n'aſſurait de rien et que les Autrichiens avaient ſi ouvertement enfreinte, ou il fallait détromper les alliés de la Pruſſe

de leurs ſoupçons par quelque coup d'éclat. L'expédition en Moravie était la ſeule que les circonſtances permiſſent d'entreprendre, parce qu'elle rendait le roi plus néceſſaire et le mettait en ſituation d'être également recherché des deux partis : ce prince s'y détermina, en même temps bien réſolu pourtant de n'y employer que le moins de ſes troupes qu'il pourrait et le plus de celles que ſes alliés voudraient lui donner. Les Saxons, qui gardaient alors les bords de la Saſſava, étaient à portée de ſe joindre à un corps de Pruſſiens qui devait entrer en Moravie. De-là cette petite armée pouvait ſe porter ſur Iglau, en déloger le prince de Lobkowitz qui y commandait, et pouſſer en avant juſqu'à Horn en baſſe Autriche. Cette manœuvre devait ou forcer M. de Khevenhuller d'abandonner M. de Ségur, ou obliger l'armée principale de la reine de quitter Wittingau, Tabor et Budweis, auquel cas M. de Broglio, n'ayant rien devant lui, pouvait aller au ſecours de Lintz. La difficulté de ce plan conſiſtait à faire conſentir la cour de Dresde à la jonction de ſes troupes avec les pruſſiennes. D'abord le maréchal de Schwérin reçut ordre de s'emparer d'Olmutz avec le corps qui avait hiverné en haute Siléſie; enſuite le roi expliqua à M. de Valori le but de cette expédition et l'utilité qui en réſulterait pour la France. Ce moyen était le ſeul qui pût ſauver les troupes bloquées à Lintz, le roi voulait aller à Dresde. Il fit partir M. de Valori un jour avant ſon départ, pour qu'il ſondât les eſprits et les préparât aux propoſitions qu'on voulait faire. On était convenu que M. de Valori ferait un

ſigne de tête à l'arrivée du roi. Ce ſigne ſe fit; et dès que ce prince eut franchi la cérémonie des premiers complimens d'uſage, il s'entretint avec le comte de * * * de ſon projet. En voici le réſumé, mais pour le bien ſaiſir, il faut reprendre les choſes de plus haut. Le feu roi de Pologne Auguſte II avait fait un plan de partage de la ſucceſſion de l'empereur Charles VI. La cour de Vienne en eut vent. Le prince de Lichtenſtein paſſant par Dresde en 1735, ſous le règne d'Auguſte III, mécontent du comte Sulkowsky miniſtre et favori, aſſura *** que s'il pouvait lui procurer ce projet de partage, lui et ſa cour n'épargneraient rien pour perdre Sulkowsky et pour lui procurer ſa place. * * * eut la perfidie d'accepter cette propoſition. Il fit copier cet écrit et le remit au prince de Lichtenſtein. Or comme les Saxons s'étaient déclarés contre la maiſon d'Autriche et préciſément avant l'arrivée du roi, la reine de Hongrie avait envoyé une vieille demoiſelle de Kling à Dresde, intrigante de profeſſion, et qui ayant aſſiſté à l'éducation de la reine de Pologne, maſquait la commiſſion dont elle était chargée du prétexte d'un voyage ordinaire, dont l'unique but était de ſe rapprocher d'une princeſſe à laquelle elle était attachée depuis long-temps. A peine eſt-elle arrivée à Dresde qu'elle ſe rend chez le comte de * * *, et le tirant à l'écart, elle ſort de ſa poche ce projet de partage, et lui dit : " connaiſſez-vous „ ceci? promettez-moi ſur le champ de faire que „ les Saxons ſe retirent de la Bohème, ou je dé„ couvre votre trahiſon et je vous perds. " * * * promit ce qu'elle voulut; outre cela il n'oſait par

timidité désobliger le roi, et il avait de la répugnance à remettre les troupes saxonnes entre les mains d'un voisin qu'il avait voulu dépouiller de ses Etats six mois auparavant. Ajoutez que * * * se prêtait avec répugnance à l'agrandissement de l'électeur de Bavière, auquel il enviait la dignité impériale. Après que ces différens sentimens se furent combattus dans son esprit, la peur l'emporta; par timidité il remit au roi les troupes saxonnes, bien résolu de les retirer aussi-tôt que cela serait possible. L'après-midi il y eut une conférence chez le roi. Le comte * * *, le comte de Saxe, Valori, M. Desalleur et le comte Rutowsky s'y trouvèrent. Le roi leur exposa les moyens qu'il croyait les plus convenables pour sauver M. de Ségur et la Bavière : il avait une carte de la Moravie sur laquelle il leur expliqua son projet de campagne. Son dessein était de tomber de toutes parts sur les quartiers des Autrichiens. En conséquence M. de Broglio devait attaquer le prince de Lorraine, qui commandait l'armée ennemie du côté de Frauenberg, tandis que les Prussiens et les Saxons les prendraient en flanc vers Iglau. Le comte de Saxe objecta que le maréchal de Broglio avait à peine 16,000 hommes avec lui et que l'expédition d'Iglau manquerait faute de fourrages et de subsistance. La première objection était sans réplique; quant à la seconde, le roi se chargea de la lever, d'aller à Prague se concerter avec M. de Sechelles, intendant de l'armée, sur les moyens de fournir des vivres aux Saxons. Sur ces entrefaites le roi de Pologne entra dans la chambre. Après quelques civilités le roi

voulut du moins lui faire l'honneur de lui communiquer à quel uſage on deſtinait ſes troupes. Le comte *** avait vîte plié la carte de la Moravie; le roi la lui redemanda, on l'étala de nouveau, et ce prince fit en quelque ſorte le vendeur d'orviétan, débitant ſa marchandiſe le mieux qu'il était poſſible; il appuyait ſur-tout ſur ce que le roi de Pologne n'aurait jamais la Moravie, s'il ne ſe donnait la peine de la prendre. Auguſte III répondait oui à tout, avec un air de conviction mêlé de quelque choſe dans le regard qui dénotait l'ennui. *** que cet entretien impatientait, l'interrompit en annonçant à ſon maître que l'opéra allait commencer. Dix royaumes à conquérir n'euſſent pas retenu le roi de Pologne une minute de plus. On alla donc à l'opéra, et le roi obtint, malgré tous ceux qui s'y oppoſaient, une réſolution finale. Il fallait bruſquer l'aventure, comme l'on prend une place d'aſſaut; c'était le ſeul moyen de réuſſir à cette cour. Le lendemain, à 6 heures du matin, le roi fit inviter le père Guarini, qui était en même temps une eſpèce de favori, de miniſtre, de bouffon et de confeſſeur. Ce prince lui parla de façon à lui perſuader qu'il ne voulait réuſſir que par lui: la fineſſe de cet italien fut la dupe de ſon orgueil. Le père Guarini, en quittant le roi, ſe rendit auprès de ſon maître, qu'il acheva de confirmer dans la réſolution qu'il avait priſe. Enfin le roi partit de Dreſde, après avoir vaincu tous les obſtacles, la mauvaiſe volonté du comte de ***, le peu de réſolution d'Auguſte III et les tergiverſations du comte de Saxe, qui peu occupé de la Bavière avait encore

les chimères de la Courlande en tête, et croyait pour faire sa cour être dans la nécessité de contre-carrer autant qu'il était en lui les Prussiens.

Lorsque le roi arriva à Prague, Lintz tenait encore; mais le comte de Tœrring, par son inconsidération, s'était laissé battre par les Autrichiens. On fit encore quelques tentatives pour inspirer de l'activité au maréchal de Broglio, mais inutilement. Le roi convint tout de suite avec M. de Sechelles pour fournir des subsistances aux Saxons; il dit: " je ferai l'impossible possible. " Sentence qui devrait être écrite en lettres d'or sur le bureau de tous les intendans d'armée. M. de Sechelles ne se contenta pas de le dire, mais il exécuta tout ce qu'il avait promis. De Prague, le roi passa par ses quartiers de Bohème. Il apprit en chemin que Glatz s'était rendu, et il s'achemina vers la Moravie. Il avait appointé le chevalier de Saxe et M. de Polastron à Landscron, pour concerter avec eux les opérations auxquelles on se préparait. M. de Polastron était un homme confit en dévotion, qui semblait plus né pour dire son chapelet que pour aller à la guerre. De-là le roi se rendit à Olmutz, que le maréchal de Schwérin venait d'occuper. On devait établir des magasins dans cette ville, mais M. de Sechelles n'y avait pas présidé. Le séjour du roi dans cette ville fut trop court pour obvier à cet inconvénient, et l'on prit les meilleures mesures que l'on put pour y remédier. Pendant que le roi était à Olmutz, il y arriva un certain Fitzner, conseiller du grand-duc de Toscane; il était chargé de quelques propositions de la cour de Vienne. Le roi, qui se livrait

trop à ſa vivacité, ſans entendre ce que Fitzner avait à lui dire, lui parla ſans mettre de point ni de virgule à ſon diſcours : faute impardonnable en négociation, où la prudence veut qu'on entende patiemment les autres et qu'on ne réponde qu'avec poids et meſure. Il lui rappela toutes les infractions que ſa cour avait faites à la trève d'Oberſchnellendorff, et il exhorta la reine à s'accommoder promptement avec ſes ennemis. Fitzner apprit au roi la capitulation flétriſſante que M. de Ségur venait de ſigner à Lintz, d'où le roi prit occaſion de tirer de nouvelles raiſons pour hâter la paix, en lui inſinuant que les Anglais n'avaient que leur propre intérêt en vue et ſacrifieraient enfin la reine aux avantages qu'ils tâcheraient d'obtenir pour leur commerce. Fitzner ravala ainſi les choſes qu'il était chargé de dire, et l'on convint de part et d'autre d'entretenir une correſpondance ſecrète par le canal d'un certain chanoine Ianini.

Sur ces entrefaites on reçut des nouvelles de Francfort ſur le Mein qui annonçaient l'élection et le couronnement de l'électeur de Bavière, qu'on nomma Charles VII. Cependant la cour de Vienne ne reſtait pas les bras croiſés. Si elle négociait avec ardeur, elle ne négligeait pas non plus de faire uſage de toutes ſes reſſources pour ſe dégager par la force de tant d'ennemis qui l'accablaient. Elle leva en Hongrie 15,000 hommes de troupes régulières ; elle convoqua dans ce royaume le ban et l'arrière-ban, qui devait lui valoir 40,mille hommes à peu-près. Son intention était d'en former deux corps d'armée, dont l'un devait pénétrer par

Hradiſch en Moravie, et l'autre devait paſſer par la Jablunka et gagner en haute Siléſie les derrières de l'armée pruſſienne, tandis que le prince de Lorraine s'avancerait de la Bohème pour combattre de front les troupes du roi. Ce prince n'avait pris que la moitié des troupes qui hivernaient en haute Siléſie, qui feſaient 15,000 hommes, à la tête deſquelles il joignit les Français et les Saxons auprès de Trebiſch. Un autre corps occupa par ſes ordres Wiſchau, Hradiſch, Kremſir et les frontières de la Hongrie, pour couvrir ſes opérations. La lenteur, jointe à la mauvaiſe volonté des Saxons, fit perdre dans cette expédition des jours et même des ſemaines; ce qui nuiſit beaucoup au bien des affaires. Un ſeul exemple ſuffira pour preuve de ce que nous diſons. Budichau eſt une maiſon de plaiſance, riche et bien ornée, qui appartient à un comte Bur; on avait aſſigné par galanterie ce quartier aux Saxons. Le comte Rutowsky et le chevalier de Saxe s'y trouvèrent ſi bien, que jamais on ne put faire avancer leurs troupes; ils y demeurèrent trois jours. Cet empêchement fut cauſe que le prince de Lobkowitz eut le temps de retirer ſes magaſins d'Iglau, et qu'à l'approche des alliés il ſe replia ſur Wittingau. Les Saxons occupèrent Iglau; mais il fut impoſſible de les faire avancer ni ſur la Taya ni vers Horn en Autriche. C'eſt le cas de la plupart des généraux qui commandent des troupes auxiliaires, de voir échouer leurs projets faute d'obéiſſance et d'exécution. Les Saxons, qui étaient les plus intéreſſés à cette expédition, étaient ceux-là même qui

employaient

employaient le plus de mauvaiſe foi pour la contrecarrer.

Ces contretemps obligèrent le roi à refondre ſes diſpoſitions. Il donna aux Saxons les quartiers les plus voiſins de la Bohème, et les Pruſſiens occupèrent les bords de la Taya, de Znaym juſqu'à Gœdingen, petite ville qui eſt ſur les frontières de la Hongrie. Bientôt un détachement de 5,000 hommes partit de Znaym et fit une irruption dans la haute Autriche; la terreur s'en répandit juſqu'aux portes de Vienne. La cour rappela ſur le champ 10,000 hommes de la Bavière au ſecours de cette capitale. Les houſards de Ziethen pouſsèrent juſqu'à Stockerau, qui n'eſt qu'à une poſte de Vienne. Cette irruption mit les troupes à leur aiſe par la quantité de ſubſiſtances qu'elle leur procura. Mais les Saxons s'inquiétaient dans leurs quartiers; ils voyaient partout l'ennemi, la peur groſſiſſait pour eux tous les objets, ils demandèrent qu'on leur laiſſât occuper les quartiers des Pruſſiens; ce qui leur fut accordé. M. de Polaſtron, rappelé en Bohème par les ordres de M. de Broglio, avait quitté l'armée, de ſorte que ce qui reſtait, formait à peine 30,000 hommes. Le roi découvrit, par des lettres interceptées, que les Hongrois commençaient à ſe raſſembler ſur les frontières de la Moravie. Il n'y avait pas de moment à perdre; il fallait diſſiper cette milice avant que le nombre en devînt trop conſidérable. Cette commiſſion tomba ſur le prince Thierry d'Anhalt, qui avec 10 bataillons, autant d'eſcadrons et 1000 houſards, entra en Hongrie, enleva trois quartiers de pandours, leur prit 1200 hommes et répandit une telle alarme

dans ce royaume, qu'une partie de l'arrière-ban se sépara. Cette expédition si heureusement terminée, ce prince vint rejoindre l'armée aux environs de Brunn; car les Saxons étaient à Znaym, Sab, Nickelsbourg, et les Prussiens à Bohrlitz, Austerlitz, Schlowitz et aux environs de Brunn. On avait demandé du canon au roi de Pologne pour assiéger cette ville: ce prince le refusa faute d'argent. Il venait de dépenser 400,000 écus pour acheter un gros diamant vert, il voulait la chose et se refusait aux moyens. L'expédition du roi manqua donc par bien des raisons. M. de Ségur s'était laissé prendre avant qu'on le pût secourir; M. de Broglio était paralitique; *** craignait plus mademoiselle de Kling qu'il ne se souciait de la Moravie; Auguste III voulait un royaume, mais il ne voulait pas prendre la peine de le conquérir. Cependant sans la prise de Brunn les alliés ne pouvaient pas même se soutenir en Moravie. Ce qu'il y avait de pire, c'était que le roi ne pouvait faire aucun fond sur la fidélité des Saxons, et il devait s'attendre qu'ils l'abandonneraient à l'approche de l'ennemi. Un beau jour, lorsqu'on s'y attendait le moins, tous les Saxons abandonnèrent leurs quartiers et se jetèrent avec précipitation sur ceux que les Prussiens occupaient; un millier de housards autrichiens leur avait donné une terreur panique; on leur procura des quartiers et Brunn fut serré de plus près. Le commandant de cette place était un homme intelligent. Il envoyait des gens déguisés pour mettre le feu aux villages que les troupes occupaient: toutes les nuits il y eut des incendies; on compta plus de 16 bourgs, villages ou hameaux

qui périrent par les flammes. Un jour 3,000 hommes de la garnifon de Brunn attaquèrent le régiment de Truchsès dans le village de Lefch: ce régiment fe défendit pendant 5 heures avec une conftance et une valeur admirable. Le village fut brûlé, mais les ennemis furent chaffés fans avoir remporté le moindre avantage. Truchsès, Varenne et quelques officiers y furent bleffés en fe couvrant de gloire. Enfin les efforts qu'on avait faits pour dégager M. de Ségur, attiraient naturellement les Autrichiens en Moravie. Le duc de Lorraine allait fe mettre en marche pour dégager Brunn: il fallait choifir un lieu d'affemblée pour les troupes et qui fût en même temps un camp avantageux. Ces qualités fe trouvaient réunies dans le terrain qui environne la ville de Bohrlitz. Le roi communiqua au chevalier de Saxe fon deffein d'attendre l'ennemi dans cette pofition, ce qui pouvait s'exécuter avec d'autant plus de fureté, que le roi avait été joint par 6 bataillons et 30 efcadrons de renfort de fes troupes. Le chevalier donna une réponfe ambiguë, qui préparait dès-lors aux excufes de fa défobéiffance. La raifon la plus fpécieufe qu'il alléguait, fe fondait fur le nombre de fes troupes, qu'il ne difait monter qu'à 8000 combattans. Le peu de fond qu'on pouvait faire fur ces troupes faxonnes, fit réfléchir le roi fur la fituation où il fe trouvait. Ses propres troupes ne confiftaient qu'en 26,000 hommes; c'étaient les feules fur lefquelles il pût compter, et c'était trop peu pour faire tête à l'armée du duc de Lorraine. Après tout, pourquoi s'opiniâtrer à conquérir cette Moravie, pour laquelle le roi de

Pologne, qui devait l'avoir, témoignait tant d'indifférence ? Le ſeul parti à prendre, c'était de ſe joindre aux troupes pruſſiennes qui étaient en Bohème; et pour couvrir Olmutz et la haute Siléſie, on pouvait ſe ſervir de l'armée du prince d'Anhalt, qui devenait inutile auprès de Brandebourg; il reçut donc inceſſamment l'ordre de la partager, d'en envoyer une partie à Chrudim en Bohème, et de mener 17 bataillons et 35 eſcadrons dans la haute Siléſie, où il ſerait joint par ſon fils le prince Didier, avec les troupes que le roi laiſſerait dans ces environs. Malgré toutes ces diſpoſitions, le roi ſe trouvait dans un pas ſcabreux. Il avait tout lieu de ſe défier des Saxons; mais leur mauvaiſe foi n'était pas aſſez manifeſte. M. de Broglio le tira de cet embarras, en demandant les troupes ſaxonnes, pour le renforcer, à ce qu'il diſait, contre le prince de Lorraine, qui voulait l'attaquer dans le temps que ce prince prenait le chemin de la Moravie avec ſon armée. Le roi fit ſemblant d'ajouter foi au faux avis du maréchal de Broglio, pour ſe défaire d'alliés ſuſpects. Le départ de la Moravie fut réſolu : 15 eſcadrons et 12 bataillons ſuivirent le roi en Bohème, 25 eſcadrons et 19 bataillons demeurèrent ſous les ordres du prince Thierry dans un camp avantageux auprès d'Olmutz, où ce prince aurait pu ſe ſoutenir, ſi le maréchal de Schwérin avait veillé comme il le devait à amaſſer ſuffiſamment de vivres pour les troupes. M. de Bulow, qui ſuivait le roi en qualité de miniſtre de Saxe, le voyant ſur ſon départ de la Moravie, lui dit: « Mais, Sire, qui couronnera » donc mon maître? » Le roi lui répondit qu'on

ne gagnait les couronnes qu'avec du gros canon, et que c'était la faute des Saxons s'ils en avaient manqué pour prendre Brunn. Ce prince, bien réfolu de ne commander déformais qu'à des troupes dont il pût difpofer et capables d'obéir, pourfuivit fa route paffant par Zwittau et Leutomifchel, et il arriva le 17 d'avril à Chrudim auprès du prince Léopold, où il mit fes troupes en quartier de rafraîchiffement. Les Saxons effuyèrent un petit échec dans cette retraite: les houfards ennemis leur enlevèrent un bataillon qui fefait leur arrière-garde. Vainement voulut-on leur perfuader de fe joindre aux Français; ils traversèrent les quartiers des Pruffiens pour fe cantonner dans le cercle de Satz fur les frontières de leur électorat. Par leur défection, les Français affaiblis demeurèrent à Pifeck fans fecours. Le fardeau de la guerre pefait prefque uniquement fur les épaules des Pruffiens, et les ennemis puifaient dans l'affaibliffement des alliés les efpérances les plus flatteufes de leurs fuccès.

Pendant que les Pruffiens fe refefaient en Bohème de leurs fatigues, que les Français fommeillaient à Pifeck et que les Saxons s'éloignaient le plus vîte qu'ils pouvaient des hafards de la guerre, le prince de Lorraine rentrait en Moravie; le prince Thierry d'Anhalt lui préfenta la bataille auprès de Wifchau. Son pofte était fi bien pris, que les troupes de la reine n'osèrent le brufquer. Les Pruffiens reftèrent dans cette pofition et ne la quittèrent qu'après avoir confumé le dernier tonneau de farine qui reftait dans leur magafin. Le prince Thierry paffa les montagnes de la Moravie et affit fon camp

entre Troppau et Jægerndorff, sans que l'armée ennemie fît mine de le suivre. Dans cette retraite les dragons de Naſſau nouvellement levés eurent une affaire (*a*) avec les houſards autrichiens, où ils ſe ſignalèrent par leur valeur et par leur conduite. En même temps le régiment de Canneberg (*b*) ſe fit jour à travers 3,000 ennemis qui voulaient le couper de l'armée et s'acquit beaucoup de gloire. Les gendarmes qui cantonnaient, furent attaqués de nuit dans un village où l'ennemi avait mis le feu: la moitié des eſcadrons ſe battit à pied au milieu des flammes, pour donner aux autres le temps de monter à cheval; alors ils donnèrent ſur les Autrichiens, les battirent et leur firent des priſonniers; un colonel Brédow les commandait. Ces faits ne ſont pas importans; mais comment laiſſer périr dans l'oubli d'auſſi belles actions, ſur-tout dans un ouvrage que la reconnaiſſance conſacre à la gloire de ces braves troupes? Cependant que pouvait-on prévoir de cette guerre, en réfléchiſſant ſur le peu d'intelligence qui régnait entre les alliés, ſur les pitoyables généraux qui conduiſaient les Français, ſur la faibleſſe de leur armée, ſur la faibleſſe plus grande encore de celle de l'empereur? ſinon que les vaſtes projets du cabinet de Verſailles qui ſemblaient devoir s'accomplir l'année précédente, étaient plus que douteux alors.

De tels pronoſtics, fondés ſur des faits certains, avertiſſaient le roi de ne pas s'enfoncer trop avant dans ce labyrinthe, mais d'en chercher l'iſſue au plutôt: bien d'autres raiſons ſe joignaient encore à

(*a*) à Napagedell. (*b*) Entre Pierau et Grætz.

celles que nous venons de rapporter pour renouer la négociation de la paix avec la reine de Hongrie. Le lord Hindford fut employé pour moyenner cet accommodement : il y était plus propre qu'un autre, vu qu'il avait déjà travaillé à la réconciliation des deux puiſſances, et que ſon amour-propre ſe trouvait intéreſſé à couronner ſon ouvrage. Il trouva la cour de Vienne moins docile que par le paſſé : l'affaire de Lintz, l'évacuation de la Moravie et la défection des Saxons lui avaient rendu ſon ancienne fierté ; ſes négociations ſecrètes à la cour de Verſailles lui feſaient même porter ſes vues plus loin. On a vu de tout temps l'eſprit de la cour d'Autriche ſuivre les impreſſions brutes de la nature ; enflée dans la bonne fortune et rampante dans l'adverſité, elle n'a jamais pu parvenir à cette ſage modération qui rend les hommes impaſſibles à l'égard des biens et des maux que le haſard diſpenſe. Alors ſon orgueil et ſon aſtuce reprenaient le deſſus. Le mauvais ſuccès de cette tentative du lord Hindford fortifia le roi plus que jamais dans l'opinion où il était, que pour qu'une négociation de paix réuſsît avec les Autrichiens, il fallait auparavant les avoir bien battus. Une armée belle et repoſée l'invitait à tenter le ſort des armes : elle était compoſée de 34 bataillons et de 60 eſcadrons, ce qui feſait à peu-près le nombre de 33,000 hommes. Avant que l'on en vînt à cette déciſion, il arriva un changement dans le miniſtère anglais. Cette nation inquiète et libre était mécontente du gouvernement, parce que la guerre des Indes ſe feſait à ſon déſavantage et que la Grande-Bretagne ne jouait pas un rôle convenable dans le

continent. On fouetta le roi fur le dos de fon miniftre; il fut obligé de chaffer le Sr. Walpole, que milord Carteret remplaça. Un mécontentement à peu-près femblable dans le fiècle paffé coûta la vie au roi Charles I; c'était l'ouvrage du fanatifme, et la chute de Walpole ne peut s'attribuer qu'à une cabale de parti. Tous les feigneurs voulaient parvenir au miniftère : Walpole avait occupé cette place trop long-temps. Après l'avoir culbuté, la poffibilité de réuffir donna une nouvelle effervefcence à l'ambition des grands; ce qui fit que dans la fuite cet emploi paffa de main en main et devint, de toutes les places du royaume, la moins amovible. Le cardinal de Fleuri fut très-mécontent de ce changement; il s'accommodait affez de la conduite modérée de Walpole, et il craignait tout de l'impétuofité de Carteret, qui à l'exemple d'Annibal avait juré une haine implacable à tout ce qui portait le nom français. Cet anglais ne démentit pas l'opinion qu'on avait de lui; il fit payer des fubfides à la reine de Hongrie, il la prit fous fa protection, il fit paffer des troupes anglaifes en Flandre; et pour diminuer le nombre des ennemis de l'Autriche, il s'engagea envers le roi à lui procurer une paix avantageufe. Ces offres furent reçues avec reconnaiffance, quoique le roi fût bien déterminé à n'avoir l'obligation de la paix qu'à la valeur de fes troupes et à ne point fonder fes efpérances fur l'incertitude d'une négociation. M. de Broglio, qui fe trouvait à Pifeck, avec une douzaine de ducs et pairs, à la tête de 10,000 hommes, fit tant, par fes repréfentations, que le cardinal réfolut de lui envoyer quelques fecours. On ne les raffembla

qu'au printemps, et ils arrivèrent trop tard : faute ſouvent reprochée aux Français, de n'avoir pas pris leurs meſures à temps. Amis des Autrichiens, ils leur avaient fait perdre Belgrade ; à préſent qu'ils étaient leurs ennemis, ils ne leur feſaient aucun mal : cette dernière paix reſſemblait à la guerre, et cette dernière guerre à la paix. C'eſt par cette conduite molle qu'ils perdirent les affaires de l'empereur, et que la prudence engagea la plupart de leurs alliés à les abandonner. Ce ſiècle était ſtérile en grands hommes pour la France ; celui de Louis XIV en produiſait en foule. L'adminiſtration d'un prêtre avait perdu le militaire. Sous Mazarin c'étaient des héros, ſous Fleuri c'étaient des courtiſans ſybarites.

CHAPITRE VI.

Evénemens qui précèdent la bataille de Chotuſitz. Diſpoſition de la bataille. Affaire de Sahé. M. de Belle-Isle vient au camp Pruſſien ; il part pour la Saxe. Paix de Breslau.

L'ARMÉE du roi en Bohème était partagée en trois diviſions : 16 bataillons et 20 eſcadrons couvraient le quartier général de Chrudim : 10 bataillons et 20 eſcadrons aux ordres de M. de Gœtz étaient aux environs de Leutomiſchel, et M. de Kalckſtein occupait avec un nombre pareil Kuttenberg. Ces trois corps pouvaient ſe joindre en deux fois 24 heures. Il y avait outre cela 2 bataillons dans la fortereſſe de Glatz, un bataillon gardait les magaſins de Kœnigsgrætz, et 3 autres couvraient les dépôts

de Pardubitz, de Podiebrad et de Nienbourg; de ſorte que l'Elbe coulait en ligne parallèle derrière les quartiers des Pruſſiens, et les magaſins étaient diſtribués de telle ſorte, que, de quelque côté que vînt l'ennemi, l'armée pouvait ſe porter à ſa rencontre. Le prince d'Anhalt, plus fort qu'il n'était néceſſaire n'ayant point d'ennemi devant lui, garda 18 bataillons et 60 eſcadrons pour couvrir la haute Siléſie, et détacha le général Derſchau avec 8 bataillons et 30 eſcadrons pour renforcer l'armée de Bohème. Ce renfort était encore en marche, qu'on apprit que le prince de Lorraine quittait la Moravie et marchait par Teutſchbrod et Zwittau pour entrer en Bohème. On ſut même que le maréchal de Kœnigseck, qui commandait cette armée *à latere*, avait dit qu'il fallait tirer droit vers Prague et combattre les Pruſſiens chemin feſant; il ne les croyait forts que de 15,000 hommes, et jugeait ſa ſupériorité aſſez conſidérable pour attaquer un corps auſſi faible ſans rien haſarder. Bien des perſonnes condamnèrent le maréchal de ce que, feſant la guerre dans les propres Etats de la reine, il était auſſi mal informé: ce n'était pas tout à fait ſa faute; la Bohème penchait plus pour les Bavarois que pour les Autrichiens; d'ailleurs les Pruſſiens étaient vigilans et obſervaient attentivement les perſonnes qui pouvaient les trahir; et enfin, des troupes arrivaient, d'autres partaient, de façon que ces mouvemens compliqués ne pouvaient guère être débrouillés par des campagnards ou par des gens du peuple. M. de Kœnigseck pouvait être mal ſervi en eſpions; mais il ne fallait pas légérement condamner ſa conduite. Ce général croyait

peut-être que si, par sa faute, M. de Neuperg avait été battu à Molwitz, ce n'était pas une raison de croire les Prussiens invincibles, et son projet était beau, d'expédier chemin fesant les Prussiens et de prendre Prague d'emblée. A l'approche des Autrichiens le roi avait le choix de deux partis, ou de mettre l'Elbe devant soi, ou d'aller à la rencontre du prince de Lorraine et de le combattre. Ce dernier parti prévalut, non-seulement comme le plus glorieux, mais encore comme le plus utile, parce qu'il devait hâter la paix; les négociations, comme nous l'avons dit, demandant un coup décisif. L'armée (*) du roi s'assembla aussi-tot auprès de Chrudim qui en fesait le centre; la droite fut appuyée à Trzenitz et la gauche au ruisseau de la Chrudimka. Les batteurs d'estrade, les espions, et les déserteurs de l'ennemi avertirent que le prince de Lorraine allait camper ce même jour à Setsch et Boyanof, et qu'il voulait y séjourner le 15. On apprit d'autre part qu'un détachement de l'ennemi avait occupé Czaslau, qu'un autre corps marchait à Kuttenberg et que ses housards s'étaient emparés du pont de Kollin. Le dessein de M. de Kœnigseck paraissait être d'enlever le magasin Prussien de Nienbourg et de s'avancer ensuite vers Prague. Pour le contrecarrer, le roi partit le 15 avec l'avant-garde, suivi de l'armée, pour gagner le poste de Kuttenberg avant l'ennemi: il fallut presser cette marche, pour arranger la boulangerie de l'armée à Podiebrad. Cette avant-garde était composée de 10 bataillons, d'autant d'escadrons de dragons et d'autant de housards. Le roi campa ce

(*) 13 mai.

troupes ſur la hauteur de Podertzau auprès de Cotibortz, où ce corps, quoique faible, était dans un poſte inexpugnable. Ce prince, pour s'orienter dans ce terrain, alla à la découverte, et il aperçut d'une hauteur un corps à peu-près de 7 ou 8,000 hommes qui campait à un demi-mille de-là vers Wilincof. En combinant avec la marche du prince de Lorraine le corps qu'on apercevait, on jugea que ce pouvait être le prince de Lobkowitz, qui venait de Budweis pour ſe joindre à la grande armée. Le prince Léopold, qui ſuivait le roi, eut ordre d'avancer le lendemain, pour que ces deux corps fuſſent à portée de ſe ſecourir réciproquement. Cependant on ne vit aux environs de Podertzau que beaucoup de petits partis, que l'ennemi envoyait probablement pour reconnaître ce camp. Les patrouilles des Pruſſiens allèrent pendant toute la nuit; les chevaux de la cavalerie étaient ſellés et les ſoldats habillés; ce qui mit l'avant-garde à l'abri de toute ſurpriſe. Le lendemain (*) à la pointe du jour les houſards rapportèrent que le camp qu'on avait vu la veille à Wilincof avait diſparu: ces troupes qu'on avait priſes pour celles du prince de Lobkowitz, étaient effectivement l'avant-garde du prince de Lorraine, qui pour ne rien riſquer s'était retiré à l'approche des Pruſſiens. Auſſi-tôt que le prince Léopold eut paſſé le défilé de Hermanieſtitz, l'avant-garde continua ſa marche. Le roi choiſit en route une poſition pour l'armée, et il fit avertir le prince Léopold de camper, la droite à Czaslau et la gauche au village de Chotuſitz. L'avant-garde ne devançait l'armée que d'un demi-mille; elle prit des cantonne-

(*) le 16 mai.

mens entre Neuhof à la droite de l'armée prussienne et Kuttenberg : on trouva dans cette ville une cuisson de pain préparée pour les Autrichiens et tous les secours dont les troupes peuvent avoir besoin. L'avant-garde devait s'assembler au signal de trois coups de canon sur la hauteur de Neuhof; ce qui était facile, parce que les régimens les plus éloignés n'étaient qu'à un quart de mille des autres. Vers le soir le prince Léopold envoya un officier pour rapporter au roi que la marche de l'armée ayant été retardée par l'artillerie et le gros bagage, il n'était arrivé au camp qu'au soleil couchant, ce qui l'avait empêché de prendre Czaslau; et qu'il avait appris que le prince Charles campait à Wilincof, c'est-à-dire à un mille du camp Prussien. Tout cela préparait la bataille qui devait se donner: dans cette intention le roi partit le 17 à 4 heures du matin pour joindre le prince Léopold. En arrivant aux hauteurs de Neuhof, on découvrit toute l'armée autrichienne, qui pendant la nuit avait gagné Czaslau et qui s'avançait sur 4 colonnes pour attaquer les Prussiens. Voici l'ordre dans lequel le prince Léopold avait rangé les troupes: elles étaient dans une plaine dont la gauche tire vers le parc de Spislau; entre ce parc et le village de Chotusitz le terrain était marécageux et traversé par quelques petits ruisseaux. La droite aboutissait au voisinage de Neuhof et s'appuyait à une chaîne d'étangs, ayant une hauteur devant elle. Le roi fit avertir le maréchal de Buddenbrock d'occuper cette hauteur avec sa cavalerie, au prince Léopold de détendre promptement les tentes, de mettre les deux tiers de l'infanterie en première ligne

et de laiſſer à la droite dela ſeconde ligne du terrain pour y former l'infanterie de l'avant-garde: toute cette avant-garde, tant cavalerie qu'infanterie, arriva au grand trot pour joindre l'armée. Les dragons furent mis en ſeconde ligne à l'aile que le maréchal de Buddenbrock commandait, et les houſards ſur les flancs; et en troiſième, l'infanterie forma le flanc et la ſeconde ligne de l'aile droite; car les Pruſſiens avaient appris à connaître par la bataille de Molwitz l'importance de bien garnir les flancs. A peine les troupes furent-elles incorporées à l'armée que la canonnade commença. Les 82 pièces de l'armée pruſſienne firent un feu aſſez vif. Le maréchal de Buddenbrock avait formé, ſur la hauteur qui était devant lui, ſon aile de cavalerie, de ſorte que ſa droite débordait celle du prince de Lorraine: il attaqua l'ennemi avec tant d'impétuoſité, qu'il renverſa tout ce qu'il trouva vis-à-vis de lui; la pouſſière était prodigieuſe; elle fut cauſe que la cavalerie ne put pas profiter de ſes avantages autant qu'on devait s'y attendre. Les houſards de Bronikowsky, nouvellement formés, avaient été de l'avant-garde du roi; la cavalerie ne les connaiſſait pas, ils étaient habillés de vert, on les prit pour des ennemis: un cri s'éleva, *nous ſommes coupés*, et cette première ligne victorieuſe s'enfuit à vau de route. Le comte de Rottembourg, qui était avec les dragons de la ſeconde ligne, renverſa cependant un gros de l'ennemi qui tenait encore; enſuite il donna ſur le flanc de l'infanterie autrichienne, qu'il maltraita beaucoup et qu'il aurait toute hachée en pièces, ſi quelques cuiraſſiers et houſards autrichiens ne lui étaient tombés à dos et

en flanc. Rottembourg fut bleſſé, et ſa troupe miſe en confuſion ſe retira de la mêlée avec peine. La cavalerie cependant ſe rallia, et lorſque la pouſſière fut diſſipée, il ne parut ſur ce terrain où tant de monde s'était battu que 5 eſcadrons de l'ennemi; c'étaient les dragons de Wirtemberg, commandés par le colonel Bretlach. Pendant ce combat de cavalerie, il parut un certain flottement dans l'infanterie ennemie qui annonçait ſon incertitude, lorſque M. de Kœnigſeck réſolut de faire avec ſa droite un effort ſur la gauche des Pruſſiens. Ce parti était judicieuſement pris, parce que le prince Léopold ayant trop tardé à mettre les troupes en bataille, n'avait pas eu le temps de former cette gauche ſur le terrain le plus avantageux; il avait garni en hâte le village de Chotuſitz; le régiment de Schwérin l'occupait, mais mal et ſans obſerver de règle; ſon régiment était à la gauche de ce village, mais en l'air, parce qu'il avait ſuppoſé, ſans examen du terrain, que la cavalerie de la gauche devait occuper l'eſpace qu'il y avait entre ſon régiment et le parc de Spiſlau; mais ce terrain ſe trouvant coupé de ruiſſeaux, il ne fut pas poſſible à la cavalerie de l'occuper, d'où il réſulta que ſon régiment avait l'aile gauche en l'air. Cependant la bonne volonté de la cavalerie lui fit tenter l'impoſſible; elle défila en partie par le village de Chotuſitz et en partie par des ponts pour ſe former; en débouchant elle trouva M. de Bathyani tout formé, avec la cavalerie autrichienne devant elle. Alors les régimens de Pruſſe, de Waldau et de Brédow pénétrèrent à travers la première et la ſeconde ligne de l'ennemi, hachèrent en pièces les régimens d'infanterie hongroiſe de Palfy et de Veteſch

qui formaient la réſerve des Autrichiens, et s'apercevant que leur ardeur les avait emportés trop loin, ils ſe firent jour par la ſeconde, enſuite par la première ligne de l'infanterie ennemie, et revinrent ainſi chargés de trophées rejoindre l'armée. La ſeconde ligne de l'aile gauche de la cavalerie pruſſienne fut attaquée par un corps autrichien dans le temps qu'elle débouchait de Chotuſitz; elle n'eut pas le temps de ſe former et fut battue en détail. M. de Kœnigſeck, qui s'aperçut que, par l'abandon de la cavalerie, le régiment de Léopold n'était plus appuyé de rien, dirigea tous les efforts de ſon infanterie de ce côté-là: ce régiment fut contraint de reculer; l'ennemi profita de ce mouvement pour mettre le feu au village de Chotuſitz: en quoi il commit une grande ſottiſe, parce qu'il ne faut pas embraſer un village qu'on veut prendre, les flammes vous empêchant alors d'y entrer; mais il eſt prudent de mettre le feu à un village qu'on abandonne, pour empêcher l'ennemi de vous pourſuivre. Le régiment de Schwérin, qui s'aperçut à temps de cet incendie, abandonna le village et forma le flanc de la gauche: ce feu éleva comme une barrière qui empêcha les deux armées de s'aſſaillir de ce côté. Malgré cet obſtacle l'ennemi attaqua la gauche des Pruſſiens à la droite du village; entr'autres un régiment d'infanterie hongroiſe voulut entrer le ſabre à la main dans cette ligne; cet eſſai lui réuſſit ſi mal, que ſoldats et officiers, de même que le régiment de Léopold Daun, étaient couchés devant les bataillons pruſſiens comme s'ils avaient mis les armes bas, tant le fuſil bien manié eſt devenu une arme redoutable. Le roi ſaiſit ce moment pour

donner

donner avec promptitude sur le flanc gauche de l'infanterie autrichienne. Ce mouvement décida la victoire ; les ennemis se rejetèrent sur leur droite, où ils se trouvèrent acculés à la Dobroya ; ils s'étaient engagés dans un terrain où ils ne pouvaient combattre, ce qui rendit leur confusion générale. Toute la campagne fut couverte de fuyards ; le maréchal de Buddenbrock les talonna vivement dans leur déroute ; il les poursuivit avec 40 escadrons, soutenus de 10 bataillons, jusqu'à un mille du champ de bataille. Les trophées des Prussiens consistèrent en 18 canons et 2 drapeaux ; ils firent 1200 prisonniers. Quoique cette affaire n'ait pas été des plus considérables, l'ennemi perdit quantité d'officiers ; et si l'on voulait évaluer leur perte en comptant morts, prisonniers, blessés et déserteurs, on pourrait la faire monter sans exagération à 7,000 hommes. On leur aurait également enlevé quantité d'étendards, si par précaution ils ne les avaient tous laissés en arrière sous la garde de 300 maîtres : les Prussiens en perdirent 11, ce qui doit d'autant moins surprendre, que l'usage de la cavalerie autrichienne était alors de tirer à cheval ; elle était toujours battue, mais cela ne laissait pas d'être meurtrier pour les chevaux des assaillans. Les morts du côté des Prussiens montèrent à 900 cavaliers et à 700 fantassins ; il y eut bien 2,000 blessés : les généraux de Werdeck et de Wédel, les colonels Bismarck, Malzahn, Kortzfleisch et Britz y perdirent la vie en se couvrant de gloire, et les troupes y firent des prodiges de valeur. L'action ne dura que 3 heures. Celle de Molwitz avait été plus vive, plus acharnée,

et plus importante pour les ſuites. Si les Pruſſiens avaient été battus à Chotuſitz, l'Etat n'était pas ſans reſſources ; mais en remportant la victoire, on ſe procurait la paix. Les généraux des deux partis firent des fautes qu'il eſt bon d'examiner, pour n'en pas commettre de pareilles. Commençons par M. de Kœnigseck. Il forme le projet de ſurprendre les Pruſſiens ; il s'empare de nuit de Czaslau, et ſes troupes légères eſcarmouchent juſqu'au lever de l'aurore avec les grand'gardes des Pruſſiens. Etait-ce à deſſein de les tenir alertes et de les empêcher d'être ſurpris, ou de les avertir du projet qu'il méditait ? Le jour de l'action (*) il pouvait dès l'aube du jour tomber ſur le camp du prince Léopold, que le roi ne joignit qu'à 6 heures. Que fait-il ? il attend juſqu'à 8 heures du matin pour ſe mettre en mouvement, et l'avant-garde arrive. Quelles fautes fait-il dans la bataille même ? Il laiſſe au maréchal de Buddenbrock la liberté de ſe ſaiſir d'une hauteur avantageuſe d'où la cavalerie pruſſienne fond ſur ſon aile gauche et l'accable : il prend le village de Chotuſitz, et au lieu de s'en ſervir pour tourner entièrement le flanc gauche de ſon ennemi, il ſe prive de cet avantage en y mettant le feu et en empêchant lui-même ſes troupes de le paſſer ; ce qui protége la gauche des Pruſſiens : il fixe toute ſon attention ſur ſa droite, et il néglige ſa gauche, que le roi déborde et force de reculer juſqu'au ruiſſeau de la Dobrava, où la confuſion de cette aile ſe communique à toute l'armée. Ainſi dans le moment qu'il tient la victoire entre ſes mains, il la laiſſe échapper, et ſe trouve

(*) 17 mai.

réduit à prendre la fuite pour éviter l'ignominie de mettre bas les armes. Ce qu'on peut cenſurer dans la conduite du roi, c'eſt de n'avoir pas rejoint ſon armée dans ce camp ; il pouvait confier ſon avant-garde à un autre officier, qui l'aurait menée auſſi bien que lui à Kuttenberg ; mais ce qu'on peut reprendre à la manière dont le terrain fut occupé, ne doit s'attribuer qu'au prince Léopold ; il aurait dû exécuter à la lettre les diſpoſitions que le roi lui avait preſcrites ; il aurait dû ſortir de ſa ſécurité, étant averti des deſſeins de l'ennemi par de continuelles eſcarmouches, qui durèrent toute la nuit. Il n'avait pas fait un uſage judicieux du terrain où il devait combattre : ſes fautes conſiſtaient à n'avoir pas jeté quelque infanterie dans le parc de Spislau qui couvrait la gauche ; elle aurait bien empêché M. de Bathyani avec ſa cavalerie d'en approcher : ſa cavalerie aurait dû s'appuyer à ce parc ; s'il avait été aſſez vigilant pour le faire à temps, la choſe n'était point impraticable. Son ordre de bataille ſur la droite était moins défectueux ; en feſant les changemens que l'on vient d'indiquer, ſa cavalerie de la gauche aurait laiſſé loin derrière elle ces petits ruiſſeaux qu'elle fut obligée de paſſer en préſence de l'ennemi, et ſe ſerait trouvée dans un terrain où rien ne l'aurait empêchée d'agir librement. Ajoutons encore que le village de Chotuſitz n'avait tout au plus que l'apparence d'un poſte ; le cimetière était le ſeul lieu tenable, mais il était entouré de chaumières de bois qui ſe feraient embraſées auſſi-tôt que le feu d'infanterie aurait commencé. Le ſeul moyen de défendre ce village était de le retrancher, et comme le temps manquait pour cet

ouvrage, il ne fallait pas penfer à s'y foutenir. La faute principale que le prince Léopold commit dans ce qui précéda cette action, fut qu'il ne voulut croire que les ennemis venaient pour l'attaquer que lorfqu'il vit leurs colonnes commencer à fe déployer devant fon front. Alors il était bien tard pour penfer à de bonnes difpofitions ; mais la valeur des troupes triompha des ennemis, des obftacles du terrain et des fautes dans lefquelles tombèrent ceux qui les commandaient : une pareille armée était capable de tirer un général d'embarras, et le roi eft lui-même convenu qu'il lui avait plus d'une obligation en ce genre.

Les Autrichiens après leur défaite ne s'arrêtèrent qu'à 3 milles du champ de bataille auprès du village de Habor, où ils prirent un camp fortifié fur la croupe des montagnes. Le prince de Lorraine y fut joint par un renfort de 4,000 hommes; le roi en reçut un en même temps de 6,000, que le prince d'Anhalt lui envoyait de la haute Siléfie fous la conduite du général Derfchau. Les Pruffiens fuivirent les ennemis; mais lorfque leur avant-garde parut vers le foir aux environs de Habor, dès la nuit même le prince de Lorraine en décampa et fe jeta par de grands bois fur le chemin de Teutfchbrod. Les troupes pruffiennes, qui ne pouvaient pas s'enfoncer plus avant en Bohème faute de vivres, allèrent fe camper à Kuttenberg, pour être à portée de leurs magafins. Tandis que le prince de Lorraine fe fefait battre par les Pruffiens, Lobkowitz paffa la Muldau à la tête de 7,000 hommes et vint audacieufement faire le fiége de Frauenberg, dont le château

pouvait tenir 8 jours (*). Broglio, qui avait reçu un renfort de 10,000 hommes et que le maréchal de Belle-Isle vint joindre parce que la diète de Francfort était finie, Broglio, dis-je, se mit en devoir de secourir cette ville : il fit passer tout son corps par un défilé très-étroit auprès de Sahé, que Lobkowitz avait garni de quelque infanterie. Les premiers escadrons français, qui débouchèrent sans ordre ni disposition, attaquèrent les cuirassiers de Hohenzollern et de Bernis qui fesaient l'arrière-garde de Lobkowitz et les battirent. Les Autrichiens avaient à dos un bois où ils se rallièrent à différentes reprises, mais comme le nombre des Français augmentait, ils enfoncèrent enfin les ennemis, et M. de Lobkowitz ne se crut en sureté qu'en gagnant en hâte Budweis. Les cuirassiers autrichiens passaient autrefois pour les piliers de l'Empire; les batailles de Crutzka et de Molwitz les privèrent de leurs meilleurs officiers; on les remplaça mal : alors cette cavalerie tirait ou attaquait à la débandade, et fut par conséquent souvent battue : elle perdit cette confiance en ses forces qui sert d'instinct à la valeur. Les Français firent valoir l'affaire de Sahé comme la plus grande victoire : la bataille de Pharsale ne fit pas plus de bruit à Rome que ce petit combat n'en fit à Paris. La faiblesse du cardinal de Fleuri avait besoin d'être corroborée par quelques heureux succès, et les deux maréchaux qui s'étaient trouvés à ce choc, voulaient rajeunir la mémoire de leur ancienne réputation. Le maréchal de Belle-Isle, ivre de ses succès tant à Francfort sur le Mein qu'à Sahé, vain d'avoir donné un empereur à

(*) Relation de Willich, témoin oculaire.

l'Allemagne, se rendit au camp du roi pour concerter avec ce prince les moyens de tirer les Saxons de leur paralysie. M. de Belle-Isle avait mal choisi son temps : le roi était bien éloigné d'entrer dans ses vues. Tant de négociations sourdes que les Autrichiens entretenaient avec le cardinal de Fleuri, et des anecdotes qui dénotaient sa duplicité, avaient dissipé la confiance de ce prince : on savait que la Chétardie avait dit à l'impératrice de Russie que le moyen le plus sûr de la réconcilier avec la Suède était d'indemniser cette dernière puissance en Poméranie aux dépens du roi de Prusse. (*) L'impératrice refusa cet expédient et en fit part au ministre de Prusse qui était à sa cour. En même temps le cardinal Tencin déclara au pape au nom de sa cour qu'il ne devait pas s'embarrasser de l'élévation de la Prusse, qu'en temps et lieu la France y saurait mettre ordre et humilier ces hérétiques comme elle avait su les agrandir. Ce qui rendait le cardinal digne de la plus grande méfiance, c'était sa conduite ténébreuse ; il entretenait un nommé Dufargis à Vienne, qui était son émissaire et son négociateur. Il était donc indispensablement nécessaire de le prévenir, sur-tout si à tant de raisons politiques on ajoute celle des finances, la plus forte et la plus décisive de toutes : il y avait à peine 150,000 écus dans les épargnes. Il était impossible avec une somme aussi modique d'arranger les apprêts pour la campagne suivante. Point de ressources pour des emprunts, ni aucun de ces expédiens auxquels les souverains ont recours dans les pays où règne l'opulence et la richesse.

(*) Voyez relation de Martefeld.

Toutes ces raiſons réſumées firent expédier des pleins-pouvoirs au comte Podewils, qui était alors à Breslau, pour l'autoriſer à ſigner la paix avec le lord Hindford, qui avait des pleins-pouvoirs de la cour de Vienne. Tout ceci fut cauſe que le roi n'entra dans aucune des meſures que le maréchal de Belle-Isle lui propoſait, et que les audiences ne ſe paſſaient qu'en complimens et en éloges. On pouvait prévoir par la ſituation où s'était mis le maréchal de Broglio, qu'il s'expoſait à recevoir quelque échec; il ne convenait pas aux intérêts de la Pruſſe que les Autrichiens puſſent s'enfler de quelques nouveaux avantages avant que la paix fût ſignée. Pour prévenir de pareils contre-temps, le roi avertit le maréchal de Broglio des mouvemens du prince de Lorraine, qui tendaient à ſe joindre au prince Lobkowitz; il lui repréſenta qu'il devait s'attendre à être aſſailli par toutes les forces réunies des Autrichiens, et que s'il ne voulait pas pouſſer vigoureuſement M. de Lobkowitz avant l'arrivée du prince de Lorraine, il devait au moins ravitailler Frauenberg. M. de Broglio ſe moqua des avis d'un jeune homme; il n'en tint aucun compte et reſta tranquillement à Frauenberg ſans trop ſavoir pourquoi. Bientôt les Autrichiens arrivèrent; ils lui enlevèrent un détachement à Tein, paſsèrent la Muldau et pillèrent tout le bagage des Français. M. de Broglio, fort étonné de ce qui lui arrivait, ne fut que fuir à Piſeck; de-là ayant donné pour toutes diſpoſitions ces mots: l'armée doit marcher, il ſe retira à Braunau, d'où 3,000 croates le chaſsèrent et le pourſuivirent juſques ſous les canons de Prague. Ces mauvaiſes nouvelles

firent expédier un courrier à Breslau pour hâter la conclusion de la paix. L'éloquence du lord Hindford, fortifiée du gain d'une bataille, parut plus nerveuse aux ministres autrichiens qu'elle ne leur avait paru auparavant : ils se prêtèrent aux conseils du roi d'Angleterre, et voici les articles des préliminaires qui furent signés à Breslau. 1. La cession que la reine de Hongrie fait au roi de Prusse de la haute et de la basse Silésie et de la principauté de Glatz, excepté les villes de Troppau, de Jægerndorf et des hautes montagnes situées au-delà de l'Oppa. 2. Les Prussiens seront chargés de rembourser aux Anglais 1,700,000 écus hypothéqués sur la Silésie. Les autres articles étaient relatifs à la suspension d'armes, à l'échange des prisonniers, à la liberté de religion comme au commerce. Ainsi la Silésie fut réunie aux Etats de la Prusse. Deux années de guerre suffirent pour la conquête de cette importante province. Le trésor que le feu roi avait laissé, se trouva presque épuisé ; mais c'est acheter à bon marché des Etats, quand il n'en coûte que 7 ou 8,000,000. Les conjonctures secondèrent sur-tout cette entreprise : il fallut que la France se laissât entraîner dans cette guerre ; que la Russie fût attaquée par la Suède ; que par timidité les Hanovriens et les Saxons restassent dans l'inaction ; que les succès fussent non-interrompus, et que le roi d'Angleterre, ennemi des Prussiens, devînt malgré lui l'instrument de leur agrandissement. Ce qui contribua le plus à cette conquête, fut une armée qui s'était formée pendant vingt-deux ans par une admirable discipline et supérieure au reste du militaire de l'Europe ; des généraux vrais citoyens, des

miniſtres ſages et incorruptibles, et enfin un certain bonheur qui accompagne ſouvent la jeuneſſe et ſe refuſe à l'âge avancé. Si cette grande entrepriſe avait manqué, le roi aurait paſſé pour un prince inconſidéré, qui avait entrepris au-delà de ſes forces: le ſuccès le fit regarder comme heureux. Réellement ce n'eſt que la fortune qui décide de la réputation; celui qu'elle favoriſe eſt applaudi, celui qu'elle dédaigne eſt blâmé. Après l'échange des ratifications le roi retira ſes troupes de la Bohème. Une partie paſſa par la Saxe, pour rentrer dans ſes pays héréditaires; l'autre partie marcha en Siléſie et fut deſtinée à garder cette nouvelle conquête.

CHAPITRE VII.

De la paix. Notification aux alliés. Guerre d'Italie. Les Hanovriens joignent les Anglais en Flandre. Guerre de Finlande. Capitulation de Friedrichsham. Le duc de Holſtein appelé à la ſucceſſion de Suède. Maillebois marche en Bohème, de-là en Bavière. Négociations des Français et des Anglais à Berlin, et tous les événemens jusqu'à l'année 1743.

La bienſéance demandait que cette paix que l'on venait de conclure ſe notifiât aux anciens alliés de la Pruſſe. Le roi avait eu de bonnes raiſons pour en venir là; mais les unes étaient de nature à ne point être publiées, et les autres ne pouvaient ſe dire ſans accabler la France de reproches. Le roi, loin d'avoir intention d'offenſer cette puiſſance,

voulait conſerver tous les dehors de la bienſéance envers elle; ſeulement il ſe bornait à ne point courir la carrière périlleuſe où elle était engagée, et à devenir ſimple ſpectateur, d'acteur qu'il avait été. L'on prévoyait combien le cardinal ſerait ſenſible à ce revirement de ſyſtème, qui feſait manquer ſes deſſeins les plus cachés: ils étaient bien différens de ceux qu'il affichait en public; car voici quelle était ſa vraie marche. Il préſumait ſi bien du nom français, qu'il penſait qu'une poignée d'hommes ſuffirait pour ſoutenir la Bohème. Son intention était de faire porter tout le poids de cette guerre aux alliés, et de fortifier ou de ralentir, ſelon les intérêts de la France, les opérations militaires, pour diriger par cette conduite les négociations de la paix au plus grand avantage de Louis XV. Cette conduite était bien différente de celle que le traité d'alliance l'obligeait de tenir. De tous les alliés de la France, l'empereur était le plus à plaindre, parce que M. de Broglio n'était ni un Catinat ni un Turenne, et que le maréchal Tœrring et les troupes bavaroiſes n'étaient pas des gens ſur leſquels on pût compter. Pour l'électeur de Saxe, tout jaloux qu'il était de l'agrandiſſement de la maiſon de Brandebourg, il avait l'obligation au roi de ce que l'ayant compris dans la paix de Breslau, il pouvait ſe tirer honorablement d'un mauvais pas; de plus Auguſte III était ſi peu inſtruit de l'emploi qu'on feſait de ſes troupes, que lorſque le comte de Wartensleben fut envoyé à ce prince pour lui annoncer au nom de ſon allié le gain de la bataille de Czaslau, il demanda à Wartensleben, ſi ſes troupes y avaient

bien fait? Wartensleben lui répondit qu'elles n'y avaient point été, et que long-temps avant la bataille elles s'étaient retirées dans le cercle de Satz ſur les frontières de la Saxe: le roi en parut étonné; il appela *** qui ſut l'appaiſer par de mauvaiſes raiſons. Avec auſſi peu de bonne volonté de la part de ſes alliés, le roi n'était pas embarraſſé de faire ſon apologie. Voici la copie de la lettre (*) qu'il écrivit au cardinal de Fleuri. "Monſieur, mon „ couſin, il vous eſt connu que depuis que nous „ avons pris des engagemens enſemble, j'ai ſecondé „ avec une fidélité inviolable tous les deſſeins du „ roi votre maître. J'ai aidé par mes remontrances „ à détacher les Saxons du parti de la reine de „ Hongrie; j'ai donné ma voix à l'électeur de Ba- „ vière; j'ai accéléré ſon couronnement; je vous „ ai aidé de tout mon pouvoir à contenir le roi „ d'Angleterre; j'ai engagé celui de Danemarck „ dans vos intérêts: enfin par les négociations et „ par l'épée j'ai contribué autant qu'il a été en moi „ à ſoutenir le parti de mes alliés, ſans que les „ effets aient jamais aſſez répondu aux déſirs de ma „ bonne volonté. Quoique mes troupes, épuiſées „ par les fatigues continuelles de la campagne de „ 1741, demandaſſent à prendre quelque repos, „ qui leur ſemblait être dû, je n'ai point refuſé aux „ preſſantes ſollicitations du maréchal de Belle-Isle „ de les employer en Bohème, pour y couvrir „ l'aile gauche des alliés. J'ai plus fait: pour dé- „ gager M. de Ségur bloqué dans Lintz, le zèle „ pour la cauſe commune m'a tranſporté en Saxe,

(*) 10 juin 1742.

„ où à force d'importunités j'ai obtenu du roi de „ Pologne que ses troupes, de concert avec les „ miennes, feraient une diversion en Moravie. On „ s'est porté sur Iglau, dont M. de Lobkowitz „ s'est retiré en hâte. Cette diversion aurait eu un „ effet décisif, si M. de Ségur avait eu la patience „ d'attendre les suites de cette opération, et si M. „ de Broglio avait été assez en force sur la Wotava „ pour seconder mes efforts; mais la précipitation „ du premier, le peu de troupes de l'autre, la „ mauvaise volonté des généraux saxons, enfin le „ défaut d'artillerie pour assiéger Brunn, ont fait „ échouer cette entreprise, et m'ont obligé de quit- „ ter une province que les Saxons devaient possé- „ der et qu'ils n'avaient pas la volonté de conquérir. „ De retour en Bohème, j'ai marché contre le prince „ de Lorraine; je l'ai attaqué pour sauver la ville „ de Prague, qu'il aurait assiégée s'il n'avait été „ mis en déroute; je l'ai poursuivi autant que les „ vivres me l'ont permis. Aussi-tôt que j'appris „ que le prince de Lorraine prenait le chemin de „ Tabor et de Budweis, j'en avertis M. de Broglio, „ en lui conseillant d'expédier M. de Lobkowitz, „ qu'il venait de battre à Sahé, avant que l'armée „ de la reine de Hongrie pût le joindre. M. de „ Broglio ne jugea pas à propos de prendre ce „ parti, et au lieu de retourner à Piseck, où le „ terrain le favorisait, il partagea ses troupes en „ différens détachemens. Vous êtes informé quelles „ en furent les suites et tout ce qu'il en est résulté „ de fâcheux. Maintenant la Bavière est coupée „ de la Bohème, et les Autrichiens, maîtres de

„ Pilſen, interceptent en quelque ſorte les ſecours „ que le maréchal de Broglio peut attendre de la „ France. Malgré les promeſſes que les Saxons „ ont faites au maréchal de Belle-Isle, loin de ſe „ préparer à les remplir et à ſe joindre aux Français, „ j'apprends qu'ils quittent la Bohème et retournent „ dans leur électorat. Dans cette ſituation, où „ la conduite des Saxons eſt plus que ſuſpecte et „ où il n'y a rien à eſpérer de M. de Harcourt, „ l'avenir ne me préſente qu'une guerre longue et „ interminable, dont le principal fardeau retom- „ berait ſur moi. D'un côté l'argent des Anglais „ met toute la Hongrie en armes, d'un autre côté „ les efforts de l'impératrice-reine font que ſes „ provinces enfantent des ſoldats. Les Hongrois „ ſe préparent à tomber ſur la haute Siléſie: les „ Saxons, dans les mauvaiſes diſpoſitions que je „ leur connais, ſont capables d'agir de concert „ avec les Autrichiens et de faire une diverſion „ dans mes pays héréditaires, à préſent ſans „ défenſe. L'avenir ne m'offre que des perſpec- „ tives funeſtes, et dans une ſituation auſſi critique „ (quoique dans l'amertume de mon cœur) je „ me ſuis vu dans la néceſſité de me ſauver du „ naufrage et de gagner un aſile. Si des conjonctu- „ res fâcheuſes m'ont obligé de prendre un parti „ que la néceſſité juſtifie, vous me trouverez tou- „ jours fidelle à remplir les engagemens dont l'exé- „ cution ne dépend que de moi. Je ne révoque- „ rai jamais la renonciation que j'ai ſouſcrite des „ pays de Juliers et de Bergue, je ne troublerai ni „ directement ni indirectement l'ordre établi dans

„ cette fucceffion: plutôt mes armes tourneraient
„ contre moi-même que contre les Français. On me
„ trouvera toujours un empreffement égal à con-
„ courir à l'avantage du roi votre maître et au bien
„ de fon royaume. Le cours de cette guerre n'eft
„ qu'un tiffu des marques de bonne volonté que j'ai
„ données à mes alliés; vous en devez être con-
„ vaincu, ainfi que de l'authenticité des faits que je
„ viens de vous rappeler. Je fuis perfuadé, Mon-
„ fieur, que vous regrettez avec moi que le caprice
„ du fort ait fait avorter des deffeins auffi falutaires
„ à l'Europe qu'étaient les nôtres. Je fuis etc."

Voici la réponfe du cardinal: (*)

" Sire, votre Majefté jugera aifément de la vive
„ impreffion de douleur qu'a faite fur moi la lettre
„ dont il lui a plu m'honorer du 10 de ce mois.
„ Le trifte événement qui renverfe tous nos projets
„ en Allemagne, n'eût pas été fans reffource, fi
„ votre Majefté avait pu fecourir M. de Broglio et
„ fauver du moins la ville de Prague; mais elle n'y
„ a pas trouvé de poffibilité, et c'eft à nous à nous
„ conformer à fes lumières et à fa prudence. On a
„ fait de grandes fautes, il eft vrai, il ferait inutile
„ de les rappeler; mais fi nous euffions réuni tou-
„ tes nos troupes, le mal n'eût pas été fans remède:
„ il ne faut plus y fonger et ne penfer qu'à la paix,
„ puifque votre Majefté la croit néceffaire, et le
„ roi ne la défire pas moins que votre Majefté;
„ c'eft à elle à en régler les conditions et nous enver-
„ rons un plein-pouvoir au maréchal de Belle-Isle,
„ pour foufcrire à tout ce qu'elle aura arrêté. Je

(*) 20 de juin 1742.

„ connais trop ſa bonne foi et ſa générosité pour „ avoir le moindre ſoupçon qu'elle conſente à nous „ abandonner après les preuves authentiques que „ nous lui avons données de notre fidélité et de „ notre zèle pour ſes intérêts. Votre Majeſté devient „ l'arbitre de l'Europe, et c'eſt le perſonnage le „ plus glorieux que votre Majeſté puiſſe jamais „ faire. Achevez, Sire, de le conſommer, en ménageant vos alliés et l'intérêt de l'empereur autant „ que poſſible. Et c'eſt tout ce que je puis avoir l'hon- „ neur de lui dire dans l'accablement où je me „ trouve. Je ne ceſſerai de faire des vœux pour la „ proſpérité de votre Majeſté, et d'être avec tout „ le reſpect etc."

Ce fut ainſi que ſe termina cette alliance, où chacun de ceux qui la formaient, voulait jouer au plus fin; où les troupes de différens ſouverains étaient auſſi déſobéiſſantes à ceux qui étaient à la tête des armées, que ſi on les avait raſſemblées pour déſobéir; où les camps étaient ſemblables aux anarchies; où tous les projets des généraux étaient ſoumis à la réviſion d'un vieux prêtre, qui, ſans connaiſſance ni de la guerre ni des lieux, rejetait ou approuvait ſouvent mal à propos les projets importans dont il devait décider; ce fût là le vrai miracle qui ſauva la maiſon d'Autriche; une conduite plus prudente rendait ſa perte inévitable.

Dès que les ratifications de la paix furent échangées entre les Pruſſiens et les Autrichiens, le roi d'Angleterre la garantit dans la forme la plus ſolennelle, avec la ſanction du parlement, conformément aux vœux de toute la nation, qui le déſirait

ainſi. Le lord Carteret fut le principal promoteur de cet ouvrage, parce qu'il ſe flattait d'engager inceſſamment la Pruſſe dans la guerre qu'il méditait contre la France. Il avait déjà raſſemblé en Flandre, comme nous l'avons dit, 16,000 Anglais, autant de Hanovriens, auxquels 6,000 Heſſois ſe joignirent. Le roi de Suède, landgrave de Heſſe, en avait un nombre pareil au ſervice de l'empereur, et il eût pu arriver que Heſſois contre Heſſois euſſent été engagés par honneur à s'entredétruire ; tant l'intérêt ſordide aveugle les hommes! Ces troupes, qui s'aſſemblaient en Brabant, ne donnaient pas aſſez d'inquiétude aux Français pour qu'ils négligeaſſent de ſauver M. de Broglio. On envoya M. de Maillebois avec ſon armée en Bohème, pour ſecourir un maréchal et une armée françaiſe aſſiégée dans Prague. Les Pariſiens, qui aiment aſſez à plaiſanter ſur tout, appelèrent cette armée celle des Mathurins, parce qu'elle devait délivrer des priſonniers. M. de Maillebois paſſa le Rhin à Manheim et dirigea ſa marche ſur Eger. Depuis que les Pruſſiens avaient fait leur paix et que les Saxons s'étaient retirés chez eux, la fortune s'était entièrement déclarée pour la reine de Hongrie. Le prince de Lorraine, après avoir pris Pilſen, vint ſe camper proche de Prague. M. de Broglio avait pris auprès de Bubenitz une poſition qui lui était très-déſavantageuſe. Le canon des ennemis l'obligea de l'abandonner et de ſe réfugier dans Prague avec toutes ſes troupes ; il ne tarda pas à s'y voir aſſiégé. Les troupes allemandes de la reine formèrent l'inveſtiſſement du petit côté ; les Hongrois, les Croates et les

troupes

troupes irrégulières l'enfermèrent depuis le Ratschin jusqu'à la porte neuve, et ils établirent des communications par des ponts sur la haute et la basse Muldau. On regarde comme l'événement le plus mémorable de ce siége la grande sortie des Français, dans laquelle ils tuèrent et prirent 3,000 hommes aux ennemis et leur enclouèrent le canon qu'ils avaient en batteries. Les maréchaux de Belle-Islé et de Broglio rentrèrent triomphans dans Prague au retour de cette expédition, suivis de leurs prisonniers et des trophées qu'ils venaient d'emporter. Si les Français se rendaient redoutables aux Autrichiens par la vigueur de leur défense, ils n'en étaient pas moins à plaindre dans l'intérieur de leur armée: leur situation était digne de pitié, tant par la mésintelligence de leurs chefs que par l'affreuse misère à laquelle ils étaient exposés. La disette était si grande, qu'ils tuaient et mangeaient leurs chevaux, pour suppléer à la viande de boucherie, qu'à peine on servait à la table des maréchaux. Dans cette situation désespérée, où ils ne voyaient dans l'avenir que la mort ou l'ignominie, M. de Maillebois vint à leur secours pour les délivrer. Si l'on avait donné carte blanche à ce maréchal, le destin de la Bohême aurait pu changer; mais de Versailles le cardinal le menait à la lisière. Les occasions étaient perdues pour ce maréchal, parce qu'il n'osait en profiter. La cour de Vienne sentit le coup que le cardinal pouvait lui porter; trop faible pour le parer, elle eut recours à la ruse, qui suppléa à ce qui lui manquait en force. Le comte Ulefeld, ministre des affaires étrangères de la reine de Hongrie, connaissant le caractère du

cardinal, ſut ſi bien l'amuſer par des négociations, qu'il donna à M. de Khevenhuller le temps d'accourir de la Bavière et de joindre le prince de Lorraine. Les Français ſe laiſsèrent ſi bien amuſer, que les Autrichiens gagnèrent une marche ſur eux et réduiſirent M. de Maillebois à choiſir entre le combat ou la retraite; il fut blâmé généralement de n'en être pas venu aux mains avec le prince Charles. Cependant il était innocent: nous ſavons avec certitude que ſa cour lui avait donné l'ordre poſitif de ne rien riſquer. M. de Maillebois obéit donc; et comme il lui était impoſſible de s'approcher de Prague ſans engager une affaire générale, il retourna ſur ſes pas et ſe rapprocha d'Eger. Cette diverſion, quoiqu'incomplète, produiſit des effets avantageux à ces troupes renfermées dans Prague. Les maréchaux de Belle-Isle et de Broglio, débarraſſés de l'armée autrichienne, firent de gros détachemens pour amaſſer des proviſions, et ravitaillèrent la ville. M. de Maillebois, qui devenait inutile en Bohème où il n'avait preſque aucun pied, prit par Ratisbonne et Straubingen, et ſe joignit avec le maréchal de Seckendorff, qui commandait les troupes de l'empereur en Bavière. Si l'armée de Maillebois eût pu contenir plus long-temps celle du prince Charles de Lorraine en Bohème, M. de Seckendorff aurait pu reprendre Paſſau, Straubingen et toutes les villes qui tenaient encore pour les Autrichiens. M. de Maillebois tenta inutilement de reprendre Braunau. Le prince de Lorraine l'avait ſuivi en Bavière, et comme la ſaiſon était avancée et les deux armées accablées de fatigues, elles prirent chacune leurs quartiers d'hiver.

Les affaires de la maifon d'Autriche étaient fur un pied affez incertain en Italie. Les Efpagnols, fous les ordres de M. de Mortemar, avaient pénétré jufqu'au Ferrarais. Le maréchal de Traun les ayant obligés de reculer un peu, la reine d'Efpagne, qui ne voulait pas que fes généraux molliffent, envoya M. de Gages en Italie pour relever M. de Mortemar. L'année 1742 pouvait s'appeler celle des diverfions: l'invafion de M. de Khevenhuller en Bavière, celle du roi en Moravie, cette armée que les Anglais raffemblaient en Flandre, la marche de M. de Maillebois en Bohème, la flotte de l'amiral Matthews qui menaça de bombarder Naples pour obliger le roi à la neutralité, le paffage de don Philippe par la Savoie pour engager le roi de Sardaigne à retirer fes troupes de l'armée autrichienne fur le Panaro. Aucune de ces diverfions ne répondit entièrement au but que les auteurs s'en étaient propofé. Depuis la retraite de M. de Maillebois, Prague fut refferré de nouveau par un corps de troupes légères de Croates et de Hongrois, qui en formaient l'inveftiffement.

Pendant que tout ceci fe paffait au midi de l'Europe, le gouvernement de la nouvelle impératrice s'affermiffait à Pétersbourg. Les miniftres de cette princeffe furent affez adroits pour endormir, par leurs négociations, et l'ambaffadeur de France et M. de Lœwenhaupt qui commandait les troupes fuédoifes en Finlande. Les Ruffes usèrent habilement de ce temps pour renforcer leur armée. Dès que M. de Lafcy, qui commandait les troupes ruffes, fe vit en force, il marcha en avant; il n'eut que la peine de fe montrer, les Suédois plièrent par-tout: le nom

ruſſe qu'ils ne proféraient qu'avec mépris du temps de la bataille de Narva, était devenu pour eux un objet de terreur : les poſtes inattaquables n'étaient plus des lieux de ſureté pour eux. Après avoir ainſi fui de poſte en poſte, ils ſe virent reſſerrés à Friedrichsham par les Ruſſes, qui leur coupèrent l'unique retraite qui leur reſtait ; ces Suédois eurent enfin la faibleſſe de mettre les armes bas, et ſignèrent une capitulation ignominieuſe et flétriſſante, qui imprima une tache à la gloire de leur nation ; 20,000 Suédois paſsèrent ſous le joug de 27,000 Ruſſes. Laſcy déſarma et renvoya les Suédois nationaux et les Finnois prêtèrent ſerment de fidélité. Quel exemple humiliant pour l'orgueil et la vanité des peuples ! Ainſi les royaumes et les empires, après s'être élevés, s'affaibliſſent et ſe précipitent vers leur chute. C'eſt bien à ce ſujet qu'il faut dire : vanité des vanités, tout eſt vanité ! La cauſe politique de ces changemens ſe trouve vraiſemblablement dans les différentes formes de gouvernement par leſquelles les Suédois ont paſſés. Tant qu'ils formaient une monarchie, le militaire était en honneur, il était utile pour la défenſe de l'Etat et il ne pouvait jamais lui être redoutable. Dans une république, c'eſt le contraire : le gouvernement doit en être pacifique par ſa nature, le militaire y doit être avili ; on a tout à craindre des généraux qui peuvent s'attacher les troupes ; c'eſt d'eux que peut venir une révolution. Dans les républiques l'ambition ſe jette du côté de l'intrigue pour parvenir ; les corruptions les aviliſſent inſenſiblement, et le vrai point d'honneur ſe perd, parce qu'on peut faire fortune par des voies qui n'exigent

aucun mérite dans le poſtulant. Outre cela, jamais le ſecret n'eſt gardé dans les républiques; l'ennemi eſt averti d'avance de leurs deſſeins et il peut les prévenir. Mais les Français réveillèrent à contre-temps l'eſprit de conquête qui n'était pas encore entièrement effacé de l'eſprit des Suédois, pour les commettre avec les Ruſſes, lorſque les Suédois manquaient d'argent, de ſoldats diſciplinés et ſurtout de bons généraux. La ſupériorité que les Ruſſes avaient alors, obligea les Suédois à envoyer des ſénateurs à Pétersbourg offrir la ſucceſſion de leur couronne au jeune grand-duc, prince de Holſtein et neveu de l'impératrice. Rien de plus humiliant pour cette nation que le refus du grand-duc, qui trouva cette couronne au-deſſous de lui. Le marquis de Botta, alors miniſtre autrichien à Pétersbourg, dit au grand-duc en lui fesant compliment; "Je voudrais „ qu'il fût auſſi facile à la reine ma maîtreſſe de „ conſerver ſes royaumes qu'il l'eſt à votre Alteſſe „ impériale d'en refuſer." Sur ce refus du grand-duc, les prêtres et les payſans, qui ont voix aux diètes, voulaient qu'on choisît pour ſucceſſeur de leur roi le prince royal de Danemarck; les ſénateurs du parti français donnaient leurs ſuffrages au prince de Deuxponts; mais l'impératrice ſe déclara pour l'évêque d'Eutin, oncle du grand-duc, et ſa volonté l'emporta ſur l'influence des autres partis. L'élection de ce prince ne ſe fit que l'année 1743, tant les cabales qui s'étaient formées à Stockholm tenaient les réſolutions de la diète en ſuſpens.

Depuis la paix de Breslau les négociations ne finiſſaient pas. Les Anglais avaient deſſein d'entraîner

le roi dans la guerre qu'ils allaient entreprendre; les Français voulaient l'engager dans des mesures incompatibles avec la neutralité à laquelle il s'était obligé; l'empereur sollicitait sa médiation : mais ce prince resta inébranlable. Plus la guerre durait, plus la maison d'Autriche épuisait ses ressources; et plus la Prusse restait en paix, plus elle acquérait de forces. La chose la plus difficile dans ces conjonctures était de maintenir tellement la balance entre les parties belligérantes, que l'une ne prît pas trop d'ascendant sur l'autre. Il fallait empêcher que l'empereur ne fût détrôné et que les Français ne fussent chassés d'Allemagne; et quoique les voies de fait fussent interdites aux Prussiens par la paix de Breslau, ils pouvaient par les intrigues parvenir aux mêmes fins que par les armes : l'occasion s'en présenta tout de suite. Le roi d'Angleterre s'était proposé d'envoyer ses troupes de Flandre au secours de la reine de Hongrie : ce secours aurait perdu sans ressource les affaires de l'empereur et de la France. Un danger aussi pressant mit le roi dans la nécessité d'employer les représentations les plus fortes; il alla jusqu'à menacer le roi d'Angleterre d'entrer dans son électorat, s'il hasardait de faire passer le Rhin à des troupes étrangères, pour les introduire dans l'Empire sans le consentement du corps germanique. Par des insinuations plus douces, les Hollandais se laissèrent persuader de ne point joindre alors leurs troupes à celles des alliés de la reine de Hongrie, et les Français, ayant le temps de respirer, pourvurent à leur défense. Les Prussiens ne réussirent pas de même dans un projet qu'ils avaient formé pour le maintien

de l'empereur. Ce projet avait pour but de foutenir les troupes de ce prince en Bavière. Les Français avaient deux raifons pour y concourir ; la première, c'eft qu'en abandonnant la Bavière, ils étaient contraints de repaffer le Rhin et de fonger à la défenfe de leurs propres foyers ; la feconde, qu'ayant fait un empereur, il y avait de la honte pour eux à l'abandonner et à le livrer, pour ainfi dire, à la merci de fes ennemis. Mais leurs généraux avaient perdu la tête, et la terreur, plus forte que le raifonnement, les fubjuguait : pour remplacer leurs troupes en quelque manière, on avait deffein de former une affociation des cercles, qui mettrait fur pied une armée de neutralité ; fous ce prétexte le roi aurait pu y joindre fes troupes, et cette armée aurait couvert la Bavière. Cette affaire manqua par la crainte fervile que les princes de l'Empire avaient de la maifon d'Autriche. La reine de Hongrie menaça, les princes tremblèrent et la diète ne voulut rien réfoudre. Si la France avait foutenu ce projet par quelques fommes diftribuées à propos, il aurait réuffi : la plus mauvaife économie d'un prince eft de ne favoir pas dépenfer fon argent lorfque les conjonctures l'exigent. Ainfi finit l'année 1742, dont les événemens variés fervirent de prélude à une guerre qui fe fit avec un plus grand acharnement. Les Français étaient les feuls qui défiraffent la paix. Le roi d'Angleterre, trop préoccupé de la faibleffe du gouvernement français, croyait qu'il fuffifait d'une campagne pour l'abattre; la reine de Hongrie couvrait fon ambition fous le voile d'une défenfe légitime : nous verrons dans la fuite comment

de partie belligérante elle devint l'auxiliaire de ses alliés.

La Prusse tâcha de profiter de la paix dont elle jouissait pour rétablir ses finances ; les ressources étaient usées ; il fallait laborieusement en assembler de nouvelles, perfectionner (la hâte ayant empêché de le faire) ce qu'il y avait de défectueux encore dans les recettes de la Silésie, payer les dettes des Autrichiens aux Anglais. On entreprenait en même temps de fortifier cinq places à neuf, Glogau, Brieg, Neisse, Glatz et Cosel ; on fesait dans les troupes une augmentation de 18,000 hommes ; tout cela demandait de l'argent et beaucoup d'économie, pour en accélérer l'exécution. La garde de la Silésie était commise à 35,000 hommes qui avaient servi d'instrument à cette conquête. Ainsi, loin de profiter de cette tranquillité pour s'amollir, la paix devint pour les troupes prussiennes une école de guerre. Dans les places se formaient des magasins ; la cavalerie acquérait de l'agilité et de l'intelligence, et toutes les parties du militaire concouraient avec une même ardeur à l'affermissement de cette discipline qui rendit autrefois les Romains vainqueurs de toutes les nations.

CHAPITRE VIII.

Evénemens des années 1743 et 1744, et tout ce qui précéda la guerre des Prussiens.

On dit que c'est une faute capitale en politique de se fier à un ennemi réconcilié, et l'on a raison ; mais c'en est une plus grande encore à une puissance

faible de lutter à la longue contre une monarchie puiſſante, qui a des reſſources dont la première manque. Cette réflexion était néceſſaire pour répondre d'avance aux critiques qui cenſuraient la conduite du roi. Fallait-il, diſait-on, ſe mettre à la tête d'une ligue pour écraſer la nouvelle maiſon d'Autriche, et laiſſer enſuite reprendre le deſſus à cette même maiſon, pour chaſſer les Français et les Bavarois de l'Allemagne? Mais quel était le projet du roi? N'était-ce pas de conquérir la Siléſie? Comment pouvait-il l'exécuter, ſi la guerre avait continué, n'ayant pas aſſez de reſſources pour fournir aux grandes dépenſes qu'elle entraînait de néceſſité? Tout ce qui dépendait de lui, c'était d'agir par des négociations et, autant que cela était feſable, de conſerver l'équilibre entre les puiſſances belligérantes. La paix lui donnait le temps de reſpirer et de ſe préparer à la guerre; d'ailleurs l'animoſité était ſi forte entre la France et l'Autriche, et leurs intérêts étaient ſi oppoſés, que la réconciliation entre ces puiſſances ennemies paraiſſait encore bien éloignée; il fallait ſe réſerver pour les grandes occaſions. Les mauvais ſuccès des armées françaiſes avaient fait une aſſez forte impreſſion ſur l'eſprit du cardinal de Fleuri pour que ſa ſanté s'en reſſentît; une maladie l'emporta au commencement de cette année. Il avait été ancien évêque de Fréjus, précepteur de Louis XV, cardinal de l'égliſe romaine et depuis 17 ans premier miniſtre. Il s'était ſoutenu dans ce poſte, où peu de miniſtres vieilliſſent, par l'art de captiver la confiance de ſon maître, et en écartant avec ſoin de la cour ceux dont le génie pouvait lui don-

ner de l'ombrage. Il adoucit les plaies que la guerre de fucceffion et le fyftème de Law avaient faites à la France. Son économie fut auffi utile au royaume que l'acquifition de fa Lorraine lui fut glorieufe. S'il négligea le militaire et la marine, c'eft qu'il voulait tout devoir à la négociation, pour laquelle il avait du talent. Son efprit fuccomba ainfi que fon corps fous le poids des années. On dit trop de bien de lui pendant fa vie, on le blâma trop après fa mort. Ce n'était point l'ame altière de Richelieu, ni l'efprit artificieux de Mazarin; c'étaient des lions qui déchiraient des brebis. Fleuri était un pafteur fage, qui veillait à la confervation de fon troupeau. Louis XV voulut élever à la mémoire de ce cardinal un monument, dont on fit un deffein qui ne fut jamais exécuté: à peine fut-il mort qu'on l'oublia. Chauvelin, que le cardinal de Fleuri avait fait exiler, crut du fond de fon exil pouvoir emporter ce pofte vacant; il écrivit à Louis XV, blâmant l'adminiftration de fon ennemi et fe vantant beaucoup lui-même. Cette démarche précipitée fit qu'on lui marqua pour fon exil un lieu plus éloigné de la cour que Bourges où il était relégué. Le roi de France notifia la mort de fon miniftre aux cours étrangères, à peu-près dans le ftyle d'un prince qui annonce fon avénement à la couronne. Voici la lettre qu'il écrivit au roi; nous l'avons copiée mot pour mot. « Monfieur mon frère, après la perte que je » viens de faire du cardinal de Fleuri, en qui j'avais » mis toute ma confiance dans l'adminiftration de » mes affaires, et dont je ne puis affez regretter la » fageffe et les lumières, je ne veux pas différer de

„ renouveler moi-même à votre Majefté les affu-
„ rances qu'il vous a données en mon nom, et que
„ je l'ai fouvent chargé de vous réitérer, de l'amitié
„ parfaite que j'ai pour la perfonne de votre Majefté,
„ et du défir fincère que j'ai toujours eu de pou-
„ voir concerter avec elle tout ce qui peut être de
„ nos intérêts communs. Je ne puis douter que
„ votre Majefté n'y réponde de fa part comme je
„ le puis défirer, et elle peut compter qu'elle trou-
„ vera en moi dans toutes les occafions la même
„ difpofition de contribuer à fa gloire et à fon avan-
„ tage, et à lui marquer que je fuis etc."

Le département des affaires étrangères notifia en même temps que le roi ayant réfolu de gouverner déformais par lui-même, voulait qu'on s'adrefsât directement à lui. Jufqu'alors Louis XV avait été le pupille et le cardinal de Fleuri fon tuteur. Après la mort de Mazarin, Louis XIV porta lui-même le deuil de fon miniftre; perfonne ne le porta pour Fleuri; il fut oublié avant qu'on eût prononcé fon oraifon funèbre. Pendant l'adminiftration de ce cardinal les différentes rênes du gouvernement aboutiffaient toutes à lui et venaient toutes fe joindre dans fes mains: il était le point de ralliement, qui réuniffant les finances, la guerre, la marine et la politique, les dirigeait au moins à un même but. Depuis fa mort le roi voulut travailler lui-même avec les miniftres qui étaient à la tête de ces quatre départemens. Son ardeur s'éteignit au bout de huit jours, et la France fut gouvernée par quatre rois fubalternes, indépendans les uns des autres. Ce gouvernement mixte produifit des détails de département;

mais les vues générales qui réunissent et embrassent en grand le bien de l'Etat et son intérêt, manquèrent dans les conseils. Pour se faire une idée du choix des ministres, qu'on se représente un chancelier du duc d'Orléans, rempli de Cujas et de Barthole, qui devient ministre de la guerre dans ces temps où toute l'Europe était en feu; et un ancien capitaine de dragons, nommé Ori, qu'on met à la tête des finances. Maurepas s'imaginait rendre Louis XV souverain des mers, et le roi le serait devenu, si les discours d'un homme aimable avaient pu opérer ce miracle. Amelot était de ces esprits rétrécis, qui comme les yeux myopes distinguent à peine les objets de près. Cet aréopage gouverna donc la France; c'était proprement une aristocratie, ou bien un vaisseau qui, navigant sans boussole sur une mer orageuse, ne suivait pour système que l'impulsion des vents. Les armées ne prospérèrent pas sous cette nouvelle administration. Quoique l'armée de Maillebois jointe aux Bavarois fût encore sur les frontières de l'Autriche, le prince de Lobkowitz avec 16,000 Hongrois tenait toujours le maréchal de Belle-Isle bloqué dans Prague avec 16,000 Français. Le corps de M. de Belle-Isle était presque tout composé d'infanterie, et celui des Autrichiens de cavalerie. Cette situation inquiétait M. d'Argenson: soit par impatience, soit par humeur, soit par légéreté, ce robin fit expédier au maréchal de Belle-Isle l'ordre d'évacuer Prague. Cet ordre était plus facile à donner qu'à exécuter. Le maréchal de Belle-Isle fit ses dispositions en conséquence; il fit sortir la garnison le 18 de décembre au soir par un froid très-

piquant; il gagna trois marches ſur le prince Lobkowitz, et enfilant un chemin difficile qui donnait peu de priſe à la cavalerie de l'ennemi, il continua de longer l'Eger et arriva le dixième jour de ſa marche à la ville d'Eger: 4,000 hommes périrent de misère et de froid par les marches forcées qu'on leur fit faire; et cette armée délabrée, réduite à 8,000 combattans, fut partagée. Ce qui était encore en état de ſervir joignit Mr de Maillebois en Bavière, et les corps entièrement ruinés furent envoyés en Alſace pour ſe recruter. La Bohème fut ainſi conquiſe et perdue, ſans qu'aucune victoire ni des Français ni des Autrichiens eût décidé entr'eux du ſort des empires. Dans tout autre pays que la France, une retraite comme celle de M. de Belle-Isle aurait cauſé une conſternation générale: en France, où les petites choſes ſe traitent avec dignité et les grandes légérement, on ne fit qu'en rire, et M. de Belle-Isle fut chanſonné: des couplets ne mériteraient certainement pas d'entrer dans un ouvrage auſſi grave que le nôtre; mais comme ces ſortes de traits marquent le génie de la nation, nous croyons ne point devoir omettre celui-ci:

Quand Belle-Isle partit une nuit
De Prague à petit bruit,
Il dit, voyant la lune:
Lumière de mes jours,
Aſtre de ma fortune,
Conduiſez-moi toujours.

En pareille occaſion on aurait jeûné à Londres, expoſé le ſaint ſacrement à Rome, coupé des têtes à

Vienne. Il valait mieux ſe conſoler par une épigramme. La retraite du maréchal de Belle-Isle eut le ſort de toutes les actions des hommes: il y eut des fanatiques qui par zèle la comparèrent à la retraite des dix mille de Xénophon ; d'autres trouvaient que cette fuite honteuſe ne pouvait ſe comparer qu'à la défaite de Guinegaſt. Ils avaient tort les uns et les autres ; 16,000 hommes qui évacuent Prague et ſe retirent de la Bohème devant 16,000 hommes qui les pourſuivent, n'ont ni les mêmes dangers à courir, ni des chemins auſſi longs à traverſer que les troupes de Xénophon pour retourner du fond de la Perſe en Grèce ; mais auſſi ne faut-il pas outrer les choſes et comparer une marche où les Français ne purent être entamés par les ennemis, à une défaite totale. Les diſpoſitions de M. de Belle-Isle étaient bonnes ; le ſeul reproche qu'on puiſſe lui faire, eſt de n'avoir pas dans ſa marche aſſez ménagé ſes troupes.

Dès-lors la fortune de la reine prit un air plus riant. Le maréchal Traun défit en Italie M. de Gages, qui paſſait le Panaro pour l'attaquer. Cette victoire ne ſatisfit point la cour de Vienne ; elle trouva que le maréchal Traun n'en avait pas aſſez fait, elle voulait des batailles qui euſſent de grandes ſuites. Enfin ce maréchal fut jugé comme Apollon par Midas, et c'était cependant le premier de leurs généraux qui eût triomphé de leurs ennemis. La maiſon d'Autriche commençait à regagner des provinces perdues et aſſurait celles qui étaient menacées. Cela ne l'empêchait pas d'être accablée par le poids de cette guerre ; peut-être y aurait-elle ſuccombé,

ſi ces premières lueurs de proſpérité n'euſſent ranimé la bonne volonté de ſes alliés. Le roi d'Angleterre donna des marques du plus grand zèle pour le ſoutien de la reine de Hongrie. Les motifs qui le feſaient agir ainſi étaient en grande partie une haine invétérée qu'il portait à la France. Il avait ſervi dans ſa jeuneſſe contre cette puiſſance; il s'était trouvé à la bataille d'Oudenarde, où il avait chargé à la tête d'un eſcadron hanovrien, en donnant des marques d'une valeur diſtinguée; il ambitionnait de ſe trouver à la tête des armées pour jouir de la gloire des héros. L'occaſion s'en préſentait, il avait des troupes en Flandre; en ſe déclarant pour la reine, en paſſant la mer, perſonne ne pouvait lui diſputer le commandement de ſes troupes; de plus, il allait augmenter ſon tréſor de Hanovre par les ſubſides que les Anglais lui payeraient pour ſes Hanovriens. Pour le lord Carteret, il avait beſoin de la guerre afin de ſe ſoutenir auprès de ſon maître et auprès de la nation anglaiſe. Le commerce de ces inſulaires était gêné depuis qu'ils étaient en guerre avec l'Eſpagne: pour qu'un grand coup décidât ces affaires de commerce, il fallait le frapper ſur terre et en Europe. La France paſſait pour à demi-ruinée par les efforts qu'elle avait faits pour ſoutenir la Bavière et la Bohème: elle était l'alliée de l'Eſpagne; en affaibliſſant l'une de ces puiſſances on affaibliſſait l'autre. Il fallait donc battre les Français, ſoit en Allemagne, ſoit en Flandre, pour gagner ſur mer une ſupériorité qui pût produire un avantage réel au commerce de l'Angleterre. Le roi, ſon miniſtre et la nation tendant au même but, quoique par des vues différentes, il fut réſolu d'envoyer au

cœur de l'Allemagne ces troupes anglaiſes, hanovriennes et heſſoiſes qui ſe trouvaient en Flandre. Autant ce projet pouvait convenir au roi d'Angleterre, autant convenait-il peu au roi de Pruſſe : il ne devait pas perdre de vue cet équilibre politique que pendant la guerre même ſon intérêt l'obligeait de maintenir entre les puiſſances belligérantes. Si la maiſon d'Autriche gagnait une ſupériorité décidée dans l'Empire ſur la maiſon de Bavière, la Pruſſe perdait ſon influence dans les affaires générales, il fallait donc empêcher que le roi d'Angleterre et la reine de Hongrie, aveuglés par les ſuccès auxquels ils devaient s'attendre, ne détrônaſſent l'empereur. La voie des repréſentations était la ſeule qui convînt au roi de Pruſſe; et ſe ſervant des argumens que peut employer un prince allemand, zélé pour ſa patrie et pour la liberté du corps germanique, il conjura le roi d'Angleterre de ne pas rendre, ſans des raiſons très-importantes, l'Empire le théâtre d'une guerre qui était près de s'allumer, et de ſe ſouvenir qu'il n'eſt point permis à un membre du corps germanique d'introduire, ſans la ſanction de la diète, des troupes étrangères dans ſa patrie. C'était tout ce que ce prince pouvait faire dans les conjonctures où il ſe trouvait : il ne pouvait pas compter ſur la France, qu'il avait indiſpoſée contre lui par la paix de Breslau : il ne pouvait ſe brouiller avec les Anglais, qui étaient les ſeuls garans qu'il eût de cette paix. Les choſes n'en étaient pas venues à une extrêmité aſſez grande pour replonger ſes Etats dans une nouvelle guerre; il fallait donc ſe contenter de la promeſſe du roi d'Angleterre, qui s'engagea de ne rien entreprendre, ni

contre

contre la dignité de l'empereur, ni contre ses Etats patrimoniaux.

Ce n'était pas avec les Anglais seuls qu'on négociait. Le roi avait entamé une autre négociation à Pétersbourg pour des intérêts qui le touchaient plus directement : il s'agissait d'obtenir de l'impératrice de Russie la garantie du traité de Breslau. Ce furent les Anglais et les Autrichiens qui s'y opposèrent de toutes leurs forces, quoique sous main. Les deux frères Bestuchew, ministres de l'impératrice, trouvèrent par les difficultés qu'ils firent naître le moyen d'accrocher continuellement la fin de cette affaire. La reine de Hongrie regardait la cession qu'elle avait faite de la Silésie comme un acte de contrainte, dont elle pouvait appeler avec le temps, en rejetant sur la nécessité ce que la rigueur des conjonctures l'avait forcée d'accepter. Les Anglais voulaient isoler le roi de Prusse et le priver de tout appui, pour l'avoir entièrement sous leur dépendance. De quelque façon que les princes cachent ces sortes de vues, il leur est bien difficile de les rendre impénétrables. Ce fut alors que la paix de Friedrichsham fut ratifiée entre la Russie et la Suède : la perte d'une partie inculte de la Finlande fut le moindre mal dont la Suède eut à se plaindre ; le despotisme que les Russes exercèrent à Stockholm, mit le comble à l'opprobre de cette nation ; un sujet de l'impératrice était considéré en Suède comme un sénateur romain du temps de César pouvait l'être dans les Gaules. Une nation malheureuse ne manque jamais d'ennemis. Les Danois voulurent profiter des calamités de la Suède. La diète de Stockholm était assemblée

pour ratifier la paix qui venait de se conclure avec la Russie et pour nommer un successeur au trône; le roi de Danemarck, dans le dessein d'unir les trois couronnes de la Suède, du Danemarck et de la Norvége sur la tête de son fils le prince royal, excita une rebellion dans la Carélie, souleva des prêtres, corrompit quelques bourgeois; mais il trouva tant de difficultés dans l'exécution de son plan, que ce plan avorta avant sa naissance. Les troupes danoises et suédoises s'assemblaient déjà sur les frontières; la diète de Stockholm s'empressait à trouver des secours; elle demanda les bons offices du roi de Prusse pour moyenner un accommodement avec ses voisins. Le roi s'intéressa pour eux, et le roi de Danemarck lui répondit qu'eu égard à ses exhortations il ne précipiterait pas les choses. Mais ce qui paraîtra presque incroyable, c'est que ces mêmes Suédois, qui venaient de faire une paix si déshonorante avec la Russie, implorèrent la protection de l'impératrice contre les Danois. Elisabeth la leur accorda et elle fit partir le général Keith sur des galères qui portaient 10,000 hommes de secours. Ce fut alors qu'à la faveur de ces troupes le prince de Holstein, évêque de Lubeck, fut élu au lieu du prince danois, successeur du vieux roi de Suède, landgrave de Hesse. Ainsi à peu-près dans le cours de la même année la Suède fut battue, protégée et enfin donnée au prince de Holstein par l'impératrice de Russie. Le sénat de Stockholm se consola de tant d'infortunes par des cruautés; il fit périr les généraux de Buddenbrock et de Lœwenhaupt sur l'échafaud. On les accusa de trahisons et de perfidies,

mais rien ne fut prouvé ; ils n'étaient coupables que d'ignorance et de trop de faibleſſe.

Mais il eſt temps de quitter ces ſcènes tragiques du Nord pour retourner au Sud, et voir ce qui ſe paſſa dans la Bohème après que les Français l'eurent abandonnée. La reine de Hongrie ſe rendit à Prague pour recevoir l'hommage de ce royaume, au recouvrement duquel ſa fermeté avait autant et plus contribué que la force de ſes armes. Le jour même de ſon couronnement elle apprit que le maréchal de Khevenhuller ayant marché de Scharding à Braunau, en avait chaſſé le général Minucci, qui commandait un corps de 7 à 8,000 Impériaux : les détails de cette affaire nous ſont parvenus par des officiers pruſſiens, qui firent cette campagne en qualité de volontaires avec les Autrichiens. M. de Khevenhuller s'avança vers Scharding, place ſituée ſur l'Inn, proche des frontières de l'Autriche ; ſes troupes, ſortant de leurs quartiers d'hiver, s'y rendirent par différentes routes. Malgré les précautions que cet habile officier prit de cacher ſes deſſeins, le maréchal de Seckendorff en fut informé, et il donna ordre à M. de Minucci de ſe retirer de Braunau. Ce général peu intelligent ne ſut ni diſpoſer ſa retraite pour obéir aux ordres de ſon chef, ni choiſir un terrain avantageux pour attendre l'ennemi et pour lui réſiſter. M. de Khevenhuller ſe trouva bientôt en préſence des Bavarois ; il trouva le front de Minucci inattaquable, ayant un profond ravin qui ſéparait les deux armées ; ſa droite était appuyée à Braunau, que l'on avait fortifié en hâte durant le dernier hiver. Mais autant ce poſte était

fort par sa droite et par son front, autant était-il faible sur sa gauche. M. de Khevenhuller s'en aperçut au premier coup-d'œil; il détacha M. de Berlichingen avec un gros de cavalerie, qui tourna les Impériaux, et prenant des chemins détournés, tomba sur cette aile qui était en l'air, tandis que Nadasti avec ses houfards attaqua les troupes de Minucci de front. Ce ne fut point une bataille; les Bavarois s'enfuirent sans s'être défendus; une partie de leur cavalerie se sauva dans Braunau, leur infanterie se réfugia sur les glacis de la ville. Minucci, la plus grande partie de ses troupes et la ville de Braunau se rendirent tout de suite à leur vainqueur; quelques débris de cette cavalerie prirent le chemin de Bourghausen, où les Impériaux avaient encore un corps de troupes. Les Français qui étaient à Osterhofen n'attendirent pas l'approche des Autrichiens. Le vieux Broglio, qui commandait cette armée avec les maréchaux de Maillebois et de Seckendorff, avait été vivement pressé par Seckendorff de prévenir l'ennemi et d'assembler ses troupes avant que M. de Khevenhuller fût en état de rien entreprendre; mais ce fut en vain. Ses ennemis prétendent même qu'il n'était pas fâché de voir le mauvais succès d'une guerre à laquelle le maréchal de Belle-Isle avait le plus contribué; d'autres soutiennent, avec plus d'apparence, qu'il avait des ordres de la cour de retourner en France et d'abandonner la Bavière. Quoi qu'il en soit, sa conduite sembla autoriser cette dernière opinion, et la cour ne lui témoigna aucun mécontentement à son retour. Les Autrichiens surent profiter de l'avantage qu'ils

avaient d'être en corps et d'agir contre des troupes ſéparées par bandes. Le prince de Lorraine arriva au camp, et ſans s'arrêter, délogea les Français de Deckendorff; tout plia devant lui: à meſure qu'il s'avançait, les troupes françaiſes recevaient ordre de ſe retirer. Quelques rivières aſſez conſidérables, qui ont leur ſource dans le Tyrol, qui traverſent la Bavière et vont ſe jeter dans le Danube, fourniſſent aux généraux qui veulent ſe défendre la facilité d'en diſputer les bords; mais le prince de Lorraine les paſſa ſans y trouver de réſiſtance. Broglio décampa de Straubingen, où il avait un gros magaſin, en y laiſſant une faible garniſon, qui fut ſacrifiée à l'ennemi. Un ſecours de 10,000 Français était déjà arrivé à Donawerth pour le joindre; ils devinrent les compagnons de ſa fuite; et malgré les plus fortes repréſentations de M. de Seckendorff, les Français l'abandonnèrent et ne s'arrêtèrent qu'à Strasbourg, où M. de Broglio donna un bal le jour de ſon arrivée, apparemment pour célébrer la campagne brillante qu'il venait de terminer. Le malheureux Seckendorff s'occupant à raſſembler les débris de ſes impériaux qui s'étaient ſi mal conduits à Braunau, les joignit au corps qui était à Bourghauſen et ſe retira en hâte ſur Munich, qu'il abandonna pour ſe joindre à l'armée françaiſe; mais aſſuré que ces troupes voulaient repaſſer le Rhin, il écrivit au maréchal de Broglio que comme les Français abandonnaient l'empereur, ce prince ſe voyait contraint de les abandonner de même et de chercher ſes ſuretés où il les trouverait. Auſſi-tôt il demanda au prince de Lorraine et à M. de Khevenhuller de convenir avec lui d'une ſuſpenſion

d'armes, dont il obtint l'équivalent; car les Autrichiens lui promirent de respecter les troupes impériales tant qu'elles occuperaient un territoire neutre de l'Empire. Les Autrichiens, aveuglés par leurs succès, méprisaient trop ces troupes pour vouloir les désarmer; ils volaient vers le Rhin, soutenus de la chimérique espérance de reconquérir la Lorraine. La prospérité est à la guerre souvent plus dangereuse que l'infortune; aux uns elle inspire une trop grande sécurité, et aux autres trop de témérité. Le plus grand général du monde serait celui qui, dans les diverses fortunes, conserverait un esprit égal et qui ne séparerait jamais l'activité de la prudence. Tandis que le prince de Lorraine s'acheminait vers le Rhin, l'Allemagne était inondée d'une nouvelle armée étrangère, qui sous prétexte de la protéger, concourait à sa ruine. Le roi d'Angleterre avait envoyé vers le bas Rhin ses troupes hanovriennes et anglaises sous le commandement du lord Stairs. George passa lui-même la mer et vint à Hanovre, pour se mettre ensuite à la tête de son armée. Le lord Stairs, qui était à Hœchst, risqua de passer le Mein; les Français qui l'épiaient, l'obligèrent d'abord à reprendre sa première position. Ce pas de clerc fit appréhender au roi d'Angleterre que son général trop fougueux par tempérament ne commît quelque imprudence plus forte, et il se hâta de prendre lui même le commandement de ses troupes. Ce corps était composé de 17,000 Anglais, 16,000 Hanovriens et 10,000 Autrichiens, ce qui fesait 43,000 combattans; 6,000 Hessois et quelques régimens hanovriens étaient encore en marche pour le joindre. Le lord Stairs avait agi avec si peu de

prudence, que les ſoldats manquaient de pain et les chevaux de fourrage. Pour ſubvenir à cet inconvénient, le roi vint ſe camper auprès d'Aſchaffenbourg; mais ce moyen ne ſuffit pas pour remédier à la négligence qu'on avait eue de ne pas amaſſer aſſez de vivres. Le Rhin pouvait fournir des ſecours, et le roi s'éloignant de cette rivière, ſe trouva plus reſſerré qu'auparavant par le Mein et par les Français qui gardaient l'autre bord, et ſur ſes derrières par les montagnes arides du Speshard: il ne s'aperçut que trop tôt de ſa faute. Le maréchal de Noailles affama le monarque anglais dans ſon camp, et comme il prévit qu'il ne pouvait y reſter que peu de jours, Noailles conçut un deſſein digne du plus grand capitaine. Il prit Dettingen, et fit conſtruire deux ponts ſur le Mein et préparer à côté des guets pour ſa cavalerie. Toutes ces choſes s'exécutèrent ſans que le roi d'Angleterre en eût vent: c'était le prélude de la bataille qui devait ſe donner bientôt. Pour en avoir une idée préciſe, il eſt bon de ſavoir que l'armée anglaiſe, affamée vers les ſources du Mein, ne pouvait trouver des ſubſiſtances qu'en prenant le chemin de Hanau. Sa gauche longeant toujours le Mein au ſortir de ces monticules, traverſait la petite plaine de Dettingen. M. de Noailles en conſéquence tenait un détachement tout prêt pour occuper Aſchaffenbourg au moment où les Anglais en ſortiraient. Il avait fait dreſſer tout le long du Mein des batteries maſquées dont il pouvait tirer à bout-portant ſur les colonnes des alliés en marche: la plus forte partie de ſon armée devait paſſer le Mein, pour ſe ranger derrière un ruiſſeau qui du Speshard coule

devant ce front et va se jeter dans le Mein ; ces troupes coupaient précisément le chemin de Hanau. Le roi d'Angleterre trouvait donc, à ce débouché, une armée en face et des batteries en flanc. Si le maréchal de Noailles avait aussi exactement exécuté ce projet, qu'il l'avait conçu avec sagesse, le roi d'Angleterre aurait été forcé, ou d'attaquer l'armée française dans un poste très-avantageux, pour s'ouvrir l'épée à la main le passage à Hanau, ou de se retirer par les déserts du Speshard, ce qui infailliblement aurait fait débander les troupes faute de subsistances. La faim chassa les Anglais d'Aschaffenbourg, comme Noailles l'avait prévu. Les troupes, qui avaient campé par corps, ne marchaient point par colonnes, mais se suivaient par distances, d'abord les Hanovriens, puis les Anglais et enfin les Autrichiens. Le roi était dans son carrosse auprès des troupes de Hanovre ; on l'avertit pendant la marche que son avant-garde était attaquée par un gros de cavalerie française, et bientôt après, que toute l'armée française avait passé le Mein et se trouvait en bataille vis-à-vis de lui. Le roi monte à cheval, il veut voir par lui-même. La canonnade des Français commence ; son cheval prend l'épouvante, et allait l'emporter au milieu des ennemis, si un écuyer ne se fût jeté en avant pour l'arrêter. George renvoya le cheval et combattit à pied à la tête d'un de ses bataillons anglais. Les troupes avaient un petit bosquet à passer ; ce qui leur donna le temps d'avertir les autres corps du danger qui les menaçait. Le duc d'Aremberg et M. de Neuperg accoururent avec leurs Autrichiens, et formèrent leur armée vis-à-vis de celle des Français, aussi bien que les circonstances

le permettaient. Le champ de bataille n'ayant que 1200 pas de front, obligea les alliés à se mettre sur 7 ou 8 lignes. Les Français ne leur laissèrent pas le temps de finir tranquillement leur disposition; la maison du roi les attaqua, perça quatre lignes de cavalerie, renversa tout ce qu'elle rencontra et fit des prodiges de valeur : elle aurait peut-être remporté l'honneur de cette journée, si elle n'avait pas sans cesse trouvé de nouvelles lignes à combattre. Ces attaques réitérées l'ayant mise en désordre, le régiment de Stirheim autrichien s'en aperçut et la fit reculer à son tour. Cela n'aurait pas fait perdre la bataille aux Français: la véritable cause ne doit s'attribuer qu'au mouvement imprudent de M. de Harcourt et de M. de Grammont. Ils étaient à la droite de l'armée avec la brigade des gardes françaises; ils quittent leur poste sans ordre et s'avisent de prendre en flanc la gauche des alliés qui tirait vers le Mein; par cette manœuvre ils empêchèrent leurs batteries, qui étaient au-delà du Mein et qui incommodaient beaucoup les alliés, de tirer. Les gardes françaises ne soutinrent pas la première décharge des Autrichiens; elles prirent la fuite d'une manière honteuse et se précipitèrent dans le Mein, où elles se noyèrent; d'autres portèrent le découragement et l'épouvante dans le reste de l'armée. Le prince Louis de Brunswic, qui servait dans les troupes autrichiennes, eut toutes les peines du monde à persuader au roi d'Angleterre de faire avancer les Anglais; ce furent cependant eux qui décidèrent les Français à la retraite et à repasser le Mein. Les Français plaisantèrent là-dessus. On appela cette

action *la journée des bâtons rompus*, parce que M. de Harcourt et M. de Grammont n'avaient attaqué que dans l'eſpérance d'obtenir le bâton de maréchal comme une récompenſe due à leur valeur ; on donna aux gardes françaiſes le ſobriquet de *canards du Mein :* on pendit une épée à l'hôtel de Noailles avec l'inſcription, *point homicide ne ſeras.* Sans doute que ce maréchal ne devait pas ſe tenir auprès de ſa batterie au-delà du Mein. S'il avait été préſent à l'armée, il n'aurait jamais permis aux gardes françaiſes d'attaquer ſi mal à propos, et ſi les troupes étaient demeurées dans leur poſte, jamais les alliés ne les y auraient forcés. Cette journée ne valut au roi d'Angleterre que des ſubſiſtances pour ſes troupes. Le canon des Hanovriens fut bien ſervi; quelques régimens de leurs troupes et quelques régimens autrichiens, ſur-tout celui de Stirheim, ſe diſtinguèrent. M. de Neuperg eut le plus de part au gain de cette bataille et fut bien ſecondé par le prince Louis de Brunſwic. Je ſais d'un officier qui ſe trouva ſur les lieux, que le roi d'Angleterre ſe tint pendant toute la bataille devant ſon bataillon hanovrien, le pied gauche en arrière, l'épée à la main et le bras étendu, à peu-près dans l'attitude où ſe mettent les maîtres d'eſcrime pour pouſſer la quarte: il donna des marques de valeur, mais aucun ordre relatif à la bataille. Le duc de Cumberland combattit avec les Anglais à la tête des gardes ; il ſe fit admirer par ſa bravoure et par ſon humanité : bleſſé lui-même, il voulut que le chirurgien pansât avant lui un priſonnier français criblé de coups. Les alliés ne pensèrent point à pourſuivre les Français, ils ne pensèrent qu'à trouver des ſubſiſtances dans

leur magafin de Hanau. Le vainqueur, après avoir foupé fur le champ de bataille, pourfuivit inceffamment fa route pour fe rapprocher de fes vivres. Ce qu'il y eut de fort extraordinaire, c'eft qu'après cette bataille gagnée le lord Stairs pria par un billet le maréchal de Noailles d'avoir foin des bleffés qui fe trouvaient fur le champ de bataille que les vainqueurs abandonnaient. Comme les alliés portaient tous des rubans verts fur leurs chapeaux, on attacha une branche de laurier à celui du roi, qui la porta fans fcrupule; ce font des misères, mais elles peignent les hommes. Cette victoire ne fit pas autant de plaifir au roi de Pruffe qu'en avait reffenti le roi d'Angleterre. Il était à craindre que le miniftère français, peu ferme, et découragé par une fuite de revers, ne facrifiât la gloire de Louis XV, et les intérêts de l'empereur, pour fe tirer des embarras toujours renaiffans qui l'environnaient. Pour éclairer les démarches des alliés, le roi fit partir le jeune comte Finck, fous prétexte de féliciter le roi d'Angleterre fur fa victoire, mais réellement pour veiller à la conduite du lord Carteret et pour découvrir les négociations qui pourraient s'entamer dans ce camp. Le prince de Heffe, Guillaume, frère du roi de Suède, était très-bien intentionné pour les intérêts de l'empereur. On fe fervit de fon canal pour faire parvenir au lord Carteret quelques propofitions d'accommodement tendantes à concilier la Bavière et l'Autriche; mais cet anglais ne fut pas affez fin pour diffimuler le fond de fes penfées, et l'on s'aperçut qu'il ne voulait point d'accommodement, que fon maître voulait la guerre, la reine de Hon-

grie le trône impérial pour son époux, et que les uns et les autres désiraient également la ruine du Bavarois. Le roi d'Angleterre abandonna bientôt le caractère de protecteur de l'Empire qu'il avait pris; un rôle d'emprunt est difficile à soutenir, on n'est jamais bien que soi-même. Il refusa avec fierté les dédommagemens que divers souverains lui demandaient pour le dégât que ses troupes avaient commis dans leur pays, et refusa de même le payement des denrées et des fourrages que ces princes lui avaient livrés. Il se servit d'une expression singulière dans une pièce qu'il fit imprimer pour éluder ces bonifications; il y dit: " que c'est le moins que „ les princes de l'Empire puissent faire que de dé„ frayer l'armée de leur libérateur et de leur sau„ veur; que cependant il aviserait à les payer selon „ que ces Etats se conduiraient envers lui. " Cette hauteur acheva d'aliéner les esprits. Le monarque le plus despotique ne s'exprime pas en termes plus impérieux. Le roi agissait par intérêt; Carteret était violent; ces sortes de caractères n'emploient que rarement des expressions modérées.

Pendant que tous ces événemens s'étaient passés sur le Mein, le prince de Lorraine poursuivait les Français jusqu'au bord du Rhin. Son armée était partagée en trois colonnes, tandis qu'elle s'avançait vers les frontières de l'Alsace, lui et le maréchal de Khevenhuller se rendirent à l'armée anglaise; ce qui était d'autant plus facile que M. de Noailles avait repassé le Rhin à Oppenheim. Le roi d'Angleterre voulut établir un concert moyennant lequel les mouvemens des deux armées seraient si bien compas-

fés les uns avec les autres, qu'ils tendraient au même but, qui était, felon le projet dont on convint, de reprendre la Lorraine. A cette fin le roi d'Angleterre devait paffer le Rhin à Maïence et fe porter en droiture en Alface, pour faciliter au prince de Lorraine les moyens de paffer le Rhin à Bâle, de prendre la Lorraine, et enfuite de diftribuer les troupes victorieufes en quartier d'hiver, tant en Bourgogne qu'en Champagne. Ces deffeins étaient vaftes, l'exécution répondit mal à leur grandeur. Le roi d'Angleterre, qui ne fe voyait arrêté par aucune difficulté, paffa le Rhin à Maïence et fe porta fur Worms. Le prince de Lorraine, moins heureux, fit paffer quelques troupes dans une île du Rhin et quelques Hongrois à l'autre bord; celles-là furent repouffées avec perte, l'île du Rhin fut abandonnée et ce prince traîna languiffamment dans le Brisgau la fin d'une campagne dont les commencemens avaient été fi brillans. Le camp de Worms devint alors par l'inaction des troupes le centre des négociations. Les Français fe fervirent de toutes fortes de voies pour tâter le terrain: ils firent des ouvertures au lord Carteret et hafardèrent quelques propos pour fonder le guet, et voir à quelles conditions on pourrait convenir de la paix. Les deffeins du roi d'Angleterre allaient beaucoup audelà de tout ce que la France pouvait lui offrir avec bienféance. Le roi George, qui favait que le roi de Pruffe était informé de fes pourparlers, voulut fe fervir de ces circonftances pour lui faire illufion. Il lui communiqua un projet de pacification, par lequel la France s'offrait d'affifter la reine de Hongrie dans la conquête de la Siléfie, à con-

dition que celle-ci reconnût l'empereur et le remît dans la paisible possession de la Bavière. Le lord Hindford se rendit en Silésie où le roi était alors, pour lui faire cette ouverture; mais c'était d'un air si empressé, qu'au lieu de convaincre ce prince de la vérité de la chose, on lui fit soupçonner que ces propositions de la France étaient fausses et controuvées. Les dispositions du roi d'Angleterre envers la Prusse étaient trop connues; sa mauvaise volonté se manifestait à l'égard du comte de Finck. Tout cela confirma le roi dans l'opinion que cette communication cordiale était un piége que lui tendait la politique rusée de Carteret; il répondit cependant au lord Hindford, qu'il était très-sensible aux marques d'amitié que le roi d'Angleterre lui donnait dans cette occasion, mais que comptant sur la bonne foi de la reine de Hongrie, sur la sagesse du roi George et sur sa garantie même, il était sûr que ces deux puissances n'entreraient jamais dans des vues aussi opposées à leurs engagemens, et dont l'accomplissement serait plus difficile à effectuer qu'on ne le pensait. Le ministre anglais ne s'attendait pas à cette réponse et ne put empêcher que son mécontentement n'éclatât sur son visage. Mais quelle apparence que le roi de France eût recours à un expédient aussi ridicule pour moyenner sa paix avec l'impératrice-reine, que celui de se plonger dans une nouvelle guerre et de se rendre lui-même l'artisan de la grandeur de la maison d'Autriche, que les intérêts permanens de son royaume l'obligeaient à rabaisser? N'était-il pas plus naturel de supposer que c'était une fable

inventée par le lord Carteret, pour indiſpoſer le roi de Pruſſe contre la France? Carteret ne pouvait-il pas raiſonner ainſi : le roi de Pruſſe eſt vif, il prend feu aiſément ; une ouverture pareille à celle que nous lui feſons, le tranſportera de colère; le lord Hindford en profitera en l'aigriſſant au point de le faire déclarer contre la France, et en ce cas nous aurons acheté ce ſecours à bon marché? Il faut avouer cependant que cet avis du lord Hindford était accompagné de détails ſi ſpécieux, qu'il méritait qu'on s'en éclaircît avant que de le rejeter tout-à-fait. Voici ces détails; un certain Hertzel, émiſſaire de la France, était venu chez l'électeur de Maïence pour inſinuer à ce prince les propoſitions qu'il voulait faire parvenir aux Anglais. Les intrigues des Autrichiens avaient fait élire ce comte d'Oſtein électeur de Maïence à la place de Schœnborn qui avait couronné Charles VII. C'était une créature des Autrichiens; il était de plus ſoudoyé par les Anglais, auxquels il s'était vendu ſans réſerve. On envoya le comte de Finck à Maïence pour éclaircir ce fait, et l'on mit tout en mouvement en France pour voir s'il y aurait moyen de pénétrer la vérité : toutes ces peines furent perdues. Peut-être que Hertzel avait tenu de lui-même des propos qui donnèrent lieu à cette hiſtoire; c'était un abyme de mauvaiſe foi; il aurait fallu un nouvel Oedipe pour expliquer ce myſtère.

Une négociation plus importante commençait à ſe lier alors. La cour de Verſailles ſe propoſait de faire entrer le roi de Sardaigne dans les intérêts de la France et de l'Eſpagne. Il ſubſiſtait à la vérité

un traité provifionnel entre Charles-Emanuel et Marie-Thérèfe, mais conçu avec tant d'ambiguité et en termes fi généraux, qu'on pouvait le rompre fans manquer de foi. La négociation des Français avançait à Turin et aurait pu fe conclure, fi les Français et les Efpagnols n'euffent pas trop marchandé fur de petits intérêts. Le lord Carteret fut informé de ce qui fe tramait à Turin. Il ne marchanda point : fes offres, aux dépens des Autrichiens, furpafsèrent celles des Français, et il l'emporta auprès du roi de Sardaigne. Par ce traité la reine de Hongrie lui cédait le Vigévanafc, le Tortonois et une partie du duché de Parme, et le roi de Sardaigne lui garantiffait tout ce qu'elle poffédait en Italie, s'engageant à la défendre de toutes fes forces. Ce traité fut ainfi arrangé et conclu à Worms. La cour de Vienne était outrée des ceffions que les Anglais l'obligeaient de faire fans ceffe : on y envifageait les Anglais comme de plaifans garans de la pragmatique fanction, qui l'ébréchaient fans ceffe. Le roi de Pruffe jugea cette difpofition favorable pour infpirer aux Autrichiens des fentimens plus pacifiques; il leur fit repréfenter que le rôle qu'ils jouaient en Europe ne leur était pas convenable; que fi l'empereur paffait pour la marionnette de Louis XV, ils paffaient eux pour être celle de George II, et que la paix était pour eux le feul moyen de fe tirer de la tutelle de l'Angleterre. Ces repréfentations les piquèrent d'autant plus que les faits étaient véritables; mais cela n'empêcha pas que l'efpoir de conquérir la Lorraine ne les entrainât à pourfuivre

leurs

leurs mefures. Le roi de Pruffe voulait la paix; il prêchait la modération à toutes les puiffances; il tâchait d'adoucir les unes et d'arrêter les autres. C'était beaucoup que d'empêcher qu'on ne jetât de l'huile dans le feu, il fe ferait éteint à la fin faute d'aliment. Mais les meilleures intentions ne s'accompliffent pas toujours. Les guinées anglaifes commençaient à mettre en fermentation la république de Hollande. Ceux qui étaient du parti d'Orange voulaient la guerre; les vrais républicains voulaient le maintien de la paix. La force des guinées l'emporta enfin fur l'éloquence des meilleurs citoyens, et les Provinces-Unies époufèrent les intérêts de la reine de Hongrie qui leur étaient étrangers, et les deffeins de Carteret qu'ils ignoraient : ils envoyèrent (*) 20,000 hommes pour renforcer l'armée de Worms, dont 14,000 la joignirent et le refte fe débanda.

Le maréchal de Noailles, après avoir paffé une partie de cette campagne derrière le Speyerbach, abandonna cette pofition pour fe rapprocher de Landau, et fe trouver à portée de joindre le maréchal de Coigni qui avait pris le commandement des troupes du vieux Broglio, en cas que le prince de Lorraine forçat le paffage du Rhin et pénétrât en Alface. Le roi George fuivit les Français jufqu'au Speyerbach, où il termina les opérations de cette campagne, après avoir fait rafer les lignes que les Français avaient fait conftruire fur fes bords. Il retourna à Hanovre, et les troupes prirent des quartiers dans le Brabant et dans l'évêché de Munfter.

(*) Août.

George, pendant ſon ſéjour à Hanovre, maria ſa fille Marie avec le prince royal de Danemarck; après quoi il prit le chemin de Londres, pour y faire à ſon parlement, dans une harangue pompeuſe, le récit de ſes exploits. Pour ſe convaincre du peu de ſuite qu'il y a dans les actions des hommes, il n'y a qu'à faire l'analyſe de cette campagne. On aſſemble une armée ſur le Mein, ſans pourvoir à ſes ſubſiſtances : la faim et la ſurpriſe obligent les alliés à ſe battre; ils ſont vainqueurs des Français; ils paſſent le Rhin; ils vont à Worms : le Speyerbach les arrête, ſans qu'ils trouvent des expédiens pour en dépoſter les ennemis; ils avancent enfin ſur le Speyerbach, que M. de Noailles leur abandonne, et ils ne reçoivent les ſecours des Hollandais que pour prendre des quartiers d'hiver dans le Brabant et dans la Weſtphalie. Rien n'eſt conſéquent dans cette conduite; elle reſſemble à l'opération d'un chimiſte qui, cherchant la pierre philoſophale, trouve une couleur dont il pouvait ſe paſſer. Ce n'eſt point dans l'intention de critiquer la conduite du roi d'Angleterre que nous feſons ces réflexions, car bien d'autres généraux en ont fait autant; mais ſeulement pour convaincre les lecteurs que l'eſpèce humaine n'eſt pas auſſi raiſonnable qu'on voudrait le perſuader. Le peu de ſuccès qu'eurent les Autrichiens et les Anglais, dans cette campagne de 1743, donna aux Français le temps de ſe reconnaître et de prendre quelques meſures. Ils avaient à la vérité perdu la Bavière; mais leur amour-propre était flatté d'avoir empêché leurs ennemis de paſſer le Rhin et de pénétrer en Alſace. Si la fortune changea ſouvent de

parti dans cette guerre, l'intérêt ne changea pas moins la politique des ſouverains. Nous avons dit que le roi de Sardaigne avait ſigné le traité de Worms. Ce traité fut publié dans le temps même qu'il négociait encore avec la France et l'Eſpagne, et qu'on s'attendait à Verſailles à recevoir d'un jour à l'autre des nouvelles de la concluſion du traité. Les miniſtres de Louis XV ne furent pas les maîtres de diſſimuler leur reſſentiment, et trouvant dans la conduite du roi de Sardaigne des marques de duplicité et de mépris, ils éclatèrent. Le miniſtre de France fut inceſſamment rappelé de Turin; un corps de 10,000 hommes de troupes françaiſes ſe joignit au marquis de la Mina, qui commandait ſous don Philippe dans la rivière de Gènes. La Mina, pour forcer les paſſages du Piémont, tenta de pénétrer par Château-Dauphin, mais le roi de Sardaigne l'avait prévenu; il s'y était retranché et occupait deux forts qui ſont ſur des collines à droite et à gauche du paſſage. Les Sardes défendirent ſi vigoureuſement cette gorge, que les Français et les Eſpagnols, repouſſés de tous côtés, ſe retirèrent en Dauphiné, après avoir perdu 6,000 hommes dans cette expédition infructueuſe. La facilité qu'eut la cour de Vienne à faire entrer le roi de Sardaigne dans ſon alliance, lui perſuada qu'elle pourrait ſe procurer un avantage ſemblable en Ruſſie, pour fortifier par ſon aſſiſtance ce qu'elle appelait la bonne cauſe. La France le ſut et renvoya le marquis de la Chétardie à Péters-bourg pour s'oppoſer aux deſſeins de ſes ennemis. Cet envoyé qui, par ſon adreſſe, avait placé Eliſabeth ſur le trône, compta de recevoir dans

ſa miſſion des marques de reconnaiſſance de cette cour; il n'en emporta que des témoignages d'ingratitude. Ce pays était en grande fermentation. Tant de ſouverains dépoſés avaient indiſpoſé ceux des grands qui avaient tenu à leur fortune; il ne manquait qu'un chef à la rebellion pour la faire éclater. Les puiſſances qui voulaient à toute force des ſecours de la Ruſſie et qui ne pouvaient les obtenir, profitèrent de ces germes de mécontentement qui commençaient à fermenter, pour tramer contre l'impératrice une conſpiration qui, par bonheur pour cette princeſſe, fut découverte. Pour développer cette dangereuſe intrigue, il faut ſe rappeler que la cour de Vienne avait vu avec chagrin la cataſtrophe qui perdit le prince Antoine de Brunſwic et ſon épouſe: c'était aſſez que la France eût travaillé à cette révolution pour la rendre odieuſe, d'autant plus qu'il était à préſumer que l'impératrice Eliſabeth n'oublierait pas le ſervice que la France lui avait rendu, et marquerait plus de prédilection pour cette puiſſance que pour l'Autriche, ſur-tout à cauſe de la proche parenté de la reine de Hongrie avec la famille detrônée. Cette ſuppoſition était ſuffiſante pour que le miniſtre de Vienne ſe crût en droit de tout entreprendre pour travailler à la ruine de l'impératrice de Ruſſie. Le marquis de Botta Adorno, envoyé de la reine de Hongrie à Pétersbourg, avait des inſtructions ſecrètes pour ourdir cette trame: il était dans cette cour comme un levain qui aigriſſait les eſprits de ceux qu'il fréquentait; il excita des femmes et s'aſſocia avec des perſonnes de tout rang et de tout caractère: il ajouta la calomnie à la trahiſon, en

aſſurant de la protection du roi de Pruſſe ceux qui travailleraient pour ſon beau-frère et pour ſon neveu le jeune empereur détrôné. L'intention du marquis de Botta, en ſe ſervant du nom du roi dans cette intrigue, était de brouiller ce prince avec la Ruſſie, en cas que la conjuration fût découverte. Elle le fut effectivement; mais le knout apprit à l'impératrice de Ruſſie que Botta en était l'auteur. La choſe ſe découvrit par un ruſſe étourdi et plein de vin, qui tint quelques propos ſéditieux dans un des cafés de Pétersbourg. Il fut arrêté par la police: lui et ceux de ſes complices qu'on arrêta, avouèrent tout par la crainte des tourmens. On arrêta 40 perſonnes à Moſcow, dont la dépoſition fut ſemblable à celle des premiers. La comteſſe Beſtuchew eut la langue coupée, la femme d'un Beſtuchew, frère du miniſtre, fut reléguée en Sibérie, et un grand nombre de perſonnes durent les jours infortunés qu'elles paſsèrent dans la ſuite, aux ſéductions du marquis de Botta. Ce miniſtre avait eu la précaution de ſe faire relever par un nouveau miniſtre avant que la conjuration éclatât, pour ne point expoſer ſa perſonne et ſon caractère, au cas que les choſes ne réuſſiſſent point. Il était accrédité à la cour de Berlin lorſque la conjuration ſe découvrit. Le roi ayant appris ce qui ſe paſſait en Ruſſie, lui fit défendre la cour, et il ſe joignit à l'impératrice de Ruſſie pour en demander ſatisfaction à la reine de Hongrie, parce que Botta avait également offenſé l'impératrice et le roi de Pruſſe. Ce qu'il y avait d'odieux dans la conduite de Botta rejaillit en partie ſur ſa cour. Si les Français donnèrent l'exemple d'une ſemblable entrepriſe, les Autrichiens

ne devaient pas les imiter. Que deviendrait la fureté publique et celle des rois mêmes, fi l'on ouvrait la porte aux rebellions, aux empoifonnemens, aux affaffinats. Quelle jurifprudence peut autorifer de telles entreprifes? La politique n'a-t-elle pas des voies honnêtes dont elle peut fe fervir, et faut-il perdre tous les fentimens de probité et d'honneur pour des vues d'intérêt qui même font trompeufes? Il eft fâcheux que dans ce XVIIIme. fiècle, plus humain, plus éclairé que ceux qui l'ont précédé, la France et l'Autriche ayent de femblables reproches à fe faire.

La reine de Hongrie n'avoua ni ne défavoua fon miniftre. Cette fauffe démarche de la cour de Vienne pouvait fournir à celle de Berlin les moyens de s'unir plus étroitement avec celle de Pétersbourg. Le roi en écrivit à M. de Mardefeld, fon miniftre auprès de l'impératrice. Cet habile négociateur effaya de donner plus d'étendue au traité qui fubfiftait entre les deux puiffances. Après bien des longueurs, il ne put obtenir qu'une garantie affez vague des Etats pruffiens, conçue en termes fi ambigus, qu'il ne valait pas la peine de l'avoir. Quoique ce traité n'eût aucune force, il pouvait en impofer aux cours mal intentionnées à l'égard de la Pruffe: pour faire illufion, un ftras vaut un diamant. C'était le comte Beftuchew qui diffuadait l'impératrice de conclure une alliance plus intime avec le roi de Pruffe. M. de la Chétardie, mécontent de ce miniftre, travaillait à le déplacer; M. de Mardefeld fut autorifé à le feconder: l'expérience de Mardefeld ne put rien contre l'étoile de Beftuchew. Nous nous réfervons

à parler plus amplement dans la ſuite de cet ouvrage de toutes les intrigues des miniſtres à la cour de Ruſſie. Les cours étrangères intriguaient également à Berlin. Les Anglais ne quittaient pas leur projet d'engager inſenſiblement le roi dans la guerre qu'ils feſaient à la France ; et les Français déſiraient qu'il vînt à leur ſecours et les aſſiſtât par quelque diverſion. Sur ces entrefaites Voltaire arriva à Berlin. Comme il avait quelques protecteurs à Verſailles, il crut que cela ſuffiſait pour ſe donner les airs de négociateur. Son imagination brillante s'élançait ſans retenue dans le vaſte champ de la politique. Il n'avait point de lettre de créance, et ſa miſſion devint un jeu, une ſimple plaiſanterie.

Dans cette paix dont jouiſſait la Pruſſe, deux objets intéreſſans lui étaient toujours préſens, le ſoutien de l'empereur, et la paix générale. Pour ce qui regardait l'empereur, comme la France l'avait abandonné, le ſeul moyen qu'il y eût pour le ſoutenir, était de former, comme nous l'avons dit, une ligue des princes de l'Allemagne, qui levaſſent l'étendard pour ſecourir le chef de l'empire germanique. On avait déjà eſſayé d'inſpirer ces ſentimens aux ſouverains de l'Allemagne, mais en vain. Le roi, pour eſſayer par de nouveaux efforts s'il ne pourrait pas les déterminer à ce que leur intérêt et la gloire demandaient d'eux, entreprit lui-même de s'aboucher avec quelques-uns d'entr'eux. Sous prétexte de rendre viſite aux margraves de Bareuth et d'Anſpach ſes ſœurs, il ſe rendit dans l'Empire ; il pouſſa même juſqu'à Hohen-Oettingen, feignant la curioſité de voir les débris de l'armée bavaroiſe ; mais

dans le fond pour délibérer avec le maréchal de Seckendorff ſur les reſſorts qu'on pourrait mettre en jeu pour aſſiſter l'empereur. Toutes les tentatives, toutes les repréſentations, toutes les raiſons furent inutiles. Les enthouſiaſtes de la maiſon d'Autriche ſe ſeraient ſacrifiés pour elle, et ceux qui étaient attachés à l'empereur étaient ſi intimidés par tant de revers qui accablaient ce prince, qu'ils croyaient perdre leurs Etats au moment même où ils ſe réſoudraient à le ſecourir. La ducheſſe douairière de Wirtemberg ſe trouvait alors à Bareuth; elle déſira que le roi lui rendît ſes fils, dont elle lui avait confié l'éducation. Le roi jugea qu'il ſerait plus décent que ces princes partiſſent ſous de plus favorables auſpices; pour cet effet, il obtint de l'empereur une diſpenſe d'âge avant le terme ordinaire. C'était un moyen d'attacher ces jeunes princes aux intérêts de la France et de la Bavière.

En penſant à la politique, le roi ne négligeait pas le gouvernement intérieur de ſes Etats. Les fortifications de la Siléſie avançaient à vue d'œil. On fit le grand canal de Plauen pour abréger la communication de l'Elbe à l'Oder. On avait creuſé le port de Stettin et rendu navigable le canal de la Swine. Des manufactures de ſoie s'élevèrent; l'inſecte qui produit cette matière précieuſe, devint une ſource nouvelle de richeſſes pour les habitans de la campagne, et l'on ouvrit toutes les portes à l'induſtrie. L'académie des ſciences fut renouvelée; les Euler, les Lieberkuhn, les Pott, les Marggraf en devinrent les ornemens. M. de Maupertuis, ſi célèbre par ſes connaiſſances et par ſon voyage de

Laponie, devint le président de cette compagnie. Ainsi finit l'année 1743. Toute l'Europe était en guerre, tout le monde intriguait. Les cabinets des princes agissaient avec plus d'activité que les armées. La guerre avait changé de cause. Il ne s'agissait au commencement que du soutien de la maison d'Autriche; et alors, que de ses projets de conquête. L'Angleterre commençait à gagner un ascendant dans la balance des pouvoirs, qui ne pronostiquait que des malheurs à la France; la fermeté de l'impératrice-reine dégénérait en opiniâtreté, et la générosité apparente du roi d'Angleterre en vil intérêt pour son électorat. Mais la Russie demeurait encore en paix. Le roi de Prusse, toujours occupé à tenir en équilibre les puissances belligérantes, se flattait d'y parvenir, soit par des insinuations amicales, soit par des déclarations plus fortes, soit même par quelque ostentation. Mais que sont les projets des hommes! L'avenir leur est caché; ils ignorent ce qui doit arriver le lendemain, comment pourraient-ils prévoir les événemens que l'enchaînement des causes secondes amènera dans six mois? Les conjonctures les forcent souvent d'agir malgré leur volonté. Dans ce flux et reflux de la fortune, la prudence ne peut que s'y prêter, agir conséquemment, ne point perdre son système de vue; mais jamais elle ne pourra tout prévoir.

CHAPITRE IX.

Des négociations de l'année 1744 et de tout ce qui précéda la guerre que la Pruſſe entreprit contre la maiſon d'Autriche.

Les affaires de l'Empire s'embrouillaient de plus en plus. Les ſuccès des Autrichiens feſaient éclater leur ambition. Il n'était plus douteux qu'ils ne vouluſſent détrôner l'empereur; le roi d'Angleterre travaillait ſourdement au même but. La faibleſſe de Charles VII et l'énormité des prétentions de la reine de Hongrie avertiſſaient ſur-tout les princes amoureux de leur liberté, qu'ils ne feraient pas long-temps ſpectateurs d'une guerre où leur intérêt et leur gloire exigeaient de ne pas laiſſer prendre le deſſus aux anciens ennemis de la liberté germanique. A ces conſidérations générales il s'en joignait de plus fortes pour le roi de Pruſſe. Ni la reine de Hongrie, ni le roi d'Angleterre ne ſavaient aſſez bien diſſimuler leur mauvaiſe volonté; elle ſe manifeſtait en toute rencontre. Marie-Thérèſe ſe plaignant au roi George des ceſſions qu'il l'obligeait de faire, ſur-tout de celle de la Siléſie, George lui répondit: " Madame, ce qui eſt bon à prendre, „ eſt bon à rendre. " Cette anecdote eſt certaine, et l'auteur a vu la copie de cette lettre. Enfin l'on ſavait que l'Angleterre et l'Autriche ſe propoſaient de forcer la France à faire ſa paix, de manière que la garantie de la Siléſie n'y fût pas inſérée. Qu'on ajoute à ces choſes la conduite du marquis de Botta

à Pétersbourg, et il paraîtra clair que le roi de Pruffe n'avait pas tort d'être fur fes gardes, et de fe préparer même à la guerre, fi la néceffité la rendait indifpenfable. Comme le roi s'était toujours défié des ennemis avec lefquels il avait fait la paix, il avait eu une attention particulière à fe préparer à tout événement. Une bonne économie avait en quelque manière réparé les brèches de la dernière guerre, et l'on avait amaffé des fommes qui pouvaient fuffire, en les employant avec prudence, aux frais de deux campagnes. A la vérité les fortereffes étaient plutôt ébauchées qu'en état de défenfe; mais les augmentations dans l'armée étaient achevées, les munitions de guerre et de bouche amaffées pour une campagne. En un mot, l'acquifition de la Siléfie ayant donné de nouvelles forces à l'Etat, la Pruffe était capable d'exécuter avec vigueur les deffeins de celui qui la gouvernait. Il reftait à prendre des mefures pour ne rien appréhender de fes voifins, fur-tout pour fe conferver le dos libre, fi l'on fe propofait d'agir d'un autre côté. De tous les voifins de la Pruffe l'empire de Ruffie mérite le plus d'attention, comme le plus dangereux: il eft puiffant, et il eft voifin. Le roi appréhendait moins le nombre de fes troupes que cet effaim de Cofaques et de Tartares qui brûlent les contrées, tuent les habitans ou les emmènent en efclavage; ils font la ruine des Etats qu'ils inondent. D'ailleurs à d'autres ennemis on peut rendre le mal pour le mal, ce qui devient impoffible à l'égard de la Ruffie, à moins d'avoir une flotte confidérable pour protéger et nourrir l'armée qui dirigerait fes opérations fur Pétersbourg même. Dans la vue de fe

concilier l'amitié de la Ruffie, le roi mit tout en œuvre pour y parvenir; il pouffa même fes négociations jufqu'en Suède. L'impératrice Elifabeth fe propofait alors de marier le grand-duc fon neveu, afin de s'affurer d'une lignée. Quoique fon choix ne fût pas fixé, fon penchant la portait à donner la préférence à la princeffe Ulrique, fœur du roi. La cour de Saxe avait deffein de donner la princeffe Marianne, feconde fille d'Augufte, au grand-duc pour gagner du crédit à la faveur de cette alliance auprès de l'impératrice. Le miniftre de Ruffie, dont la vénalité aurait mis fa maîtreffe à l'enchère, s'il avait trouvé quelqu'un d'affez riche pour la lui payer, vendit aux Saxons un contrat de mariage précoce. Le roi de Pologne le paya, et n'eut que des paroles pour fon argent. Rien n'était plus contraire au bien de l'Etat de la Pruffe que de fouffrir qu'il fe formât une alliance entre la Saxe et la Ruffie, et rien n'aurait paru plus dénaturé que de facrifier une princeffe du fang royal pour débufquer la faxonne. On eut recours à un autre expédient. De toutes les princeffes d'Allemagne en âge de fe marier, aucune ne convenait mieux à la Ruffie et aux intérêts pruffiens que la princeffe de Zerbft. Son père était maréchal des armées du roi, et fa mère princeffe de Holftein, fœur du prince fucceffeur au trône de Suède, et tante du grand-duc de Ruffie. Nous n'entrons pas dans les détails minutieux de cette négociation; il fuffit de favoir qu'il fallut employer plus de peine pour lui faire prendre de la confiftance, que s'il fe fût agi de la chofe du monde la plus importante. Le père de la princeffe même

y répugnait: luthérien comme on l'était du temps de la réforme, il ne voulut consentir à voir sa fille se faire schismatique, qu'après qu'un prêtre plus traitable lui eût démontré que la religion grecque était à peu-près la même que la luthérienne. En Russie M. de Mardefeld cacha si bien au chancelier Bestuchew les ressorts qu'il mettait en jeu, que la princesse de Zerbst arriva à Pétersbourg au grand étonnement de l'Europe, et que l'impératrice la reçut à Moscow avec de sensibles marques de satisfaction et d'amitié. Tout n'était pas applani; il restait encore une difficulté à vaincre; c'était que les jeunes promis étaient parens au degré de cousinage. Pour lever cet empêchement, on gagna les popes et les évêques, qui décidèrent que ce mariage était très-conforme aux lois de l'église grecque. Le baron de Mardefeld, non content de ce premier succès, entreprit de transférer la prison de la famille malheureuse, de Riga dans quelqu'autre lieu de la Russie, et il y réussit. La sureté de l'impératrice demandait qu'elle éloignât du voisinage de Pétersbourg ces personnes, qu'une révolution avait fait descendre du trône et qu'une autre révolution pouvait y replacer. On les mena au-delà d'Archangel, dans un lieu si barbare, que le nom même en est inconnu. Dans le temps que nous écrivons ces mémoires, le prince Antoine-Ulric de Brunswic s'y trouve encore. M. de Mardefeld et le marquis de la Chétardie, qui se crurent forts après l'arrivée de la princesse de Zerbst, voulurent couronner l'œuvre en fesant renvoyer le grand chancelier Bestuchew, ennemi de la France par caprice et attaché à l'Angle-

terre. C'était un homme ſans génie, peu habile dans les affaires, fier par ignorance, faux par caractère, double même avec ceux qui l'avaient acheté. Les intrigues de ces miniſtres eurent aſſez d'influence pour ſéparer les deux frères. Le grand maréchal Beſtuchew fut envoyé à Berlin en qualité de miniſtre plénipotentiaire de la Ruſſie; mais le chancelier, trop bien ancré à la cour, ſe ſoutint contre tous les aſſauts qu'on lui donna. M. de Mardefeld fut aſſez habile pour ne point paraître mêlé dans ces intrigues. M. de la Chétardie, moins prévoyant, s'y montra à découvert. Dès-lors, ſans que la cour eût d'égard pour ſon caractère ni pour les ſervices qu'il avait rendus, on l'obligea de quitter la Ruſſie avec précipitation, et d'une manière peu honorable. Après que l'impératrice ſe fut déterminée au choix de la princeſſe de Zerbſt pour le mariage du grand-duc, on eut moins de peine à la faire conſentir à celui de la princeſſe de Pruſſe Ulrique avec le nouveau prince royal de Suède. C'était ſur ces deux alliances que la Pruſſe fondait ſa ſureté. Une princeſſe de Pruſſe près du trône de Suède ne pouvait être l'ennemie du roi ſon frère, et une grande-ducheſſe de Ruſſie, élevée et nourrie dans les terres pruſſiennes, devant au roi ſa fortune, ne pouvait le deſſervir ſans ingratitude. Quoiqu'on ne pût alors rendre l'alliance de la Ruſſie plus ſolide, ni remplacer le chancelier Beſtuchew par un miniſtre mieux intentionné, on eut recours à d'autres moyens pour ouvrir un cœur à portes de fer : ce fut-là la rhétorique dont M. de Mardefeld ſe ſervit juſqu'à l'année 1745, pour tempérer la mauvaiſe volonté d'un homme auſſi mal diſpoſé. Tous

ces faits que nous venons de détailler, montrent bien que le roi de Pruſſe n'avait pas parfaitement réuſſi dans ſes intrigues, et que ce qu'il put obtenir de la Ruſſie ne répondait pas entièrement à ſes eſpérances. C'était toujours beaucoup que d'avoir aſſoupi pour un temps la mauvaiſe volonté d'une puiſſance auſſi dangereuſe ; et qui gagne du temps a tout gagné. On fit encore un eſſai pour une aſſociation des princes de l'Empire. On pouvait compter ſur le landgrave de Heſſe, ſur le duc de Wirtemberg, ſur l'électeur de Cologne et l'électeur Palatin ; on avait ébranlé l'évêque de Bamberg : mais il fallait acheter leur aſſiſtance ; point d'argent, point de prince d'Allemagne. La France ne voulut point conſentir aux ſubſides qu'il lui en eût coûté, et la choſe manqua une troiſième fois. Il aurait été à ſouhaiter qu'on eût pu s'entendre avec la cour de Saxe ; mais on y rencontra plus d'obſtacles que partout ailleurs. Le roi de Pologne était mécontent de ce que la paix de Breslau ne l'avait pas mis en poſſeſſion de la Moravie ; il croyait conquérir des provinces à coups de plume. Il était jaloux de ce que la maiſon de Brandebourg avait acquis la Siléſie et de ce qu'il n'avait rien gagné à cette guerre : il croyait ſes prétentions ſur la ſucceſſion de Charles VI les mieux fondées : il enviait la couronne impériale à l'électeur de Bavière et déteſtait les Français, qu'il accuſait de l'avoir trompé. Des diſpoſitions auſſi favorables n'échappèrent pas à la cour de Vienne. Ce négociateur féminin, la vieille demoiſelle Kling, était toujours à Dresde ; elle ménagea ſi bien l'eſprit du roi, de la reine, du comte *** et

du confesseur, qu'elle les amena à la résolution de s'allier avec la reine de Hongrie. Bientôt la négociation ne rencontra plus d'obstacles. On conclut une alliance défensive entre l'Autriche, l'Angleterre et la Saxe, dont les articles secrets furent signés à Varsovie. Les parties contractantes se gardèrent bien de les publier. Cela n'empêcha pas que le roi de Prusse ne s'en procurât une copie; et comme ce traité fut une des causes principales de la guerre que le roi déclara dans la suite à la reine de Hongrie, il sera nécessaire que nous en rapportions quelques articles qui justifieront aux yeux de la postérité la guerre qu'elles produisirent. Art. 2. "Pour „ cet effet les alliés s'engagent derechef à une „ garantie toute expresse de tous royaumes, Etats, „ pays et domaines qu'ils possèdent actuellement „ *ou doivent posséder en vertu du traité d'alliance fait à* „ *Turin en* 1703, des traités de paix d'Utrecht et „ de Bréda, du traité de paix et d'alliance commu„ nément appelé la quadruple alliance, du traité de „ pacification et d'alliance conclu à Vienne le 10 „ mars 1731, de l'acte de garantie donné en consé„ quence et passé en loi de l'Empire le 11 février „ 1732, de l'acte d'accession signé pareillement en „ conséquence à la Haye le 20 février 1732, du traité „ de paix signé à Vienne le 18 novembre 1738, de „ l'accession qui y a été faite et signée à Versailles le „ 3 février 1739; tous lesquels traités sont pleine„ ment rappelés et confirmés ici, autant qu'ils peu„ vent concerner les alliés, et qu'ils n'y ont pas „ dérogé spécialement par le présent traité." Quiconque lit cet article avec impartialité, doit y trouver

le

le germe d'une alliance offenſive préparée contre le roi de Pruſſe. La reine de Hongrie ſe fait garantir des Etats qu'elle poſſédait du temps de ces traités allégués et qu'elle a perdus par la ſuite. Si cette princeſſe et le roi d'Angleterre avaient agi de bonne foi, ne devaient-ils pas rappeler également dans cette alliance le traité de Breslau ? Si nous dépouillons cet article du ſtyle énigmatique dont il eſt enveloppé, on y voit une garantie formelle des Etats que l'impératrice-reine doit poſſéder conformément à la pragmatique Sanction, et par conſéquent de la Siléſie. Mais l'article 13 de ce traité de Worms, auquel le roi de Pologne avait accédé, explique même les moyens dont la cour de Vienne ſe ſervira pour récupérer ſes provinces perdues; le voici : Art XIII. « Et auſſi-tôt que l'Italie ſera délivrée d'ennemis et „ hors de dangers apparens d'être envahie derechef, „ non-ſeulement ſa Majeſté la reine de Hongrie „ pourra en retirer une partie de ſes troupes, mais „ ſi elle le demande, le roi de Sardaigne lui fournira „ ſes propres troupes pour les employer à la ſureté „ des Etats de ſa Majeſté la reine en Lombardie, „ afin qu'elle puiſſe ſe ſervir d'un plus grand nom- „ bre des ſiennes *en Allemagne*; tout comme à la „ réquiſition du roi de Sardaigne, la reine de Hon- „ grie fera paſſer ſes troupes dans les Etats dudit „ roi, s'il le fallait pour en défendre les paſſages „ qu'une armée ennemie entreprendrait de forcer, „ et pour délivrer d'ennemis tous les Etats du roi de „ Sardaigne et les mettre hors de danger d'être en- „ vahis derechef. » Voilà donc la reine de Hongrie qui veut retirer ſes troupes d'Italie pour les

employer en Allemagne. Contre qui fera-ce ? Contre la Saxe ? elle a fait une alliance avec le roi, électeur de ce pays. Contre la Bavière ? elle a si bien humilié l'empereur, qu'elle possède son patrimoine. Ce ne peut donc être que contre le roi de Prusse qu'elle médite une nouvelle guerre. Le roi d'Angleterre, selon les engagemens qu'il avait pris par le traité de Breslau, devait communiquer fidèlement à celui de Prusse tous les traités qu'il ferait. Il se garda bien de rien dire de celui-ci. La raison en était claire. Ce qui s'était forgé à Worms et ce qui fut ratifié à Turin et à Varsovie, renversait tout ce que le roi d'Angleterre même avait stipulé par le traité de Breslau. Ces nouvelles alliances furent communiquées aux Etats généraux, et ce fut de la Haye qu'on apprit ce qui en fesait la teneur. Selon les règles de la saine politique, les cours de Vienne et de Londres n'auraient pas dû démasquer si vîte leurs desseins. Ces cours avaient encore les armes à la main et combattaient contre la France et l'Espagne, de la Lombardie au Rhin et même en Flandre. Ne pouvait-on pas prévoir, à moins que le roi de Prusse ne fût devenu entièrement stupide, qu'il n'attendrait pas de sang-froid qu'on prît des mesures pour l'accabler, et que plutôt il ferait les derniers efforts pour prévenir les desseins de ses ennemis ? Il est évident que la Prusse ne trouvait plus de sureté dans la paix de Breslau ; il fallait donc en chercher ailleurs. La situation était critique. Il fallait, ou que le roi s'abandonnât au hasard des événemens, ou qu'il prît un parti violent, sujet aux plus grandes vicissitudes. Les ministres représentaient à ce prince,

que quiconque ſe trouve bien, ne doit pas ſe mouvoir; que c'eſt une mauvaiſe aſſertion en politique de faire la guerre pour l'éviter, et qu'il fallait tout attendre du bénéfice du temps. Le roi leur répondait que leur timidité les aveuglait; que c'était une grande imprudence de ne pas prévenir à temps un malheur, quand on a les moyens de s'en garantir: qu'il ſentait qu'en feſant la guerre il expoſait ſa nobleſſe, ſes ſujets, ſon Etat et ſa perſonne à des haſards inévitables; mais que cette criſe demandait une déciſion, et qu'en pareils cas le plus mauvais parti était celui de n'en prendre aucun.

Pour voir d'un coup-d'œil les raiſons que le roi crut avoir de déclarer la guerre à la reine de Hongrie et les raiſons que lui oppoſaient ſes miniſtres, nous ferons uſage d'un mémoire qu'il leur envoya écrit de ſa main, dont voici la copie: " Pour prendre un parti judicieux, il ne faut point ſe précipiter. J'ai mûrement réfléchi ſur la ſituation où nous nous trouvons, et voici les remarques que je fais ſur la conduite de mes ennemis, en la réſumant pour mieux conſtater leurs deſſeins. 1. Pourquoi par la paix de Breslau la reine de Hongrie s'eſt-elle ſi obſtinément opiniâtrée à ſe réſerver les hautes montagnes de la haute Siléſie, qui ſont d'un ſi modique rapport? Certainement l'intérêt n'y a aucune part. J'y découvre un autre deſſein; c'eſt de ſe conſerver, par la poſſeſſion de ces montagnes, des chemins avantageux pour s'en aſſurer l'entrée lorſqu'elle le jugera à propos. 2. Quelle raiſon a obligé les Autrichiens et les Anglais à s'oppoſer ſous main à la garantie du

„ traité de Breslau que Mardefeld négociait à Pétersbourg, si ce n'est que cette garantie empêchait „ ces puissances de rompre le traité ? Vous répondez que la politique des Anglais est simple ; qu'ils „ veulent m'isoler, afin que n'ayant d'autre garantie „ que la leur, je dépende uniquement d'eux. J'ose „ demander à Messieurs les ministres, si supposant „ aux Anglais l'une ou l'autre de ces intentions, „ elles nous sont favorables ou désavantageuses ? „ 3. Pourquoi le lord Carteret ne se hâte-t-il pas „ de terminer les petits différens au sujet de quelques frontières litigieuses entre le pays de Minden „ et celui de Hanovre, pour un péage des Hanovriens sur l'Elbe, enfin pour les bailliages qui „ nous sont hypothéqués dans le Mecklenbourg ? „ C'est qu'il ne se soucie point du tout d'établir „ une bonne harmonie entre nos deux cours. Le „ comte de Podewils suppose que la maison de „ Hanovre a autant d'intérêt que celle de Brandebourg à terminer ces différens. Pourquoi donc „ ne le fait-elle pas ? Mais le roi d'Angleterre voudrait envahir le Mecklenbourg, Paderborn, Osnabruck et l'évêché de Hildesheim, et il voit que „ ces vues d'agrandissement sont incompatibles avec „ une étroite liaison entre la Prusse et l'Angleterre. „ 4. Peut-on compter sur les promesses d'un prince „ qui manque à ses engagemens ? Le roi d'Angleterre promit, lorsqu'il assembla l'année 1743 son „ armée sur le Rhin, de ne rien entreprendre, ni „ contre les Etats héréditaires de l'empereur, ni „ contre sa dignité ; et à présent, conjointement „ avec la reine de Hongrie, il prend des mesures

„ pour le forcer à l'abdication. 5. Rappelez-vous „ les intrigues du marquis de Botta à la cour de „ Pétersbourg, ne tendaient-elles pas à remettre la „ famille exilée sur le trône? Pourquoi? Parce qu'il „ savait que l'impératrice Elisabeth était dans nos „ intérêts et qu'il s'attendait que le prince Antoine „ devant le rétablissement de sa famille à la cour de „ Vienne, il lui serait à jamais dévoué et partage- „ rait sa haine pour tout ce qui est prussien. De plus, „ à quel dessein fit-il usage de mon nom dans cette „ abominable conjuration, si ce n'était pour me „ brouiller avec l'impératrice, au cas que sa trame „ fût découverte? C'était, dites-vous, par un effet „ de la tendresse que la reine de Hongrie a pour ses „ parens. Hélas! trouvez-moi de grands princes qui „ respectent les liens du sang. 6. Vous croyez qu'on „ ne doit pas mépriser la garantie du traité de Bres- „ lau qu'a donnée le roi d'Angleterre. Et je vous „ réponds que toutes les garanties sont comme des „ ouvrages de filigrane, plus propres à satisfaire les „ yeux qu'à être de quelque utilité. 7. Mais je veux „ bien vous abandonner tout ce que je viens de vous „ marquer. Vous sera-t-il possible de donner une „ bonne interprétation au traité de Worms et à celui „ de Varsovie? Le langage des ministres autrichiens „ est que ce traité n'a pour objet que l'Italie. Lisez „ les deux articles que j'ai cités et vous verrez claire- „ ment qu'ils regardent en général l'Allemagne et „ qu'en particulier ces articles m'ont directement en „ vue. 8. Cette alliance avec la Saxe est encore „ moins innocente; elle livre aux Autrichiens un „ passage et des secours pour m'attaquer dans mes

„ propres foyers. Vous ſoutenez que cette alliance
„ ne s'eſt faite que pour procurer des préſens réci-
„ proques aux miniſtres qui ſont à la tête des affaires
„ dans les deux cours. En vérité je ne m'y attendais
„ pas ; il faut avouer que vous avez l'eſprit tranſ-
„ cendant. 9. Voici une autre queſtion: Attendra-
„ t-on que la reine de Hongrie ſoit délivrée de tous
„ ſes embarras, qu'elle ait la paix avec les Français,
„ qu'elle force l'empereur à l'abdication ? Attendra-
„ t-on, dis-je, qu'elle puiſſe ſe ſervir de toutes ſes
„ forces, de celles des Saxons et de l'argent de
„ l'Angleterre, pour nous attaquer avec tous ces
„ avantages au moment que nous ſerons dépourvus
„ d'alliés, et que nous n'aurons d'autres reſſources
„ que celles de nos propres forces ? Vous ſoutenez
„ que la reine de Hongrie ne terminera pas cette
„ guerre dans une ſeule campagne, que ſes pays
„ ſont ruinés, ſes revenus arriérés de dix ans, et
„ qu'elle ne ſentira ſon épuiſement qu'après la paix.
„ Je réponds que tout le monde ne convient pas
„ que ſes finances ſoient auſſi épuiſées que vous le
„ ſuppoſez. De vaſtes Etats lui fourniſſent de
„ grandes reſſources. Qu'on ſe ſouvienne qu'à la fin
„ de la guerre de Succeſſion, guerre qui avait en-
„ glouti des tréſors, l'empereur Charles VI ſoutint
„ encore toute une campagne contre les Français
„ ſans ſubſides étrangers, lorſque la reine Anne fit
„ la paix d'Utrecht ſéparément. Faut-il attendre
„ qu'Annibal ſoit aux portes pour ſe déclarer contre
„ lui ? Qu'on ſe ſouvienne qu'en l'année 1733 le
„ comte Zintzendorff pariait que les Français ne
„ paſſeraient pas le Rhin, pendant qu'ils bombar-
„ daient et prenaient Kehl. La ſécurité ajoute que

„ lorſque le feu roi acquit la Poméranie ultérieure, „ tout le monde crut que la Suède ferait revivre tôt „ ou tard ſes droits ſur cette province, et cependant „ cela n'arriva pas. Cette comparaiſon eſt fauſſe, et „ ce raiſonnement tombe de lui-même. Comment „ mettre en parallèle un royaume ruiné, épuiſé et „ démembré comme la Suède, avec la puiſſante „ maiſon d'Autriche, qui, loin d'avoir fait des pertes, „ médite actuellement des conquêtes? Les partiſans „ outrés de la reine de Hongrie ſoutiennent qu'il n'y „ a point d'exemple que la maiſon d'Autriche ait „ commencé une guerre pour récupérer des pro- „ vinces perdues. Il ne faut citer de tels faits qu'à „ des ignorans. Cette maiſon n'a-t-elle pas voulu „ reconquérir la Suiſſe? Combien de guerres n'a-t- „ elle pas faites pour rendre la Hongrie héréditaire? „ Et quelle était cette guerre entrepriſe par Fer- „ dinand II pour chaſſer Frédéric V, électeur palatin, „ de la Bohème, dont il avait été élu roi par les „ vœux des peuples? Ne fut-ce pas une guerre „ ſanglante que la maiſon d'Autriche fit à Bethlem „ Gabor pour lui ravir la Tranſylvanie? Enfin „ qu'eſt-ce qui excite à préſent la reine de Hongrie à „ preſſer les Français avec tant d'ardeur, ſi ce n'eſt „ l'eſpérance de reconquérir l'Alſace, la Lorraine, „ et de détrôner l'empereur? Raiſonnait-on bien à „ Vienne quand on y diſait: il eſt impoſſible que le „ roi de Pruſſe nous attaque, car aucun de ſes aïeux „ ne nous a fait la guerre? Ne nous trompons point: „ les exemples du paſſé, fuſſent-ils même vrais, ne „ prouvent rien pour l'avenir. Cette aſſertion-ci eſt „ plus ſûre: tout ce qui eſt poſſible peut arriver.

„ 10. Pour fortifier tous ces argumens par des preuves „ plus palpables, je n'ai qu'à vous rappeler un „ propos que M. de Molé, général autrichien „ paſſant par Berlin tint à M. de Schmettau : Ma „ cour n'eſt pas aſſez mal aviſée pour attaquer la „ Siléſie ; nous ſommes alliés avec la cour de „ Dreſde ; le chemin de la Luſace mène à Berlin le „ plus directement ; c'eſt là où il nous convient de „ faire la paix. Vous direz que Molé parlait au „ haſard. Mais voyez ce qui confirme que le deſſein „ de faire la paix à Berlin était celui de la cour de „ Vienne. Le prince Louis de Brunſwic avait „ entendu parler de ce même plan à la reine de „ Hongrie, au ſervice de laquelle il était ; il en „ avait fait confidence à ſon frère le duc régnant, et „ celui-là me l'avait communiqué. Un aveu de la „ bouche de l'ennemi tient lieu d'une démonſtration. „ Je conclus que nous n'avons rien à gagner en „ attendant, mais tout à perdre ; qu'il faut donc „ faire la guerre et qu'il vaut mieux, s'il le faut, „ périr avec honneur que de ſe laiſſer accabler avec „ honte quand on ne peut plus ſe défendre."

Cependant le roi ne ſe précipita point. Le temps n'était pas encore venu d'éclater ; il attendait des conjonctures favorables, pour le faire avec tout l'avantage poſſible. Dans ce temps-là l'empereur, croyant ſes affaires déſeſpérées, envoya le comte de Seckendorff à Berlin, pour engager le roi de Pruſſe à le ſoutenir. Seckendorff ſe croyait aſſez fort pour obliger la Saxe à changer de parti. Il aſſura que les Français agiraient avec vigueur, que leurs intentions étaient ſincères : il preſſa beaucoup

le roi de ſe déclarer ; l'heure n'en était pas encore venue, et il lui fit la réponſe contenue dans ces points :

1. Avant de s'engager avec l'empereur et la France, ſa Majeſté regarde comme un préalable que l'alliance du roi avec la Ruſſie et la Suède ſoit conclue. 2. La Suède promettra de faire une diverſion dans le pays de Brème, en même temps qu'une armée françaiſe attaquera le pays de Hanovre. 3. La France promettra d'agir offenſivement ſur le Rhin et de pourſuivre vivement les Autrichiens, lorſque la diverſion que le roi ſe propoſe de faire les attirera en Bohème. 4. La Bohème ſera démembrée des Etats de la reine de Hongrie, et le roi en poſſédera les trois cercles les plus voiſins de la Siléſie. 5. Les puiſſances alliées ne feront point de paix ſéparée, mais reſteront conſtamment unies pour travailler à l'abaiſſement de la nouvelle maiſon d'Autriche. L'article des conquêtes n'était ajouté à ce projet qu'à tout haſard, en cas que la fortune favorisât cette entrepriſe. Il était prudent de s'accorder d'avance ſur un partage qui dans la ſuite aurait pu brouiller les alliés.

Ces meſures ſe prenaient cependant avec beaucoup de circonſpection. Le roi connaiſſait la molleſſe des Français dans leurs opérations de guerre et le peu d'attachement qu'ils avaient montré pour les intérêts de leurs alliés ; il n'y avait que la néceſſité qui pût amener cette nouvelle liaiſon. Il fallait ſe préparer aux oppoſitions qu'on éprouverait de la part de l'Angleterre, gouvernée par un roi vindicatif et un miniſtre fougueux. Le parlement avait accordé au

roi toutes les ſommes qu'il lui avait demandées·
ſoutenu de ces richeſſes, le roi pouvait faire ſortir des armées de terre et porter la guerre juſqu'au bout du monde. Cependant ces premières propoſitions d'alliance ne furent pas reçues à Verſailles avec l'accueil auquel on devait s'attendre. On continua néanmoins à négocier, pour conduire cette criſe politique à une heureuſe fin. Deux pédans, l'un français et l'autre allemand, s'étaient aviſés de former un projet d'aſſociation pour les cercles de l'Empire; l'un était le Sr. de Chavigni et l'autre le Sr. de Bunau; ils y procédèrent avec toutes les reſtrictions de formalités, ſelon les lois de l'Empire et la bulle d'or: cet ouvrage lourd et peſant fut auſſi-tôt oublié que lu. Au lieu de penſer à cette aſſociation, la cour de Verſailles prit, moyennant des ſubſides, les troupes heſſoiſes au ſervice de l'empereur. Cela dérangea les meſures du roi d'Angleterre, qui comptait de les joindre à ſon armée. On eſſaya encore de diſſuader le duc de Gotha de donner ſes troupes aux puiſſances maritimes; cela ne réuſſit pas, car le duc avait déjà reçu des ſubſides. Le miniſtère de Verſailles était nouveau; il s'était peu mis au fait des affaires, de ſorte qu'il attribuait la paix ſéparée que le roi avait faite avec la reine de Hongrie à la légéreté de ſon eſprit. Un préalable néceſſaire, dès qu'on voulait ſe lier avec la France, était de rectifier les idées des miniſtres ſur ce point. Le baron de Chambrier, depuis vingt ans miniſtre de Pruſſe à la cour de Verſailles, étant âgé, et n'ayant pas aſſez de liaiſons avec les gens en place pour ſe ſervir auprès du roi de leur crédit,

avait d'ailleurs peu traité de grandes chofes et était fcrupuleufement circonfpect. Cela fit juger au roi qu'il fallait envoyer quelqu'un à cette cour qui fût plus délié et plus actif, pour favoir à quoi s'en tenir avec elle. Son choix tomba fur le comte de Rottembourg. En 1740 il avait paffé du fervice de France à celui de Pruffe; il était en liaifon de parenté avec tout ce qu'il y avait de plus illuftre à la cour; il pouvait par ces raifons fe procurer des connaiffances qui auraient échappé à d'autres, et par conféquent informer le roi de la façon de penfer de Louis XV, de fes miniftres et de fes maîtreffes; car il fallait une bouffole pour s'orienter. Le trop grand feu du comte de Rottembourg était tempéré par le phlegme de M. de Chambrier; tous deux pouvaient rendre des fervices utiles à l'Etat. Le comte de Rottembourg partit donc pour Verfailles. Il fit faire fes premières infinuations par le duc de Richelieu et par la ducheffe de Châteauroux: on l'envoya à M. Amelot, miniftre des affaires étrangères, qui ne paffait pas pour partifan de la Pruffe. Mais le cardinal Tencin, le maréchal de Belle-Isle, d'Argenfon, miniftre de la guerre, Richelieu et la maîtreffe du roi fe déclarèrent pour le comte de Rottembourg. Les articles propofés au maréchal de Seckendorff fervirent de bafe à la négociation qui s'entama avec la France. On infiftait le plus fur ce que l'armée françaife de l'Alface pourfuivît les Autrichiens et leur reprît la Bavière, et qu'une autre armée françaife entrât en même temps en Weftphalie. Le roi de fon côté fe réfervait de n'entrer en jeu qu'après avoir conclu fon alliance avec la Suède et la Ruffie. Ce dernier article lui

laiſſait la liberté d'agir ou de n'agir pas, ſelon que les événemens lui paraîtraient favorables ou contraires. Il ſe flattait de ſuſpendre encore le moment de la rupture ; mais la tournure que prirent les affaires générales, ainſi que les ſuccès des armées autrichiennes en Alſace, l'obligèrent bientôt à ſe déclarer contre la reine de Hongrie. L'alliance des Pruſſiens était tout ce qui pouvait arriver alors de plus avantageux à la France. Son propre intérêt devait le plus fortement l'animer à faciliter ces arrangemens ; mais qui peut compter ſur le ſyſtème d'une cour gouvernée et balotée par des intrigues, et ſur la vigueur et l'activité des troupes, lorſque des généraux timides et ſans nerf les commandent ? Vers l'été (*a*) de la même année, le comte de Teſſin vint à Berlin, en qualité d'ambaſſadeur de Suède, demander la princeſſe de Pruſſe Ulrique en mariage pour le prince de Holſtein, élu ſucceſſeur au trône de Suède. Il était ſuivi par la fleur de la nobleſſe ; il avait toutes les qualités qu'il faut pour la repréſentation, de la dignité, même de l'éloquence, mais l'eſprit frivole et ſuperficiel. Les nôces ſe célébrèrent (*b*) à Berlin avec magnificence. Le prince Guillaume, frère du roi, épouſa la princeſſe par procuration du prince royal. On remarqua plus de magnificence dans ces fêtes que dans les précédentes : tenir un juſte milieu entre la frugalité et la profuſion eſt ce qui convient à tous les princes. Mais pendant qu'on danſait et ſe réjouiſſait à la cour, on travaillait aux préparatifs de la campagne qu'on était ſur le point d'ouvrir.

(*a*) Mois de mai. (*b*) Août.

CHAPITRE X.

Campagnes d'Italie, en Flandre, ſur le Rhin, et enfin celle du roi.

La campagne d'Italie s'ouvrit au mois d'avril par le paſſage du Tanaro et la priſe de Nice et de Villefranche. Les généraux français et eſpagnols ne purent s'accorder ſur leurs opérations ultérieures. Le prince de Conti prétendait que les paſſages qui conduiſent de Nice en Piémont n'étaient pas praticables et qu'il fallait chercher d'autres chemins pour y pénétrer. Dans cette vue il enfile le col de Tende, attaque les troupes ſavoyardes à Montalbon, force leurs barricades et la nature même, prend d'aſſaut le fort Dauphin, et pénètre ainſi en Piémont. Il faut avouer que ce début de campagne eſt un des plus brillans qu'on ait vus dans cette guerre. Le prince de Conti avance; il aſſiége Coni. Le roi de Sardaigne, pour faire lever ce ſiége, marche à lui. Conti le bat; mais la crue des eaux, la vigoureuſe réſiſtance des aſſiégés et le manque de ſubſiſtances, obligent ce prince à lever le ſiége et à ſe retirer en Savoie, après avoir fait ſauter les fortifications de Démont. Cette campagne fit plus d'honneur à ſes talens qu'elle ne fut utile à la France. Le prince de Lobkowitz, qui alors était en pleine marche pour attaquer le roi de Naples, informé des ſuccès du prince de Conti, ſe décontenance : il déſeſpère de ſa fortune, ſe retire à Monte-Rotondo et de-là à Florence, toujours talonné par don Carlos et le

marquis de Gages. Nous ſupprimons les petits avantages que les Français et les Eſpagnols eurent ſur les Autrichiens, pour en venir aux expéditions maritimes. Les flottes françaiſes et eſpagnoles sortirent au commencement du printemps de la rade de Toulon : elles attaquèrent dans la Méditerranée la flotte anglaiſe commandée par l'amiral Matthews. Après la bataille, les Français et les Eſpagnols ſe retirèrent à Carthagène et les Anglais à Port-Mahon. L'action fut ſans doute indéciſe, puiſque les deux flottes ſe retirèrent; cependant elle ne laiſſa pas de faire honneur à l'amiral eſpagnol Navaro et au capitaine français. La cour de France envoya l'amiral Court en exil, et en puniſſant différens officiers qui avaient ſervi ſur cette flotte, elle témoigna ſon mécontentement. De leur côté les Anglais traduiſirent l'amiral Matthews devant le conſeil de guerre; le vice-amiral fut conduit en priſon : les deux partis étaient donc auſſi peu ſatisfaits l'un que l'autre d'une bataille indéciſe, dont les Français et les Anglais eurent la honte et les Eſpagnols la réputation. Ces actions de mer n'étaient que le prélude des grands coups que la cour de Verſailles ſe propoſait de frapper dans cette campagne. Son objet capital était d'obliger les Anglais à rappeler dans leur île les troupes qu'ils avaient en Flandre. Pour cet effet, avant même l'ouverture de la campagne, le comte de Saxe conduiſit à Dunkerque 10,000 hommes; le fils du prétendant, nommé le prince Edouard, s'y rendit auſſi. On fit des préparatifs pour un embarquement. L'Angleterre alarmée appela des ſecours étrangers; 6,000 Hollandais et 6,000 Anglais des troupes du lord

Stairs furent tranſportés dans ce royaume. Les Hollandais, qui manquaient de vaiſſeaux de guerre, armèrent des vaiſſeaux marchands et les envoyèrent à leurs alliés pour remplir leurs engagemens. Le roi de la Grande-Bretagne, ſaiſi d'épouvante, réclama même le contingent pruſſien. Le roi répondit qu'il ſe mettrait à la tête de 30,000 hommes pour paſſer dans cette île, ſi le roi était attaqué. George trouva ce ſecours trop fort et ſe déſiſta de ſes pourſuites. C'était pour l'Europe un problème politique que les intentions du conſeil de Verſailles dans cette entrepriſe. Voulait-il établir le prince Edouard en Angleterre, ou était-ce un leurre pour affaiblir les troupes alliées en Flandre ? Ces ſimples préparatifs d'une deſcente produiſirent aux Français, pour le commencement de la campagne, tout ce qu'aurait produit une diverſion réelle. Pour ce qui regardait le projet d'établir le prince Edouard en Angleterre, il avait été formé par le cardinal Tencin; il tenait ſon chapeau de la nomination du prétendant, et pour lui témoigner ſa reconnaiſſance, il eſſaya, autant qu'il était en lui, de procurer à ſon fils la couronne d'Angleterre. L'expédition manqua, parce que les vents furent contraires: excuſe banale de tous les marins. Ce qu'il y a de sûr, c'eſt que l'amiral de cette flotte, nommé Roquefeuille, n'oſa tenter le paſſage de la Manche en préſence d'une flotte ſupérieure. Les troupes françaiſes n'avaient point vu de roi à leur tête depuis que Louis XIV avait ceſſé d'y paraître. Quelques campagnes malheureuſes avaient découragé les armées: on crut que la préſence du maître ſerait le ſeul aiguillon

capable de réveiller dans les troupes l'inſtinct de l'honneur et de la gloire. Une femme, par amour pour la patrie, entreprit de tirer Louis XV de la vie oiſive qu'il menait, pour l'envoyer commander ſes armées : elle ſacrifia à la France les intérêts de ſon cœur et de ſa fortune ; c'était madame de Châteauroux. Elle parla avec tant de force, elle exhorta, elle preſſa ſi vivement le roi, que le voyage de Flandre fut réſolu. Une action auſſi généreuſe et même héroïque, mérite d'autant plus d'être inſérée dans les faſtes de l'hiſtoire, que les maîtreſſes qui l'ont précédée, n'ont employé leur crédit que pour le malheur du royaume. Louis XV ouvrit la campagne en Flandre par le ſiége de Menin. Le gouverneur de la place, peu verſé dans ſon métier, la rendit après une légère réſiſtance. Immédiatement après, les Français entreprirent le ſiége d'Ypres, qui, quoique mieux défendue, eſſuya le même deſtin. La force des armes françaiſes conſiſte dans les ſiéges; ils ont les plus habiles ingénieurs de l'Europe; l'artillerie nombreuſe qu'ils emploient dans leurs opérations, les aſſure de la réuſſite de leurs entrepriſes. Le Brabant et la Flandre ſont le théâtre de leurs exploits, parce qu'ils y peuvent étaler tout l'art de leurs ingénieurs. Quantité de canaux et de rivières facilitent le tranſport de leurs munitions de guerre et ils ont leurs frontières à dos. Ils réuſſiſſent mieux dans la guerre des ſiéges que dans celle de campagne.

Mais revenons aux alliés que nous avons quittés pour un temps. Les troupes que le roi d'Angleterre avait commandées l'année précédente, avaient

hiverné

hiverné, comme nous l'avons dit, dans le Brabant et en Weſtphalie. Les troupes du prince de Lorraine avaient pris leurs quartiers dans le Brisgau et dans la Bavière. Le maréchal de Coigni commandait en Alſace. Les débris des troupes impériales étaient diſtribués chez des amis de l'empereur, la plupart cependant aux environs d'Oettingen. La cour de Vienne perdit cet hiver le maréchal de Khevenhuller: la reine de Hongrie honora ſa mémoire de quelques larmes. Le maréchal Traun le remplaça et reçut le commandement de la grande armée, qui portait le nom du prince de Lorraine, mais dont en effet il était le chef. Comme ce prince de Lorraine jouera un grand rôle dans cette hiſtoire, nous croyons qu'il ne ſera pas inutile de le faire connaître. Il était brave, aimé des troupes, poſſédait bien le détail des vivres, était peut-être trop facile à ſuivre les impreſſions que ſes favoris lui donnaient, et ſe livrant aux charmes de la ſociété, paſſait pour boire quelquefois avec excès. Ce prince épouſa à Vienne l'archiducheſſe Marianne, ſœur cadette de la reine; il conduiſit ſa nouvelle épouſe dans le Brabant, dont on l'avait fait gouverneur; après quoi il revint à Vienne recevoir les ordres de la cour pour la campagne qui allait s'ouvrir. Le deſſein des Autrichiens était de reprendre la Lorraine,et de porter l'Empereur à l'abdication de l'Empire, pour recouvrer par ce ſacrifice ſes pays héréditaires. Leur armée s'aſſembla à Heilbronn; de-là elle s'avança ſur Philipsbourg, où Seckendorff s'était réfugié avec les débris des troupes bavaroiſes. A la nouvelle de l'approche du prince de Lorraine, M. de Coigni renforça les

troupes impériales de tous les régimens allemands qui servaient dans son armée. Tous les préparatifs du prince de Lorraine annonçaient qu'il avait intention de passer le Rhin ; ce passage lui était facilité par le traité que le roi d'Angleterre venait de conclure avec l'électeur de Maïence. La partialité de ce prince pour la cour de Vienne était trop marquée pour qu'on s'y trompât, et les subsides qu'il tirait des Anglais ne laissaient aucun doute que, malgré sa neutralité, il n'accordât aux troupes de la reine le passage par Maïence, si on l'exigeait de lui.

Les Autrichiens, qui jouissaient déjà en imagination de leur fortune, ne pouvaient s'empêcher de laisser échapper de temps en temps des traits de fierté et d'arrogance. Ils fesaient construire un pont à Manheim et agissaient despotiquement dans le Palatinat. L'électeur s'en trouva offensé, comme de raison. Cela donna lieu à des brouilleries et finit par un message du prince de Lorraine à l'électeur, pour lui signifier que s'il ne donnait pas son pont de Manheim sur le champ, il le lui ferait enlever de force. En attendant le maréchal de Coigni, dont l'intention était de défendre les bords du Rhin depuis Maïence jusqu'à Fort-Louis, s'était posté avec ses forces principales sur les bords de la Queich, d'où il s'avança vers Spire, et poussa ses détachemens jusqu'à Worms et même jusqu'à Oppenheim. Ce mouvement se fit sur ce qu'il apprit que M. de Bærenklau, avec un détachement de l'armée de la reine, avait marché à Germersheim vers Fribourg. Bærenklau fit jeter un pont sur un bras du Rhin près de Stockstadt, pour donner le change

aux Français et les attirer de cè côté-là. En même temps le prince de Lorraine fit un mouvement avec son armée comme s'il avait intention de passer le Necker avec sa droite pour se joindre à Bærenklau. Le maréchal de Coigni, trop crédule, se laissa abuser par ces vaines démonstrations, et commit deux fautes tout de suite; l'une en fesant passer le Rhin à Seckendorff, qu'il chargea de défendre la partie de ce fleuve qui coule entre Spire et Lauterbourg; l'autre en se portant avec son armée vers Worms et Frankenthal. Il lui était facile de juger que le prince de Lorraine avait résolu de pénétrer en Alsace, et d'user de toutes les ruses de la guerre pour l'en éloigner le plus qu'il lui serait possible. Il devait savoir d'ailleurs que ce prince pouvait disposer du pont de Maïence, à quoi l'armée française n'était en état de porter aucun obstacle. Il semble que son projet de défense était défectueux en tout point. Son armée était séparée par corps, qui n'occupaient pas même les vrais postes d'où ils auraient pu disputer aux ennemis le passage du Rhin. Les experts ont été de l'opinion qu'il aurait dû rassembler en un corps les troupes tant impériales que françaises; qu'il devait se camper entre la Queich et le Speyerbach, garnir de petits détachemens les bords du Rhin depuis Fort-Louis jusqu'à Philipsbourg, faire battre l'estrade par cette cavalerie, pour être averti à temps de l'endroit où les ennemis se préparaient à passer, tenir ses troupes prêtes à marcher au premier ordre, et attaquer sans balancer avec toutes ses forces le premier corps autrichien qui aurait passé le Rhin. Si le prince

Charles paſſait ce fleuve à Maïence, il reſtait à M. de Coigni à choiſir les poſtes de la Queich ou du Speyerbach, que le prince n'aurait oſé attaquer. De plus, M. de Coigni couvrait également par cette poſition la baſſe Alſace et la Lorraine. Ce maréchal, dont l'armée n'était pas auſſi forte que celle des ennemis et qui avait des ordres trop reſtreints, prit des meſures bien différentes. Dès que le prince de Lorraine et Traun furent informés des fauſſes démarches des Français, ils détachèrent M. de Nadaſti par leur gauche, avec tous les bateaux qu'ils avaient aſſemblés à la ſourdine, pour jeter des ponts ſur le Rhin à un village appelé Schreck. Nadaſti fit auſſitôt paſſer le Rhin en bateau à 2,000 pandours ſous les ordres du partiſan Trenck; ils ſurprirent et défirent un détachement de trois régimens impériaux, qui par une négligence impardonnable ne s'étaient en aucune manière précautionnés contre les ſurpriſes. Nadaſti lui-même avait déjà paſſé le Rhin (*) à la tête de 9,000 houſards, tandis que l'on achevait tranquillement derrière lui la conſtruction des ponts. Au bruit de ce paſſage, Seckendorf avec 20,000 hommes ſe joignit à un corps de Français que le jeune Coigni commandait; ils volèrent au ſecours de ces trois régimens impériaux dont nous avons fait mention, avant que le prince de Waldeck eût levé ſon camp de Retingheim pour joindre Nadaſti. Tous les officiers de cette armée conjurèrent Seckendorff d'attaquer Nadaſti, qu'il aurait pu facilement culbuter dans le Rhin; par ce ſeul coup il aurait anéanti les deſſeins du prince de Lorraine. Secken-

(*) 1 juillet.

dorff ne voulut jamais s'y prêter, il se contenta d'engager une légère escarmouche avec les Hongrois; et comme il apprit que le maréchal de Coigni s'était retiré à Landau, il marcha par Germersheim pour le joindre au plutôt. Dès le 2 de juillet le prince de Lorraine se vit maître du cours du Rhin depuis Schreck jusqu'à Maïence. Nadasti et le prince de Waldeck étaient déjà à l'autre bord. Bærenklau avait de même passé ce fleuve du côté de Maïence. Le prince de Lorraine employa trois jours à passer ses ponts avec la grande armée. A peine y eut-il une tête sur l'autre bord, qu'il envoya un détachement pour prendre Lauterbourg et s'emparer de ses lignes. Nadasti poussa jusqu'à Weissenbourg; il le prit de même et se posta dans ses lignes; les Autrichiens firent 1600 prisonniers dans cette expédition. M. de Coigni s'aperçut alors combien il lui importait de gagner la basse Alsace avant le prince de Lorraine, et il le prévint en prenant Weissenbourg par escalade, et en forçant les retranchemens, où il éprouva une résistance vigoureuse. Nadasti, délogé de ce poste, se retira sur la grande armée qui campait auprès de Lauterbourg, et qui n'osa secourir Weissenbourg, parce que les détachemens de Bærenklau et de Léopold Daun ne l'avaient pas encore jointe. M. de Coigni tira parti de ces délais, et de la crue du Rhin qui empêchait la jonction des corps ennemis; il passa la Motter auprès de Haguenau et se campa à Bischweiler. L'éloignement de M. de Coigni fit naître l'idée au prince de Lorraine de bloquer Fort-Louis qu'on disait mal approvisionné. En

conféquence Nadafti et Bærenklau prirent pofte (*a*) à Wœrd, à Beinheim et fur les îles qui entourent Fort-Louis. La crue du Rhin fauva cette place: la garnifon regagna la communication de Strasbourg; on la renforça et on la pourvut de vivres. Ce coup manqué, le prince de Lorraine porta fes troupes légères fur les ailes de l'armée françaife et dans le bois de Haguenau, ce qui empêchait celles-ci d'envoyer des partis au-delà de la Motter. Le maréchal de Coigni, embarraffé de la fituation où il fe trouvait, en avait informé la cour. Louis XV, pour fauver l'Alface, réfolut de mener lui-meme 40,000 hommes de l'élite de fon armée de Flandre au fecours de M. de Coigni, à qui l'on ordonna de temporifer et fur-tout de conferver fes troupes. Ce fut ce qui détermina M. de Coigni à changer de mefures et à éviter tout engagement. Nadafti, renforcé de troupes réglées, commençait à s'étendre vers les hauteurs de Reichshofen et Wafenbourg, comme s'il avait deffein de tourner le camp français par Lichtenberg et Buchsweiler; fur quoi M. de Coigni fe retira par Brumat à Strasbourg (*b*). Il fe pofta fur le canal de Molsheim, qu'il abandonna bientôt pour gagner les défilés de Pfalzbourg et de Ste. Marie aux mines. Il fit ces mouvemens pour empêcher le prince de Lorraine, qui était à Brumat et qui fefait conftruire des ponts fur la Motter, d'occuper les gorges des montagnes par lefquelles l'armée du roi devait paffer pour le joindre. Le roi de France était arrivé le 4 d'août à Metz, où il attendait les troupes de Flandre, pour fondre à leur tête fur l'armée du prince de

(*a*) 12 juillet. (*b*) 31 juillet.

Lorraine et la détruire s'il était possible. Le maréchal de Schmettau avait été envoyé par le roi de Prusse auprès de Louis XV, tant pour rendre compte des mouvemens de l'armée française, que pour presser le roi de remplir ses engagemens, en poursuivant jusqu'en Bavière les troupes de la reine lorsqu'elles repasseraient le Rhin. Schmettau apprit au roi très-chrétien que le roi de Prusse entrerait en campagne le 17 d'août et qu'il emploierait 100,000 hommes à la diversion qu'il allait faire en faveur de l'Alsace. Ce maréchal mit tout en usage pour donner aux armées françaises plus d'activité et de vigueur; et peut-être y serait-il parvenu, si Louis XV ne fût pas tombé malade à Metz. Cette maladie commença par des maux de tête, que ses médecins et chirurgiens crurent provenir d'un abcès dans le cerveau; ils déclarèrent le mal sans ressource. Aussi-tôt on entoura le roi de confesseurs, de prêtres et de tout l'attirail dont se sert l'église romaine pour envoyer les moribonds dans l'autre monde. L'évêque de Soissons, fanatique imbécille, ne vendit ses huiles et ses sacremens à son maître qu'à condition qu'il sacrifierait madame de Châteauroux. La duchesse fut obligée de partir de Metz, ayant reçu l'ordre rigoureux de ne jamais reparaître devant le roi. Ce ne fut ni l'extrême-onction ni les sacremens qui sauvèrent la vie à ce prince. Un chirurgien très-ordinaire se présenta, et assura qu'il le tirerait d'affaire, pourvu qu'on lui donnât la liberté d'agir; il ne trouva point de concurrent, et moyennant une bonne dose d'émétique, ce prince releva de cette maladie, qui n'avait été causée que par une indigestion. Les médecins

de la cour perdirent leur réputation ; mais les affaires générales en souffrirent davantage. Pendant la maladie du roi, le duc de Harcourt était arrivé à Pfalzbourg. Nadasti avait déjà pris Saverne et se disposait à pénétrer par les gorges que le duc occupait, mais infructueusement : quoique souvent attaqué, le duc y tint jusqu'au 16, que le secours de Flandre s'approcha pour joindre l'armée. Le prince de Lorraine avait déjà reçu l'ordre de se retirer ; il prenait des mesures pour l'exécuter, et il ne tenait qu'au maréchal de Noailles d'en profiter ; mais sa circonspection outrée gâta tout ; Schmettau perdait sa peine et son temps à l'encourager. Et quel risque courait la France ? Quand M. de Noailles aurait été battu, les troupes de la reine étaient également obligées de quitter l'Alsace, et si les Français étaient victorieux, ils détruisaient l'armée autrichienne, qui vivement poursuivie, au lieu de repasser ses ponts du Rhin, se serait noyée dans ce fleuve. Alors les Français et les Bavarois s'avancèrent à pas lents vers Hochfeld, où Nadasti s'était déjà retiré. Noailles fit trois détachemens sur la Motter, et il apprit par M. de Lœwendahl, qui avait marché vers Drusenheim, que les Autrichiens avaient abandonné leur camp de Brumat, pour s'approcher de leurs ponts de Beinheim. Le comte de Belle-Isle fut alors envoyé de Suffelsheim avec un corps ; les Français passèrent la Motter et suivirent les Autrichiens. M. de Belle-Isle obligea l'ennemi à quitter le village de Suffelsheim avec perte, et M. de Noailles se mit en marche pour joindre M. de Lœwendahl. Le soir même les grenadiers français attaquèrent le village

d'Achenheim, défendu par des grenadiers autrichiens et des troupes hongroifes. Les Français emportèrent le village et s'amusèrent à des formalités fuperflues, tandis que le prince de Lorraine mit ce temps à profit pour repaffer le Rhin fur fes ponts de Beinheim, qu'il rompit avant l'aube du jour. Les Français firent fonner cette affaire fort haut: c'étaient des rodomontades; la perte de part et d'autre ne monta pas à 600 hommes, et le prince de Lorraine continua paifiblement fa marche par la Souabe et le haut Palatinat, pour entrer en Bohème. Schmettau, qui était auprès de la perfonne du roi, était défefpéré de la molleffe des Français. Il préfentait des mémoires au roi, il preffait les miniftres, il écrivait aux maréchaux; mais il eût plutôt tranfporté des montagnes que de tirer cette nation de fon engourdiffement. Le moment décifif où les Français pouvaient ruiner l'armée de la reine étant paffé fans qu'ils daignaffent en profiter, Schmettau tâcha de diffuader les maréchaux du deffein qu'ils avaient de mettre le fiége devant Fribourg; ce fut encore en vain. Tout ce qu'il put obtenir, ce furent quelques renforts de troupes allemandes qu'on s'engagea de donner aux troupes impériales, pour que M. de Seckendorff pût déloger les Autrichiens de la Bavière. La cour promit qu'au printemps de l'année 1745 on porterait ces troupes au nombre de 60,000 hommes. Ainfi dès le commencement de l'alliance des Pruffiens et des Français, ces derniers manquèrent aux deux articles principaux de leur traité. Ils laifsèrent échapper le prince de Lorraine fans le pourfuivre, et cette armée qu'ils devaient envoyer

en Westphalie, n'y parut point. Cependant M. de Seckendorff marcha pesamment et à pas comptés pour s'approcher du Lech, et Louis XV, à la tête de 70,000 Français, fit le siége de Fribourg, prit cette place à la fin de la campagne et en fit raser les fortifications.

Les avantages du prince de Lorraine en Alsace engagèrent le roi de Prusse à se déclarer plutôt qu'il ne l'avait projeté. Il était fort à craindre que l'ascendant des troupes autrichiennes ne forçât les Français à en passer par les conditions que l'arrogance de ces ennemis leur voudrait prescrire; et dans ce cas il n'était pas douteux que la reine n'eût employé toutes ses forces pour reprendre la Silésie. Cependant les arrangemens politiques que la cour de Berlin s'était proposé de prendre, étaient encore bien éloignés de se réaliser. Le comte Bestuchew, qui se crut affermi depuis qu'il avait fait chasser de Russie M de la Chétardie, engagea l'impératrice Elisabeth à faire le voyage de Moscow pour s'y faire couronner, et ensuite à entreprendre le pélérinage de Kiowie en faveur de je ne sais quel saint. L'impératrice avait des favoris, Bestuchew voulut leur susciter des rivaux. Une nouvelle occupation rendit l'impératrice invisible à sa cour: c'était le triomphe du ministre. Bientôt les ordres furent donnés que ceux qui avaient à négocier avec la Russie, au lieu de s'adresser a l'impératrice, s'adressassent dorénavant à son ministre. Ce nouvel arrangement valut de grosses sommes au comte de Bestuchew; et M. de Mardefeld s'aperçut à regret que les guinées anglaises commençaient à prévaloir chez ce ministre

ſur les écus pruſſiens. Dans tous les projets que l'on forme, il faut ſe contenter des à peu-près. L'alliance de la Ruſſie n'était pas telle qu'on aurait pu la déſirer, mais en pouſſant la guerre avec vigueur, le roi pouvait eſpérer de la finir, avant que la Ruſſie, lente dans ſes réſolutions, en eût pris d'aſſez déciſives pour le gêner dans ſes opérations de campagne.

Voici l'arrangement général qui fut pris pour entrer en Bohême, et pour forcer la reine à rappeler ſes troupes de l'Alſace. La grande armée pruſſienne devait entrer ſur trois colonnes en Bohême. Celle que le roi voulut conduire, devait longer la rive gauche de l'Elbe, en la remontant juſqu'à Prague; la ſeconde, ſous la conduite du prince Léopold d'Anhalt, devait traverſer la Luſace, et, gardant l'Elbe à droite, ſe rendre en même temps à Prague: ces colonnes couvraient l'artillerie et des vivres pour trois mois qu'on avait embarqués ſur l'Elbe, afin de les conduire à Leutmeritz. Le maréchal de Schwérin, avec une troiſième colonne, devait déboucher de la Siléſie par Braunau et ſe joindre au reſte de l'armée, pour former en même temps l'inveſtiſſement de Prague. Outre cette armée, le vieux prince d'Anhalt avait un corps de 17,000 hommes dont il couvrait l'électorat, et M. de Marwitz commandait 22,000 hommes deſtinés à la défenſe de la haute Siléſie. L'empereur avait fait expédier des lettres réquiſitoriales au roi de Pologne, électeur de Saxe, par leſquelles il lui demandait le paſſage par ſes Etats pour ſes troupes auxiliaires de Pruſſe qui devaient entrer en Bohême. Auguſte était alors à Varſovie. Ces lettres furent inſinuées à ſes miniſtres, qui gou-

vernaient la Saxe en ſon abſence, par ce Winterfeld qui avait négocié à Pétersbourg et s'était ſi fort diſtingué dans les premières campagnes. Les Saxons furent étourdis de cette propoſition; ils voulaient gagner du temps, mais les Pruſſiens étaient déjà ſur leur territoire. Ils proteſtèrent et ſe récrièrent inutilement contre une démarche dont le but principal était d'empêcher que l'Empire ne reçût l'affront de voir opprimer et détrôner ſon empereur. Pendant qu'on murmurait à Dresde, qu'on était furieux à Varſovie, qu'à Londres on ſe voyait prévenu, et que la crainte ſe répandait à Vienne, le roi marcha droit ſur Pirna, où les régimens du duché de Magdebourg, qui avaient pris leur route par Leipſic, le joignirent. Toute la Saxe était en mouvement. Les troupes s'aſſemblaient par pelotons aux environs de Dresde: l'on ſe hâtait de fortifier cette capitale; les bras des artiſans mêmes furent employés pour faire des coupures dans le quartier qu'on appelle la Nouvelle Ville. Les miniſtres ſaxons voulaient marquer de la fierté et ils étaient en même temps ſaiſis de crainte; ils accordaient trop d'un côté et refuſaient obſtinément des bagatelles. Si le roi avait voulu s'emparer de ce pays, cette beſogne aurait été expédiée en huit jours. Enfin ils donnèrent des ſubſiſtances, ils prêtèrent des bateaux pour traverſer l'Elbe, ils laiſsèrent paſſer la flotte chargée de vivres au milieu de Dresde; mais on y doubla la garniſon, les canons furent mis en batterie, les portes fermées et barricadées, et l'on en refuſa l'entrée aux officiers pruſſiens. Cette conduite des Saxons annonçait clairement leur mauvaiſe volonté. On les

jugea de mauvais voiſins, capables de profiter des malheurs qui pourraient arriver aux Pruſſiens dans cette guerre; mais on ne les crut pas aſſez téméraires pour ſe ſacrifier en faveur de la reine de Hongrie, d'autant plus que le corps qui était à la diſpoſition du vieux prince d'Anhalt, devait leur inſpirer une conduite plus prudente.

On fit précéder la marche des troupes d'un manifeſte qui contenait en gros les motifs de la ligue de Francfort, formée entre l'empereur, la Pruſſe, l'électeur Palatin et le landgrave de Heſſe, pour le ſoutien du ſyſtème et des libertés de l'Empire, et pour maintenir ſon chef: l'on publia en même temps des lettres patentes en Bohème, par leſquelles on avertiſſait les ſujets de ce royaume de ne point prendre fait et cauſe contre les troupes auxiliaires de l'empereur, lequel ils devaient déſormais conſidérer comme leur ſouverain légitime.

Ce fut le 23 d'août que le roi arriva ſur les frontières de la Bohème: 4 régimens de houſards et 4 bataillons précédaient d'un jour la marche de l'armée, pour amaſſer les vivres néceſſaires aux troupes. Le margrave, qui commandait la ſeconde ligne, entra dans le camp que le roi venait de quitter; aucun ennemi ne s'oppoſa aux opérations des troupes. La petite flotte chargée des magaſins fut la première qui rencontra des obſtacles en entrant en Bohème; elle était obligée de paſſer au pied d'un rocher ſur lequel eſt ſitué le château de Teſchen: les ennemis, qui l'occupaient, roulèrent de groſſes pierres dans l'Elbe, et y ajoutèrent une eſtacade pour en rendre la navigation impraticable. On fut obligé de déta-

cher avec quelques troupes le général Bonin, qui attaqua et fit prisonnier un capitaine hongrois avec 70 hommes. La rivière fut promptement déblayée et la navigation redevint libre : cet indicent retarda la marche de deux jours. L'armée se porta sur la rivière d'Eger. Les housards surprirent auprès d'un bourg nommé Murzifai des troupes de l'ennemi; ils en défirent 300, et en amenèrent 50 prisonniers. On apprit par leur déposition que M. de Bathyani était venu de Bavière sur la Béraun, avec un corps de 12,000 hommes; on sut aussi qu'il avait jeté 3,000 hommes dans Prague, auxquels on avait joint un corps de milice de 12,000 combattans. Le roi arriva le 2 de septembre auprès de Prague avec tous les corps qui composaient son armée; il se campa près de la chapelle de la Victoire; le maréchal de Schwérin et le prince Léopold investirent ce qu'on appelle le grand côté de la ville. Il fallut 8 jours pour transporter de Leutmeritz au camp la grosse artillerie et les vivres. Leutmeritz reçut un bataillon en garnison, pour veiller à la sureté des magasins, qu'on ne pouvait pas faire avancer faute de chevaux; car la Muldau, qui se jette à Melnick dans l'Elbe, n'est point navigable; ce temps fut employé à faire tous les préparatifs du siége. Dans cet intervalle on fut informé, par des espions, que M. de Bathyani rassemblait un gros magasin dans la ville de Béraun; des housards qu'on détacha pour reconnaître les chemins qui mènent à cette ville, confirmèrent le rapport. Le roi fut tenté d'enlever ce magasin; il détacha le général Haake avec 5 bataillons et 600 housards pour s'en emparer. M. de Bathyani en eut vent, quoiqu'on eût pris

toutes les précautions poſſibles pour que le ſecret fût gardé. Bathyani renforça ce poſte, et lorſque M. de Haake paſſa le pont de Béraun et qu'il eût forcé la porte de la ville, il aperçut deux gros corps de cavalerie qui paſſaient la rivière à ſa droite et à ſa gauche pour tomber ſur ſes deux flancs. Il abandonna auſſi-tôt l'attaque et ſe poſta ſur des hauteurs, où il forma un quarré de ſon infanterie. Ayant été vivement attaqué par cette cavalerie et par un gros corps d'infanterie hongroiſe, il trouva le moyen de faire ſavoir au camp de Prague le danger qui le menaçait. Le roi vola à ſon ſecours avec 80 eſcadrons et 16 bataillons; mais M. de Haake avait vaillamment repouſſé les ennemis et s'était dégagé lui-même avant que le ſecours pût le joindre. Le projet ſur Béraun manqua ainſi, et M. de Bathyani fit tranſporter en hâte ſon magaſin de cette ville à Pilſen. Il aurait fallu ſans doute retourner à Béraun, chaſſer M. de Bathyani de Pilſen et lui enlever ſon magaſin; c'était le moyen d'empêcher l'armée autrichienne de profiter des vivres qu'il avait eu le temps d'amaſſer, de rejeter le prince de Lorraine dans la haute Autriche, et de gagner la fin de cette campagne en demeurant en poſſeſſion de la Bohème; mais les vivres de l'armée étaient mal adminiſtrés et les Pruſſiens manquaient d'un M. de Sechelles.

Le 10 au ſoir on ouvrit la tranchée devant Prague à trois endroits différens; ſavoir au plateau de St. Laurent, à Bubenitz vis-à-vis du moulin de la baſſe Muldau, et à la montagne de Ziska. Le comte de Truchsès commandait la première attaque, le margrave Charles la ſeconde; la troiſième était ſous la

direction du maréchal de Schwérin. On ne perdit rien la première nuit. Le lendemain le maréchal fit attaquer le fort de Ziska en plein jour, l'emporta après y avoir fait jeter des bombes, et prit tout de suite deux petites redoutes qui étaient derrière le premier, et que les Français, qui les avaient conſtruites, appelaient des nids d'hirondelles. Le roi ſe trouvait préciſément à la tranchée de Bubenitz; il en ſortit avec beaucoup d'officiers, pour voir comment tournerait l'attaque de Ziska. Les ennemis aperçurent cette foule de monde, tournèrent leur canon de ce côté, et un malheureux coup emporta le prince Guillaume, frère du margrave Charles, le même qui avait ſi vaillamment combattu à Molwitz pour la gloire de ſa patrie. On fit avancer incontinent les batteries, de ſorte qu'elles battaient en brèche la courtine qui eſt entre le baſtion de St. Nicolas et St. Pierre. Le 15 les batteries du margrave Charles, à force de jeter des bombes, mirent le feu au moulin à eau et détruiſirent les écluſes de la Muldau. Les eaux en devinrent ſi baſſes, qu'elle était par-tout guéable et qu'on pouvait prendre la ville d'emblée, y ayant de ce côté-là un aſſez grand eſpace ſans rempart et ſans muraille. M. de Harſch, qui commandait dans la ville, commença à déſeſpérer de ſon ſalut : ce gouverneur s'aperçut que le 16, de grand matin, un gros corps de grenadiers défilait du côté de Bubenitz ; il prévit l'aſſaut qu'on ſe préparait à lui donner, demanda de capituler et ſe rendit priſonnier de guerre avec ſa garniſon, qui conſiſtait en 12,000 hommes. Ce ſiége ne dura que 6 jours ; il coûta aux aſſiégeans 40 morts et 80 bleſſés.

Le

Le même jour les portes furent consignées, et la garnison fut conduite en Silésie, où elle fut distribuée dans les places. La prise de Prague fesait un beau commencement de campagne. On devait supposer qu'il ferait impression sur les Saxons et qu'ils se déclareraient moins que jamais pour la reine de Hongrie; il était à présumer qu'en dégarnissant leur électorat, ils ne le livreraient pas eux-mêmes au prince d'Anhalt, qui pouvait ruiner Leipsic, le siége de leur commerce, le nerf de leur Etat et la ressource de leur crédit; mais l'or des Anglais l'emporta à Dresde sur des intérêts plus durables. Il se présentait alors pour l'armée prussienne le choix de deux opérations. L'une, que le roi préférait, était de passer la Béraun, de chasser M. de Bathyani de la Bohème, de s'emparer de Pilsen et du magasin considérable qu'on y formait pour l'armée du prince de Lorraine, et de pousser jusques aux gorges de Com et de Fort qui ouvraient les chemins de la Bohème aux Autrichiens du côté du haut Palatinat. Il est sûr que le prince de Lorraine pouvait se jeter sur Eger, où les Saxons l'auraient joint; qu'il pouvait suivre, en longeant l'Eger, le chemin que le maréchal de Belle-Isle avait pris dans sa retraite de Prague; mais d'où seraient venues les subsistances pour cette armée? Le margraviat de Bareuth était trop stérile pour en fournir, et de plus, qui aurait défendu l'Autriche, dont M. de Marwitz était en état de faire seul la conquête, ne trouvant rien devant lui qui pût l'arrêter? C'était donc sans contredit le projet qu'on aurait dû exécuter. L'empereur, le roi de France, particulièrement le maréchal

de Belle-Isle, insistèrent pour que les Prussiens se portassent du côté de Tabor, de Budweis, de Neuhaus, afin d'établir une communication avec la Bavière et de donner au prince de Lorraine de la jalousie au sujet de l'Autriche. Le maréchal de Belle-Isle soutenait que la faute de n'avoir pas occupé ces postes l'année 1741, avait été cause de tous les malheurs que les Français et les Bavarois avaient essuyés; mais ce qui est bon dans une conjoncture, l'est-il de même dans une autre? Sans doute que ces postes étaient nécessaires en 1741 aux alliés, qui possédaient encore la Bavière et même la haute Autriche; mais en 1744 il n'y avait que des Autrichiens dans ces provinces; d'ailleurs c'était donner beau jeu aux ennemis que de pousser une pointe qui, éloignant l'armée du roi de Prusse de ses frontières, donnait aux Saxons la liberté de se joindre au prince de Lorraine ou de faire même quelque entreprise sur Prague. De tous les partis le plus sage aurait été de ne point trop s'éloigner de Prague; d'amasser dans cette capitale, ainsi qu'à Pardubitz et dans d'autres villes, des vivres pour les troupes et de voir venir les ennemis. Le roi marqua dans ce moment trop de faiblesse; par condescendance pour ses alliés, il déféra trop à leurs sentimens, et craignant d'être accusé, s'il tenait son armée clouée à Prague, de n'avoir d'autre objet que de s'assurer des trois cercles qu'on lui avait promis, il entreprit cette malheureuse expédition. On ne fit pas moins de fautes dans l'exécution de ce projet.

On négligea le transport des farines de Leutmeritz à Prague; on ne renvoya point en Silésie l'artil-

lerie qui avait fervi au fiége de Prague, et l'on ne laiffa en garnifon dans cette ville immenfe que fix bataillons, qui ne fuffifaient pas pour en défendre la moitié. Quand vous remontez à la droite de la Muldau, laiffant Prague derrière vous, vous trouvez un pays montueux et difficile, auffi mal peuplé qu'aride. Si vous avancez onze milles en tirant vers l'Orient, vous découvrez la ville de Tabor, fituée fur un rocher, bâtie au quinzième fiècle par Ziska, ce fameux brigand huffite, qui ravagea fa patrie en combattant pour elle. Dans ces temps reculés Tabor paffait pour imprenable; de nos jours elle fe prendrait d'emblée. La fituation eft avantageufe; mais la ville eft petite et n'a pour défenfe qu'une mauvaife muraille. De-là en tirant vers le Midi, vous trouvez la Lufchnitz, petite rivière guéable de toute part, mais dont les bords dans beaucoup d'endroits font efcarpés; après l'avoir paffée, vous traverfez dans l'efpace de trois milles des bois et des rochers, au fortir defquels vous entrez dans une plaine abondante et trouvez Budweis à deux milles devant vous. Cette ville eft fituée fur la Muldau, fortifiée d'ouvrages de terre, et d'une enveloppe que d'un côté l'on avait commencée vis-à-vis de Budweis vers le Sud. A trois quarts de mille de l'autre côté de la Muldau, fe trouve Frauenberg. Ce château occupe le haut d'une colline et eft devenu fameux par un fiége de 6 mois que les Français y ont foutenu. Tel était le pays où l'armée pruffienne allait agir.

Comme les Saxons ne s'étaient point encore déclarés, l'armée fe mit en marche le 17 feptembre pour

Conraditze. De-là le général de Naſſau fut détaché avec 10 bataillons et 40 eſcadrons pour faire l'avant-garde de l'armée, et celle-ci fut partagée en deux colonnes; la droite, ſous les ordres du prince Léopold, côtoyait la Muldau et fut obligée de ſe faire des chemins; la colonne de la gauche, conduite par le maréchal de Schwérin, enfilait le grand chemin de Prague à Tabor, en ſuivant pied à pied l'avant-garde. On avait réglé de plus que ces colonnes ne laiſſeraient entre leurs camps qu'une étendue au plus d'un demi-mille d'Allemagne; derrière la colonne de la gauche ſuivaient les caiſſons de farine couverts par 1500 hommes, ſous la direction du général Poſadowsky. Tabor, Budweis et Frauenberg ſe rendirent preſque ſans ſe défendre au général Naſſau. L'armée arriva le 26 à Tabor, où les colonnes ſe rejoignirent; mais Poſadowsky n'amena que la moitié de ſes caiſſons, c'eſt-à-dire pour 15 jours de farine; les chevaux et les bœufs de cet attirail avaient été négligés au point que la moitié en avait péri, ſans cependant qu'on eût vu d'ennemi pendant toute la marche. Ce fut là le principe de tous les malheurs qui arrivèrent depuis. A peine l'armée était-elle à deux marches de Prague que M. de Bathyani envoya un détachement de quelques milliers de croates et de houſards à Béraun et Kœnigſaal; cette dernière ville eſt ſituée au confluent de la Béraun dans la Muldau, à deux milles au-deſſus de Prague. Ces troupes légères infeſtèrent tellement les avenues, qu'elles interceptèrent toutes les livraiſons que le plat pays devait faire, et que les communications étant coupées, l'armée pruſ-

ſienne fut quatre ſemaines ſans recevoir de nouvelles ni de Prague ni de ce qui ſe paſſait dans le reſte de l'Europe. On enleva deux malles deſtinées pour le roi, de ſorte qu'il ignorait non-ſeulement la marche des Saxons, mais encore où pouvait être l'armée du prince de Lorraine. Il doit paraître étrange qu'une armée auſſi forte que la pruſſienne n'ait pu tenir le plat pays en reſpect, le contraindre aux livraiſons néceſſaires, ſe procurer des ſubſiſtances, et avoir des eſpions en abondance pour être informée du moindre mouvement des ennemis; mais il faut ſavoir qu'en Bohème la grande nobleſſe, les prêtres et les baillis ſont très-affectionnés à la maiſon d'Autriche; que la différence de religion inſpirait une averſion invincible à ce peuple auſſi ſtupide que ſuperſtitieux, et que la cour avait ordonné aux payſans, qui ſont ſerfs, d'abandonner leurs chaumières à l'approche des Pruſſiens, d'enfouir leurs bleds, et de ſe réfugier dans les forêts voiſines; elle avait ajouté la promeſſe de réparer tout le dommage qu'ils pourraient ſouffrir de la part des Pruſſiens. L'armée ne trouvait donc que des déſerts ſur ſon paſſage, des villages vides: perſonne n'apportait au camp des denrées à vendre, et le peuple, qui craignait les punitions rigoureuſes des Autrichiens, ne pouvait être engagé, par quelque ſomme que ce fût, à donner les nouvelles qu'on lui demandait des ennemis. Ces embarras furent encore augmentés par un corps de 10,000 houſards que les Autrichiens avaient fait venir de Hongrie et qui coupèrent les communications à l'armée dans un pays qui n'était qu'un compoſé de marais, de bois, de rochers et

de tous les défilés qu'un terrain peut renfermer: l'ennemi avait, avec cette supériorité en troupes légères, l'avantage de savoir tout ce qui se fesait dans le camp du roi et les Prussiens n'osaient aventurer leurs batteurs d'estrades, à moins de les compter pour perdus, vu la supériorité de ceux des ennemis; de sorte que l'armée du roi, toujours retranchée à la romaine, était réduite à l'enceinte de son camp. Le manque de vivres joint à cette gêne où se trouvaient les Prussiens, les obligea de retourner sur leurs pas. Le maréchal de Schwérin était d'avis de se porter sur Neuhaus, pour augmenter la jalousie que les ennemis pouvaient avoir à l'égard de l'Autriche. Le prince Léopold soutenait qu'il fallait se porter sur Budweis, qui était occupé par M. de Nassau. Sur ces entrefaites un espion apporte la nouvelle que l'armée du prince de Lorraine était à Protiwin. Cet avis décida sur le parti qu'il y avait à prendre. L'armée repassa la Muldau et se campa sur les hauteurs de Wodnian; mais à peine y fut-on arrivé, qu'on reconnut la fausseté de l'avis: cela mit de la mésintelligence entre M. de Schwérin et le prince Léopold, et le roi fut souvent dans le cas d'interposer son autorité pour empêcher que la jalousie de ces deux maréchaux ne nuisît au bien général. M. de Janus, lieutenant-colonel dans les housards de Thierry, avait été détaché pour presser les livraisons que les habitans de ces contrées devaient faire à Tabor: le besoin en était d'autant plus pressant, que les farines de l'armée tiraient vers leur fin. Janus marcha avec 200 housards à un village nommé Muhlhausen, situé au bord de la Muldau. L'ennemi en

fut informé ; un corps considérable de housards tomba sur lui ; c'était un brave homme, et il perdit la vie pour ne point avoir la réputation d'avoir été battu : tout son corps fut dissipé. Nadasti fit des ponts à cet endroit même et s'avança droit à Tabor pour l'attaquer. Le prince Henri, frère du roi, qui y était tombé malade, et le colonel Kalneln qui y commandait, lui firent comprendre qu'on ne s'empare pas d'une ville défendue par des Prussiens, avec de la cavalerie légère. Ce fut alors qu'on apprit que le prince de Lorraine occupait un camp fort, derrière la Wotawa, à deux milles de Piseck ; que les Saxons l'avaient joint, et que son intention était de couper les Prussiens de la Sassawa et par conséquent de Prague, en passant la Muldau derrière l'armée. Le manque de subsistances, l'obstacle que Nadasti mettait à en amasser, la possibilité pour les Autrichiens de faire ce mouvement, détermina les Prussiens à s'approcher de Tabor ; ils passèrent le 8 d'octobre la Muldau sur le pont de Teyn. L'arrière-garde fut vivement harcelée par des pandours et des housards ; ils ne réussirent point à l'entamer comme ils s'y étaient attendus. Le brave colonel Rouch des housards leur prit un bataillon de Dalmatiens qui s'aventura trop, et rejoignit l'armée, triomphant d'un corps bien supérieur au sien, qui l'avait attaqué. L'armée reprit le camp de Tabor, pour donner au général Dumoulin, qui était détaché à Neuhaus, le temps de la rejoindre. Les Autrichiens étaient si sûrs de couper l'armée prussienne de Prague, que par leurs ordres on amassait des magasins pour eux à Beneschau et même dans le cercle de Chrudim. Le

roi ſe repentit trop tard de n'avoir pas mieux garni la ville de Prague de troupes. Le projet de prendre des quartiers d'hiver entre Tabor, Neuhaus, Budweis et Frauenberg était mal conçu ; il n'y avait de-là à Prague aucune ville qui eût ſeulement des murailles, et dont on pût par conſéquent ſe ſervir pour établir la communication avec la capitale. La Muldau était par-tout guéable et couverte à ſa rive gauche de forêts impénétrables, dont les troupes légères pouvaient tirer parti pour harceler ſans ceſſe les quartiers des Pruſſiens. Si cependant les vivres n'euſſent pas manqué, le roi aurait pu ſe ſoutenir entre la Saſſawa et la Luſchnitz ; mais le manque de vivres eſt le plus fort argument à la guerre, et le danger de perdre Prague s'y joignant, l'armée pruſſienne fut obligée de rétrograder. On était encore irréſolu ſi l'on abandonnerait ou conſerverait les poſtes de Tabor et de Budweis, en s'en éloignant entièrement avec l'armée. On avait ſans doute à craindre que l'ennemi ne forçât ces villes ; d'autre part il fallait conſidérer qu'on avait été obligé de laiſſer à Tabor 300 malades ou bleſſés qu'on n'avait pu tranſporter faute de voitures. On ne voulait pas abandonner ces braves gens ; on réſolut donc de laiſſer garniſon dans ces deux endroits, et l'on eſpérait que ſi l'on en venait à une bataille avec les Autrichiens, comme cela paraiſſait probable après leur jonction avec les Saxons, les ennemis battus trouveraient ces poſtes ſur leur chemin et ſeraient contraints de ſe rejeter vers Pilſen. Ce raiſonnement était entièrement faux ; car, dans un cas preſſant, il vaut mieux perdre 300 malades que de haſarder

quelques milliers d'hommes dans des villes où ils ne peuvent se défendre. Au contraire, si l'on se proposait de se battre, il fallait rassembler toutes ses forces, pour être mieux en état de battre l'ennemi, et ces deux misérables trous ne pouvaient pas empêcher le prince de Lorraine de faire sa retraite comme il le jugerait à propos. Mais, disait-on, le maréchal de Seckendorff était déjà arrivé en Bavière, il avait rejeté Bærenklau en Autriche, il avait nettoyé d'ennemis tout cet électorat, à la réserve d'Ingolstadt, de Braunau et de Straubingen. Soit, mais les succès des Impériaux ne devaient pas empêcher les Prussiens de se conduire prudemment, et ces avantages n'étaient pas assez forts pour qu'on pût impunément commettre des fautes. Dans cette situation, le poste de Beneschau devenait de la dernière importance; il fallait l'occuper avant le prince de Lorraine, parce qu'il était inattaquable et qu'il pouvait décider entre les mains des ennemis du destin de l'armée; la seule ressource qu'on aurait eue encore, aurait été de passer la Sassawa à Rattay, pour tirer des vivres de Pardubitz. Le maréchal de Schwérin se mit pour cet effet à la tête de 15,000 hommes; il prit non-seulement le camp de Beneschau, mais il s'empara encore des magasins considérables qu'on y avait amassés pour les Autrichiens. Le roi le joignit le 14 d'octobre; l'avant-garde de l'ennemi était déjà en marche pour s'y rendre. L'armée séjourna huit jours entre Beneschau et Konopitz. On y apprit la nouvelle désagréable, à laquelle cependant on devait s'attendre, qu'un détachement de 10,000 Hongrois avait fait prisonnier à Budweis le

régiment de Creutz et à Tabor celui des pionniers. Ainsi, pour sauver 300 malades, on perdit 3,000 hommes. Le roi, qui se repentait d'avoir, pour ainsi dire, abandonné ces régimens, envoya ordre, par huit personnes différentes, au général Creutz qui commandait dans Budweis, d'évacuer la ville et de suivre l'armée ; mais aucune n'arriva jusqu'à lui. Budweis se rendit, après avoir consommé toutes les munitions que les circonstances avaient permis d'y laisser. Tabor fut pris à tranchée ouverte, par une brèche que l'ennemi avait faite à la muraille. La première de ces villes soutint un siége de huit jours, Tabor un de 4 et Frauenberg se rendit, parce que les Autrichiens avaient coupé le seul canal par lequel la garnison recevait ses eaux. Comme il était à craindre que les vivres ne manquassent à l'armée, M. de Winterfeld fut détaché, avec quelques bataillons et un régiment de housards, pour assurer la communication avec le magasin de Leutmeritz. Mais l'avant-garde du prince de Lorraine dont nous avons parlé, s'étant aperçue que les Prussiens les avaient prévenus à Beneschau, se retira sur Neweclow et de-là sur Marschowitz, où elle fut jointe par l'armée combinée des Autrichiens et des Saxons. Le roi apprit cette nouvelle avec plaisir, dans l'espérance que le moment de venger les affronts qu'il avait reçus à Tabor et à Budweis était arrivé. Dans cette vue, le 24 d'octobre après midi, il mit l'armée en marche sur 8 colonnes, pour attaquer l'ennemi, après avoir passé des chemins que jamais troupes n'avaient traversés : il arriva au déclin du jour sur une hauteur qui n'était qu'à un quart de mille de l'armée autri-

chienne; les Pruſſiens s'y formèrent et y paſsèrent la nuit. Le lendemain le roi et les principaux officiers allèrent reconnaître l'ennemi dès la pointe du jour. On trouva qu'il avait changé de camp et qu'il s'était poſté vis-à-vis du flanc droit des Pruſſiens, ſur une hauteur eſcarpée, au pied de laquelle, dans un terrain marécageux, coulait une eau bourbeuſe; ce fond ſéparait les deux armées. Ce côté était entièrement inattaquable. On plaça quelques bataillons de grenadiers dans un taillis d'où la droite de l'ennemi pouvait être vue; on la trouva auſſi avantageuſement placée que ſa gauche. L'impoſſibilité de réuſſir dans une telle attaque en fit abandonner le deſſein, et l'on réſolut de retourner au camp de Beneſchau. Les grenadiers qui avaient ſervi à reconnaître l'ennemi, firent l'arrière-garde. Les Autrichiens, qui s'attendaient à être attaqués, ne s'aperçurent pas de la retraite de leurs ennemis, dont une montagne leur dérobait les mouvemens: il n'y eut qu'une légère eſcarmouche à l'arrière-garde, et les Pruſſiens reprirent paiſiblement leur poſte de Beneſchau. Lorſqu'une armée, où il ſe trouve 150 eſcadrons, ſéjourne au-delà de huit jours dans le même camp, il n'eſt pas étonnant que les fourrages viennent à lui manquer, ſur-tout lorſque c'eſt un pays de montagnes et de bois, et qu'il eſt impoſſible d'obliger le plat pays à livrer des ſubſiſtances. C'eſt ce qui força le roi à choiſir un autre camp, où il pût trouver des fourrages et qui en même temps le rapprochât de ſa boulangerie. L'armée décampa donc le lendemain, paſſa la Saſſawa à Borſchitz et vint ſe poſter auprès de Pyſcheli. En même temps M. de Naſſau fut détaché

avec 10 bataillons et 30 efcadrons, pour déloger de Kamerbourg un corps ennemi de 10,000 hommes, tant troupes réglées que hongroifes. M. de Naffau l'attaqua fur une hauteur avantageufe qu'il occupait; quelques coups de canon mirent l'ennemi en défordre; il abandonna fon pofte pour repaffer la Saffawa à Rattay. M. de Naffau les côtoya et s'apercevant qu'ils voulaient gagner Kolin avant lui, il les prévint et s'empara de ce pofte. Depuis l'efcarmouche de Kamerbourg, perfonne n'eut des nouvelles de M. de Naffau, qui de fon côté ne put en faire parvenir aucune, tant les troupes légères des Autrichiens avaient par leur nombre la fupériorité fur celles des Pruffiens: ils étaient dans un terrain fourré, avaient la faveur du pays, étaient informés de tout, tandis que les Pruffiens n'étaient inftruits de rien. Les Autrichiens agiffaient de tous les côtés pour fe procurer cette fupériorité fur les Pruffiens; ils penfèrent furprendre à Pardubitz avec fon régiment le colonel Zimernau, qui avait dans ce fort la garde du magafin: 1500 grenadiers et 600 houfards, venus de la Moravie, fe déguisèrent en payfans, et fous prétexte de livrer au magafin, ils effayèrent de s'introduire dans la ville au moyen de leurs chariots. La trame fut découverte par un autrichien qui lâcha imprudemment un coup de piftolet; les gardes des portes et des ravelins firent feu fur cette troupe, qui perdit foixante hommes. Cette défenfe fit beaucoup d'honneur à la vigilance de M. de Zimernau, et laiffa aux ennemis le regret d'avoir inutilement perdu du monde. Peu après que le roi eut pris le camp de Pyfcheli,

le prince de Lorraine prit celui de Beneſchau; il avait le pays à ſa dévotion, les cercles lui livraient ſes vivres et il parvint à ſubſiſter quelques jours encore là où les Pruſſiens auraient péri de faim s'ils y fuſſent reſtés: il ſe porta enſuite ſur Kamerbourg, où il paſſa la Saſſawa, dirigeant ſa marche ſur Janowitz, en gardant ces marais à dos. Le deſſein du prince, ou pour mieux dire du vieux maréchal Traun, était d'obliger le roi d'opter entre la Siléſie ou la Bohème. Si le roi reſtait auprès de Prague, les ennemis lui coupaient la communication avec la Siléſie, et ſi le roi tirait vers Pardubitz, Prague et la Bohème étaient perdus. Ce projet était beau et digne d'admiration: le maréchal Traun y ajoutait la ſage précaution de choiſir toujours des camps inattaquables, pour ne point être obligé de combattre malgré lui. Si le roi avait pu aller aux ennemis au moment où ils décampèrent, il aurait pu les forcer au combat, ou il aurait gagné ſur eux le poſte de Kuttenberg, ce qui aurait ruiné tous leurs deſſeins. Le manque de pain, raiſon ſi ſouvent alléguée dans le récit de cette campagne, empêcha cette opération. Cependant, pour tenter l'impoſſible, le roi avança le lendemain avec l'aile de l'armée; le prince Léopold devait ſuivre avec le pain qu'on attendait de Prague. Le bonheur voulut qu'à Koſteletz, où le roi prit ſon camp, il trouvât pour trois jours du pain, du vin et des viandes deſtinées aux ennemis; il fit diſtribuer ces proviſions à ſes troupes. Son intention était de gagner le lendemain Janowitz; mais il fut trompé par des eſpions qui aſſurèrent que le prince de Lorraine y était déjà. On tourna

donc ſur la gauche et l'armée ſe campa à Kaurzim, à un mille de l'Elbe. Ce ne fut qu'alors qu'on apprit que M. de Naſſau était à Kolin et qu'un convoi de pain arriverait inceſſamment de Leutmeritz à l'armée ; pour en faciliter le tranſport, on garnit de grenadiers Brandeis et Nienbourg. Le lendemain le prince Léopold rejoignit l'armée ; le jour d'après on ſe porta ſur Planiany. L'ennemi avait eu deſſein d'y venir ; auſſi y trouva-t-on d'abondantes ſubſiſtances. L'aile droite des Pruſſiens était au couvent de Zasmuki, éloigné d'un quart de mille de la gauche des Autrichiens : des marais et des bois ſéparaient les deux armées. Cependant il y avait tout à craindre pour Pardubitz ; les Autrichiens en étaient plus près d'une demi-marche que les Pruſſiens. On y envoya avec 8 bataillons et 10 eſcadrons M. Dumoulin, qui paſſa par Kolin et couvrit Pardubitz et les magaſins. Le point principal alors était de gagner Kuttenberg : il n'y avait point de temps à perdre, ſi l'on voulait devancer les ennemis. Quoique les troupes fuſſent fatiguées de trois marches conſécutives, il fut réſolu que par un effort on arriverait le lendemain à Kuttenberg, ou que l'on forcerait le prince Charles au combat. Ni l'un ni l'autre n'arriva. Un brouillard épais, qui dura depuis 6 heures du matin juſqu'à midi, fit perdre la moitié de cette journée, et quelque diligence qu'on fît dans la ſuite, il fut impoſſible d'arriver à la fin du jour plus loin qu'à Groſs-Gubel, où l'on dreſſa les tentes. L'armée avait la ville de Kolin et l'Elbe à dos à la diſtance d'un demi-mille ; ſes deux ailes étaient appuyées à des villages ; une petite plaine était devant le front,

bornée par un bois touffu, où campait le prince de Lorraine : ce prince se servit de l'avance que sa position lui donnait sur celle des Prussiens, et dès le soir il envoya un gros détachement pour occuper la hauteur de Jean-Baptiste, fort escarpée et qui domine sur tous les environs. Le roi aurait voulu se battre avant d'avoir consommé ses magasins; une affaire générale convenait à ses intérêts; mais elle ne convenait pas à ceux des Autrichiens, et ils l'évitèrent toujours soigneusement. Tandis que le prince de Lorraine et Traun s'établissaient sur la cime des rochers, Nadasti vint se placer sur la droite des Prussiens avec 6,000 Hongrois; Guilan, avec un corps de la même force, se met dans le bois qui bornait le front de la plaine; Trenck et Moratz se mirent sur la gauche avec leurs troupes légères, pour resserrer l'armée dans son camp et l'empêcher d'en sortir pour aller fourrager. Il paraîtra peut-être étrange que les Prussiens n'aient rien tenté pour déloger ces corps de leur voisinage; mais ces corps avaient des défilés devant eux, et on ne pouvait venir à eux qu'avec désavantage. La mauvaise nourriture des troupes, la misère et les fatigues qu'elles avaient souffertes, occasionnèrent un grand nombre de maladies; il n'y avait pas 100 hommes par régiment exempts de la dyssenterie; les officiers n'étaient pas mieux; les fourrages du camp étaient consommés; on ne pouvait avoir des vivres que de l'autre côté de l'Elbe; la saison devenait plus rude de jour en jour; toutes ces raisons obligèrent à repasser l'Elbe à Kolin et à cantonner les troupes pour conserver et rétablir les malades. L'armée décampa

le 9 de novembre et fit sa retraite en si bon ordre, que quand même le prince de Lorraine aurait voulu l'entamer, on aurait pu, sur ce terrain, engager avec avantage une affaire générale. Dix bataillons garnirent la ville de Kolin, postés derrière des murailles qui formaient un retranchement naturel; on plaça les batteries sur des éminences plus près de la ville, d'où elles dominaient sur tout le terrain: Kolin et Pardubitz devenaient alors des postes importans, parce qu'ils assuraient la communication avec la Silésie comme avec Prague. Entre ces deux têtes on établit des postes le long de la rivière, et derrière cantonnaient les troupes. A peine les Prussiens eurent-ils passé l'Elbe, que les pandours attaquèrent Kolin; mais ils y furent si mal reçus, qu'ils perdirent l'envie d'y revenir. La nuit du 12 les grenadiers de la reine, avec toutes les troupes hongroises, tentèrent une nouvelle attaque et furent par-tout repoussés vigoureusement; ils y perdirent 300 soldats tués; Trenck, ce fameux pillard, y fut blessé. Le prince de Lorraine croyait la campagne finie et aurait voulu donner aux troupes un repos qu'elles avaient bien mérité par les fatigues qu'elles avaient essuyées en Alsace et en Bohème: la cour de Vienne pensa autrement, et elle donna des ordres exprès au prince de Lorraine de continuer les opérations. Le roi se flattait de l'idée que l'ennemi prendrait ses quartiers entre l'Elbe et la Sassawa; dans le dessein où il était de tomber dessus par Pardubitz et Kolin, et de nettoyer d'Autrichiens les cercles de Czaslau et de Chrudim. Il avait pris son quartier à Turnow, proche de Pardubitz; celui du prince Léopold était

peu

peu éloigné de Kolin. L'ennemi fit dans ce temps-là des mouvemens qui femblaient dénoter qu'il avait quelque deffein fur Pardubitz; ce qui engagea ce prince à s'approcher davantage des quartiers de la gauche. Sur ces entrefaites on intercepta des lettres de Vienne; elles annonçaient un grand deffein, qui devait s'exécuter le 18 de novembre. Le général d'Einfiedel, qui commandait à Prague, mandait que l'ennemi fefait travailler à des échelles dans tous les villages voifins, et le général Naffau avertiffait qu'il s'attendait dans quelques jours à être attaqué à Kolin; il n'y avait rien à craindre pour Pardubitz, où fe trouvait l'aile gauche de l'armée.

De mille en mille le long de l'Elbe il y avait des poftes d'infanterie, et 40 efcadrons de houfards étaient diftribués entre deux, pour veiller aux patrouilles et fur les moindres mouvemens des troupes de la reine. Par ces précautions le roi devait toujours être averti d'avance, au cas que l'ennemi tentât le paffage de l'Elbe; il n'y avait donc proprement que la ville de Prague pour laquelle il y eût à appréhender. Le roi y envoya M. de Rottembourg avec fes dragons et trois bataillons, pour en renforcer la garnifon. Ce jour critique, le 18, arriva enfin et ne produifit de la part de l'ennemi que beaucoup de marches et de contremarches; le 19 parut plus décifif. On entendit dès les 5 heures du matin des décharges du gros canon et un feu d'infanterie affez vif. Le roi envoya de tous côtés pour favoir où l'on tirait; tout le monde était dans la prévention que c'était quelque nouvelle tentative fur Kolin. Les coups qu'on entendait, fe tiraient à

la droite de l'armée, et comme le général Naſſau s'était attendu à quelque entrepriſe du prince de Lorraine ſur ſon poſte et qu'on ne recevait point d'autre nouvelle, on ajouta trop légérement foi à ces apparences. On demeura dans cette incertitude jusqu'à midi, qu'un officier de houſards fit au roi le rapport, que pendant la nuit les troupes de la reine avaient fait des ponts auprès de Solnitz; que la négligence des patrouilles avait été cauſe qu'on ne s'en était aperçu qu'à la pointe du jour; que le lieutenant colonel de Wédel, dont le bataillon ſe trouvait le plus proche, y avait marché; que malgré le feu de 50 canons, il avait repouſſé trois fois les grenadiers autrichiens; que pendant 5 heures il avait diſputé ce paſſage au prince de Lorraine; que les houſards qu'il avait envoyés à l'armée pour l'avertir de ſa ſituation, ayant été tués en chemin par des ulans qui s'étaient gliſſés dans les bois voiſins, faute de ſecours, il s'était retiré en bon ordre par la forêt de Wiſchenjowitz pour rejoindre l'armée. Ce paſſage de l'Elbe était fâcheux, ſoit que la négligence des houſards en fût cauſe ou non, et cette entrepriſe décidait de toute la campagne. Le temps employé à ſe plaindre du deſtin aurait été perdu; on ne ſongea qu'à remédier au mal autant que les circonſtances le permettaient. L'armée reçut d'abord ordre de ſe raſſembler à Wiſchenjowitz, qui était au centre de ſes cantonnemens; on ne laiſſa à Pardubitz que 3 bataillons ſous les ordres du colonel Retzow. L'armée ſe trouva à ſon rendez-vous le ſoir à 9 heures, campée en front de bandière, à l'exception du corps de M. de Naſſau qui était à Kolin,

et de 2 bataillons détachés, l'un à Brandeis et l'autre à Nienbourg. Le bataillon de Wédel perdit 2 officiers et 100 hommes tant morts que bleſſés à l'affaire de Solnitz, qui ſera à jamais mémorable dans les faſtes pruſſiens. Cette belle action valut à Wédel le nom de Léonidas. Le prince de Lorraine, ſurpris qu'un ſeul bataillon pruſſien lui eût diſputé pendant 5 heures le paſſage de l'Elbe, dit aux officiers qui l'accompagnaient: la reine ſerait trop heureuſe ſi elle avait dans ſon armée des officiers comme ce héros.

La ſituation critique où ſe trouvaient les affaires, porta le roi à raſſembler les principaux officiers de ſes troupes, pour délibérer avec eux ſur le parti qu'il y avait à prendre. La queſtion roulait ſur deux objets: marcherait-on à Prague pour ſe maintenir dans ce royaume, ou évacuerait-on Prague et la Bohème pour ſe retirer en Siléſie? Chacun de ces partis avait des inconvéniens. Le prince Léopold était d'avis de marcher à Prague, puiſqu'il y avait encore quelque amas de farine à Leutmeritz, et qu'en abandonnant Prague on ferait en même temps obligé d'abandonner la groſſe artillerie que les chemins ne permettraient pas de traîner avec ſoi, outre le riſque que la garniſon avait à courir par une retraite, au moins de 30 milles, juſqu'à ce qu'elle pût regagner par Leutmeritz et la Luſace les frontières de la Siléſie. Le roi était du ſentiment qu'il fallait marcher en Siléſie, parce que c'était le parti le plus sûr. Le projet de ſe maintenir à Prague donnait à l'ennemi la facilité de couper à l'armée toute communication avec la Siléſie. Les Saxons

en auraient fait autant fur leurs frontières, de forte que cette armée aurait été ruinée avant le printemps, faute de vivres, de recrues, d'armes, de munitions de guerre, et de chevaux de remonte pour la cavalerie. D'ailleurs les communications fermées, d'où feraient venues les fommes pour payer les troupes, acheter des magafins, etc. Comment le général de Marwitz, avec 22,000 hommes, pouvait-il couvrir les deux Siléfies contre l'armée du prince de Lorraine ? Ces raifons décidèrent pour le retour en Siléfie, où l'armée trouvait toutes les reffources dont elle avait befoin pour fe rétablir, où les places fortes étaient remplies de magafins, le pays de fubfiftances, où l'on regagnait la communication avec le Brandebourg, où enfin ni argent, ni chevaux, ni reffources ne pouvaient manquer. Et pour prendre les chofes réellement telles qu'elles étaient, le roi ne fefait de perte en fe retirant de la Bohème que celle de fa groffe artillerie. Tous les généraux fe rangèrent de cet avis.

La réfolution qui avait été prife fur le champ, devait être exécutée de même. Le roi fit partir un homme de confiance et de reffource, nommé Bulow, fon aide de camp, pour porter à tous les corps détachés, ainfi qu'à la garnifon de Prague, l'ordre d'évacuer la Bohème. M. de Naffau fut inftruit de prendre le chemin de Chlumetz ou de Néchanitz pour rejoindre l'armée, tandis que le roi ferait vis-à-vis du prince de Lorraine les mouvemens les plus convenables pour faciliter cette jonction. Bulow fut affez heureux pour traverfer des détachemens de houfards ennemis, et pour porter fes ordres à ceux

auxquels il devait les rendre. Ce parti devenait d'autant plus néceſſaire, que la garniſon de Prague n'avait de ſubſiſtances que pour ſix ſemaines, et que la faim l'aurait contrainte de ſe rendre, ſi l'on avait attendu ce terme. Le 20 de novembre le roi s'approcha de Chlumetz, afin de ſeconder les mouvemens de M. de Naſſau; il demeura dans ce poſte, pour laiſſer à ce détachement le temps de gagner Bitſchow et Néchanitz. Le 22 l'armée ſe mit entre Pardubitz et Kœnigsgrætz, au village de Woititz, qui couvrait le défilé de Néchanitz. Les malades et le bagage ſous une bonne eſcorte prirent les devans pour la Siléſie, afin d'alléger la marche des troupes. M. de Retzow évacua Pardubitz; le 24 toute la cavalerie marcha à la rencontre de M. de Naſſau et l'amena rejoindre l'armée. On fit défiler l'infanterie par Kœnigsgrætz, pour ſe cantonner dans les villages qui ſont en-deçà de l'Elbe. On reſta le 25 et le 26 dans cette poſition. Le 27 l'armée ſe partagea en trois colonnes, dont l'une prit le chemin du comté de Glatz; la ſeconde, que le roi conduiſait, paſſa par les gorges de Braunau; et la troiſième, conduite par M. Dumoulin, enfila le chemin de Trautenau à Schatzlar. La première colonne ne fut point inquiétée dans ſa marche. La brigade de Truchſes, qui était à la ſeconde colonne, et qui en feſait l'arrière-garde, fut attaquée en paſſant le ruiſſeau de la Métau proche du village de Pleſs. Truchſes s'amuſa mal à propos à eſcarmoucher avec les pandours, et il eut 40 hommes tant morts que bleſſés. Ce qui caractériſe bien l'eſprit hongrois, c'eſt qu'au milieu de cette eſcarmouche quelques

cochons ſe mirent à crier dans le village de Pleſs; ce fut le ſignal de la trève, les pandours abandonnèrent les Pruſſiens et coururent tous au village égorger des bêtes qu'ils aimaient mieux manger que de ſe battre : il y a ſurement dans l'hiſtoire peu d'exemples d'eſcarmouches auſſi vives, qui aient eu un dénouement auſſi groteſque. La colonne de M. Dumoulin fut attaquée au village d'Elſe, mais avec ſi peu de vigueur, que cela ne mérite aucune conſidération. La colonne où était le roi arriva le 4 décembre à Tannhauſen; le vieux prince d'Anhalt y arriva preſque en même temps. Le prince Léopold était attaqué d'une maladie qui feſait craindre pour ſes jours. Le maréchal de Schwérin avait pris de l'humeur et quitta l'armée avant le retour en Siléſie. Le roi fut obligé de ſe rendre à Berlin, afin d'y prendre les arrangemens néceſſaires pour la campagne prochaine, et de préparer en même temps les voies à quelques négociations, que l'on pouvait rendre plus vives au cas que les circonſtances l'exigeaſſent. Voici ce qui arriva aux autres corps dans leur retraite. M. de Winterfeld ramena heureuſement ſon détachement de Leutmeritz en Siléſie; il fut harcelé en chemin, mais ſes bonnes diſpoſitions tinrent les Hongrois en reſpect. La garniſon de Prague ne ſuivit pas littéralement les ordres qu'elle avait reçus. M. de Einſiedel devait faire ſauter les ouvrages du Wiſcherad et de St Laurent, il devait faire crever les canons de la groſſe artillerie et en brûler les affuts, jeter dans l'eau les fuſils dont la garniſon de la reine avait été armée. M. de Einſiedel crut fauſſement que ce premier ordre ferait

révoqué; il en ſuſpendit l'exécution jusqu'au moment de ſon départ ; il fut trop tard alors. Lorſqu'il vit que le moment d'évacuer la ville approchait, il raſſembla tous les chevaux qu'il put trouver, pour amener avec lui 42 pièces de campagne autrichiennes, à la place du gros canon qu'il fallait abandonner. Ce fut le 26 de novembre que la garniſon ſortit de Prague. M. de Einſiedel avait ſi mal pris ſes précautions, que ſes troupes défilaient encore par la porte St Charles, que déjà 400 pandours s'étaient d'un autre côté introduits dans la ville. Ces Hongrois attaquèrent l'arrière-garde. M. de Rottembourg, qui s'y trouvait, fit tirer ſur eux quelques canons chargés à mitraille, qui les continrent. Cette garniſon arriva le 30 à Leutmeritz. On s'y arrêta quelques jours, afin de s'y pourvoir de pain et de proviſions. Quand M. de Einſiedel arriva à Leipe, il apprit que les Saxons voulaient lui diſputer le chemin de la Siléſie; car le prince de Lorraine n'avait ſuivi le roi que jusqu'à Nachod, d'où il avait pris la route de la Moravie, et les Saxons celle des cercles de Buntzlau et Leutmeritz. Il y eut quelques eſcarmouches en chemin avec les troupes légères des ennemis, mais peu importantes. Comme il arriva à Hochwald, bourg ſitué à deux milles de Friedland et à trois des frontières de la Siléſie, il aperçut un gros corps, et apprit par des transfuges et des eſpions que c'était une partie du corps ſaxon aux ordres du chevalier de Saxe, auquel 2,000 grenadiers autrichiens s'étaient joints. M. de Einſiedel, qui ne s'était jamais trouvé en pareil cas, perdit entièrement contenance; il fut long-temps

indécis s'il attaquerait ces Saxons qui s'étaient fait des retranchemens avec de la neige entassée, ou s'il traverserait la Lusace pour rentrer en Silésie. Les ennemis avaient fait de si grands abatis sur le chemin de Friedland, qu'il était devenu impraticable dans cette saison. M. de Rottembourg voyant que l'incertitude de M. de Einsiedel laisserait périr les troupes de froid et de misère, fit reconnaître les chemins de la Lusace et prit en même temps la résolution d'attaquer le chevalier de Saxe, en se chargeant de l'événement. Un capitaine, nommé Cottwitz, saxon de naissance, déserta la nuit et avertit le chevalier des desseins de Rottembourg. Rottembourg se voyant trahi, profita de la trahison même. Il se mit le lendemain de bon matin en marche par sa gauche et entra en Lusace. Les Saxons n'étaient occupés qu'à leur défense, et ils furent instruits en même temps qu'un gros corps prussien aux ordres de M. de Nassau défilait par la Silésie pour leur tomber à dos; ils étaient si occupés de ces nouvelles, que la garnison de Prague leur échappa heureusement. M. de Rottembourg cheminait toujours; un colonel Vitzthum, qui commandait sur la frontière de la Lusace, voulut s'opposer à son passage; mais lorsqu'il vit le nombre des Prussiens auquel il aurait à faire, il se désista de son opposition. Le général saxon Arnheim, sous les ordres duquel il était, envoya un autre officier pour interdire le passage aux Prussiens; mais Rottembourg, en l'accablant de politesses, poursuivit sa route et arriva le 13 décembre aux frontières de la Silésie, où ces troupes furent employées à former la

chaîne des quartiers depuis la Lusace jusqu'au comté de Glatz. Telle fut la fin de cette campagne, dont les préparatifs annonçaient de plus heureux succès. Ce grand armement, qui devait engloutir la Bohème et même inonder l'Autriche, eut le sort de cette flotte, nommée l'Invincible, que Philippe II d'Espagne mit en mer pour conquérir l'Angleterre.

Il faut convenir qu'il est plus difficile de faire la guerre en Bohème que par-tout ailleurs. Ce royaume est environné d'une chaîne de montagnes qui en rendent l'entrée et la sortie également dangereuses. Prît-on même la ville de Prague, il faudrait une armée pour la garder; ce qui affaiblit trop le corps qui doit agir contre l'ennemi. On n'y peut assembler des magasins qu'en hiver, où les habitans sont contraints, par la rigueur de la saison, de demeurer dans leurs villages. Quelques contrées fertiles peuvent fournir des subsistances pour de grandes armées; les fourrages secs et le fourrage verd ne sauraient y manquer: mais d'autres cercles montueux et chargés de bois sont trop stériles pour qu'une armée y séjourne long-temps. D'ailleurs on n'y trouve aucune place tenable, et si les Autrichiens veulent chasser l'ennemi de ce royaume sans en venir à une bataille, ils sont maîtres de l'affamer en lui coupant ses communications; à quoi cette chaîne de montagnes, dont la Bohème est environnée, fournit tout ce qu'un officier intelligent peut désirer en fait de gorges et de postes propres à intercepter les convois. Il n'y a qu'une seule méthode à suivre pour prendre ce royaume.

Aucun général ne commit plus de fautes que n'en

ſit le roi dans cette campagne. La première fût certainement de ne s'être pas pourvu de magaſins aſſez conſidérables pour ſe ſoutenir au moins ſix mois en Bohème. On ſait que pour bâtir l'édifice d'une armée, il faut ſe ſouvenir que le ventre en eſt le fondement; mais ce n'eſt pas tout. Il entre en Saxe, ſans ignorer que les Saxons avaient accédé au traité de Worms: ou il fallait les forcer à changer de parti, ou il fallait les écraſer avant de mettre le pied en Bohème. Il fait le ſiége de Prague et envoie un faible détachement à Béraun contre M. de Bathyani; ſi les troupes n'avaient pas fait des prodiges de valeur, il aurait été cauſe de leur perte. Prague pris, il était certainement de la bonne politique de marcher avec la moitié de l'armée droit à M. de Bathyani, de l'écraſer avant l'arrivée du prince de Lorraine et de prendre le magaſin de Pilſen, la perte duquel aurait empêché les Autrichiens de retourner en Bohème: ils auraient été obligés d'amaſſer de nouveau des ſubſiſtances, ce qui demande du temps; de ſorte que cette campagne aurait été perdue pour eux. Si l'on ne s'y eſt pas pris avec aſſez de zèle pour remplir les magaſins pruſſiens, il ne faut point l'imputer au roi, mais aux commis des vivres, qui ſe feſaient payer les livraiſons et laiſſaient les magaſins vides. Mais comment ce prince eut-il la faibleſſe d'adopter le projet de campagne du maréchal de Belle-Isle qui le mena à Tabor et à Budweis, lorſqu'il convenait lui-même que ce projet n'était conforme ni aux conjonctures, ni à ſes intérêts, ni aux lois de la guerre? Il n'eſt pas permis de pouſſer la condeſcendance auſſi loin. Cette faute en entraîna une foule

d'autres à sa suite. Enfin était-il bien permis de mettre son armée en cantonnemens, l'ennemi ne campant qu'à une marche de ses quartiers? Tout l'avantage de cette campagne fut pour les Autrichiens. M. de Traun y joua le rôle de Sertorius, et le roi celui de Pompée. La conduite de M. de Traun est un modèle de perfection que tout militaire qui aime son métier doit étudier, pour l'imiter s'il en a les talens. Le roi est convenu lui-même qu'il regardait cette campagne comme son école dans l'art de la guerre, et M. de Traun comme son précepteur. La fortune est souvent plus funeste aux princes que l'adversité : la première les enivre de présomption ; la seconde les rend circonspects et modestes.

CHAPITRE XI.

Les Autrichiens font une invasion dans la haute Silésie et dans le comté de Glatz ; ils sont repoussés par le prince d'Anhalt et le général Lehwald. Négociations en France. Mort de Charles VII. Intrigue des Français en Saxe. Autres négociations avec les Français. Négociations avec les Anglais pour la paix : difficulté qu'y met le traité de Varsovie. L'Angleterre promet ses bons offices. Préparatifs pour la campagne. Le roi part pour la Silésie. Le jeune électeur de Bavière fait en 1745 la paix de Fussen avec l'Autriche.

A peine le roi eut-il quitté l'armée que les Autrichiens voulurent profiter de ce qu'ils appelaient la 1745. terreur des Prussiens. Ils entrèrent dans la haute Silésie et dans le comté de Glatz. M. de Marwitz,

dont le corps cantonnait aux environs de Troppau, se retira avant l'approche de l'ennemi à Ratibor, où il mourut. Le prince Thierry reconduisit ce corps par Cosel et Brieg, pour joindre l'armée aux environs de Neisse. M. de Lehwald, qui commandait dans le comté de Glatz, se retira de même vers la capitale, avant que l'ennemi fût à portée. Ces retraites se firent sans perte, parce qu'en rétrogradant à propos, on fit manquer aux Autrichiens l'occasion d'en profiter. Le roi se vit alors obligé de retourner en Silésie, pour prendre avec le vieux prince d'Anhalt des mesures capables de déranger les projets du prince de Lorraine. Le prince d'Anhalt amassa un gros corps auprès de Neisse. Le 7 janvier (*) il passa la rivière et marcha droit à l'ennemi; ses troupes s'assemblaient à la pointe du jour et passaient les nuits en cantonnemens resserrés. A son approche, Traun abandonna le poste de Neustadt et reprit le chemin de la Moravie. Dans cette retraite les Autrichiens couchèrent cinq jours sur la neige; il en périt beaucoup de froid et beaucoup désertèrent. Le prince d'Anhalt ne put entamer qu'une partie de leur arrière-garde, sur laquelle il fit quelques prisonniers, après quoi il prit poste à Jægerndorff et à Troppau. M. de Nassau, avec un corps de 6,000 hommes, nettoya la haute Silésie, vers Ratibor et de l'autre côté de l'Oder, des Hongrois qui l'infectaient; M. de Lehwald, avec un nombre pareil de troupes, revint à Glatz, pour chasser de ce comté les Autrichiens qui voulaient s'y établir. Nassau délogea sans peine les Hongrois

(*) 1745.

de Troppau; et fondit brufquement fur Oderberg et de-là fur Ratibor, dès que M. de Traun fut de retour en Moravie: 3,000 ennemis furent furpris dans Ratibor; les Hongrois ayant vainement tenté de s'ouvrir un paffage à la pointe de l'épée, voulurent fe fauver par le pont de l'Oder; mais la foule qui fe preffait d'y paffer, le fit rompre; en même temps les Pruffiens forcèrent la ville, et ce qu'ils ne pafsèrent pas au fil de l'épée, fe noya ou fut pris. Un autre corps hongrois, commandé par le général Caroli, n'attendit pas l'approche de M. de Naffau et fe retira de Pleffe dans la principauté de Tefchen. Dans ce temps-là M. de Lehwald s'avançait vers Wenzel Wallis, qui s'était porté fur Habelfchwerd. Cette ville eft fituée dans une vallée qui confine à la Moravie. Lehwald entra par Johannesberg dans le pays de Glatz, et fe trouva bientôt vis-à-vis des ennemis, poftés dans un terrain avantageux auprès du village de Plomnitz; devant leur front ferpentait un ruiffeau dont les bords en bien des endroits étaient d'un accès difficile. Rien n'arrêta M. de Lehwald; il (*) attaqua les Autrichiens, les troupes furmontèrent tous les obftacles, elles franchirent le ruiffeau, gravirent la montagne et fondirent fi brufquement et avec tant d'audace fur l'ennemi, qu'ils le chafsèrent de fon pofte. Les Autrichiens tentèrent de fe reformer dans un bois qui était derrière le champ de bataille; mais ils en furent empêchés par les grenadiers pruffiens, qui les pourfuivirent la bayonnette au bout du fufil. Derrière ce bois il y avait une petite plaine, puis un taillis,

(*) 13 février.

dont l'ennemi tenta pour la feconde fois de profiter; mais on l'attaqua fi impétueufement, que la confufion devint entière et la fuite générale. Lehwald n'avait que 400 houfards, qu'on crut fuffire dans un pays montueux et difficile; s'il avait eu plus de cavalerie, peu d'ennemis auraient échappé. Ce corps, qui s'enfuit en Bohème, perdit 900 hommes à cette affaire. Les Pruffiens prirent 3 canons et firent 100 hommes prifonniers; il ne leur en coûta que 30 foldats, tant morts que bleffés. On regretta beaucoup le brave colonel Gaudi, officier de réputation; il avait rendu un fervice important au feu roi au fiége de Stralfund; il indiqua un paffage par lequel on fe rendit maître du retranchement des Suédois, en le tournant du côté de la mer, qui alors était baffe. Tant de fuccès auffi rapides encouragèrent les Pruffiens et ôtèrent aux troupes de la reine l'envie de prolonger davantage cette campagne. Chacun retourna de fon côté dans les quartiers d'hiver et demeura tranquille chez foi.

La fortune avait encore marqué fa faveur aux Pruffiens par la naiffance d'un fils dont la princeffe de Pruffe était accouchée (*); ce qui affurait la fucceffion à la branche régnante, qui jufqu'alors ne s'était étendue qu'aux trois frères du roi. A Berlin la cour attendait l'arrivée du maréchal de Belle-Isle, que Louis XV envoyait à fes alliés, pour concerter avec eux les mefures à prendre pour l'ouverture de la campagne prochaine. Le maréchal s'était rendu à Munich, de-là à Caffel, où il fut averti d'éviter pour fe rendre à Berlin le chemin par le pays de

(*) le 25 feptembre 1744.

Hanovre. On lui indiqua une route plus sûre qui menait par le Eichsfeld à Halberſtadt. Le maréchal, imbu de ſon caractère d'ambaſſadeur et du titre de prince d'Allemagne, rejeta cet avis, et par une ſuite de cet aveuglement, prit le chemin ordinaire. A peine arrive-t-il à Elbingerode, que des dragons hanovriens l'arrêtent ; il a la préſence d'eſprit de déchirer tous ſes papiers. On le mène en triomphe à Hanovre, où le conſeil s'applaudit d'avoir pris un maréchal de France, l'homme de confiance de la ligue de Francfort, enfin un homme qui jouait un ſi grand rôle en Europe : il eſt transféré en Angleterre ; on lui donne pour priſon le château de Windſor, où il reſte quelques mois, et il n'eſt échangé qu'après la bataille de Fontenoy. La fierté du roi de France ſouffrait de l'affront que les Hanovriens lui feſaient dans la perſonne de ſon ambaſſadeur. On diſait à Verſailles que les Hanovriens avaient manqué dans cette occaſion au reſpect dû à la majeſté impériale et au droit des gens, en arrêtant ſur les grands chemins et comme un voleur un homme revêtu d'un caractère public. On diſait à Londres qu'après la déclaration de guerre, tout officier français qui paſſait ſans paſſe-port ſur les terres du roi d'Angleterre, pouvait être arrêté de bon droit : qu'on regardait le maréchal de Belle-Isle comme officier et non comme ambaſſadeur, ce caractère n'étant point indélébile et n'étant valable qu'à la cour où le miniſtre eſt accrédité. Il n'y avait proprement que la vengeance du roi d'Angleterre d'intéreſſée à l'humiliation du maréchal de Belle-Isle. George le regardait comme l'auteur de la guerre d'Allemagne, comme un homme

qui l'avait forcé à donner sa voix à l'empereur Charles VII, et qui l'avait contraint l'année 1741 d'accepter la neutralité, lorsque le maréchal de Maillebois menaçait l'électorat de Hanovre. Le maréchal de Belle-Isle était donc regardé comme l'ennemi juré de la maison de Brunswic. A ces désagrémens publics qu'essuyait Louis XV, il s'en joignait de particuliers. La duchesse de Châteauroux, exilée de Metz, mourut de douleur d'avoir essuyé un traitement si rigoureux. La convalescence du roi réveilla ses premiers feux; l'amour que la religion avait offensé, s'en vengea à son tour en ranimant plus vivement que jamais dans le cœur du roi sa passion pour sa maîtresse. Dans le temps qu'on négociait son retour, il apprend qu'elle est morte. Jamais sacrement ne causa tant de remords que celui que Louis XV avait reçu à Metz; il se reprocha la mort d'une personne qu'il avait tendrement aimée, des désirs qu'il ne pouvait plus satisfaire, et des regrets inutiles émurent si violemment sa sensibilité, qu'il se retira pour quelque temps du monde. La maladie de ce prince, funeste à ses alliés et à sa maîtresse, lui procura au moins la satisfaction la plus douce qu'un souverain puisse avoir, celle d'obtenir le nom de Louis le Bien-aimé, désignation préférable au titre de saint et de grand que la flatterie et rarement la vérité donne aux rois.

Si le roi de France éprouvait des contretemps, la Prusse était exposée à des malheurs plus réels, depuis la fâcheuse campagne de 1744 en Bohème: d'auxiliaire elle était devenue partie belligérante, et le théâtre de la guerre, qui avait été en Alsace, s'était

transporté

tranſporté ſur les frontières de la Siléſie. La mauvaiſe volonté des Saxons s'était manifeſtée aſſez ouvertement pour qu'on pût prévoir que ſi cela dépendait d'eux, ils tâcheraient d'attirer la guerre au cœur des anciens Etats pruſſiens. Il fallait, pour réſiſter à ces ennemis, des dépenſes exorbitantes, et avec cela même il aurait été preſque impoſſible d'éviter la ruine du plat pays. Ces conſidérations feſaient envisager la paix comme l'unique moyen de ſe tirer d'une ſituation auſſi critique. La France s'était engagée d'aſſiſter efficacement les Pruſſiens. Le roi écrivit une lettre pathétique à Louis XV, pour lui rappeler ſes engagemens; il parut, par ſa réponſe, qu'il était auſſi froid pour l'intérêt de ſes alliés que ſenſible aux ſiens propres; cependant la guerre de Bohème ne s'était faite que pour ſauver l'Alſace.

Il ne manquait plus, pour embrouiller davantage la politique des puiſſances européennes, que la mort de l'empereur Charles VII. Ce prince décéda le 18 de janvier de l'année 1745. Il pouſſa la bienfeſance à l'excès, et la libéralité à un tel point, qu'il fut réduit lui-même à l'indigence: il perdit deux fois ſes Etats, et ſans ſa mort qui prévint les malheurs qui l'attendaient, il ſerait ſorti pour la troiſième fois de ſa capitale en fugitif. Ce fut là le moment de la diſſolution de la ligue de Francfort, à laquelle les Français avaient déjà porté atteinte en ne rempliſſant aucun des articles de cette alliance. Le nom de l'empereur avait légitimé l'aſſociation des princes qui avaient pris ſa défenſe; toutes leurs démarches avaient été conformes aux lois de l'Empire; dès qu'il ne fut plus, l'objet de cette liaiſon était détruit. Les princes de

l'Empire n'avaient plus un but commun, et les mêmes intérêts ne les attachaient plus à ceux de la Pruſſe. Il était facile de prévoir que la nouvelle maiſon d'Autriche tenterait l'impoſſible pour faire rentrer dans ſa maiſon la couronne impériale. A Verſailles on regardait en ſecret la mort de l'empereur comme un heureux dénouement, qui allait terminer les embarras de la France. On était las de lui payer des ſubſides conſidérables, et l'on ſe flattait de faire avec la reine de Hongrie un troc de la couronne impériale contre une bonne paix. Ce qui donnait le plus d'avantage à la cour de Vienne pour l'élection, c'était que le tiers des électeurs était aux gages du roi d'Angleterre, et que l'électeur de Maïence, dont l'influence avait du poids dans les délibérations de l'Empire, était dévoué à la reine de Hongrie. De plus, quel candidat pouvait-on oppoſer au grand-duc de Toſcane? L'électeur Palatin était trop faible, le jeune électeur de Bavière n'avait point encore l'âge preſcrit par la bulle d'or pour être éligible. Le trône impérial était regardé comme incompatible avec celui de la Pologne, ce qui ſemblait exclure l'électeur de Saxe; il ne reſtait donc que le grand-duc de Toſcane, ſoutenu par les armées de la reine de Hongrie, par l'argent des Anglais et par les intrigues du clergé. La cour de Verſailles ſentait les difficultés qu'elle rencontrerait cette fois à exclure le grand-duc du trône; elle voulut cependant lui ſuſciter des rivaux, pour rendre les conditions de ſon accommodement plus avantageuſes. Le comte de Saxe contribua le plus à faire tomber le choix de la cour ſur Auguſte III, roi de Pologne. M.

d'Argenſon ſaiſit vivement cette idée, dans la vue de brouiller par cette rivalité le roi de Pologne et la reine de Hongrie : il ne crut trouver d'oppoſition à l'exécution de ce projet que de la part de la Pruſſe, étant exactement informé des ſujets de mécontentement qui ſubſiſtaient entre ces deux princes.

En effet le roi de Pologne n'avait rien négligé pour rendre le roi de Pruſſe irréconciliable. Dès le commencement de l'année 1744 Auguſte avait eſſayé de faire accéder la république de Pologne à l'alliance qu'il venait de conclure avec la maiſon d'Autriche, et qui n'était proprement qu'un renouvellement de garantie de la pragmatique Sanction. Il repréſenta à la diète de Varſovie la néceſſité d'augmenter l'armée de la couronne de 20,000 hommes, pour réſiſter aux deſſeins d'un voiſin ambitieux, qui allait incontinent fondre ſur la république : il conclut une alliance offenſive et défenſive avec la Ruſſie ; tout le monde ſe diſait à l'oreille que c'était contre la Pruſſe. Le roi de Pologne ayant paſſé par la Siléſie pour ſe rendre à la diète de Pologne, il n'y eut point d'impoſture qu'il ne débitât, tant à Varſovie qu'aux autres cours de l'Europe, ſur le peu d'égards qu'on avait eus pour ſa famille et pour ſa perſonne, quoique tous les reſpects qu'on doit aux têtes couronnées lui euſſent été rendus. Le paſſage des troupes pruſſiennes par la Saxe fit crier encore plus fort : on leur alléguait comme exemple pareil, qu'en l'année 1711 les Saxons avaient paſſé par le Brandebourg pour attaquer les Suédois ; ils trouvèrent ces exemples bons pour eux et mauvais pour les autres. On avait offert au roi de Pologne d'avoir ſoin de ſes intérêts, de

marier la princeſſe Marianne ſa fille au fils de l'empereur. Les miniſtres français et pruſſiens n'épargnèrent pas même des offres conſidérables pour gagner le comte de *** et pour lui perſuader de prendre le parti de l'empereur : le tout en vain. La place était déjà priſe et occupée par les Anglais, les Autrichiens et les Ruſſes. Tant de traits de mauvaiſe volonté de la part des Saxons n'empêchèrent pas qu'avant la guerre le roi ne permit à 6 régimens qu'ils avaient en Pologne, de traverſer la Siléſie pour ſe rendre en Luſace.

Selon le traité du roi de Pologne avec la reine de Hongrie, il ne devait en cas de guerre lui fournir que 6,000 hommes. Dès que les Pruſſiens furent en Bohème, 22,000 Saxons ſe joignirent aux Autrichiens, et la Saxe interdit aux Pruſſiens le paſſage des vivres et des munitions de guerre ; cela était équivalent à une déclaration de guerre dans les formes. Le roi de Pruſſe crut devoir avertir ces voiſins ſi acharnés contre lui, des mauvaiſes affaires qu'ils allaient s'attirer à eux-mêmes : cette déclaration, peut-être faite à contre-temps, révolta leur amour-propre et augmenta encore la haine qu'ils avaient pour les Pruſſiens. Lorſque ceux-ci abandonnèrent la Bohème, le comte *** attribua leur malheur à ſon habileté ; il dit que la reine de Hongrie devait la Bohème à la valeur des troupes ſaxonnes, et ſe vanta d'en avoir chaſſé les Pruſſiens.

***, non content de ces fanfaronnades, avait ſur-tout à cœur de brouiller le roi de Pruſſe avec la république de Pologne. Il faut ſe rappeler qu'il y a une loi ſévère dans cette république contre ceux

qui corrompent un membre de la diète. ***, à force de récompenses, engagea un ſtaroſte, nommé Wilczewsky, à déclarer en pleine diète, que le miniſtre pruſſien l'avait corrompu moyennant la ſomme de 5,000 ducats, ce qu'il fit d'un air repentant et d'un ton de vérité qui aurait pu ſéduire; mais il fut ſévèrement examiné, et confondu par ſes propres dépoſitions. La diète de Grodno fut rompue incontinent, après qu'elle eut rejeté l'alliance de l'Autriche et l'augmentation de l'armée. La Pologne fourmillait alors de mécontens, comme c'eſt l'ordinaire dans les Etats républicains, où la liberté ne ſubſiſte que par les partis différens qui contiennent alternativement l'ambition des factions contraires. Ces mécontens offrirent au roi de Pruſſe de faire une confédération contre les Czartorinsky, les Potocky, ou proprement contre Auguſte III. Ç'aurait été le moyen de ſuſciter bien des embarras au roi de Pologne; mais le roi de Pruſſe, qui loin de vouloir attiſer le feu de la guerre, déſirait de l'éteindre, eut aſſez de modération pour conſeiller à ces Palatins de ne point troubler la tranquillité de leur patrie; il fit même offrir à ce prince qui l'avait ſi vivement offenſé, et qui voulait retourner en Saxe, toutes les ſuretés qu'il pouvait ſouhaiter pour ſon paſſage par la Siléſie. Les refus d'Auguſte III ne ſe reſſentirent pas de la politeſſe qui régnait autrefois à ſa cour; il prit le chemin de la Moravie, province dont il méditait la conquête en 1742. Il s'aboucha avec l'empereur à Olmutz, d'où il pourſuivit ſon chemin par Prague pour ſe rendre à Dresde. *** et

ſon épouſe ſe rendirent à Vienne, où ils recueillirent les fruits de leur politique.

Dès que *** fut de retour à Dresde, il expédia ſon premier commis, ſon homme de confiance, un certain Saul, à la cour de Vienne, pour régler avec Bartenſtein, miniſtre de la reine, le partage de la Siléſie. Ce fut un article ſecret, qu'on ajouta au traité de Varſovie. On promettait au roi de Pologne la principauté de Glogau et celle de Sagan; il s'engageait à faire agir offenſivement ſes troupes en Siléſie, à renoncer à ſes prétentions à la couronne impériale et à donner ſa voix au grand-duc de Toſcane; il offrait de plus de porter ſon corps d'auxiliaires à 30,000 hommes. On diffère ſur les avantages que la reine de Hongrie promit au roi de Pologne; quelques perſonnes prétendent que la cour de Vienne ſe chargea ſimplement d'avoir ſoin de ſes intérêts à la pacification générale, et qu'elle promit au comte *** la principauté de Teſchen avec la dignité de prince de l'Empire. Quoi qu'il en ſoit, il n'eſt pas naturel que le roi ait été ſéduit par ces dernières conditions: la vraiſemblance donne du poids au partage de la Siléſie ſtipulé par le traité; et ce qui augmente les apparences, c'eſt que le comte de St. Séverin, qui était pour lors ambaſſadeur de France en Pologne, crut avoir découvert cette particularité, dont le bruit était aſſez généralement répandu.

Tant de traités entre la cour de Vienne et celle de Dresde augmentaient les ombrages que la Pruſſe en devait prendre. Le temps d'ouvrir la campagne approchait. Cagnoni, chargé des affaires de la

Pruſſe à Dresde, reçut ordre de faire expliquer le comte de *** ſur l'uſage auquel il deſtinait les troupes ſaxonnes qui étaient en Bohème, et en un mot de tirer de lui une déclaration cathégorique, ſi ces troupes attaqueraient les provinces de la domination pruſſienne ou non. *** battit la campagne et crut diſſimuler ſes intentions, qui étaient connues à toute l'Europe. Ces deux cours étaient en ces termes, lorſque la France fit propoſer au roi de mettre la couronne impériale ſur la tête d'un ennemi qui l'avait ſi grièvement offenſé. Si ce prince n'avait conſulté que ſon reſſentiment, il aurait rejeté bien loin une ſemblable propoſition. Il prit un parti plus modéré. La ſaine politique demandait qu'il employât tous les moyens poſſibles de déſunir deux cours qui s'étaient liguées contre lui : au cas que le titre d'empereur flattât le roi de Pologne, ſes prétentions et celles de la reine de Hongrie devaient les rendre irréconciliables, alors le roi avait beau jeu; car en s'accommodant avec la maiſon d'Autriche, il pouvait fruſtrer Auguſte du trône qu'il briguait. Mais ce qui rendait ce projet de la France impoſſible dans l'exécution, c'eſt que la couronne impériale et celle de Pologne ne pouvant pas ſe réunir ſur la même tête, il aurait fallu préalablement qu'Auguſte abdiquât celle de Pologne, ce qui ne lui était pas permis ſelon les lois de ce royaume. Le roi de Pruſſe ne fit donc point le difficile, ſe prêtant à tout ce que la France exigeait de lui pour travailler conjointement avec elle à ce projet chimérique. M. le chevalier de Court avait été chargé de cette négociation à Berlin : il s'était attendu à trouver de la part du roi

plus de réſiſtance à conſentir à l'élévation de ſon ennemi, et il regarda ſon conſentement comme une marque de condeſcendance de ce prince pour ſa cour.

Mais le roi n'eut pas lieu d'être auſſi ſatisfait des plans que ce miniſtre propoſait pour la campagne prochaine. Malgré ſes paroles emmiellées, on s'apercevait que le deſſein de la France n'était point de faire des efforts en faveur de ſes alliés. On ne voulait prendre aucun arrangement pour les ſubſiſtances de l'armée de Bavière; on voulait différer le plus que l'on pourrait l'ouverture de la campagne. Les Allemands devaient aſſiéger Paſſau, les Français Ingolſtadt, et perſonne ne penſait aux entrepriſes que les Autrichiens pouvaient tenter dans cet intervalle. L'armée de M. de Maillebois s'était retirée de la Lahn derrière le Mein; les Français voulaient la renforcer et la laiſſer dans l'inaction. Les principales forces de cette monarchie devaient ſe porter en Flandre, où Louis XV avait réſolu de faire une ſeconde campagne; et la diverſion dans le pays de Hanovre, ſtipulée par le traité de Verſailles, fut abſolument rejetée alors par le miniſtère. Après que le roi eut épuiſé toutes les raiſons qui auraient pu faire changer de ſentiment le miniſtre de France, il dreſſa une eſpèce de mémoire, qu'il envoya à Louis XV, dans lequel les opérations militaires des armées étaient adaptées aux vues politiques des deux cours, et leurs mouvemens compaſſés d'après la ſituation actuelle où elles ſe trouvaient, d'après les conjonctures préſentes, et la poſſibilité de l'exécution. Il y était propoſé de por-

ter l'armée de Maillebois au-delà de la Lahn entre la Franconie, la Weftphalie et le bas Rhin, afin de brider l'électeur de Hanovre par ce voifinage et de l'empêcher d'envoyer des fecours en Bohème pour favorifer l'élection du grand-duc. Cette armée fervait de plus à tenir tous ces cercles en refpect, de même qu'à protéger l'électeur Palatin, le landgrave de Heffe et tous les alliés du défunt empereur. Quand même ce moyen n'aurait pas été fuffifant pour exclure entièrement le grand-duc du trône impérial, il rendait toujours les Français maîtres de traîner en longueur cette élection; qui gagne du temps a tout gagné. Le roi infiftait également pour qu'on pourvût l'armée de Bavière de fubfiftances, ainfi que d'un bon général, et qu'elle s'affemblât auffi-tôt que les Autrichiens commenceraient à remuer dans leurs quartiers, afin que les Pruffiens et les Bavarois fiffent leurs efforts en même temps contre leurs communs ennemis. Il avertiffait auffi fes alliés que la campagne de 1744 l'ayant fait revenir de la maxime de pourfuivre avec ardeur fa pointe, il ne s'enfoncerait plus dans le pays de la reine qu'autant qu'il pourrait être fuivi de fes fubfiftances; qu'ayant les Autrichiens et les Saxons fur les bras, étant de plus menacé des Ruffes, il avait befoin de redoubler de prudence, et que fi les Français ne prenaient pas de bonnes mefures pour traverfer l'élection impériale, il fe trouverait néceffité à faire fa paix avec la reine de Hongrie. Les Français envoyèrent fur cela M. de Valori à Drefde, pour perfuader au roi de Pologne de briguer le trône impérial; mais le traité de Varfovie, l'afcen-

dant des Ruſſes à cette cour, et les guinées anglaiſes liaient les mains aux Saxons.

Ce prélude confirmait la cour de Berlin dans l'opinion que le grand-duc deviendrait empereur, que l'armée des alliés ſerait malheureuſe en Bavière, que les Français n'auraient à cœur que leur campagne de Flandre, et que leurs alliés feraient ſagement de penſer à eux-mêmes. Il aurait été à ſouhaiter qu'on eût pu parvenir à pacifier tous ces troubles, afin de prévenir une effuſion de ſang inutile; mais les tiſons de la diſcorde jetaient de nouvelles étincelles ſur toute l'Europe, et la bourſe des grandes puiſſances n'était pas encore épuiſée. Les Pruſſiens entamèrent à tout haſard une négociation avec les Anglais; ils ſe fondaient ſur l'eſpérance de trouver alors les eſprits plus enclins à la paix, et ſur une révolution qui venait d'arriver dans le miniſtère anglais. Depuis que le lord Carteret avait fait le traité de Worms, la nation anglaiſe avait changé de diſpoſition à ſon égard. On lui reprochait d'être emporté et fougueux, et d'outrer tout par un effet de ſa vivacité. Un mécontentement général obligea le roi à renvoyer un miniſtre qui était entré dans toutes ſes vues, et qui couvrait ſous l'apparence de l'intérêt national tous les pas que George feſait en faveur de ſon électorat: ce prince eut la mortification de ne pas pouvoir diſpoſer des ſceaux, et fut obligé de les remettre au duc de Newcaſtle. Le lord Harrington devint miniſtre; le peuple appela ce nouveau conſeil la faction des Pelhams, parce que ceux qui le compoſaient, étaient de cette famille. Ces nouveaux

miniſtres écartèrent toutes les créatures de Carteret; mais ils ne pouvaient rompre les traités qu'il avait conclus, ni changer ſubitement le mouvement impulſif qu'il avait donné aux affaires générales de l'Europe. Carteret était faux, ſans garder les ménagemens que les caractères les plus malhonnêtes emploient pour déguiſer leurs vices. Harrington avait la réputation d'homme de probité: plus timide que ſon prédéceſſeur, il réparait ce défaut par toutes les qualités d'une ame bien née. Prévenu par le caractère perſonnel du miniſtre, on tenta par ſon moyen de trouver quelque acheminement à la paix générale. Voici quelques idées eſquiſſées qu'on lui communiqua: on pourvoira don Philippe d'un établiſſement en Italie; la France gardera, de ſes conquêtes, Ypres et Furnes; moyennant quoi l'Eſpagne prolongera pour 20 années, ou plus, la contrebande des Anglais; tous les alliés reconnaîtront empereur le grand-duc de Toſcane; la Pruſſe demeurera en poſſeſſion de la Siléſie ſelon la teneur du traité de Breslau. Les miniſtres anglais déclinèrent la négociation ſur ces articles; c'eſt que le roi déſirait la continuation de la guerre et qu'il contrecarra toutes les meſures des Pelhams pour la terminer. La cauſe de ces refus obſtinés fut enfin découverte à la Haye. Le plus beau génie et en même temps l'homme le plus éloquent de l'Angleterre, le lord Cheſterfield, était alors ambaſſadeur en Hollande; il ne cacha point au comte de Podewils, miniſtre de Pruſſe auprès des Etats généraux, que le traité de Varſovie mettait des entraves à la bonne volonté des Pelhams, que par conſéquent le roi de Pruſſe ne

pouvait point ſe flatter de réuſſir par des négociations, mais devait s'oppoſer vigoureuſement aux deſſeins de ſes ennemis, qui tramaient ſa perte. Cela n'empêcha pas que les fréquentes inſinuations du miniſtre pruſſien à Londres ne conciliaſſent entièrement au roi de Pruſſe l'affection du nouveau miniſtère, qui fit aſſurer ce prince qu'il n'attendait que les occaſions pour le ſervir. Le conſeil de milord Cheſterfield était le meilleur qu'on pût ſuivre.

On continua de négocier, mais l'attention principale du roi ſe tourna ſur tous les objets qui pouvaient lui aſſurer d'heureux ſuccès pour la campagne prochaine. Un des plus importans ſans doute était de former en Siléſie de gros magaſins; rien ne fut épargné pour les rendre conſidérables. On fit des efforts pour recompléter les troupes. Le ſoldat était largement entretenu dans les quartiers d'hiver, la cavalerie était remontée et complète; plus de 6,000,000 furent tirés du tréſor pour fournir à tant de frais, outre cela les Etats avancèrent à titre d'emprunt 1,500,000 écus. Toutes ces ſommes furent dépenſées pour que le roi pût réparer en 1745 les fautes qu'il avait faites en Bohème en 1744. Après avoir mis la dernière main à ces préparatifs, le roi partit (*) de Berlin pour ſe rendre en Siléſie.

Il apprit en chemin que l'électeur de Bavière avait ſigné avec la reine de Hongrie le traité de Fuſſen. Voici comment cette paix fut amenée. Immédiatement après la mort de l'empereur, Seckendorff s'était démis du commandement de l'armée; mais il en avait ſi mal diſpoſé les quartiers, que ces troupes

(*) 15 de mars.

étaient toutes éparpillées; le terrain qu'elles occupaient, était trop vaſte. Les Autrichiens, maîtres des places fortes et du cours du Danube, voyaient de quelle importance il était pour eux de finir d'un côté, avant de commencer leurs opérations d'un autre, et jugèrent, par la poſition des Bavarois et de leurs alliés, qu'ils en auraient bon marché. M. de Bathyani prévint ſes ennemis, qui étaient trois fois plus forts que lui, mais qui ne voulaient ſe raſſembler qu'à la fin de mai. A la tête de 12,000 hommes, qui feſaient toutes ſes forces, il paraît entre Braunau et Scharding, fond ſur les quartiers diſperſés des alliés et leur prend Pfarrkirchen, Wilshofen et Landshut, avec le peu de magaſins que les Bavarois y avaient amaſſés, en même temps qu'un autre détachement d'Autrichiens paſſe le Danube à Deckendorff, coupe les Heſſois des Bavarois, les oblige à paſſer l'Inn, enſuite à mettre les armes bas, et chaſſe les Bavarois fugitifs au-delà de Munich. Le jeune électeur, à peine ſouverain, eſt obligé de quitter ſa capitale à l'exemple de ſon père et de ſon grand-père; il ſe retire à Augsbourg. M. de Ségur, avec les Français et les Palatins qu'il avait ſous ſon commandement, n'éprouva pas un ſort plus favorable; il fut battu en ſe retirant auprès de Pfaffenhofen; les Autrichiens occupèrent en même temps le pont du Rhin, ce qui le mit dans la néceſſité de gagner Donawert avant l'ennemi. Tandis que les Bavarois, fuyant comme un troupeau ſans berger, ſe ſauvaient à Friedberg, Seckendorff reparut à la cour de l'électeur de Bavière dans ce bouleverſement total, non point comme un héros

qui trouve des reſſources dans ſon génie lorſque le vil peuple déſeſpère, mais comme une créature de la cour de Vienne, et avec l'intention de ſéduire un jeune prince ſans expérience et accablé de malheurs. Les Français avaient déjà, dès la campagne précédente, ſoupçonné ce maréchal de s'être laiſſé corrompre, parce qu'en Alſace il n'avait pas agi contre les Autrichiens conformément à ce qu'on devait attendre de lui; on l'avait trouvé ſans énergie lorſqu'il attaquait l'ennemi, et mou dans la pourſuite lorſqu'il pouvait le détruire. On l'accuſait d'avoir exprès ſéparé les quartiers des alliés, pour les livrer pieds et poings liés à leurs ennemis. On avançait même qu'il avait reçu de la reine de Hongrie 300,000 florins des arrérages qui lui étaient dûs par l'empereur Charles VI, pour décider l'électeur de Bavière à faire ſa paix. Il y a apparence que la cour de Vienne lui avait fait entrevoir des avantages; on pouvait lui avoir promis cette ſomme; mais alors la cour de Vienne n'était guère en état de l'acquitter. Ce qui dépoſe le plus contre lui, ce ſont les mouvemens qu'il ſe donna pour accélérer ce traité de Fuſſen. Il produiſit de fauſſes pièces au jeune électeur; il lui montra des lettres ſuppoſées du roi de Pruſſe, dans leſquelles celui-ci lui feſait part de la paix qu'il allait conclure avec la reine de Hongrie; il releva des avantages imaginaires que les armes de cette princeſſe avaient remportés en Flandre et en Italie; enfin il le conjura de terminer ſes différens avec elle, pour éviter ſa ruine totale. L'électeur, jeune et ſans expérience, ſe laiſſa entraîner par les créatures de la cour de

Vienne, dont Seckendorff l'avait environné. L'empereur son père lui avait dit en mourant: " N'oubliez „ jamais les services que le roi de France et le roi „ de Prusse vous ont rendus, et ne les payez pas „ d'ingratitude." Ces paroles, qu'il avait dans l'esprit, rendirent un moment sa plume immobile entre ses doigts : mais l'abyme où il se trouvait, les impostures de Seckendorff et l'espérance d'une meilleure fortune, le déterminèrent à signer le traité de Fussen le 22 d'avril de l'année 1745. Par ce traité la reine de Hongrie renonça à tout dédommagement et promit de rétablir l'électeur dans la possession entière de ses Etats; de son côté l'électeur renonça pour lui et pour sa postérité à toutes les prétentions que la maison de Bavière avait aux Etats de la maison d'Autriche; il adhéra à l'activité de la voix de Bohème et engagea la sienne pour l'élection du grand-duc à la dignité impériale; il promit de plus de renvoyer ses auxiliaires, à condition qu'ils ne seraient point inquiétés dans leur retraite, et que la reine de Hongrie s'engagerait à ne plus tirer de contributions de la Bavière. Ces derniers articles furent si mal observés par les Autrichiens, qu'ils désarmèrent les Hessois et les menèrent comme prisonniers en Hongrie, et que sous prétexte d'arrérages, ils tirèrent encore de grosses contributions de la Bavière. C'est ainsi que finit la ligue de Francfort, et que les Autrichiens firent voir que lorsqu'ils sont soutenus par la prospérité, rien n'est plus dur que le joug qu'ils imposent. Mais quel spectacle plus instructif pour les *bisognosi di gloria* et pour les politiques qui se flattent de déterminer

les futurs contingens, que le résumé de ce qui arriva au commencement de cette année? L'empereur décède, son fils fait la paix avec la reine de Hongrie, le grand duc de Toscane va devenir empereur, le traité de Varsovie ligue la moitié de l'Europe contre la Prusse, l'argent prussien retient la Russie dans l'inaction, l'Angleterre commence à pencher pour la Prusse. Le roi avait bien pris ses mesures pour se défendre; c'était donc de la campagne qui allait s'ouvrir qu'allaient dépendre la réputation et la fortune des Prussiens.

CHAPITRE XII.

Campagne d'Italie. Campagne de Flandre. Ce qui se passa sur le Rhin. Evénemens qui précédèrent les opérations de l'année 1745.

Pour ne point interrompre dans la suite le fil de notre narration, nous croyons qu'il est à propos de rapporter en abrégé ce qui se passa en Italie, en Flandre et sur le Rhin, avant que d'en venir aux opérations des troupes prussiennes en Silésie. Il faut se rappeler que M. de Gages avait pris son quartier à Terny et qu'il établit ses Espagnols et ses Napolitains des deux côtés du Tibre. M. de Lobkowitz avait son quartier à Imola; l'armée de don Philippe était en partie en Savoie et en partie dans le comté de Nice. Les Espagnols ouvrirent la campagne par la prise d'Oneglia. L'armée française et espagnole s'assembla aux environs de Nice. Le prince de Lob-

kowitz

kowitz s'avança alors jusqu'à Césène; M. de Gagés marcha à lui, le battit le 31 mars auprès de Rimini, lui prit 700 prisonniers, le poursuivit jusqu'à Lugo; le prince Lobkowitz se retira de-là par Boulogne, passa le Panaro et se posta à Campo Santo. M. de Gáges passa presque en même temps le Panaro auprès de Modène et s'avança sur les bords de la Trébie, d'où il s'ouvrit une communication avec l'Infant par l'Etat de Gènes. M. de Lobkowitz marcha à Parme, où il assembla 15,000 hommes, dans l'espérance d'empêcher la jonction des deux armées; mais M. de Gages passa l'Apennin et la rivière de Magra, sans s'embarrasser des troupes qui harcelaient son arrière-garde; il défila sous les murs de Gènes et gagna la vallée de Polsevero; ce qui engagea les Autrichiens à se porter sur Tortone. Don Philippe et Maillebois quittèrent les environs de Nice le 1 de juin, marchèrent le long de la mer en remontant la rivière de Gènes, et continuèrent leur route, sans s'inquiéter de 12 vaisseaux de guerre anglais qui leur lâchèrent de grandes bordées de canon à leur passage et leur tuèrent quelque monde. Les Espagnols éprouvèrent alors à la fois les effets de la bonne et de la mauvaise fortune. Les Piémontais furent assez rusés pour leur brûler huit magasins aux environs de Ventimiglia; dans ce temps même les Génois se déclarèrent contre le roi de Sardaigne et joignirent leurs troupes, consistant en 10,000 hommes, à celles de l'Infant. Les Autrichiens, qui ne connaissaient ni le mérite ni le prix des bons généraux, avaient renvoyé le maréchal Traun, qui s'était surpassé l'année précédente, tant en Alsace qu'en Bohème;

ils choiſirent le prince Lobkowitz, pour le placer à côté du prince de Lorraine. Lobkowitz fut donc rappelé d'Italie, et le comte de Schulenbourg prit ſon poſte juſqu'à l'arrivée du prince de Lichtenſtein, auquel la cour avait déféré le commandement de ſon armée d'Italie. Schulenbourg ne fut pas plus heureux contre M. de Gages que ne l'avait été ſon prédéceſſeur, tant le génie de cet Eſpagnol avait d'aſcendant ſur celui des généraux autrichiens. De Gages pouſſa ſon nouvel adverſaire de Novi juſqu'à Rivalta, tandis que don Philippe pénétra dans le Montferrat par Cairo, s'empara d'Aqui, et ſe joignit avec l'armée napolitaine et eſpagnole à Aſti. Schulenbourg paſſa le Tanaro et ſe poſta au confluent de cette rivière dans le Pô auprès d'un bourg nommé Baſſignano. L'Infant ſaiſit cette occaſion; il fit inveſtir Tortone et marcha aux Autrichiens, qui ſe retirèrent au-delà du Pô, brûlant et détruiſant derrière eux tous leurs ponts. Tortone avec ſa citadelle ſe rendit aux Eſpagnols. Un ſecours de 8,000 Eſpagnols et Napolitains arriva de la Romagne ſous les ordres du duc de la Vieuxville, paſſa par le grand duché de Florence, prit Plaiſance et ſa citadelle, et contraignit les Autrichiens à quitter le territoire de Parme. De Gages paſſe auſſi-tôt le Pô à Parpanaſſo, tandis que l'Infant quitte Alexandrie, franchit le Tanaro, attaque les Autrichiens le 27 ſeptembre à Baſſignano et remporte la victoire; il met le ſiége devant Alexandrie, qui ſe ſoumet, à la citadelle près; Valence, Vigevano, et beaucoup d'autres villes que nous ſupprimons, reçurent la loi du vainqueur. Dans ces conjonctures arrive le prince de Lichtenſtein, pour prendre le commande-

ment d'une armée battue, affaiblie et découragée. Il ne s'agit point d'examiner ſi la cour de Vienne aurait pu faire un choix de généraux différent; il eſt toujours sûr que celui-ci ne porta aucun remède au délabrement des affaires: perſonne ne s'oppoſa aux progrès des vainqueurs; ils prirent Caſal, Aſti et Lodi au roi de Sardaigne. L'Infant entra victorieux dans Milan et bloqua avec 18,000 hommes la citadelle de cette ville. Les Eſpagnols étaient donc à la fin de cette campagne maîtres de preſque toute la Lombardie, à l'exception de Turin, de Mantoue et de quelques citadelles qu'ils tenaient bloquées. Ces ſuccès rapides étaient dûs au génie de M. de Gages et en partie au ſecours des Génois. La proſpérité, comme nous l'avons dit, eſt confiante; elle aſſoupit ces vainqueurs de l'Italie à l'ombre de leurs lauriers. Il était indiſpenſable, pour aſſurer leurs quartiers, qu'ils poſſédaſſent les citadelles de Milan et d'Alexandrie: un peu d'activité aurait ſuffi pour les en rendre maîtres; mais ils manquèrent d'haleine, lorſqu'il ne leur reſtait que quelques pas à faire pour remporter le prix de leur courſe.

Les armes des Bourbons proſpérèrent cette année en Flandre comme en Italie. Louis XV s'était mis à la tête de ſon armée de Flandre, compoſée de 80,000 hommes. Le maréchal de Saxe commandait ſous lui. A l'ouverture de la campagne les Français firent de fauſſes démonſtrations ſur différentes places, et ils inveſtirent ſubitement Tournay. Cette ville, une des principales places de la barrière, était défendue par une garniſon de 9,000 Hollandais: la bonté de ſes ouvrages, et la force de la citadelle, que Vauban

avait conſtruite, préparait aux aſſiégeans bien des obſtacles et des difficultés à ſurmonter. Les alliés, ſous le commandement du duc de Cumberland et du maréchal Kœnigseck, n'avaient que 50,000 hommes à oppoſer aux forces des Français; ils s'avancèrent cependant du côté de Tournay et vinrent camper dans les plaines d'Anderlech. Ce voiſinage n'empêcha pas les Français d'ouvrir la tranchée le 1 de mai. Les alliés ſentant de quelle importance il était pour eux de ſauver Tournay, réſolurent de tout haſarder pour obliger Louis XV à lever ce ſiége. Du côté du Sud, en remontant la rive droite de l'Eſcaut, eſt ſitué le village de Fontenoy, lieu juſqu'alors obſcur, mais qui eſt devenu célèbre par l'événement qui porte ſon nom. Ce fut dans cette contrée que le maréchal de Saxe choiſit un terrain qu'il crut aſſez avantageux pour renverſer les projets du duc de Cumberland en s'y préſentant. Il ne laiſſa au ſiége qu'un nombre ſuffiſant de troupes pour le continuer: il appuya ſa droite à l'Eſcaut, garnit d'infanterie et de canons le village d'Antoin ſitué au bord de cette rivière, forma ſes deux lignes d'infanterie en potence vers le mont de la Trinité, qui ſe trouvait à l'extrémité de ſa gauche; ſa cavalerie rangée derrière ſon infanterie feſait ſa troiſième ligne; de plus le village d'Antoin était flanqué d'une batterie qui s'élevait ſur l'autre rive de l'Eſcaut; trois redoutes lardées d'infanterie et de canon couvraient ſon front de bataille; vers la gauche de ſon armée régnait un bois où les Français firent des abatis pour le rendre impraticable. Le 11 de mai, dès l'aube du jour, l'armée des alliés déboucha du bois de Bary et ſe forma dans la plaine ſur

deux lignes vis-à-vis de l'armée françaiſe. La gauche des alliés engagea l'affaire. Les troupes hollandaiſes devaient attaquer les villages de Fontenoy et d'Antoin ; elles s'y portèrent mollement et furent deux fois de ſuite vigoureuſement repouſſées par les Français. Alors les Anglais détachèrent quelques brigades pour s'emparer des redoutes qui couvraient le front de l'armée françaiſe. Le général qui fut chargé de cette commiſſion, la trouva peut-être dangereuſe et ne l'exécuta pas. M. de Kœnigseck, jugeant qu'il perdait du monde en détail et qu'il n'avançait pas, voulut bruſquer l'affaire. Il attaqua l'armée françaiſe, en laiſſant les villages et les redoutes derrière lui. Si ce projet lui avait réuſſi, tout ce qu'il y avait de Français enfermés dans ces poſtes aurait été fait priſonnier après la victoire, ce qui aurait rendu cette bataille le pendant de la fameuſe bataille de Hœchſtædt; mais l'événement ne répondit pas à ſon attente. M. de Kœnigseck forma deux lignes d'infanterie vis-à-vis de la trouée qui eſt entre Antoin et le bois de Bary ; en avançant il reçut le feu croiſé qui partait du village et des redoutes; ſes flancs en ſouffrirent et ſe rétrécirent; ſon centre, qui en ſouffrait moins, continuait d'avancer, et comme ſes ailes ſe repliaient en arrière, ſon corps prit une forme triangulaire, qui, par la continuation du mouvement du centre et par la confuſion, ſe changea en colonne. Ce corps, tout informe qu'il était, attaqua et renverſa les gardes françaiſes, perça les deux lignes et aurait peut-être remporté une victoire complète, ſi les généraux des alliés avaient mieux ſu profiter de la confuſion où étaient leurs ennemis,

Ils avaient ouvert le centre de l'armée françaiſe; il était aiſé de ſéparer leurs colonnes en deux, et par un à droite et un à gauche ils prenaient en flanc toute l'infanterie qui leur reſtait oppoſée; ils auraient dû en même temps faire avancer la cavalerie pour ſoutenir leurs colonnes ainſi diviſées; il eſt probable que c'en aurait été fait des Français, ſi les alliés avaient ſuivi ces idées. Mais dans le temps que ceux-ci voulaient remédier à leur propre confuſion, le maréchal de Saxe les fit attaquer par la maiſon du roi et par les Irlandais qu'il avait mis en réſerve, et il fortifia cette attaque par les décharges de quelques batteries formées à la hâte. Les Anglais ſe virent ainſi aſſaillis à leur tour; on les preſſa de tous côtés, en front comme ſur leurs flancs: après une vigoureuſe réſiſtance, ils plièrent, ſe rompirent, et les Francais les pourſuivirent juſqu'au bois de Bary. Selon l'opinion commune, cette bataille coûta aux alliés 10,000 hommes, quelques canons, et une partie de leur bagage. Ils ſe retirèrent par Leuſe ſous le canon d'Ath au camp de Leſſines, abandonnant aux Français et le champ de bataille et la ville de Tournay. Louis XV et le Dauphin ſe trouvèrent en perſonne à cette action. On les avait placés auprès d'un moulin à vent qui était en arrière; depuis, les ſoldats français n'appelaient leur roi que *Louis du moulin*. Ce qu'il y a de certain, c'eſt que le lendemain de cette bataille Louis XV dit au dauphin en paſſant ſur le champ de bataille tout enſanglanté et couvert de morts: « Vous voyez ici les victimes immolées „ aux haines politiques et aux paſſions de nos enne- „ mis; conſervez-en la mémoire, pour ne point

„ vous jouer de la vie de vos ſujets, et pour ne „ pas prodiguer leur ſang dans des guerres injuſtes." Le maréchal de Saxe, que l'hydropiſie dont il était attaqué n'avait pas empêché d'agir en général, reçut du roi les éloges les plus flatteurs; il ſemblait qu'il s'était arraché aux bras de la mort pour vaincre les ennemis de la France. Le roi de Pruſſe le félicita ſur la gloire dont il venait de ſe couvrir, regardant ſa victoire comme un engagement qu'il prenait avec le public, qui attendait de plus grandes choſes encore du maréchal de Saxe en ſanté que du maréchal de Saxe à l'agonie. L'Europe ſe vit inondée de gazettes verſifiées, qui annonçaient ce grand événement; mais il faut avouer qu'en cette occaſion le temple de la Victoire l'emporta ſur celui des Muſes. La priſe de Tournay atteſta la victoire des Français. La garniſon, qui s'était réfugiée dans la citadelle, ſe rendit le 19 juin. La capitulation fut ſignée à condition que les 4,000 hommes qui l'évacueraient, ne feraient aucun ſervice pendant l'eſpace de 18 mois contre les Français.

Louis XV renforça ſon armée de Flandre par un détachement de 20,000 hommes que lui fournit l'armée du Rhin. Le prince de Conti en prit le commandement à la place de M. de Maillebois, qui ſervait en Italie. Un détachement fait ſi mal à propos, choque également les règles de la guerre et de la politique; mais comme ce qui donna lieu à cette conduite demande quelque diſcuſſion, le lecteur trouvera bon, pour ſon intelligence, que nous lui en développions les motifs. La France avait épuiſé tous les reſſorts de ſa politique pour

perſuader au roi de Pologne d'ambitionner le trône impérial. Le peu de ſuccès de ſes intrigues ne l'avait point rebutée; au contraire elle continuait à négocier à Dreſde. Le comte de St. Séverin, qui avait bien ſervi la France dans cette cour, s'était attiré la haine du comte de ***, parce que la fineſſe du Saxon ne s'accommodait pas de l'eſprit clairvoyant du négociateur français. *** fit tant que M. de St. Séverin fut relevé par le marquis de Vaugrenant. Celui-ci ſe crut plus fin que ***; réellement ils ne l'étaient ni l'un ni l'autre; toutefois, dans cette négociation, Vaugrenant fut la dupe du Saxon. *** lui perſuada que pour faire une paix avantageuſe avec la reine de Hongrie, l'unique parti que la France eût à prendre, était de ne point s'oppoſer à l'élection du grand-duc de Toſcane, et de tenir dans l'inaction l'armée que le prince de Conti commandait ſur le Rhin; d'autant plus que la France pouvait tirer plus d'utilité de ces troupes ſur l'Eſcaut que ſur le Mein. Les miniſtres de Louis XV donnèrent aveuglément dans ce piège; ils n'examinèrent, ni le peu de ſincérité de ce conſeil, ni ſi le parti qu'on leur propoſait était conforme aux engagemens qu'ils avaient pris avec leurs alliés. En affaibliſſant ainſi l'armée du prince de Conti, on le mit hors d'état de s'oppoſer aux entrepriſes de la cour de Vienne. Le grand-duc fut élu malgré la France; la paix ne ſe fit point, et l'amour-propre du miniſtère de Verſailles lui interdit juſqu'aux reproches.

Les troupes tirées de cette armée arrivèrent en Flandre, lorſqu'après la réduction de la citadelle

de Tournay l'armée françaiſe en décampait. Elle ſe mit en trois corps, dont l'un ſe poſta à Courtray, le ſecond à St. Guislain et le troiſième à Condé. M. du Chaila battit un détachement de 5,000 hommes ſous les ordres du général Molé, que le duc de Cumberland avait fait partir de ſon armée pour ſe jeter dans Gand. Ce petit échec répandit la terreur dans l'armée des alliés; elle décampa de Bruxelles; Gand, Bruges et Oudenarde n'étant plus protégés, ſe rendirent aux Français, et cette campagne ſe termina par la priſe de Nieuport, de Dendermonde, d'Oſtende et d'Ath, après quoi le maréchal de Saxe fit entrer ſes troupes en quartiers d'hiver derrière la Dendre. Cette campagne rendit aux armes françaiſes l'honneur que celle de Bohème leur avait fait perdre. Si Louis XIV ſubjugua plus de terrain en l'année 1672, il le perdit auſſi vîte qu'il l'avait conquis; au lieu que Louis XV aſſura ſes poſſeſſions et ne perdit rien de ce qu'il avait gagné.

Les Eſpagnols et les Français avaient ouvert la campagne en Italie et en Flandre plus d'un mois avant que les troupes entraſſent en action en Siléſie. L'armée pruſſienne et celle des Autrichiens n'avaient pris des quartiers paiſibles qu'à la fin de février, et elles avaient également beſoin de repos pour ſe remettre de leurs fatigues. Le roi pouvait prévenir ſes ennemis, il ne dépendait que de lui de fondre ſur les quartiers des Autrichiens en Bohème; mais il riſquait plus en s'enfonçant dans ce royaume qu'en voyant venir l'ennemi. Cette conſidération fit qu'il reſſerra ſes quartiers de cantonnement au centre de la Siléſie, d'une manière qui l'approchait également

des gorges des montagnes par où l'ennemi pouvait déboucher. Ç'aurait été un projet insensé que de vouloir disputer quinze ou vingt chemins qui conduisent de la Bohème et de la Moravie en Silésie, dans une étendue de 24 milles d'Allemagne. Le plus sûr était d'attaquer le duc de Lorraine au moment qu'il sortirait de ces gorges, de le poursuivre en Bohème, de fourrager le pays à 12 milles à la ronde le long des frontières de la Silésie, et d'amener à la fin de l'arrière-saison les troupes dans ce duché, pour leur procurer des quartiers tranquilles. Ce projet était simple, il était proportionné à ce qu'il était possible d'exécuter, il était adapté aux conjonctures; il y avait donc tout lieu d'espérer qu'il réussirait. L'armée était distribuée de façon que 10 bataillons, 10 escadrons et 500 housards formaient une chaîne depuis la Lusace jusqu'au comté de Glatz. Les patrouilles allaient vers Schatzlar, Braunau et Bœhmisch-Friedland; ce corps était sous les ordres du lieutenant général Truchses. Le général de Lehwald, avec 10 bataillons et 500 housards, gardait le pays de Glatz, sans compter 3 bataillons qui étaient en garnison dans la forteresse, dont M. de Fouqué était gouverneur. Le margrave Charles défendait les frontières de la haute Silésie avec 16 bataillons et 20 escadrons. M. de Hautcharmoy, avec 5 bataillons et 16 escadrons, occupait et couvrait la partie de la haute Silésie située au-delà de l'Oder. Le gros de l'armée était entre Breslau, Brieg, Schweidnitz, Glatz et Neisse. Le roi établit son quartier dans cette dernière ville; il y régnait une maladie contagieuse; des charbons donnaient la mort

en peu de jours. Si on avait dit que c'était la pefte, toute communication aurait été interrompue, ainfi que la livraifon des magafins; et la crainte de cette maladie aurait été plus funefte pour l'ouverture de la campagne que tout ce que l'ennemi pouvait entreprendre. On adoucit donc ce nom redoutable; on appela cette contagion une fièvre putride, et tout continua d'aller fon train ordinaire; tant les mots font plus d'impreffion fur les hommes que les chofes mêmes. Peu après l'arrivée du roi, la petite guerre recommença avec beaucoup de vivacité. Les ennemis fe flattaient qu'en harcelant continuellement les Pruffiens, ils les confumeraient à petit feu; 10 à 12,000 Hongrois, fous les ordres du vieux maréchal Efterhazi, des généraux Caroli, Feftetifch, Spleni, et Guillani, fefaient des incurfions dans la haute Siléfie et pénétraient le plus avant qu'il leur était poffible. Un major Schafftedt, qui était détaché avec 200 hommes dans le petit bourg de Rofenberg, fut attaqué par eux. Les ennemis mirent d'abord le feu au bourg; le major fit bonne contenance, mais environné de tous côtés, il ne put fe fauver et obtint une capitulation pour rejoindre fon régiment à Creutzbourg. Il fallait réparer cet affront et rabattre la préfomption de ces troupes hongroifes nouvellement levées. Le roi fit donc des détachemens contr'eux; il fe livra de petites batailles qui fervirent de prélude aux actions décifives: et comme cet ouvrage eft deftiné à fervir de monument à la valeur et à la gloire des officiers qui ont fi bien mérité de la patrie, nous nous croyons, par devoir, obligés d'informer la poftérité de leurs belles actions, pour

l'engager par ces exemples de magnanimité à les imiter.

Le rare mérite de M. de Winterfeld le fit choiſir pour préſider à cette expédition. On lui donna 6 bataillons et 1200 houſards, avec leſquels il paſſa l'Oder à Coſel, tandis que M. de Goltz avec un bataillon et 500 houſards paſſait la même rivière à Oppeln, pour attaquer de concert Eſterhazi et ſes Hongrois. Winterfeld tomba ſur le village de Slowentzit, où il fit 120 priſonniers; il entendit un feu aſſez vif ſur ſa gauche, il s'y porta d'abord; c'étaient 5,000 Hongrois qui entouraient le détachement de Goltz; ils furent attaqués et Winterfeld remporta un avantage complet ſur eux. Spleni ſe ſauva avec ſes houſards, après avoir perdu 300 hommes et ſon bagage. Winterfeld ne crut point en avoir fait aſſez; il continua ſa pourſuite et rencontra le lendemain 2,000 houſards poſtés le dos contre un marais; il les jeta dans ce marais, où la plupart périrent ou furent pris. Ces avantages commencèrent à donner aux houſards pruſſiens un ton de ſupériorité ſur ceux de la reine. Le colonel Wartenberg des houſards battit encore un gros d'Inſurgens auprès de Creutzbourg et les diſſipa entièrement.

Pendant ce préambule de guerre, le printemps s'avançait, le mois d'avril tirait vers ſa fin, il était temps de raſſembler l'armée; elle entra dans des quartiers de cantonnemens entre Patzkau et Franckenſtein. On prépara des chemins pour 4 colonnes et des cantonnemens à Jægerndorff, à Glatz et à Schweidnitz, comme étant les lieux vers leſquels l'ennemi devait déboucher des montagnes. Les

magaſins que les Autrichiens avaient formés, les lieux où leurs troupes réglées commençaient à s'aſſembler, dénotaient aſſez leurs deſſeins; on comprenait que ces Inſurgens et ces Hongrois qu'ils avaient dans la haute Siléſie, devaient donner le change aux Pruſſiens, pour les attirer de ce côté, et que leur grande armée pénétrerait en Siléſie par Landshut. Ce projet n'était pas répréhenſible en lui-même; il ne manqua que par l'exécution. Si les Pruſſiens avaient partagé leurs forces pour faire face à l'ennemi de tous côtés, ils auraient été trop faibles pour frapper un grand coup ſur la grande armée du prince de Lorraine: et s'ils reſtaient aſſemblés, cette multitude de troupes légères, qui ne trouvait rien qui l'arrêtât, les aurait affamés à la longue en leur coupant les vivres. Le plus ſûr parti était donc celui de demeurer en force, mais en même-temps de hâter la fin de cette criſe par l'engagement d'une affaire générale. Les meſures furent priſes pour évacuer la haute Siléſie vers la fin de mai, à l'exception de la forteresse de Coſel. Les magaſins de Troppau et de Jægerndorff furent tranſportés à Neiſſe: M. de Rochow couvrit ce convoi avec 1200 chevaux et un bataillon de grenadiers; 4,000 Hongrois, moitié houſards, moitié pandours, l'attaquèrent ſans pouvoir l'entamer; la cavalerie y fit la première expérience de ſes nouvelles manœuvres, et en éprouva la ſolidité. Il était néceſſaire d'inſpirer de la ſécurité aux ennemis, pour que leur préſomption les rendît négligens dans l'expédition qu'ils méditaient. A ce deſſein le roi ſe ſervit d'un homme de Schœnberg qui était un double eſpion; il le fit

largement payer, après quoi il lui dit que le plus grand service qu'il pût lui rendre, serait de l'avertir à temps de la marche du prince de Lorraine, pour pouvoir se retirer à Breslau, avant que les Autrichiens eussent débouché des montagnes: pour induire encore plus cet espion en erreur, on fit réparer des chemins qui menaient à Breslau. L'espion promit tout; il eut nouvelle de ces chemins et s'empressa de rejoindre le prince de Lorraine, pour lui apprendre que tout le monde s'en allait et qu'il ne trouverait plus d'ennemis à combattre. Comme Landshut devenait alors l'objet principal de l'attention, le roi détacha le général Winterfeld pour observer de ce poste les mouvemens des Autrichiens; on lui donna quelques bataillons et 2 régimens de housards de Rusch et de Bronikowsky: il ne tarda pas à se signaler; il défit auprès de Hirschberg 800 Hongrois, commandés par un partisan nommé Putaschitz, et fit 300 prisonniers. Nadasti, pour venger cet affront fait à la nation hongroise, marcha à la tête de 7,000 hommes, dans le dessein d'attaquer auprès de Landshut Winterfeld, qui n'avait que 2,400 hommes sous lui. Après un combat de quatre heures, l'infanterie hongroise fut totalement battue, et dans le moment que Nadasti se disposait à faire sa retraite, arrive le général Still à la tête de 10 escadrons du vieux Mœllendorff; il fond sur les ennemis, et les Hongrois sont défaits et ramenés battant jusqu'aux frontières de la Bohème. Les Autrichiens perdirent 600 hommes à cette affaire, avec quelques-uns de leurs principaux officiers blessés, qui furent pris. On sut des prisonniers que M. de Nadasti avait ordre de prendre poste à Landshut,

et que s'il avait réuſſi, le prince de Lorraine l'aurait ſuivi infailliblement. Tant de capacité et une conduite ſi ſage valurent à M. de Winterfeld le caractère de major-général. Il n'y avait plus un moment à perdre pour rappeler le margrave Charles de la haute Siléſie. La milice hongroiſe avait profité de la levée des quartiers pour infeſter de partis toute la haute Siléſie: 6,000 houſards voltigeaient entre Jægerndorff et Neuſtadt, dans l'intention d'empêcher la communication du margrave Charles avec l'armée. Pour lui faire tenir l'ordre de ſe retirer ſur Neiſſe, le roi lui détacha les houſards de Ziethen, qui ſe firent jour l'épée à la main à travers les Hongrois et lui rendirent ſa lettre. Le margrave ſe mit en marche le 22 de mai; les troupes, qu'il commandait, feſaient environ 12,000 hommes. Les ennemis, qui prévoyaient ſa retraite, s'étaient renforcés, juſqu'au nombre de 20,000 hommes, d'un ramas de nations barbares, et de quelques troupes réglées qui leur étaient venues de Moravie: ils occupèrent la veille toutes les hauteurs qui étaient ſur le chemin du margrave, et y établirent trois batteries qui tiraient en écharpe, dont les troupes pruſſiennes furent fort incommodées dans leur marche. Le margrave, ſans s'embarraſſer des obſtacles que l'ennemi lui oppoſait, s'empara des hauteurs voiſines et des défilés les plus conſidérables avec quelques bataillons, et au débouché des gorges, il forma les régimens de Geſler et de Louis cavalerie, qui tombèrent avec toute l'impétuoſité poſſible ſur le régiment d'Ogilvi, en taillèrent en pièces la plus grande partie, puis fondirent ſur celui d'Eſterhazy, qui feſait la ſeconde ligne, le

passèrent au fil de l'épée, et après s'être ralliés attaquèrent les dragons de Gotha, qui devaient soutenir cette infanterie autrichienne, les mirent en déroute et firent un grand massacre des fuyards. Les ennemis laissèrent plus de 800 morts sur la place; leurs troupes irrégulières, qui étaient spectatrices de ce combat, ayant vu le triste sort des troupes réglées, s'enfuirent dans le bois en jetant des cris affreux. Le margrave donna dans cette journée des marques de valeur dignes du sang de son grand-père, l'électeur Frédéric-Guillaume. Le général de Schwérin, en chargeant à la tête de cette cavalerie qui défit tout de suite trois corps différens, s'acquit une réputation d'autant plus éclatante, qu'elle servit d'époque à celle de la cavalerie prussienne. C'est une chose étonnante que la promptitude avec laquelle l'audace ou la terreur se communiquent à la multitude. L'année 1741, la cavalerie des Prussiens était le corps le plus lourd, et en même temps le moins animé qu'il y eût dans les armées européennes; en l'exerçant, en lui donnant de l'adresse, de la vivacité et de la confiance dans ses propres forces, il en fit l'essai; il réussit et devint audacieux. Les peines, les récompenses, le blâme et la louange, employés à propos, changent l'esprit des hommes et leur inspirent des sentimens dont on les aurait crus peu susceptibles dans l'état abruti de leur nature; joignez à cela quelques grands exemples de valeur qui les frappent, comme celui que nous venons de rapporter: alors l'émulation gagne les esprits, l'un veut l'emporter sur l'autre, et des hommes ordinaires deviennent des héros. Les talens sont souvent engourdis par une

espèce

eſpèce de léthargie; des ſecouſſes fortes les réveillent, et ils s'évertuent et ſe développent. Le mérite eſtimé et récompenſé excite l'amour-propre de ceux qui en ſont les témoins. Dans l'ancienne Rome les couronnes civiques et murales, et ſur-tout les triomphes, aiguillonnaient ceux qui pouvaient y prétendre. Il était donc néceſſaire d'exalter dans l'armée la glorieuſe action de Jægerndorff. Le margrave, le général Schwérin et ceux qui s'y étaient ſignalés, furent reçus comme en triomphe; la cavalerie attendait avec impatience l'occaſion d'égaler, même de ſurpaſſer ces héros; tous brûlaient de l'ardeur de combattre et de vaincre. Sous ces heureux auſpices toute l'armée fut raſſemblée le 28 de mai dans le camp de Franckenſtein, à l'exception des troupes qui gardaient les places et d'un corps de 6 bataillons et de 20 eſcadrons avec leſquels M. de Hautcharmoy feſait face à Eſterhazi, pouvant ſe retirer dans les forteresſes de Coſel, de Brieg et de Neiſſe, au cas que la ſupériorité de l'ennemi l'y forçât.

CHAPITRE XIII.

Bataille de Friedberg. Marche en Bohème; ce qui s'y paſſa. Bataille de Sorr. Retour des troupes en Siléſie.

La ſituation du roi était toujours critique. La politique lui préſentait des abymes, la guerre des haſards, et les finances un épuiſement de reſſources preſque total. C'eſt dans ces occaſions où l'ame doit déployer ſa force, pour enviſager d'un œil ferme les

dangers qui l'entourent; où il ne faut point se laisser troubler par les fantômes de l'avenir, et se servir de tous les moyens possibles ou imaginables de prévenir sa ruine, lorsqu'il en est encore temps; sur-tout ne pas s'écarter des principes fondamentaux sur lesquels on a établi son système militaire et politique. Le projet de campagne du roi était réglé; cependant pour ne rien négliger, il s'adressa à ses alliés. Il employa dans cette négociation tout le feu imaginable, afin d'essayer d'en tirer des secours. La France était la seule puissance dont il pût attendre quelque chose. Le roi lui fit représenter l'impossibilité où il se trouvait de soutenir long-temps cette guerre, dont tout le fardeau pesait sur lui : il la somma de remplir ses traités à la lettre, et comme l'ennemi se préparait à faire une invasion dans ses Etats, il pressait Louis XV de lui donner l'assistance qu'il lui devait dans ce cas, ou de faire une diversion réelle, qui lui procurât quelque soulagement. Le ministère français parut peu touché de ces représentations; il les traita à la légère et voulut que la bataille de Fontenoy et la prise de quelques places en Flandre passassent pour une diversion considérable. Le roi s'adressa encore directement à Louis XV; il lui marqua le peu de satisfaction qu'il avait de la froideur des ministres de Versailles; qu'il se trouvait dans une situation désagréable et embarrassante, où il s'était mis par amitié pour sa majesté très-chrétienne; qu'il croyait que ce prince lui devait quelque retour pour l'avoir secondé dans un moment où les Autrichiens commençaient à faire des progrès en Alsace; que la bataille de Fontenoy et la prise de Tournay étaient à la

vérité des événemens glorieux pour la perſonne du roi et avantageux à la France, mais que pour l'intérêt direct de la Pruſſe, une bataille gagnée aux bords du Scamandre ou la priſe de Pekin feraient des diverſions égales. Le roi ajouta que les Français occupaient à peine 6,000 Autrichiens en Flandre, et que le péril où il ſe trouvait, l'empêchait de ſe contenter de belles paroles, et l'obligeaient à demander inſtamment des effets plus réels. La comparaiſon du Scamandre et de Pekin déplut au roi très-chrétien; ſon humeur perça dans la lettre par laquelle il répondit au roi de Pruſſe, et celui-ci ſe piqua à ſon tour du ton de hauteur et de froideur qui caractériſait cette réponſe.

Pendant ces altercations, nuiſibles à l'union qui doit régner entre des alliés, les Autrichiens étaient à la veille de commencer leurs opérations de campagne. Leur armée, compoſée des troupes de la reine et de celles de Saxe, s'approchait inſenſiblement des frontières de la Siléſie. Les Autrichiens étaient venus de Kœnigsgrætz et des environs de Jaromirtz, et les Saxons de Buntzlau et de Kœnigshoff; ils ſe joignirent à Trautenau, d'où ils avancèrent à Schatzlar. Ils ne pouvaient guère s'arrêter en chemin : on pouvait calculer leurs mouvemens à peu de choſe près; il était donc temps d'avertir à Landshut le général Winterfeld de ſe retirer à l'approche de l'ennemi, en ſe repliant ſur le corps de Dumoulin, et de pourſuivre enſuite tous deux leur retraite juſqu'à Schweidnitz, en ſemant le plus adroitement qu'ils pourraient le bruit des préparatifs qu'on ſeſait pour abandonner le pied des montagnes

et pour ſe mettre ſous le canon de Breslau. Le double eſpion, dont nous avons parlé d'avance, recueillit avidement ces bruits, et ſe hâta de confirmer lui-même au prince de Lorraine la retraite des Pruſſiens qu'il lui avait annoncée quelque temps auparavant. Les ruſes ſervent ſouvent mieux à la guerre que la force; il ne faut pas les prodiguer, de peur qu'elles ne perdent leur mérite, mais en réſerver l'uſage pour les occaſions importantes; et lorſque les nouvelles qu'on fait parvenir à l'ennemi flattent ſes paſſions, on eſt preſque sûr de l'entraîner dans le piége qu'on lui prépare. Comme Winterfeld et Dumoulin avaient une marche d'avance ſur l'ennemi, ils ſe replièrent ſur Schweidnitz ſans avoir ſouffert dans cette marche. L'armée du roi quitta Franckenſtein et occupa le 29 mai le camp de Reichenbach, d'où elle n'avait qu'une petite marche juſqu'à Schweidnitz; elle paſſa cette forteresse le 1 de juin; les corps de Dumoulin et de Winterfeld firent ſon avant-garde et occupèrent la hauteur de Striegau en-deçà du Strigauer-Waſſer. M. de Naſſau, avec ſon corps, garnit le Nonnen-Buſch et l'armée ſe campa dans la plaine qui eſt entre Jauernick et Schweidnitz, de ſorte qu'un terrain de deux milles, qui ſépare Striegau de Schweidnitz, était occupé par une ligne preſque continue de troupes pruſſiennes; cette poſition mettait le roi à portée de ſe procurer les plus grands avantages. Le général Wallis, qui commandait l'avant-garde des ennemis, et Nadaſti furent les premiers qui ſe préſentèrent ſur les hauteurs de Fribourg. Le prince de Lorraine avait pénétré en Siléſie par

Landshut ; de-là il avait pourſuivi ſa marche ſur Reichenau, d'où il ſe transporta à Hohen-Hennersdorff. Il pouvait de ce camp deſcendre dans la plaine par quatre chemins, ſavoir Fribourg, Hohen-Friedberg, Schwinahaus et Cauder. Le roi fut reconnaître ces environs, pour examiner les lieux et le terrain où il pourrait placer ſon armée, et il employa trois jours à faire préparer les chemins, afin qu'aucun empêchement n'arrêtât ſes troupes et qu'elles puſſent voler à l'ennemi, lorſqu'il paraîtrait dans la plaine ; c'était ôter au haſard tout ce que la prudence lui pouvait dérober. Le 2 de juin les généraux autrichiens et ſaxons tinrent conſeil de guerre auprès du gibet de Hohen-Friedberg. Quoiqu'ils euſſent de cette hauteur la vue ſur toute la plaine, ils n'aperçurent que de petits corps de l'armée pruſſienne. La partie la plus conſidérable était couverte par le Nonnen-Buſch, et par des ravins, derrière leſquels on s'était placé exprès, pour tenir l'ennemi dans l'ignorance des forces pruſſiennes, et pour le confirmer dans l'opinion où il était qu'il entrait dans un pays où il ne trouverait aucune réſiſtance. Le prince de Lorraine choiſit le village de Languenoels pour s'y camper le lendemain. Wenzel Wallis eut ordre de s'emparer en même temps du magaſin de Schweidnitz avec ſon avant-garde, et de-là il devait pourſuivre les Pruſſiens à Breslau. Le duc de Weiſſenfels avec ſes Saxons devait prendre Striegau et de-là ſe porter ſur Glogau, pour en faire le ſiége. Le prince de Lorraine avait oublié, dans ſon projet, qu'il aurait à combattre une armée de 70,000 hommes, bien

résolus à ne lui pas abandonner un pouce de terrain sans l'avoir défendu jusqu'à l'extrémité. Ainsi les desseins des Autrichiens et des Prussiens se croisaient, comme des vents contraires qui assemblent des nuages dont le choc produit la foudre et le tonnerre. Le roi visitait tous les jours ses postes avancés; il était le 2 sur une hauteur devant le camp de Dumoulin, dont on découvrait toute la campagne, les hauteurs de Furstenstein et même un bout du camp autrichien près de Reichenau. Le roi s'y était arrêté assez long-temps, lorsqu'il vit une nuée de poussière qui s'élevait dans les montagnes, qui avançait et descendait dans la plaine et qui allait en serpentant de Cauder à Fegebeutel et Ronstock; la poussière tomba ensuite, et l'on aperçut distinctement l'armée des Autrichiens qui était sortie des montagnes sur huit grandes colonnes; leur droite s'appuyait au ruisseau de Striegau, et tirait de-là vers Ronstock et Hausdorff; les Saxons qui fesaient la gauche, s'étendaient jusqu'à Pilgrimshain. M. Dumoulin reçut aussi-tôt ordre de lever le camp à 8 heures du soir, de passer le ruisseau de Striegau et de se poster sur un rocher devant la ville, où il y a une carrière de topaze et qui en a pris son nom. L'armée se mit en mouvement le soir à huit heures, filant sur la droite en deux lignes et observant le plus grand silence, il était même défendu au soldat de fumer. La tête des troupes arriva à minuit auprès des ponts de Striegau, où l'on attendit que tous les corps fussent bien serrés ensemble. Le 4 juin, à 2 heures du matin, le roi rassembla les principaux officiers de l'armée, pour leur donner la disposition du

combat; nous l'omettrions, si tout ce qui a rapport à une bataille décisive, ne devenait de conséquence. Voici cette disposition. L'armée se mettra incessamment en marche par la droite sur deux lignes ; elle passera le ruisseau de Striegau ; la cavalerie se mettra en bataille vis-à-vis de la gauche de l'ennemi du côté de Pilgrimshain ; le corps de Dumoulin couvrira sa droite : la droite de l'infanterie se formera à la gauche de la cavalerie vis-à-vis des bosquets de Ronstock ; la cavalerie de la gauche s'appuiera au ruisseau de Striegau, gardant au loin à dos la ville de ce nom ; 10 escadrons de dragons et 20 de housards, qui composent la réserve, se posteront derrière le centre de la seconde ligne, pour être employés où il sera besoin ; derrière chaque aile de cavalerie un régiment de housards se formera en troisième ligne, pour garantir le dos et le flanc de la cavalerie, si le terrain va en s'élargissant, ou pour servir à la poursuite ; la cavalerie chargera impétueusement l'ennemi l'épée à la main ; elle ne fera point de prisonniers dans la chaleur de l'action ; elle portera ses coups au visage ; après avoir renversé et dispersé la cavalerie contre laquelle elle aura choqué, elle retournera sur l'infanterie ennemie et la prendra en flanc ou à dos, selon que l'occasion s'en présentera ; l'infanterie prussienne marchera à grands pas à l'ennemi : pour peu que les circonstances le permettent, elle fondra sur lui avec la bayonnette ; s'il faut charger, elle ne tirera qu'à 150 pas ; si les généraux trouvent quelque village sur les ailes ou devant le front de l'ennemi, qu'il n'ait pas garni, ils l'occuperont et le borderont extérieurement d'infan-

terie, pour s'en ſervir, ſi les circonſtances le permettent, à prendre l'ennemi en flanc; mais ils ne placeront de troupes ni dans les maiſons ni dans des jardins, pour que rien ne les gêne, et ne les empêche de pourſuivre ceux qu'ils auront vaincus. Dès que chacun fut de retour à ſon poſte, l'armée s'ébranla. A peine la tête commençait-elle à paſſer le ruiſſeau, que M. Dumoulin fit avertir qu'ayant aperçu de l'infanterie ennemie vis-à-vis de lui ſur une éminence, il avait corrigé ſa poſition; qu'il avait pris par ſa droite, pour ſe former ſur une hauteur oppoſée à l'autre et par laquelle il débordait même la gauche de l'ennemi. C'était des Saxons qu'il voyait, qui ayant eu ordre de prendre la ville de Striegau, furent fort étonnés de trouver des Pruſſiens devant eux. Le roi ſe hâta d'établir une batterie de 6 pièces de 24 ſur ce mont Topaze, laquelle fut très-utile par la grande confuſion qu'elle mit dans les ennemis. Les Saxons venaient avec tous leurs corps pour ſoutenir l'avant-garde qui devait prendre Striegau; ils reçurent cette canonnade, à laquelle ils ne s'attendaient pas; en même temps l'aile droite de la cavalerie pruſſienne ſe forma ſous cette batterie, les gardes du corps joignant le corps de Dumoulin, et la gauche de l'aile aboutiſſant à ces bouquets du bois de Ronſtock. Les Pruſſiens, après deux charges conſécutives, culbutèrent la cavalerie ſaxonne, qui s'enfuit à vau de route, et les gardes du corps taillèrent en pièces ces deux bataillons d'infanterie qui s'étaient préſentés au commencement de l'affaire devant M. Dumoulin. Alors les grenadiers pruſſiens et le régiment d'Anhalt attaquèrent l'infanterie ſaxonne dans ces bouquets de

bois où elle commençait à se former; ils les poussèrent, et les délogèrent d'une digue où ils voulaient se reformer; de-là ils traversèrent un étang pour attaquer la seconde ligne sur un terrain marécageux: ce combat, plus meurtrier que le premier, fut terminé aussi vîte: les Saxons furent encore obligés de s'enfuir; leurs généraux rallièrent quelques bataillons en forme de triangle sur une hauteur, pour couvrir leur retraite; mais la cavalerie prussienne de la droite, déjà victorieuse, se présenta sur leur flanc, en même temps que l'infanterie prussienne déboucha du bois pour les assaillir. M. de Kalckstein vint encore avec quelques troupes de la seconde ligne, qui débordait de beaucoup les Saxons; ils virent l'extrémité où ils étaient, n'attendirent pas l'attaque, mais prirent bientôt la fuite. Les Saxons furent ainsi totalement battus, avant que la gauche de l'armée fût entièrement formée. Il se passa bien un gros quart d'heure avant que cette gauche s'engageât avec les Autrichiens.

L'on avait averti le prince de Lorraine à Hausdorf, où il avait son quartier, du feu de canon et des petites armes qu'on entendait; il crut bonnement que c'étaient les Saxons qui attaquaient Striegau, et n'en tint aucun compte; on lui dit enfin que les Saxons étaient en fuite et que tous les champs en étaient parsemés; sur quoi il s'habilla à la hâte et ordonna à l'armée d'avancer. Les Autrichiens marchaient donc à pas comptés dans la plaine entre le ruisseau de Striegau et les bosquets de Ronstock, qui n'est coupée que par des fossés qui séparent les possessions des paysans. Dès que le margrave Char-

les et le prince de Pruſſe furent à portée des ennemis, ils les chargèrent ſi vivement, qu'ils plièrent. Les grenadiers des Autrichiens ſe ſervirent avec intelligence de ces foſſés dont nous avons fait mention, et ils auraient pu mettre de la règle dans leur retraite, ſi le régiment des gardes ne les eût chaſſés deux fois à coups de bayonnette. Le régiment de Haake, celui de Bévern et tous ceux qui furent au feu, ſe diſtinguèrent par des actions de valeur. Comme il n'y avait plus d'ennemis devant la droite, le roi fit faire un quart de converſion, pour ſe porter ſur le flanc gauche et derrière les Autrichiens; cette droite broſſa dans les bois et dans les marais de Ronſtock, et lorſqu'elle en ſortit pour attaquer l'ennemi, la gauche des Pruſſiens avait déjà gagné un terrain conſidérable. La cavalerie de cette gauche avait eſſuyé un contre-temps: à peine Kiau, avec ſa brigade de 10 eſcadrons, avait-il paſſé le pont du ruiſſeau de Striegau, qu'il ſe rompit. Kiau prit le parti d'attaquer la cavalerie ennemie avec la ſienne, le général de Ziethen le joignit avec la réſerve, culbuta devant lui tout ce qui voulut lui réſiſter, et donna à M. de Naſſau, qui commandait cette gauche, le temps de la faire paſſer à gué. Dès que M. de Naſſau eut formé ſon aile, il donna ſur ce qu'il y avait encore de cavalerie ennemie devant lui et la mit en déroute. Le général Polentz contribua beaucoup à ce ſuccès; il s'était gliſſé avec ſon infanterie dans le village de Fegebeutel, d'où il enfilait la cavalerie autrichienne; quelques décharges qu'elle reçut en flanc, la mit en confuſion et prépara ſa défaite. M. de Gesler, qui comman-

dait la feconde ligne, voyant qu'il n'y avait là aucun laurier à cueillir, fe tourna vers l'infanterie pruffienne, et trouvant les Autrichiens en confufion, il fit ouvrir l'infanterie pour y paffer, et fe formant fur trois colonnes, il fondit fur ces Autrichiens avec une vivacité incroyable, les dragons en maffacrèrent un grand nombre; ils firent prifonniers 21 bataillons des régimens de Marchal, Graun, Tungen, Traun, Colowrad, Wurmbrand et d'un régiment encore dont le nom nous manque: il y en eut beaucoup de tués; et cependant on fit 4,000 prifonniers et on s'empara de 66 drapeaux. Un fait auffi rare, auffi glorieux mérite d'être écrit en lettres d'or dans les faftes pruffiens. Un général de Schwérin (coufin de celui de Jægerndorff) et une infinité d'officiers que leur grand nombre nous empêche d'indiquer, y acquirent un nom immortel. Cette belle action fe fit en même temps que la droite des Pruffiens fe portait fur le flanc du prince de Lorraine; ce qui rendit le défordre de fes troupes complet: tout fe débanda et s'enfuit dans la plus grande confufion vers les montagnes. Les Saxons fe retirèrent par Seyffersdorf; le corps de bataille des Autrichiens fe fauva par Kauder et leur aile par Hohen-Friedberg, où heureufement Wallis et Nadafti étaient venus pour couvrir leur retraite: les Pruffiens les pourfuivirent jufques fur les hauteurs de Kauder, où ils s'arrêtèrent pour prendre quelque repos. Les trophées que les Pruffiens remportèrent en cette journée furent, en fait de prifonniers, 4 généraux, 200 officiers et 7,000 hommes: en fait de drapeaux, timbales, canons etc. 76 drapeaux, 7 étendards, 8 paires de timbales et

60 canons. Le champ de bataille était jonché de morts ; les ennemis y perdirent 4,000 hommes, parmi lesquels il y avait quelques officiers de marque. La perte de l'armée prussienne en morts et blessés allait à peine à 1800 hommes. Quelques officiers, qui devinrent dans cette journée les victimes de la patrie, en méritèrent les regrets; de ce nombre furent le général Truchses, les colonels Massow, Schwérin et During.

Ce fut là la troisième bataille qui se donna pour décider à qui appartiendrait la Silésie, et ce ne fut pas la dernière. Quand les souverains jouent les provinces, les hommes sont les jetons qui les payent. La ruse prépara cette action, et la valeur l'exécuta. Si le prince de Lorraine n'avait pas été trompé par ses espions, qui l'étaient eux-mêmes, il n'aurait jamais donné aussi grossièrement dans le piége qui lui était préparé; ce qui confirme la maxime de ne jamais s'écarter des principes que l'art de la guerre prescrit, et de la circonspection qui doit obliger tout général qui commande à suivre invariablement les règles que la sureté exige pour l'exécution de ses projets. Lors même que tout semble favoriser les projets que l'on médite, le plus sûr est toujours de ne pas assez mépriser son ennemi pour le croire incapable de résistance. Le hasard conserve toujours ses droits. Dans cette action même un quiproquo pensa devenir funeste aux Prussiens. Au commencement du combat le roi tira dix bataillons de sa seconde ligne, sous les ordres du lieutenant général de Kalckstein, pour renforcer le corps de Dumoulin, et il envoya un de ses aides de camp pour avertir le margrave

Charles de prendre le commandement de la feconde ligne d'infanterie pendant l'abfence de M. de Kalckftein. Cet officier peu intelligent dit au margrave de renforcer la feconde ligne de fa brigade, qui était à l'extrémité de la gauche. Le roi s'aperçut à temps de cette bévue, et il la redreffa avec promptitude. Si le prince de Lorraine avait profité de ce faux mouvement, il aurait pu prendre en flanc la gauche des Pruffiens qui n'était pas encore appuyée au ruiffeau de Striegau. Tant le fort des Etats et la réputation des généraux tient à peu de chofe. Un feul inftant décide de la fortune. Mais il faut avouer, vu la valeur des troupes qui combattirent à Friedberg, que l'Etat ne courait aucun rifque; il n'y eut aucun corps de repouffé : de 64 bataillons, 27 feulement furent au feu et remportèrent la victoire. Le monde ne repofe pas plus furement fur les épaules d'Atlas, que la Pruffe fur une telle armée.

Il ne doit pas paraître furprenant que l'on ne pourfuivît pas les Autrichiens avec plus d'ardeur. La nuit du 3 au 4 avait été employée à marcher à l'ennemi. La bataille, quoique courte, avait été une fuite d'efforts continuels; les munitions de guerre étaient épuifées; les équipages et les munitions de guerre et de bouche étaient à Schweidnitz : il fallait les conduire à l'armée. L'arrière-garde du prince de Lorraine était compofée des corps de Wallis et de Nadafti qui n'avaient point combattu; ils occupaient les hauteurs de Hohen-Friedberg, dont il aurait été téméraire de vouloir les déloger : les Pruffiens occupaient la hauteur de Kauder; mais celle de Hohen-Friedberg était à leur gauche; il ne fallait donc

pas perdre par une fougue imprudente ce qu'on avait gagné par la ſageſſe. Le lendemain MM Dumoulin et Winterfeld furent détachés à la pourſuite de l'ennemi; ils atteignirent le prince de Lorraine auprès de Landshut. Ce prince ne les attendit pas; il leva ſon camp à leur approche et chargea Nadaſti de couvrir ſa retraite. Winterfeld attaqua ce dernier, le mit en fuite et le pourſuivit juſqu'aux frontières de la Bohème, après lui avoir tué 200 hommes et pris 130 priſonniers. M. Dumoulin occupa le camp même que les Autrichiens venaient d'abandonner. Après cette victoire, le roi rappela Cagnoni, ſon miniſtre de Dreſde. Bulau, accrédité à Berlin de la part du roi de Pologne, fut obligé d'en partir, ainſi qu'un réſident de Saxe de Breslau. Le roi déclara qu'il regardait l'invaſion des Saxons en Siléſie comme une rupture ouverte.

L'armée ſuivit le 6 le corps de Dumoulin et ſe porta ſur Landshut. Lorſque le roi y arriva, il fut entouré d'une troupe de 2,000 payſans, qui lui demandèrent la permiſſion d'égorger tout ce qui était catholique dans cette contrée. Cette animoſité venait de la dureté des perſécutions que les proteſtans avaient ſouffertes de la part des curés dans le temps de la domination autrichienne, où l'on avait ôté les égliſes aux luthériens, pour les donner à des prêtres catholiques. Le roi était bien éloigné de leur accorder une permiſſion auſſi barbare. Il leur dit qu'ils devaient plutôt ſe conformer aux préceptes de l'Ecriture, bénir ceux qui les offenſaient, prier Dieu pour ceux qui les perſécutaient, afin d'hériter le royaume des cieux. Les payſans lui répondirent qu'il avait

raiſon et ſe déſiſtèrent de leur cruelle prétention. L'avant-garde avança juſqu'à Starckſtadt, où elle apprit que les ennemis avaient quitté Trautenau et qu'ils défilaient à Jaromirtz; ſur cela elle ſe poſta à Scalitz. L'armée prit le chemin de Friedland et de Nachod, qui était plus commode pour les ſubſiſtances; après quoi elle déboucha des montagnes et ſe déploya le long de la Métau, petit ruiſſeau dont les bords ſont eſcarpés, qui vient de Neuſtadt et va ſe jeter dans l'Elbe auprès de Pleſs. Le camp des Autrichiens était derrière l'Elbe entre Schmirgitz et Jaromirtz. Nadaſti, dont le corps était environ de 6,000 hommes, fit mine de diſputer à l'avant-garde pruſſienne le paſſage de la Métau, mais M. de Lehwald chaſſa les Hongrois ſans effuſion de ſang, paſſa le ruiſſeau et ſe campa à un quart de mille à l'autre bord. Le lendemain l'avant-garde fut renforcée de 11 bataillons et ſe porta à Caravalhota, d'où le roi, ſe mettant à ſa tête, pouſſa juſqu'à Kœnigsgrætz et occupa le terrain entre Ruſeck qui eſt vers l'Elbe et Divetz qui eſt ſur l'Adler; ce ruiſſeau-ci vient des montagnes de Glatz et ſe jette dans l'Elbe auprès de Kœnigsgrætz. L'armée, ſous le commandement du prince Léopold, ſe campa à un quart de mille derrière l'avant-garde. Ces mouvemens obligèrent le prince de Lorraine à s'approcher de Kœnigsgrætz. Il ſe poſta ſur une hauteur au confluent de l'Adler et de l'Elbe vis-à-vis des Pruſſiens; il avait appuyé ſa droite à un marais, ſa gauche ſe recourbait vers Pardubitz et à dos il avait une forêt de deux milles qui s'étend vers Holitſch : ce prince avait établi, moyennant trois ponts ſur l'Adler, ſa communication

avec Kœnigsgrætz, où il tenait un détachement de 800 hommes; il fit élever une redoute devant la ville fur une petite hauteur qui en défendait l'approche aux Pruffiens. Sa pofition était inattaquable, le roi fe borna à garnir d'infanterie les villes de Jaromirtz et de Schmirgitz, pour tenir l'Elbe par des détachemens de dragons et de houfards, et pour affurer et protéger fes fourrages. A voir ces deux armées rangées autour de Kœnigsgrætz, on aurait dit que c'était un même corps qui en formait le fiége. Cependant l'avant-garde et le corps de bataille des Pruffiens étaient fi avantageufement placés, qu'il aurait été impoffible à l'ennemi de les entamer. On aurait pu tenter quelque entreprife fur Kœnigsgrætz, et il aurait été poffible de prendre la ville, mais qu'aurait-on gagné? La ville n'avait ni fortifications, ni magafins, et l'on aurait été obligé de l'abandonner tôt ou tard; ç'aurait été verfer du fang inutilement. Ceux qui ne jugeaient que fuperficiellement des chofes, croyaient que, dans cette heureufe fituation, le roi devait changer le projet de campagne qu'il avait fait à Neiffe et que fes vues devaient s'étendre avec fa fortune. Il n'en était pas ainfi cependant. La bataille de Friedberg avait fauvé la Siléfie: l'ennemi était battu, mais il n'était pas détruit: cette bataille n'avait pas applani les montagnes de la Bohème par lefquelles étaient obligés de paffer les vivres pour l'armée. On avait perdu l'année 1744 les caiffons des vivres; les fubfiftances ne pouvaient donc arriver au camp que fur des chariots de payfans de la Siléfie. Depuis le départ du margrave de la haute Siléfie, les Hongrois avaient furpris la forteresse

de

de Cofel, et ils étendaient leurs courfes jufqu'au voifinage de Schweidnitz et de Breslau; ils allaient fe porter fur les derrières de l'armée et en intercepter les fubfiftances; d'ailleurs le roi ne pouvait s'éloigner que de dix ou quinze milles de Schweidnitz, d'où il ne recevait des vivres que de cinq en cinq jours. S'il avait voulu tranfporter le théâtre de la guerre en Saxe, il aurait abandonné la Siléfie à la difcrétion des Autrichiens. Tant de confidérations importantes firent que ce prince refta ferme dans fon premier projet, c'eft-à-dire d'affamer les frontières de la Bohème, pour empêcher l'ennemi d'y pouvoir hiverner.

Les Français firent encore quelques tentatives auprès du roi de Pologne, lui préfentant toujours comme une amorce la couronne impériale, à laquelle il avait renoncé pour long-temps. La feule négociation qui convînt alors aux Pruffiens, c'était celle avec l'Angleterre; parce que cette puiffance feule pouvait ménager la paix avec la reine de Hongrie. Le roi d'Angleterre était alors à Hanovre, et il avait mené le lord Harrington avec lui. Le jeune comte de Podewils, qui était miniftre à la Haye, reçut ordre de fe rendre à Hanovre pour fonder le terrain et voir dans quelles difpofitions étaient le lord Harrington et la cour.

Pour ce qui regardait les opérations de la guerre, il fut réfolu de fe foutenir le plus long-temps qu'il ferait poffible en Bohème, de choifir avec foin les meilleurs camps qu'on pourrait trouver, d'expofer d'autant moins les troupes, que M. de Naffau allait être détaché pour la haute Siléfie afin de reprendre

Cofel, et d'affecter en toutes les occafions les démonftrations d'une guerre offenfive, pour en impofer à l'ennemi et lui cacher le véritable deffein que l'on avait de ne rien donner au hafard. M. de Naffau partit le 25 de juin avec 12,000 hommes; il paffa par Glatz et Reichenftein, et rejeta d'abord les Hongrois fur Neuftadt, d'où il les délogea avec perte de leur côté; il s'avança enfuite jufqu'à Cofel, et fit les préparatifs du fiége. Cette place avait été prife par la perfidie d'un officier de la garnifon qui déferta: ce traître apprit aux ennemis que le foffé n'était pas perfectionné, et qu'il était guéable à l'angle d'un baftion qu'il leur indiqua. Avec 2,000 pandours il paffa le foffé, efcalada le baftion et la place, dont Foris était commandant; il y eut quelque monde de maffacré; le refte, au nombre de 350 hommes, fut fait prifonnier; cela arriva deux jours après que le margrave eut évacué la haute Siléfie.

Pendant que M. de Naffau était ainfi occupé dans la haute Siléfie, le roi mettait tous fes foins à faire fubfifter les troupes. Pour cet effet il détacha fa groffe cavalerie vers Opotfchna, qui était à un demi-mille à la gauche des deux corps de l'armée pruffienne: toutes les nuits cette cavalerie donnait l'alarme au prince de Lorraine, pour éprouver fa contenance, fouvent affez mauvaife, et pour le confirmer dans l'opinion que le roi méditait quelque grand deffein, qu'il exécuterait à l'improvifte. Les Autrichiens furent entretenus dans ces inquiétudes pendant quatre femaines. Le roi avait fur fa gauche un détachement à Hohenbruch, et par la jaloufie que ce camp donnait aux ennemis, ils craignaient d'être

attaqués par derrière. Réellement les Pruſſiens pouvaient ſe porter ſur Reichenau et ſur Hohenmauth, et le prince de Lorraine ſe ferait vu contraint de couvrir la Moravie, d'où il tirait ſes vivres. Ses magaſins étaient établis en échelons; le plus voiſin était celui de Pardubitz, derrière celui-là venait celui de Chrudim, et plus vers la Moravie celui de Teutſchbrod. Si cette marche ſe fût exécutée, elle dérangeait toute l'économie des Autrichiens; elle mettait l'armée du roi en état de tirer ſes farines de Glatz, au lieu de les faire venir de Schweidnitz, ce qui était égal. Si le roi préférait d'agir vers ſa droite, il pouvait paſſer l'Elbe non loin de Schmirgitz et prendre le camp de Clumetz, qui était bon et très-avantageux; il avait derrière lui de grandes plaines, qui fourniſſaient des fourrages en abondance: de-là il donnait de la jalouſie aux Autrichiens ſur Pardubitz, et coupait en quelque façon la communication des Saxons avec la Luſace. Ce dernier parti fut préféré au premier, ſur-tout à cauſe des Saxons, le roi ayant eu vent que le comte de *** méditait quelque deſſein ſur la Marche électorale. Pour mieux cacher ſes vues à l'ennemi, le roi détacha M. de Winterfeld avec 3,000 hommes pour le camp de Reichenau, en même temps que l'armée fit un mouvement ſur ſa droite pour paſſer l'Elbe non loin de Jaromirtz, où tous ſes détachemens la rejoignirent. La grande armée appuya ſa droite ſur un bois, où l'on pratiqua un abatis; ſa gauche s'appuyait à l'Elbe auprès du village de Néchanitz, ayant l'avantage des hauteurs et du glacis d'un bout du camp à l'autre. M. Dumoulin

repaſſa la Métau avec 6 bataillons et 40 eſcadrons, et ſe poſta à Skâlitz, pour aſſurer la communication des vivres entre Jaromirtz et Neuſtadt, où il y avait un bataillon en garniſon. Peut-être le premier projet dont nous avons parlé aurait-il été meilleur que celui qu'on exécuta. On a ſu depuis que le duc de Weiſſenfels n'aurait pas ſuivi le duc de Lorraine vers les frontières de la Moravie. De Reichenau à Glatz il n'y a que cinq milles, au lieu qu'il y en avait dix de Clum à Schweidnitz, ce qui rendait le tranſport des vivres plus difficile; mais les hommes ſont des fautes, et celui qui en fait le moins, a des avantages ſur ceux qui en font plus que lui. Tout le temps que l'armée ſéjourna à Clum ne fut employé qu'à des fourrages de la part des deux armées, et à pouſſer de part et d'autre des partis pour les empêcher. De tous les officiers autrichiens il n'y eut que le ſeul colonel Derchofi qui ſe ſignalât à la petite guerre; il fit quelques priſes, que M. de Fouqué vengea par les partis qu'il envoyait de Glatz ſur les derrières de l'armée autrichienne, et qui les déſolaient par de fréquentes priſes qu'ils feſaient ſur eux. Il y avait un poſte détaché à Schmirgitz, qui mit un nouveau ſtratagême en uſage pour intimider les Hongrois qui venaient tirer ſur une redoute et ſur une ſentinelle placée près du pont de l'Elbe; c'eſt une plaiſanterie qui délaſſera le lecteur de la gravité des matières qu'il a ſous les yeux. Quelques ſentinelles ayant été bleſſées par des pandours, les grenadiers de Kalckſtein s'aviſèrent de faire un mannequin, de l'habiller en grenadier et de le placer à l'endroit où était la ſentinelle;

ils fesaient mouvoir cette poupée avec des cordes, de sorte qu'à une certaine distance on la prenait pour un homme; ils s'embusquèrent en même temps dans les broussailles voisines. Les pandours arrivent et tirent; le mannequin tombe, les voilà qui veulent se jeter dessus; aussi-tôt part un feu très-vif des broussailles, les grenadiers tombent sur eux et font prisonniers tous ceux qu'ils avaient blessés: depuis ce temps-là ce poste fut tranquille.

Mais revenons à des objets plus importans. Depuis la bataille de Friedberg le prince de Lorraine n'avait cessé d'importuner la cour pour qu'elle le renforçât. On lui envoya alors 8 régimens, tirés en partie de la Bavière, de l'armée du Rhin, et de la garnison de Fribourg, dont l'échange venait de se faire avec les Français; mais en même temps que ces secours arrivèrent, le duc de Weissenfels le quitta, ne lui laissant que 6,000 Saxons, au lieu de 24,000 qu'il y avait. Voici la raison de cette retraite: le roi avait été informé que le roi de Pologne était en négociation avec les Bavarois, pour prendre, moyennant des subsides, 6,000 hommes de ces troupes à son service. Ces troupes auraient pu faire une fâcheuse diversion dans le Brandebourg. Les voies d'accommodement étaient fermées en Saxe; la seule façon de contenir cette cour était celle de l'intimider. Pour cet effet le prince d'Anhalt rassembla ses troupes auprès de Halle; il fut renforcé par 4 régimens d'infanterie et 3 de cavalerie que M. de Gesler lui mena de Bohème. Les Saxons pouvaient s'attendre que le prince d'Anhalt agirait offensivement contr'eux; ce corps était assez fort

pour les fubjuguer. Un manifefte parut en même temps, dans lequel on déclarait que le roi ayant devant lui l'exemple de la reine de Hongrie, qui avait traité en ennemis les alliés et les troupes auxiliaires du défunt empereur, favoir les Heffois, les Palâtins et les Pruffiens, que le roi, dis-je, fe croyait autorifé à traiter également en ennemis les Saxons, auxiliaires de la reine de Hongrie, et à leur faire éprouver tout le mal qu'ils avaient fait ou médité de faire aux Etats du roi. Le prince d'Anhalt avait déjà le bras levé, il allait frapper, lorfque la fignature de la convention de Hanovre fufpendit le coup qu'il allait porter.

Il faut fe fouvenir que les Français n'avaient accompli aucun des articles du traité de Verfailles; qu'ils refufaient tout fecours aux Pruffiens; que la retraite du prince de Conti abandonnant le trône impérial au premier occupant, les Français rompaient tous les liens qui les uniffaient aux princes d'Allemagne. Il faut joindre à ces raifons une raifon plus forte encore, l'épuifement total des finances. Ces motifs portèrent le roi à négocier la paix; la convention de Hanovre avait pour bafe la paix de Breslau, et le roi George s'engageait de plus d'en procurer la garantie de la part de toutes les puiffances de l'Europe à la paix générale. Le roi promettait de fon côté de reconnaître empereur le grand-duc de Tofcane. George, après avoir été long-temps balloté entre fes miniftres de Hanovre et le lord Harrington, figna ce traité le 22 feptembre. Il paraiffait alors que la pacification de l'Empire fuivrait immédiatement la convention de Hanovre:

mais il ne fuffifait pas d'avoir calmé les paffions du roi d'Angleterre; il y avait des ennemis plus irréconciliables qui voulaient abattre la puiffance naiffante des Pruffiens. *** à Dresde, et Bartenftein à Vienne jugeaient que le moment en était venu, et ils voulaient profiter des circonftances qu'ils croyaient leur être favorables. La couronne impériale rehauffait la fierté de la cour de Vienne, et le défir de partager les dépouilles d'un ennemi donnait de la fermeté à celle de Dresde.

Il fera peut-être néceffaire, pour l'intelligence des faits, de rapporter de quelle manière la dignité impériale retourna à la nouvelle maifon d'Autriche. Depuis la paix de Fuffen, le comte de Ségur avait pris le chemin du Necker, pour fe joindre au prince de Conti. M. de Bathyani le fuivit et traverfa l'Empire, afin de fe joindre au corps du duc d'Aremberg, qui avait fon quartier à Weilbourg. La France aurait dû dans ce moment faire les derniers efforts pour empêcher cette jonction; mais elle n'agiffait pas. Le prétexte de la guerre était d'empêcher que la dignité impériale ne rentrât dans la nouvelle maifon d'Autriche: la France devait donc raffembler des forces aux environs de Francfort, ce qui l'aurait rendue maîtreffe de l'élection; il fallait autorifer le prince de Conti à chaffer le duc d'Aremberg du voifinage de cette ville, et empêcher fur-tout fa jonction avec M. de Bathyani, qui donnait une fupériorité marquée aux Autrichiens fur les Français. Louis XV et le prince de Conti avaient fouvent affuré le roi dans leurs lettres, qu'au rifque d'une bataille, ils s'oppoferaient à l'élection du grand-duc;

c'étaient de belles paroles. La bataille ne fe donna point. Le prince de Conti fut obligé de détacher 15 000 hommes pour la Flandre. Le comte de Traun eut le commandement de l'armée de l'Empire. Il détacha Bærenklau et lui fit paffer le Rhin à Biberich. Le prince de Conti en prit l'alarme; il fit fauter fon pont d'Afchaffenbourg, rompre celui de Hœchft et fe retira à Gerau fur le Rhin. Le grand-duc fe rendit en perfonne à fon armée. Traun paffa le Mein. Bærenklau défit quelques compagnies franches du prince de Conti auprès d'Oppenheim. Sur cela les Français n'y tinrent plus. Le prince de Conti repaffa le Rhin à Germersheim et à Rheinturkeim. Son équipage fut pris par les ennemis, qui l'inquiétèrent fort dans fa retraite; il fe campa à Worms derrière le ruiffeau d'Ofthofen, fe retira de-là à Mauterftadt où il finit une campagne peu glorieufe pour les armes françaifes.

La retraite du Prince de Conti fut le fignal qui fit éclater l'efprit de vertige des princes de l'Empire et leur attachement pour la maifon d'Autriche. On s'étonne avec raifon, en confidérant la hauteur et le defpotifme avec lefquels cette maifon avait gouverné l'Allemagne, qu'il fe trouvât des efclaves affez vils pour fe foumettre au joug qu'elle leur impofait; et cependant le grand nombre était dans ces fentimens. Le roi d'Angleterre avait à fa difpofition tout le collége électoral; il était maître de la diète de l'Empire. L'électeur de Maïence devait fa fortune à la maifon d'Autriche, et n'était que l'organe de fes volontés. C'eft un ancien ufage que le doyen du collége électoral invite les électeurs à la diète

d'élection. Après la mort de Charles VII, l'électeur de Maïence s'acquitta de ce devoir et fixa l'ouverture de la diète au 1 de juin. Le baron d'Erthal, chargé de cette ambaſſade, ſe rendit à Prague et fit la même invitation au royaume de Bohème qu'aux autres électeurs, ce qui était contraire aux déciſions de la dernière diète, qui portait qu'on laiſſerait dormir la voix de Bohème. On avait craint au commencement de l'année 1745, tant à Vienne qu'à Hanovre, que l'armée du prince de Conti n'empêchât à Francfort les partiſans du grand-duc de Toſcane de lui donner leurs voix, et l'on avait jeté les yeux ſur la ville d'Erfort pour y aſſembler la diète; cela auſſi était contraire aux lois fondamentales du corps germanique, ſur-tout à la bulle d'or: la faibleſſe des Français ſauva cette tranſgreſſion à la reine de Hongrie. La diète de l'Empire s'aſſembla donc à Francfort le 1 de juin. La France donna l'excluſion au grand-duc, mais l'armée du prince de Conti, qui devait appuyer cette déclaration, ayant déjà diſparu, c'était de la part des Français un aveu tacite d'impuiſſance, qui leur aliéna le cœur de tous leurs alliés. Les miniſtres de Brandebourg et de l'électeur Palatin remirent un mémoire à la diète, lequel demandait l'examen de trois points; 1. ſi les ambaſſadeurs invités par l'électeur de Maïence étaient admiſſibles à donner leur ſuffrage? 2. ſi leurs cours avaient toute la liberté requiſe ſelon la bulle d'or? 3. ſi quelques-uns ne s'en étaient pas privés eux-mêmes, ou par des promeſſes, ou par vénalité? Le premier de ces points regardait l'ambaſſadeur de Bohème, qui ne devait point être admis; le ſecond déſignait

l'ambaſſadeur palatin, dont le ſecrétaire avait été enlevé par les Autrichiens aux portes de Francfort; et preſque tout le collége électoral ſe trouvait dans le troiſième cas. Ils finirent en proteſtant contre l'aſſemblée de la diète, qui ſerait cenſée illégale juſqu'au redreſſement de ces griefs, et ſe retirèrent. Comme une fauſſe démarche en entraîne une autre, la cabale autrichienne paſſa par-deſſus toutes les bienſéances; et ſans avoir égard à ces proteſtations, le jour de l'élection fut déterminé au 13 de ſeptembre. L'ambaſſadeur brandebourgeois et le palatin ſe retirèrent à Hanau, en proteſtant contre cette aſſemblée illicite et ſchiſmatique, dont les réſolutions et les opérations devaient être regardées comme nulles.

Le grand-duc fut élu le 13 de ſeptembre, au grand contentement du roi d'Angleterre et de la reine de Hongrie. Reſtait à ſavoir s'il convenait mieux au roi de reconnaître purement et ſimplement le nouvel empereur, ou de lui rompre entièrement en viſière, en déclarant qu'il ne reconnaiſſait ni élection ni élu. Ce prince tint un juſte milieu entre ces deux partis. Il garda un profond ſilence, parce que 1°. il ne pouvait mettre la France en action pour renverſer ce qui s'était fait à Francfort, et qu'en ſecond lieu reconnaître l'empereur ſans nul beſoin, ç'aurait été ſe priver à la paix du mérite d'une complaiſance qu'on pouvait alors faire valoir. La reine de Hongrie jouiſſait déjà paiſiblement à Francfort du ſpectacle de cette couronne impériale, qu'elle avait placée avec tant de peine ſur la tête de ſon époux; elle laiſſait la repréſentation à l'empereur, et réſervait pour elle l'autorité; elle n'était pas même fâchée qu'on remarquât que le

grand-duc était le fantôme de cette dignité et qu'elle en était l'ame. Cette princesse montra trop de hauteur pendant son séjour à Francfort; elle traitait les princes comme ses sujets, elle fut même plus qu'impolie à l'égard du prince Guillaume de Hesse. Elle annonçait ouvertement dans ses discours, qu'elle aimerait mieux perdre son cotillon que la Silésie; elle disait du roi de Prusse, qu'il avait quelques qualités, mais qu'elles étaient ternies par l'inconstance et par l'injustice. Par le moyen d'émissaires secrets, le roi avait fait lâcher à Francfort quelques propos de paix, qui furent tous rejetés. La fermeté de l'impératrice dégénérait quelquefois en opiniâtreté; elle était comme enivrée de la dignité impériale qu'elle venait de remettre dans sa maison. Uniquement occupée de perspectives riantes, elle croyait déroger à sa grandeur en entrant en négociation d'égal à égal avec un prince qu'elle accusait de rebellion. A ce motif de vanité se joignaient des raisons d'Etat plus solides. Depuis Ferdinand I les principes de la maison d'Autriche tendaient à établir le despotisme en Allemagne: rien n'était donc plus contraire à ce dessein, que de souffrir qu'un électeur acquît trop de puissance; qu'un roi de Prusse, fortifié des dépouilles de l'empereur Charles VI, employant ses forces contre l'ambition autrichienne, soutînt contre elle avec trop d'efficace les libertés du corps germanique.

Voilà les véritables raisons qui empêchèrent la cour de Vienne d'accéder au traité de Hanovre. Le roi de Pologne avait des raisons différentes. Son objet principal était de conserver la couronne de Pologne dans sa maison, et pour s'en assurer davantage, il

eſpérait par cette guerre gagner une communication de la Saxe en Pologne par la Siléſie; il ambitionnait la poſſeſſion du duché de Glogau, ou de plus même, s'il pouvait l'obtenir; et ***, qui croyait le roi de Pruſſe aux abois, ne voulait point de compoſition. Les eſpérances bien ou mal fondées de ces deux cours empêchèrent que la convention de Hanovre ne devînt alors une paix entre ces trois puiſſances belligérantes. Cependant le roi d'Angleterre ſe flattait, à force d'inſiſter ſur la même choſe, de ramener enfin l'impératrice et le roi de Pologne à ſon ſentiment; les aſſurances qu'il en donnait au roi de Pruſſe, firent ſuſpendre l'expédition de Saxe. Dans ces circonſtances d'ailleurs, il n'aurait pas été convenable d'embrouiller les affaires plus qu'elles ne l'étaient déjà, et d'entreprendre une nouvelle guerre. Cette modération, que le roi mit dans ſa conduite, ne pouvait tourner qu'à la confuſion de ſes ennemis, qui tâchaient, en calomniant ſes démarches, d'attirer ſur lui la haine des ſouverains de toute l'Europe.

Mais ces meſures que l'on voulait garder avec la Saxe, n'empêchaient pas de pouſſer la guerre avec vigueur contre l'impératrice-reine. On ſe trompe lorſqu'on croit fléchir ſon ennemi en le ménageant les armes à la main; les victoires ſeules le forcent à la paix. C'eſt ce qui fit qu'on preſſa les opérations de M. de Naſſau. Coſel lui oppoſa une faible réſiſtance; il ouvrit la tranchée du côté de la baſſe Oder; le feu prit par accident à quelques maiſons; ce qui obligea le commandant à ſe rendre le 6 de ſeptembre. M. de Naſſau y fit priſonniers 3,000 croates, et ne perdit au ſiége que 45 hommes.

Ce général, après avoir ravitaillé la ville et y avoir laiſſé une garniſon de 1200 hommes, ſe porta ſur Troppau avec ſa petite armée; de-là ſes partis mirent à contribution quelques cercles de la Moravie; il eut de petites affaires avec les Hongrois, dont il ſortit toujours avec avantage et avec gloire.

Mais il eſt temps de retourner en Bohème, où nous avons laiſſé l'armée pruſſienne au camp de Clum et celle des Autrichiens à celui de Kœnigsgrætz. Les ennemis tentèrent deux fois d'emporter de vive force la petite ville de Neuſtadt, où commandait le major Tauenzien; mais ils furent toujours repouſſés par la valeur de ce digne officier. Ce poſte était très-important, parce qu'il aſſurait la communication de la Siléſie. Le prince de Lorraine, qui ſe croyait plus fort par les ſecours qu'il avait reçus, qu'affaibli par le départ des Saxons, paſſa l'Adler, et s'établit dans le camp que les Pruſſiens avaient eu entre Kœnigsgrætz et Caravalhota. Les Pruſſiens firent un mouvement en conſéquence; ils mirent l'Elbe devant leur front, leur droite à Schmirgitz et leur gauche à Jaromirtz. M. Dumoulin garda ſon poſte de Skalitz et le général Lehwald occupa la hauteur de Pleſs au confluent de la Métau dans l'Elbe; de ſorte que les Pruſſiens tenaient ces deux rivières. M. de Valori avait pris un logement dans le faubourg de Jaromirtz; on l'avertit qu'il valait mieux entrer en ville et il n'en voulait rien croire. Un partiſan autrichien, nommé Franquini, qui entretenait des intelligences avec l'hôte du marquis, tenta de l'enlever. Il ſe gliſſa

par des granges et des jardins ; mais par méprife il enleva le fecrétaire au lieu du miniftre. Ce fecrétaire, nommé Darget, eut l'efprit de déchirer toutes fes lettres ; pour fauver fon maître, il dit qu'il était Valori, et ne détrompa Franquini que lorfqu'il n'était plus temps de prendre le miniftre. Par fa pofition l'armée pruffienne était inattaquable. Suppofé même que le prince de Lorraine eût voulu tenter le paffage de la Métau à l'aide de plufieurs ponts conftruits fur l'Elbe, le roi pouvait fe porter derrière l'ennemi et le couper de Kœnigsgrætz. Franquini était le feul qui donnât quelques inquiétudes pour les vivres ; il s'était pofté dans une forêt nommée vulgairement le royaume de Silva ; ce bois communique aux chemins de Braunau, Starckftadt et Trautenau ; il tombait de ce repaire fur les convois qui venaient de la Siléfie. Chaque convoi avait une petite bataille à livrer ; fouvent il fallait y envoyer des fecours ; cela fatiguait les troupes et l'on ne fe nourriffait que l'épée à la main.

L'impératrice-reine cependant commençait à s'ennuyer de cette guerre, qui ne décidait rien. Preffée par le roi d'Angleterre de faire la paix, elle voulut au moins tenter encore la fortune avant de quitter la partie, et donna au prince de Lorraine l'ordre précis d'agir offenfivement, et s'il le pouvait avec avantage, d'engager une affaire générale avec les Pruffiens. Pour l'aider dans une entreprife auffi importante, elle lui avait formé une efpèce de confeil, compofé du duc d'Aremberg et du prince Lobkowitz ; elle les envoya tous deux à l'armée, fe flattant d'avoir pourvu à tout, et que la fortune,

qui avait couronné son époux à Francfort, lui gagnerait des batailles en Bohème. On sut bientôt dans le camp pruffien que Mrs. d'Aremberg et de Lobkowitz avaient joint le prince de Lorraine, et l'on devina à peu-près les intentions de cette princeffe. Le prince Lobkowitz, d'un tempérament violent et impétueux, voulait attaquer et ferrailler fans ceffe; il envoyait tous les jours les houfards à la petite guerre, fouvent même mal à propos, et s'emportait lorfque Nadafti ou Franquini avaient effuyé quelque échec. Le prince de Lorraine, qui connaiffait les Pruffiens pour avoir fait trois campagnes contre eux, aurait préféré la guerre de chicane à celle qu'on lui ordonnait de faire; il fe ferait contenté de difputer les fubfiftances, de confumer fon ennemi à petit feu et d'accumuler beaucoup de petits avantages, qui réunis font l'équivalent des plus grands fuccès. Pour le duc d'Aremberg, appefanti par l'âge, il était de l'avis du dernier qui opinait. Les deux armées n'étaient diftantes l'une de l'autre que d'une demi-portée de canon. Le roi, de fa tente, qui était fur une hauteur, voyait tous les jours les généraux ennemis venir reconnaître fa pofition: on les aurait pris pour des aftronomes, car ils obfervaient les Pruffiens avec de grands tubes; enfuite ils délibéraient enfemble; mais ils ne pouvaient rien entreprendre contre un camp qui était trop avantageux et trop fort pour être brufqué. Bientôt les ennemis donnèrent l'alarme au corps du général Lehwald; 1500 pandours pafsèrent la Métau pendant la nuit et fe retranchèrent fur une hauteur voifine de celle des Pruffiens; un

essaim de troupes légères devait les suivre. M. de Lehwald ne leur en laissa pas le temps; il marcha à eux à la tête de 2 bataillons, les chassa, la bayonnette au bout du fusil, de leur redoute, leur prit 40 hommes et les fit poursuivre par ses housards. Le pont de la Métau se rompit pendant leur fuite précipitée et plusieurs se noyèrent. Cette belle action de M. de Lehwald empêcha les Autrichiens d'établir une communication avec Franquini, qui voulait empêcher les convois d'arriver au camp prussien. Le prince de Lobkowitz ne se rebutait pas pour avoir manqué quelques projets; il en formait sans cesse de nouveaux et tenta pour la troisième fois de prendre Neustadt. La ville fut investie le 7 septembre par 10,000 hommes; le roi n'en fut informé que le 12. Il envoya incontinent Dumoulin et Winterfeld à son secours. Winterfeld, avec 300 fantassins du régiment de Schwérin, força le passage d'un bois défendu par 2,000 pandours; les Hongrois perdirent 2 canons, et furent jetés dans une espèce de précipice qu'ils avaient derrière leur front. A l'approche des Prussiens, le siége de Neustadt fut levé; ils repassèrent la Métau et se retirèrent dans leur camp. M. de Tauenzien, enfermé dans une bicoque sans défense, dont la muraille était crevassée en beaucoup d'endroits, avait soutenu cinq jours de tranchée ouverte contre 10,000 ennemis qui l'assiégeaient, et qui, les deux derniers jours, lui avaient coupé les canaux qui portaient l'eau aux fontaines de la ville; les murailles avaient été battues par dix pièces d'artillerie, qui en avaient fait écrouler un pan considérable. Nous avons vu

des

des places fortifiées par les Vauban et les Cœhorn ne tenir pas aussi long-temps à proportion : ce n'est donc pas toujours la force des ouvrages qui défend les places, mais plutôt la valeur et l'intelligence de l'officier qui y commande. Le poste de Neustadt ne pouvait plus se défendre, depuis que l'eau y manquait; mais en l'abandonnant on perdait à l'égard de la sûreté des convois : cependant les fourrages étant tous consumés dans le voisinage, il était à propos de changer de position, et l'on ruina les murailles de cette ville. Le 18 septembre l'armée passa l'Elbe auprès de Jaromirtz et se campa à Kowalkowitz, sans que l'ennemi fît le moindre mouvement pour s'y opposer. Il fallut de ce camp détacher le général Polentz avec 1000 chevaux et 3 bataillons, pour couvrir la nouvelle Marche et l'Oder contre un corps de 6,000 ulans que le roi de Pologne avait levé, et qu'il voulait attirer en Saxe, pour y joindre ses autres troupes; les autres détachemens rentrèrent dans l'armée et M. Dumoulin en couvrit la gauche.

Il se fit ce jour-là un feu de joie dans l'armée autrichienne, pour célébrer l'élection du grand-duc; le nom d'armée impériale réjouissait les officiers qui la composaient ; deux jours se passèrent en festins, où le vin ne fut pas épargné. Peut-être aurait-ce été le moment d'attaquer ; mais le roi ne voulut point s'écarter de son plan de campagne. Il résolut donc de transporter son camp à Staudentz ; le chemin qui y conduit, passe par une vallée bordée de bois et de montagnes qui tiennent à la forêt de Silva. Franquini s'embusqua auprès du village de Liebenthal,

ſur le chemin où la ſeconde colonne devait paſſer. Le prince Léopold, qui la conduiſait, détacha quelques bataillons, qui traquèrent le bois, en même temps que M. de Malachowsky, à la tête de quelques centaines de houſards, grimpant ſur ces rochers eſcarpés, aida l'infanterie à chaſſer ce partiſan de ſon embuſcade: cette action, la plus hardie que la cavalerie puiſſe entreprendre, combla M. de Malachowsky de gloire. Il eut cependant 20 hommes de tués et 40 de bleſſés dans cette affaire. L'armée n'entra que ſur le tard dans le camp de Staudentz. M. de Lehwald avec ſon corps occupa Starckſtadt, et M. Dumoulin ſe rendit à Trautenau avec ſon détachement, pour couvrir les convois qui venaient de la Siléſie. Les Pruſſiens embraſſaient ainſi toute la chaîne des montagnes qui côtoient les frontières de la Siléſie depuis Trautenau vers Braunau; cette partie fut radicalement fourragée, et l'ennemi n'aurait pas été en état d'y ſubſiſter pendant l'hiver. Cela formait une barrière qui mettait juſqu'au printemps prochain la Siléſie à couvert d'incurſions. Les fourrages ſe feſaient toutefois avec bien plus de difficulté que dans les plaines, par la nature du terrain coupé et difficile qui environnait le camp: afin de ne point expoſer les troupes à quelque affront, il fallait des convois de 3,000 chevaux et de 7 à 8,000 hommes d'infanterie pour couvrir les fourrageurs; chaque botte de paille coûtait un combat. Moratz, Trenck, Nadaſti, Franquini étaient tous les jours aux champs; enfin c'était une école pour la petite guerre. De tous les officiers autrichiens, Franquini était celui qui avait la connaiſſance la plus exacte

des chemins qui vont de Bohème en Siléfie ; il attaqua avec 4,000 pandours, entre Schatzlar et Trautenau, un convoi de farine efcorté par 300 fantaffins. Le jeune Mœllendorff, aide de camp du roi, conduifait ce convoi ; il foutint tous les efforts des ennemis, et s'empara d'un cimetière qui dominait le défilé, d'où il protégea les chariots et fe défendit durant trois heures jufqu'à l'arrivée du fecours de Dumoulin, qui le dégagea entièrement. Les ennemis laifsèrent 40 morts fur la place : la perte de l'efcorte fut légère, à cela près que Franquini détela une trentaine de chariots, dont il emmena les chevaux. Quoique ces petites actions ne foient que des bagatelles, elles font trop d'honneur à la nation et à ceux qui y ont eu part, pour laiffer enfevelir dans l'oubli ce qui peut devenir un germe d'émulation pour la poftérité. C'étaient chaque jour de nouvelles entreprifes de la part de l'ennemi ; ayant la faveur du pays, il était inftruit que le dépôt des vivres et la boulangerie de l'armée étaient établis à Trautenau, et cette connaiffance lui fuffit pour faire mettre le feu aux quatre coins de cette malheureufe ville ; en trois heures de temps toutes les maifons ne firent plus qu'un monceau de cendres. Comme on avait eu la précaution de placer les tonneaux de farine dans des caves bien voûtées, il n'y eut de perdu que quelques chariots de bagage que les flammes confumèrent. Cette action inhumaine retomba fur fes auteurs, et l'impératrice-reine, au lieu d'y gagner, eut en Bohème une ville de plus de ruinée.

Ces tentatives n'étaient que le prélude de ce que

la cour de Vienne et ſes généraux méditaient depuis long-temps d'exécuter. Le prince de Lorraine voyait que les Pruſſiens ſe préparaient à quitter la Bohème ; il les ſuivit et vint ſe camper à Kœnigsſaal, pour les obſerver de plus près. Le camp de Staudentz n'avait pas été pris ſelon toutes les règles de l'art. Le roi avait affaibli ſon armée par ſes détachemens, et il ne lui reſtait pas aſſez de troupes pour remplir l'eſpace qu'il avait à garnir. M. de Naſſau était dans la haute Siléſie, M. de Polentz dans la nouvelle Marche, M. Dumoulin à Trautenau, lequel, depuis que Franquini avait fait quelques tentatives ſur Schatzlar, obligé d'y marcher, fut relevé par M. de Lehwald à Trautenau : il ne reſtait après tous ces détachemens que 18,000 hommes dans l'armée que le roi commandait, de ſorte qu'ils n'occupaient pas tout le terrain que le caprice de la nature avait formé pour une plus nombreuſe armée. Ce corps dominait en certains endroits les hauteurs voiſines ; mais la droite était entièrement dominée par un monticule que la faibleſſe de l'armée ne permettait pas d'occuper ; cependant on avait placé des gardes de cavalerie et des corps de houſards ſur ces hauteurs, pour en être maître en cas de beſoin. La cavalerie à la vérité ne pouvait guère aller à la découverte au-delà d'un demi-mille, à cauſe des bois, des défilés et des gorges des montagnes ; l'ennemi en revanche envoyait tous les jours des partis de 4 à 500 chevaux, qui rodaient autour du camp pruſſien ; ils défilaient, allaient et venaient le long de la forêt de Silva, en tirant vers Marchendorf, où Franquini avait ſon petit camp. L'armée

autrichienne n'était qu'à une marche de celle du roi, ce qui fit appréhender à celui-ci que le dessein du prince de Lorraine ne fût de gagner Trautenau avant lui. Pour prévenir l'ennemi, qui aurait par-là coupé son corps de la Silésie, le roi résolut de se mettre en marche le lendemain; mais pour être préalablement mieux informé des mouvemens des Autrichiens, il fit partir sur le champ un détachement de 2,000 chevaux commandés par le général Katzler, pour aller à la découverte sur les chemins d'Arnau et de Kœnigsfaal, avec ordre de faire des prisonniers et de prendre des paysans des environs, afin d'avoir des nouvelles de ce qui se passait dans le camp du prince de Lorraine. M. de Katzler s'avança avec sa troupe, et se trouva, sans le savoir, entre deux colonnes d'Autrichiens qui se glissaient dans les forêts pour lui dérober la connaissance de leur marche; il aperçut devant lui un grand nombre de troupes légères, et un corps de cavalerie, de beaucoup supérieur au sien, qui les suivait; sur quoi il se replia en bon ordre sur le champ et rendit compte au roi de ce qu'il avait vu; mais il n'avait pas vu grand'chose. Les troupes reçurent ordre de se mettre en marche le lendemain à 10 heures, et le 30 de septembre à 4 heures du matin, pendant que le roi avait auprès de lui les généraux du jour, pour leur dicter la disposition de la marche, un officier vint l'avertir que les grand'gardes de la droite du camp découvraient une longue ligne de cavalerie, et qu'autant qu'on en pouvait juger par l'étendue de la poussière, ce devait être toute l'armée ennemie; quelques officiers vinrent un moment après rapporter

que quelques corps autrichiens commençaient à se déployer vis-à-vis du flanc droit du camp. Sur ces nouvelles les troupes reçurent ordre de prendre incessamment les armes, et le roi se rendit auprès des grand'gardes, pour juger par ses propres yeux de l'état des choses et du parti qu'il y avait à prendre. Il faut, pour se faire une juste idée de la bataille de Sorr, se représenter exactement le terrain sur lequel elle se donna. Dans la disposition où était l'armée avant la bataille, sa droite s'appuyait à un petit bois gardé par un bataillon de grenadiers, et le village de Burckersdorf était sur le flanc droit, prenant de Prusenitz au chemin de Trautenau; il n'était point occupé, parce qu'il est situé dans un fond et que les maisons en sont isolées : ce fond bas régnait depuis le front jusqu'à l'extrémité de la droite et séparait le camp d'une hauteur assez élevée, qui s'étendait du chemin de Burckersdorf à Prusenitz, et sur laquelle on avait placé les housards et les gardes du camp. Le front de l'armée était couvert par le village de Staudentz, au-delà duquel régnaient des montagnes et des bois qui tenaient au royaume de Silva. La gauche de la petite armée était appuyée à un ravin impraticable. Deux chemins menaient du camp à Trautenau; l'un par la droite du camp, laissant Burckersdorf à gauche, passait par un petit défilé et conduisait ensuite par une plaine unie à Trautenau; l'autre partait de la gauche de l'armée, passait par une vallée pleine de défilés et par le village de Rudersdorf, menant à Trautenau plutôt par des sentiers que par une route battue. Lorsque le roi arriva à ses grand'gardes, il vit que les

Autrichiens commençaient à ſe former, et il jugea qu'il ſerait plus téméraire de ſe retirer à travers des défilés devant une armée qu'il avait ſi près de lui, que de l'attaquer malgré la prodigieuſe infériorité du nombre. Le prince de Lorraine avait bien compté que le roi prendrait le parti de la retraite, et c'était ſur quoi il avait fait ſa diſpoſition ; il voulait engager une affaire d'arrière-garde, et il eſt sûr que celle-là lui aurait réuſſi. Mais le roi prit ſans balancer le parti de l'attaquer, parce qu'il aurait été plus glorieux d'être écraſé en vendant chèrement ſa vie, que de périr dans une retraite qui aurait aſſurément dégénéré en fuite ignominieuſe.

Quelque danger qu'il y ait à manœuvrer en préſence d'un ennemi déjà rangé en bataille, les Pruſſiens paſsèrent par-deſſus ces règles et firent un quart de converſion à droite pour préſenter un front parallèle à celui de l'ennemi ; cette manœuvre délicate ſe fit avec un ordre et une célérité inconcevables ; mais les Pruſſiens ne ſe préſentèrent que ſur une ligne vis-à-vis des Autrichiens, qui étaient ſur trois lignes de profondeur ; il fallut même que ce déploiement s'exécutât ſous le feu de 28 pièces de canon que les ennemis avaient diſpoſées en deux batteries, et d'un bon nombre de grenades royales qu'ils jetaient parmi la cavalerie. Mais rien ne déconcerta les Pruſſiens ; aucun ſoldat ne parut craindre, aucun ne quitta ſon rang. Quelque diligence que l'on employât à ſe former ainſi, la droite fut expoſée près d'une demi-heure au canon de l'ennemi, avant que la gauche fût entièrement ſortie du camp. Alors le maréchal de Buddenbrock reçut ordre d'attaquer

avec la cavalerie ; ce qu'il exécuta sans balancer. Les Autrichiens avaient mal choisi leur terrain ; la cavalerie avait une espèce de précipice derrière elle ; elle était sur trois lignes ; auxquelles le terrain étroit n'avait pas permis de donner une distance convenable ; à peine y avait-il entre chaque ligne vingt pas d'intervalle : ils tirèrent de la carabine selon leur usage, mais n'eurent pas le temps de mettre l'épée à la main, ayant été culbutés en partie dans le fond qu'ils avaient derrière eux et en partie jetés sur leur propre infanterie. Cela devait arriver ; car la première ligne renversée devait nécessairement se jeter sur la seconde, celle-là sur la troisième, et il n'y avait point d'espace où ces corps, qui fesaient 50 escadrons, pussent se reformer. La première brigade de l'infanterie de la droite des Prussiens, animée par ce succès, se hâta trop d'attaquer ces batteries des Autrichiens dont nous avons parlé ; 28 canons chargés à mitraille éclaircirent dans un moment les rangs des assaillans et les firent plier ; 5 bataillons, dans lesquels consistait la réserve, arrivèrent fort à propos ; ceux qui avaient été repoussés se reformèrent auprès d'eux, et d'un effort commun ces 10 bataillons emportèrent la batterie. M. de Bonin, lieutenant général, et M. de Geist, colonel, eurent la principale part à cette belle action. Alors on aperçut une grosse colonne d'ennemis qui venait de leur droite et qui descendait des hauteurs pour s'emparer de Burckersdorf : le roi les prévint en bordant ce village d'un bataillon de Kalckstein. On mit le feu aux maisons les plus écartées vers la gauche, pour couvrir ce bataillon, pendant que l'infanterie de la gauche se formait derrière ; ce

bataillon tira par pelotons contre l'ennemi comme il eût fait dans une place d'exercice, et la colonne se retira en fuyant. La cavalerie de la droite des Prussiens devenait dès-lors inutile à l'endroi toù elle était. Ce précipice, dans lequel elle avait jeté les Autrichiens, prenait depuis le chemin de Trautenau et allait en diminuant toujours de largeur vers le centre des Prussiens, mais en tirant vers le village de Sorr, qui était en avant. On laissa donc les cuirassiers de Buddenbrock et quelques housards pour suivre l'infanterie en seconde ligne. Les gendarmes, Prusse, Rottembourg et Kiau, qui fesaient 20 escadrons, furent envoyés à la gauche de l'armée, pour y renforcer cette aile, tandis que l'infanterie de la droite prenait celle de l'ennemi en flanc, et la menait battant devant elle en la fesant replier sur la droite des Impériaux. Les gardes, qui étaient au centre de la ligne, conduite par le prince Ferdinand de Brunswic, attaquèrent alors une hauteur que les ennemis tenaient encore; elle était escarpée et chargée de bois; elle fut emportée cependant; et ce qu'il y avait de singulier, c'est que le prince Louis de Brunswic la défendait contre son frère. Le prince Ferdinand se distingua beaucoup dans cette occasion. Le terrain du combat n'était alternativement que fonds et hauteurs, ce qui engageait sans cesse de nouveaux combats, car les Autrichiens tâchaient de se rallier sur ces hauteurs; mais repoussés à plusieurs reprises, la confusion devint générale et à la retraite succéda la fuite. Toute la campagne était couverte de soldats débandés; cavaliers et fantassins, tout était mêlé. Tandis que l'armée prussienne victorieuse poursuivait à

grands pas les vaincus, les cuiraſſiers de Bornſtædt, qui combattaient à la gauche, enveloppèrent le régiment de Damnitz et un bataillon de Collowrat, prirent 10 drapeaux et firent 1700 priſonniers. Le reſte de la cavalerie de la gauche ne put atteindre la cavalerie autrichienne, qui évita de s'engager, et ſe retira en aſſez bon ordre dans la forêt de Silva. Le roi arrêta la pourſuite au village de Sorr, dont la bataille porte le nom; derrière ce village eſt la forêt de Silva dont nous avons tant parlé; il ne fallait pas y ſuivre l'ennemi; ç'aurait été riſquer mal à propos et ſans néceſſité de perdre tous les avantages qu'on venait d'obtenir; c'était bien aſſez qu'un corps de 18,000 hommes en eût battu au-delà de 40,000; et même il n'y avait rien à gagner en ſe haſardant d'aller plus loin. Les vainqueurs perdirent le prince Albert de Brunſwic, le général Blanckenſée; les colonels Brédow, Blanckenbourg, Dohna, Ledebourg; les lieutenants-colonels Lange et Wédel des gardes et 1000 ſoldats; victimes illuſtres qui ſacrifièrent leur vie pour le ſalut de l'Etat. On compte que le nombre des bleſſés montait à 2,000. Les vaincus perdirent 22 canons, 10 drapeaux, 2 étendards, 30 officiers et 2,000 ſoldats qui furent faits priſonniers. Le prince Léopold ſe diſtingua dans cette journée, et ſur-tout le maréchal de Buddenbrock et le général Goltze, qui, avec douze eſcadrons, en battirent cinquante. Si cette bataille ne fut pas auſſi déciſive que celle de Friedberg, il faut s'en prendre au terrain où elle ſe donna. L'ennemi qui fuit dans une plaine, doit ſouffrir des pertes conſidérables: celui qui a le deſſous dans un pays montueux, eſt à l'abri de la

cavalerie, qui ne peut l'entamer confidérablement; et quelque petit que foit le nombre de ceux qui fe rallient fur la crête des hauteurs, ce nombre eft fuffifant pour rallentir la pourfuite du vainqueur.

Le projet de cette bataille, conçu par le prince de Lorraine, ou par Franquini, auquel d'autres l'attribuent, était beau et bien imaginé. Le pofte des Pruffiens était fans contredit mauvais; l'on ne peut les excufer de n'avoir penfé qu'à leur front et d'avoir négligé leur droite, qui était dans un fond dominé par une hauteur éloignée de mille pas feulement. Mais fi les Autrichiens favaient imaginer, ils n'avaient pas le talent de l'exécution: voici les fautes qu'ils commirent. Le prince de Lorraine aurait dû former fa cavalerie de la gauche devant le chemin de Trautenau et à dos du camp pruffien; en barrant ce chemin, l'armée du roi n'avait ni terrain pour fe former, ni moyen d'appuyer fa droite. Le prince de Lorraine pouvait auffi, en arrivant fur le terrain, lâcher cette cavalerie, pour donner à bride abattue dans le camp pruffien. Le foldat n'aurait eu le temps ni de courir aux armes, ni de fe former, ni de fe défendre; ç'aurait été fe procurer une victoire certaine. On dit que M. d'Aremberg avait égaré fa colonne pendant la nuit, et qu'il s'était formé à rebours, le dos tourné vers le camp du roi: cela reffemble affez au duc d'Aremberg, et c'eft, dit-on, ce qui fit perdre du temps au prince de Lorraine, qui s'occupa long-temps à réparer ce défordre. Mais lorfque les Pruffiens commencèrent à fe préfenter devant le champ de bataille, qui empêchait alors le prince de Lorraine de les faire attaquer

tout de ſuite avec ſa cavalerie ? Cette gauche aurait fondu d'une hauteur ſur des troupes occupées à ſe former et ſur d'autres qui défilaient encore. On trouvait que le roi n'avait pas commis moins de fautes que ſon adverſaire. On lui reprochait ſurtout de s'être mis, par le choix d'un mauvais poſte, dans la néceſſité de combattre, au lieu qu'un général habile ne doit ſe battre que lorſqu'il le juge à propos. On diſait qu'au moins le roi aurait dû être averti de la marche des Autrichiens. Il répondait à cette occaſion, que l'ennemi lui étant de beaucoup ſupérieur en troupes légères, il ne pouvait avanturer fort loin les 500 houſards qui lui reſtaient après tous les détachemens qu'il venait de faire. Mais, objectait-on, il ne fallait pas tant faire de détachemens et s'affaiblir ſi fort vis-à-vis d'une armée ſupérieure. Il répondait que le corps de Gesler et de Polentz, qui alla joindre le prince d'Anhalt, pouvait être regardé comme feſant l'équivalent des Saxons qui s'en retournèrent chez eux ; que le détachement du général de Naſſau avait été néceſſaire pour pouvoir tirer de la Siléſie des ſubſiſtances, qui auraient manqué tout à fait ſi les Hongrois, qui infeſtaient tout ce duché, n'en euſſent été chaſſés ; que les détachemens de Dumoulin et de Lehwald avaient été indiſpenſables dans les gorges des montagnes qu'il fallait garder, ou riſquer d'être affamé par l'ennemi. On n'avait qu'autant de chevaux qu'il en fallait pour amener, à chaque tranſport, de la farine pour cinq jours. Si un de ces convois eût manqué, l'armée aurait été ſans pain et ſans ſubſiſtances. On diſait que le roi aurait dû ſe retirer en Siléſie

plutôt que de hasarder une bataille en Bohème; mais le roi était dans l'idée qu'une bataille perdue en Bohème était de moindre conséquence qu'une bataille perdue en Silésie; et d'ailleurs une retraite précipitée aurait indubitablement attiré la guerre dans ce duché. Ajoutez à cela que l'on consommait en Bohème les subsistances de l'ennemi, et qu'en Silésie on aurait consommé les siennes; mais nous laissons au lecteur la liberté de peser ces raisons et d'en juger. On ne peut attribuer le gain de cette bataille qu'au terrain étroit par lequel le prince de Lorraine vint attaquer le roi; ce terrain ôtait à l'ennemi l'avantage de la supériorité du nombre. Les Prussiens purent lui opposer un front aussi large que celui qu'il leur présentait. La multitude des soldats devenait inutile au prince de Lorraine, parce que ses trois lignes, presque sans distance, pressées les unes sur les autres, n'avaient pas la facilité de combattre, et que la confusion s'y mettant une fois, elle rendait le mal irrémédiable. Mais heureusement pour la Prusse, la valeur des troupes répara les fautes de leur chef et punit les ennemis des leurs.

Pendant que les deux armées se battaient, les housards Impériaux pillaient le camp prussien, la gauche et le centre n'ayant pas eu le temps d'abattre les tentes. Nadasti et Trenck s'en prévalurent; le roi et beaucoup d'officiers y perdirent tous leurs équipages; les secrétaires du roi furent même pris, et ils eurent la présence d'esprit de déchirer tous leurs papiers. Mais comment penser à ces bagatelles, lorsque l'esprit est occupé de plus grands objets d'intérêt, devant lesquels tous les autres doivent se

taire, de la gloire et du ſalut de l'Etat ? M. de Lehwald, attiré par le bruit du combat, vint encore à temps pour ſauver les équipages de la droite et mettre fin aux cruautés affreuſes que ces troupes de Hongrois effrénés et ſans diſcipline exerçaient ſur quelques malades et ſur des femmes qui étaient reſtés dans le camp. De telles actions révoltent l'humanité et couvrent d'infamie ceux qui les font ou qui les tolèrent. Il faut dire à la louange du ſoldat pruſſien, qu'il eſt vaillant ſans être cruel, et qu'on l'a ſouvent vu donner des preuves d'une grandeur d'ame qu'on ne doit pas attendre de gens de baſſe condition.

La poſtérité ſera peut-être ſurpriſe qu'une armée, victorieuſe dans deux batailles rangées, ſe retire devant l'armée vaincue et ne recueille aucun fruit de ſes triomphes. Les montagnes qui entourent la Bohème, les gorges qui la ſéparent de la Siléſie, la difficulté de nourrir les troupes, la ſupériorité de l'ennemi en troupes légères, et enfin l'affaibliſſement de l'armée, fourniſſent la ſolution de ce problème. Suppoſé que le roi eût voulu établir ſes quartiers d'hiver dans ce royaume: voici les difficultés qui ſe préſentaient: tout le pays était entièrement fourragé; on trouve dans ces contrées peu de villes, encore ſont-elles petites et ont-elles la plupart de mauvaiſes murailles; il aurait fallu, pour la ſureté, y entaſſer les ſoldats les uns ſur les autres, ce qui aurait ruiné l'armée par des maladies contagieuſes; à peine avait-on des chariots pour les farines, comment en aurait-on trouvé pour amener le fourrage à la cavalerie? Mais en quittant la Bohème le roi pouvait remonter, recruter, équiper les troupes; les mettre dans

l'abondance et leur donner du repos, pour s'en servir s'il le fallait le printemps prochain; outre qu'il paraissait probable qu'après la bataille de Sorr l'impératrice-reine serait plus disposée qu'auparavant à l'accession au traité de Hanovre.

Après avoir campé par honneur cinq jours sur le champ de bataille de Sorr, le roi ramena ses troupes à Trautenau. Le prince de Lorraine était encore à Ertina, prêt à retourner à Kœnigsgrætz au bruit de l'approche des Prussiens. On apprit dans ce camp que M. de Nassau avait battu, le jour de la bataille de Sorr, un corps de Hongrois auprès de Léobschutz et qu'il avait fait 170 prisonniers. M. de Fouqué avait aussi trouvé moyen d'enlever 400 housards entre Grulich et Habelschwerdt, qui furent conduits à Glatz. M. Warneri, qui était avec 300 chevaux à Landshut, ayant appris qu'un nouveau régiment hongrois de Léopold Palfy avait marché à Bœhmisch-Friedland, les tourna, les surprit et ramena de son expédition 8 officiers et 140 soldats prisonniers; mais comme l'infortune se mêle souvent au bonheur, M. de Chazot, du corps de Dumoulin, ne fut pas si heureux dans son entreprise sur Marchendorff; il fut attaqué et battu par l'ennemi, et perdit 80 hommes. Après que l'armée eut achevé de consumer les subsistances des environs de Trautenau, elle se prépara à retourner en Silésie par le chemin de Schatzlar. De toutes les gorges et de tous les défilés de la Bohème, les plus mauvais se trouvent sur ce chemin: soit qu'on avance, soit qu'on recule, il faut user de toutes les précautions possibles pour y mener les troupes avec sureté. Le petit ruisseau de Trautenbach coulait en ligne parallèle

derrière le camp du roi; des rochers et des forêts formaient l'autre bord. Le 14 d'octobre les bagages prirent les devans sous bonne escorte, pour rendre la marche plus facile. On posta le 15 cinq bataillons sur les montagnes, pour protéger la retraite de l'armée et lui servir ensuite d'arrière-garde. L'armée décampa le 16; elle marcha sur 2 colonnes. Le prince Léopold, qui conduisait celle de la gauche qui passa par Trautenbach, arriva en Silésie sans avoir vu d'ennemis. La colonne de la droite, dont le roi s'était chargé, fut précédée par la cavalerie; l'infanterie passa le ruisseau, avant que Franquini, Nadasti, Moratz etc. fussent avertis de la marche des Prussiens; ils accoururent ensuite avec 7 ou 8,000 hommes. Quoique toutes les hauteurs fussent garnies d'infanterie, le progrès de la marche obligeait successivement l'arrière-garde à les quitter; les pandours profitaient alors de ces mêmes hauteurs abandonnées, pour faire feu sur l'arrière-garde. Cette tiraillerie dura depuis huit heures du matin jusqu'à six heures du soir; ils tuèrent un capitaine et 30 hommes, et en blessèrent environ 80. Tout le corps de Dumoulin avait été employé à couvrir le dernier défilé qui mène à Schatzlar par une vallée. Ce corps arrêta l'ennemi, auquel une attaque de cavalerie, que la petite plaine de Schatzlar permit de faire, causa une perte de 300 hommes; il se mit à l'écart, et M. Dumoulin, défilant à sa droite, passa par les Rehberge et entra dans le camp par la route que le roi lui avait ménagée. L'armée séjourna à Schatzlar jusqu'au 19, qu'elle vint camper à Liebau sur le territoire de la Silésie. Le corps

de

de Dumoulin fut deſtiné à former un cordon le long des frontières. Le reſte de l'armée entra en quartiers de cantonnement entre Ronſtock et Schweidnitz ; elle pouvait ſe raſſembler en ſix heures de temps, et ſe trouvait au large par la quantité de villes et de villages qu'il y a dans cette contrée floriſſante. Ce fut là que le roi attendit la ſéparation de l'armée autrichienne, avant de prendre des quartiers d'hiver. M. de Naſſau, qui voulait s'en procurer dans la haute Siléſie, ſurprit un corps de Hongrois à Haſtehim et chaſſa le maréchal Eſterhazi d'Oderberg ; les houſards de Wartenberg, qui étaient de ce corps, ſe diſtinguèrent également ; ils battirent les dragons de Gotha, leur enlevèrent un étendard et firent 111 priſonniers. Après cela M. de Naſſau marcha à Ponuba et les Hongrois s'enfuirent à Teſchen et de-là vers Jablunka. M. de Fouqué, qui ne voulait pas être inutile à Glatz, fit enlever 200 houſards qui s'étaient imprudemment enfermés dans Nachod. Cet habile officier donna des marques de génie et de capacité pendant tout le cours de cette guerre. Nous nous contenterons de dire que quarante partis qui ſortirent de ſa garniſon durant cette campagne, enlevèrent plus de 800 hommes à l'ennemi.

Le roi apprit le 24 d'octobre que le prince de Lorraine avait ſéparé ſon armée en trois corps ; il ſuppoſa que c'était dans le deſſein de les étendre dans la ſuite, parce que la ſaiſon des opérations militaires était paſſée : il laiſſa le commandement des troupes au prince Léopold, en lui enjoignant de ne les point ſéparer davantage, avant d'en avoir reçu les ordres.

Le roi partit pour Berlin, où sa présence devenait nécessaire, tant pour réchauffer les négociations qui commençaient à languir, qu'afin de trouver des fonds pour la campagne prochaine, au cas que la paix ne pût pas se conclure pendant l'hiver.

CHAPITRE XIV.

Révolution d'Ecosse, qui fait quitter Hanovre au roi d'Angleterre, et rallentit les négociations de la paix. Dessein des Autrichiens et des Saxons sur le Brandebourg découvert. Contradictions dans le conseil des ministres. Projets de campagne. Le prince d'Anhalt rassemble son armée à Halle. Le roi part pour la Silésie. Expédition de la Lusace. Le prince d'Anhalt marche à Meissen. Bataille de Kesselsdorf. Prise de Dresde. Négociation et conclusion de la paix.

Si durant l'année 1745 les négociations des Prussiens eussent eu autant de succès que leurs armes, ils auraient pu s'épargner aussi bien qu'à leurs ennemis une effusion de sang inutile, et l'on aurait eu la paix plutôt ; mais plusieurs incidens, auxquels on ne pouvait s'attendre, rendirent les bonnes intentions du roi impuissantes. A peine le roi d'Angleterre eut-il signé, presque malgré lui, la convention de Hanovre, que la rebellion d'Ecosse venant à éclater, elle l'obligea de hâter, plus qu'il n'aurait voulu, son retour à Londres. Un jeune homme, c'était le fils du prétendant, passe furtivement en Ecosse, accompagné de quelques personnes fidelles; il se tient caché dans une île vers le Nord des côtes,

pour donner à ſes partiſans le temps d'aſſembler et d'armer leurs payſans, d'ameuter les montagnards et de former une milice qui fût au moins l'ombre d'une armée. Par cette diverſion la France armait l'Angleterre contre l'Angleterre; et un enfant, débarqué en Ecoſſe ſans troupes et ſans ſecours, force le roi George à rappeler ſes Anglais qui défendaient la Flandre, pour ſoutenir ſon trône ébranlé. La France ſe conduiſit ſagement dans ce projet, et elle dut à cette diverſion toutes les conquêtes qu'elle fit depuis en Flandre comme en Brabant. Au commencement, le roi d'Angleterre et ſes miniſtres mépriſèrent le jeune Edouard, ſon faible parti, et cette rebellion naiſſante. On diſait à Londres que c'était la ſaillie d'un prêtre Jacobite, (le cardinal Tençin) et l'équipée d'un jeune étourdi. Cependant ce jeune étourdi battit et chaſſa le général Cop, que le gouvernement avait envoyé contre lui avec ce qu'on avait pu en hâte raſſembler de troupes. Cet échec ouvrit les yeux au roi; il lui apprit que, dans un gouvernement ariſtocratique, une étincelle peut allumer un incendie. Les affaires de l'Ecoſſe abſorbèrent toute l'attention de ſon conſeil: les négociations étrangères tombèrent en langueur; les alliés de l'Angleterre, la croyant aux abois, n'eurent plus pour elle la même conſidération. Ce qu'il y avait de fâcheux, c'eſt que la convention de Hanovre commençait à tranſpirer; les Autrichiens et les Saxons l'avaient ébruitée, et cela pouvait produire un mauvais effet chez les Français, qui étaient cependant les ſeuls alliés qu'eût la Pruſſe. Il arriva donc que la diverſion que le jeune Edouard feſait en Ecoſſe,

en devint une pour la reine de Hongrie, en ce qu'elle lui procura la liberté de faire contre le roi de Pruſſe les derniers efforts, malgré le roi d'Angleterre, dont alors à Vienne on mépriſait les conſeils.

Le roi, qui ſe trouvait à Berlin, épuiſait tous les expédiens pour trouver des fonds qui le miſſent en état de continuer la guerre. Les revenus de la Siléſie ne s'étaient pas perçus comme en temps de paix; les deux tiers en avaient manqué : il fallait chercher des reſſources, et il était bien difficile de s'en procurer. Cet embarras était grand; les dangers que les ennemis préparaient à l'État, étaient bien plus terribles. Voici comment le roi en fut informé. Depuis le mariage du prince ſucceſſeur au trône de Suède, avec la princeſſe Ulrique, ſœur du roi, les Suédois étaient en partie portés pour les intérêts de la Pruſſe. M. de Rudenſchild et M. Wolfenſtirna, miniſtres de Suède, l'un à la cour de Berlin, l'autre à Dresde, étaient particulièrement attachés à la perſonne du roi. Wolfenſtirna était bien dans la maiſon de ***; il feſait la partie de jeu du miniſtre. *** n'était pas auſſi circonſpect en ſa préſence qu'un premier miniſtre, dépoſitaire des ſecrets de ſon maître, doit l'être généralement envers tout le monde. Wolfenſtirna découvrit ſans peine que le plan de la cour de Vienne et de Dresde était d'envoyer l'armée du prince de Lorraine par la Saxe, d'où, joint aux troupes ſaxonnes, il devait pendant l'hiver marcher droit à Berlin : il fit part de ſa découverte à Rudenſchild, qui en avertit le roi le 8 de novembre, jour où l'on ſuſpendait dans les égliſes

les trophées de Friedberg et de Sorr. Rudenſchild ajouta que ce projet avait été fait par ***, corrigé par Bartenſtein, amplifié par Rutowsky, envoyé par Saul à Francfort à la reine de Hongrie; que *** était convaincu qu'on écraſerait la Pruſſe par ce coup, et que c'était cette ferme eſpérance qui avait empêché la cour de Vienne et celle de Dresde d'adhérer aux ſentimens pacifiques du roi d'Angleterre; qu'on avait de plus partagé les dépouilles de la Pruſſe de façon que le roi de Pologne aurait les évêchés de Magdebourg, de Halberſtadt, avec Halle et ſon territoire, et que l'impératrice reprendrait la Siléſie. Il apprit de plus au roi la cauſe de la haine que *** lui portait. Il avait été outré d'un manifeſte que le roi avait fait publier, et ſur-tout de ces paſſages: „ Pendant que tant d'horreurs ſe commettaient en „ Siléſie, et que le ciel, juſte vengeur des crimes, „ ſe plaiſait à les punir d'une façon ſi palpable, ſi „ éclatante et ſi ſévère, on ſoutenait froidement à „ Dresde que la Saxe n'était point en guerre avec la „ Pruſſe, que le duc de Weiſſenfels, et les troupes „ qu'il avait ſous ſes ordres, n'avaient point attaqué „ les Etats héréditaires du roi, mais ſeulement de „ nouvelles acquiſitions. Le miniſtère de Dresde ſe „ berçait de ces ſortes de raiſonnemens captieux, „ comme ſi de petites diſtinctions ſcolaſtiques étaient „ des motifs aſſez puiſſans pour juſtifier l'illégalité de „ ſes procédés. Rien de plus facile que de réfuter etc." et du paſſage ſuivant: „ Il paraît que c'était enfin ici „ le terme de la patience et de la modération du roi; „ mais ſa Majeſté ayant compaſſion d'un peuple „ voiſin, innocent des offenſes qu'elle a reçues, et

„ connaiſſant les malheurs et les déſolations inévita-
„ bles qu'entraîne la guerre, ſuſpendit encore les
„ juſtes effets de ſon reſſentiment, pour tenter de
„ nouvelles voies d'accommodement avec la cour de
„ Dresde. Il y a lieu de préſumer, après ces nouveaux
„ et derniers refus qu'elle vient de recevoir, que la
„ confiance du roi de Pologne a été ſurpriſe par
„ l'indigne perfidie de ſes miniſtres. Les repréſenta-
„ tions les plus pathétiques, et les offres les plus
„ avantageuſes ont été prodiguées en pure perte."
Il faut avouer que *** était vivement attaqué dans ces paſſages et que perſonne ne pouvait s'y méprendre; car les miniſtres qu'on nommait au pluriel, étaient plutôt ſes commis que ſes égaux. Ce rapport parut d'autant plus vrai, que le roi connaiſſait le caractère du comte de *** et la fierté de l'impératrice-reine. Si le projet des Saxons était dangereux pour la Pruſſe, il n'était pas moins haſardeux pour la Saxe; mais les paſſions, et ſur-tout le déſir de la vengeance, aveuglent ſi fort les hommes, qu'ils ſont capables de tout riſquer dans l'eſpérance de ſe ſatisfaire.

Cette criſe violente demandait donc un prompt remède. L'armée du prince d'Anhalt reçut ordre de s'aſſembler incontinent à Halle. Et comme il s'agiſſait de prendre un parti déciſif, le roi crut que, ſans déroger à ſon autorité, il pouvait aſſembler un conſeil, écouter la voix de l'expérience, et ſuivre ce qu'il y aurait de ſage dans l'avis de ceux qu'il conſultait. Quiconque eſt chargé des intérêts d'une nation, ne doit rien négliger de ce qui peut en procurer le ſalut. Le prince d'Anhalt fut un des premiers auxquels le roi fit l'ouverture du projet

de ***. Ce prince était un de ces hommes qui, prévenus d'amour-propre, abondent en leur ſens, et ſont pour la négative lorſque les autres affirment. Il parut avoir pitié de la facilité avec laquelle on ajoutait foi à cette accuſation contre ***; il dit qu'il n'était pas naturel qu'un miniſtre du roi de Pologne, ſaxon de naiſſance, voulût attirer de gaieté de cœur quatre armées dans les Etats de ſon maître, et les expoſer à une ruine inévitable. Le roi lui montra une lettre qui portait que dans deux jours le général Grune arriverait avec ſon corps à Géra, pour joindre les Saxons à Leipſic : il lui produiſit différentes lettres de la Siléſie, qui toutes conſtataient que les Saxons amaſſaient de gros magaſins en Luſace pour les troupes du prince de Lorraine, qu'on y attendait dans peu : il finit par lui dire qu'il lui confiait le commandement de l'armée qui s'aſſemblait à Halle. Le prince d'Anhalt perſiſta dans ſon incrédulité; cependant on liſait ſur ſon viſage qu'il était flatté de ſe voir à la tête d'un corps qui pouvait lui fournir le moyen de rajeunir ſon ancienne réputation. Le comte Podewils entra un moment après. Le roi le trouva tout auſſi incrédule que le prince d'Anhalt; ce n'était point par eſprit de contradiction, mais par timidité. Ce miniſtre avait quelques fonds placés à la Steuer à Leipſic, il craignait de les perdre; incorruptible d'ailleurs, ſa faibleſſe ſeule éloignait de ſon eſprit toute idée de rupture avec la Saxe comme un objet déſagréable, et croyant les autres auſſi timides que lui, il jugeait *** incapable d'un projet ſi hardi. Enfin, dans ce beau conſeil, on diſcutait la fauſſeté ou la vérité du fait, et perſonne ne penſait à prévenir

le mal qui était ſur le point d'éclater. Le roi fut obligé d'employer ſon autorité pour que le prince d'Anhalt fît les diſpoſitions néceſſaires à la ſubſiſtance de l'armée de Halle, et pour que le comte Podewils dreſsât les dépêches aux cours étrangères, par leſquelles on les avertiſſait des complots de la Saxe, et de la réſolution où était le roi de les prévenir.

Et comme ſi ce n'en était pas aſſez de tant d'embarras, il en ſurvint encore de nouveaux. L'envoyé de Ruſſie vint déclarer au roi, au nom de l'impératrice, qu'elle eſpérait que le roi s'abſtiendrait d'attaquer l'électorat de Saxe, parce qu'une ſemblable démarche l'obligerait à envoyer ſon contingent au roi de Pologne, comme elle y était tenue par ſon alliance avec ce prince. Le roi lui fit répondre que ſa majeſté était dans l'intention de vivre en paix avec tous ſes voiſins, mais que ſi quelqu'un d'eux couvait des deſſeins pernicieux contre ſes Etats, aucune puiſſance de l'Europe ne l'empêcherait de ſe défendre et de confondre ſes ennemis. Cependant toutes les lettres de la Saxe et de la Siléſie confirmaient les avis de M. de Rudenſchild. Pour être encore mieux informé des mouvemens du prince de Lorraine, le roi forma un corps de troupes mêlées, cavalerie, infanterie et houſards, avec lequel M. de Winterfeld s'avança vers Friedland ſur les frontières de la Bohème et de la Luſace, avec ordre, ſi le prince de Lorraine entrait en Luſace, de le côtoyer et de longer le Queis, qui coule ſur la frontière de la Siléſie. Le deſſein du roi était de tomber ſur les Saxons de deux côtés à la fois. L'armée de Siléſie devait agir contre celle du prince de Lorraine, la ſurprendre,

s'il se pouvait, dans ses cantonnemens en Lusace; ou la combattre, pour la rechasser en Bohème. Dans ce danger qui mettait toute la ville de Berlin en alarme, le roi affecta la meilleure contenance possible, afin de rassurer le public. Son parti était pris; la déclaration des Russes ne l'inquiétait point, car cette puissance ne pouvait agir que dans six mois, et c'était plus de temps qu'il n'en fallait pour décider du sort des Prussiens et des Saxons: les choses en étaient à cette extrémité, qu'il fallait vaincre ou périr. Le roi appréhendait l'incrédulité et la lenteur du prince d'Anhalt; il craignait aussi que le corps de Grune, qui était de 7,000 hommes effectifs, ne marchât droit à Berlin. Afin de pourvoir autant qu'il se pouvait à la sureté de cette capitale, le général Haake y était resté avec une garnison de 5,000 hommes; mais l'enceinte de cette ville ayant deux milles de circonférence, il était impossible de la défendre, et M. de Haake devait aller au devant de l'ennemi et le combattre, avant qu'il en approchât. Cette précaution était à la vérité insuffisante; mais les moyens n'en permettaient pas une meilleure. On fit des arrangemens pour transporter en cas de malheur la famille royale, les archives, les bureaux, les conseils suprêmes à Stetin comme dans un asile, si la fortune abandonnait les armes prussiennes. Le roi écrivit encore une lettre pathétique au roi de France, dans laquelle il lui fesait une vive peinture de sa situation et lui demandait instamment les secours qu'il lui devait selon les traités. Il serait bien difficile de deviner par quelle raison le prince d'Anhalt tâcha de dissuader le roi de prendre le

commandement de l'armée de Siléſie : il pouſſa ſi loin ſes repréſentations importunes, qu'enfin le roi lui dit qu'il avait réſolu de ſe mettre à la tête de ſes troupes, et que lorſque le prince d'Anhalt entretiendrait une armée, il pourrait en donner le commandement à qui bon lui ſemblerait ; après quoi il fut obligé de ſe rendre à Halle, et le roi partit le 14 de novembre pour la Siléſie, laiſſant Berlin dans la conſternation, les Saxons dans l'eſpérance et toute l'Europe attentive à l'événement de cette campagne d'hiver.

Le roi arriva le 15 à Lignitz ; il y trouva le prince Léopold, et le général Goltz (qui avait l'inſpection des vivres). Des lettres du général Winterfeld, arrivées en même temps, apprirent que 6,000 Saxons qui feſaient l'avant-garde du prince de Lorraine, étaient entrés en Luſace par Zittau, et que les troupes autrichiennes allaient les ſuivre. Le prince Léopold fut inſtruit de toutes les opérations que le roi avait projetées. L'armée de Siléſie était effectivement de 30,000 hommes, tous vieux ſoldats d'élite, accoutumés à vaincre ; refaits par quatre ſemaines de repos, ils étaient diſpoſés à tout entreprendre. Il y avait cependant des précautions néceſſaires encore avant de quitter la Siléſie. On ne pouvait abandonner la ville de Schweidnitz, où il y avait des magaſins et qui alors n'était pas fortifiée ; il fallut donc que M. de Naſſau quittât la haute Siléſie, pour aller vers Landshut s'oppoſer au corps de M. de Hohenems, qui avait ordre de ſa cour de faire une invaſion dans la baſſe Siléſie du côté de Hirſchberg. La ſituation du roi était à peu-près ſemblable à celle où il

ſe vit avant la bataille de Hohen-Friedberg; il eut recours aux mêmes ruſes, pour attirer les ennemis dans les mêmes piéges. On affecta de reſpecter ſcrupuleuſement les frontières de la Saxe, et de borner ſon attention à gagner Croſſen avant le prince de Lorraine. Pour fortifier cette opinion, Winterfeld fit punir quelques houſards qui avaient commis des déſordres en Luſace. On prépara des chemins à Croſſen, on amaſſa des vivres ſur la route, en ſorte que les gens du pays, qu'il faut toujours tromper les premiers, crurent bonnement qu'on n'avait aucun autre objet. M. de Winterfeld venait d'occuper Naumbourg ſur le Queis, et publiait qu'il n'était là que pour côtoyer l'ennemi en longeant cette rivière et le prévenir à Croſſen.

Le prince de Lorraine, qui était dans l'idée flatteuſe que les Pruſſiens ſe repoſaient tranquillement dans leurs quartiers d'hiver, que leurs troupes étaient découragées, et qu'il n'avait à redouter qu'un corps de 3,000 hommes qui l'obſervait, s'endormit dans une dangereuſe ſécurité, et ce même ſtratagème réuſſit pour la ſeconde fois. Tant il eſt vrai que la défiance eſt la mère de la ſureté, et qu'un général ſage ne doit jamais mépriſer l'ennemi, mais veiller ſur ſes démarches, afin qu'elles lui ſervent de bouſſole dans toutes ſes opérations. Pour empêcher autant qu'il était poſſible que les Autrichiens ne fuſſent inſtruits des mouvemens de l'armée, le roi avait fait border trois rivières qu'il avait devant lui, le Queis par M. de Winterfeld, la Neiſſe par des troupes légères et le Bober par d'autres détachemens. Tout ce qui venait de la Luſace avait le paſſage

libre, mais il était interdit à tous ceux qui voulaient paſſer ces rivières pour aller en Saxe; de ſorte qu'on ſe procurait des nouvelles et qu'on empêchait l'ennemi d'en avoir. Bientôt, ſur celles qu'on eut de l'ennemi, l'armée s'avança en cantonnant ſur le Queis. Le roi prit ſon quartier à Holſtein; c'était le 22 de novembre, et il n'était qu'à un mille de Naumbourg. On fit conſtruire quatre ponts ſur la rivière, pour pouvoir la paſſer rapidement ſur quatre colonnes. Le deſſein du roi était de ſe laiſſer dépaſſer par les Impériaux, puis de les prendre par derrière, pour leur couper les vivres, et les forcer ainſi, ou à ſe battre, ou à s'enfuir honteuſement vers les frontières de la Bohème. Mais pour ſuivre le projet qu'on avait une fois adopté, on s'était interdit d'envoyer des partis en Luſace, et l'on ne pouvait avoir des nouvelles que par des eſpions; ce qui n'eſt jamais auſſi sûr que ce que rapportent les troupes. De plus l'expédition était ſi importante, qu'il fallait préférer la ſureté au brillant.

M. de Winterfeld, inſtruit des projets du roi, l'avertit que les ennemis avançaient par cantonnemens, mais qu'ils s'étendaient ſi fort, que leur gauche était à Lauban et leur droite à Gœrlitz; il ajouta qu'ils marcheraient le lendemain, ſelon l'avis de ſes eſpions, et qu'il croyait que le moment d'agir était arrivé. Sur cela, l'armée marcha le 23 ſur quatre colonnes, dont chacune était conduite par un lieutenant général. Le rendez-vous de ces colonnes était à Naumbourg; ce fut-là que le roi leur donna les diſpoſitions ultérieures. Il s'éleva ce matin un brouillard d'autant plus favorable, qu'il cachait à l'ennemi

juſqu'au moindre mouvement de l'armée. A Naumbourg il y a un pont de pierre ſur le Queis; à côté il y avait deux guets pour la cavalerie: on fit en hâte un pont pour la ſeconde colonne d'infanterie. Tout cela étant arrangé, les conducteurs des colonnes, je veux dire les généraux, ſe rendirent à Naumbourg et eurent ordre de paſſer inceſſamment le Queis. On leur donna des guides pour les conduire à Catholiſch Hennersdorf, avec ordre de ſe ſeconder mutuellement, ſelon qu'une colonne, qui donnerait ſur les quartiers de l'ennemi, aurait beſoin de cavalerie ou d'infanterie pour réuſſir dans ſon opération; car on manquait d'informations aſſez exactes ſur les lieux où l'armée du prince de Lorraine ſéjournait, pour faire des diſpoſitions plus détaillées. Le brouillard tomba au moment que les colonnes eurent paſſé le Queis. Celles de la droite et de la gauche étaient de cavalerie, les deux du centre étaient d'infanterie. Un régiment de houſards précédait la marche de chacune d'elles, pour avertir à temps les généraux de ce qui ſe paſſait devant eux. Le roi était à la tête de la première colonne d'infanterie; elle avait pour guide un garçon meunier, qui la mena à un marais où les beſtiaux paiſſaient en été, et qui n'était guère praticable dans l'arrière-ſaiſon. On eut de la peine à ſe tirer de-là; mais à force de chercher, on trouva un chemin qui côtoyait un bois et par lequel on pouvait paſſer. Pendant que les troupes défilaient, les houſards de *Ziethen* donnèrent dans le village de Catholiſch Hennersdorf, et avertirent qu'il était garni de 2 bataillons et de 6 eſcadrons de Saxons; ils ajoutèrent qu'ils amuſeraient aſſez l'ennemi pour

donner à la colonne le temps d'arriver. On fit à l'inſtant avancer 2 régimens de cuiraſſiers de la 4e. colonne qui était la plus proche, et M. de Rochow emmena les régimens de Gesler et de Bornſtædt; M. de Polentz fut commandé avec 3 bataillons de grenadiers pour les ſoutenir. C'était ce ſoi-diſant marais, qu'on croyait impraticable, qui avait trompé les Saxons; ils n'avaient aucune garde de ce côté-là, ce qui donna moyen de les ſurprendre. Le village de Hennersdorf a un demi-mille de longueur. L'action commença à quatre heures vers la partie orientale et finit à ſix vers l'extrémité qui eſt au couchant. Polentz prit les Saxons à revers, Rochow les attaqua de front et Winterfeld en flanc. Les régimens de Gotha, de Dalwitz et la plus grande partie de celui d'Obirn furent faits priſonniers; le général Dalwitz, le colonel Obirn et 30 officiers furent de ce nombre; en tout les Saxons perdirent 6 canons, 1100 hommes, 2 paires de timbales, 2 étendards et 3 drapeaux; leurs équipages tombèrent en partage aux houſards, qui avaient bien mérité cette petite récompenſe. L'armée campa à Catholiſch Hennersdorf, et l'on avertit les troupes que ſi l'on était obligé de les fatiguer pendant quelques jours, c'était pour leur épargner des batailles. Quoique la moitié de l'armée manquât de tentes, que pluſieurs régimens n'euſſent que des culottes de toile, ils ſe prêtèrent tous de bonne grâce à ce qu'ils voyaient que la néceſſité exigeait d'eux. Cet heureux début fit augurer que le prince de Lorraine ne tiendrait pas contre les Pruſſiens. On ſe propoſa de profiter de la conſternation que l'enlèvement d'un de ſes quartiers devait cauſer dans ſon

armée, et de la talonner tout de ſuite pour ne lui pas laiſſer le temps d'en revenir. Le lendemain 24 le temps était ſi obſcur et le brouillard ſi épais, qu'on fut obligé d'avancer en tâtonnant. On ſe campa derrière le village de Léopoldshain, et pour plus de ſureté, l'on plaça 15 bataillons dans ce village. Les coureurs rapportèrent que l'ennemi ſe retirait par-tout; qu'on ne trouvait dans les chemins que chariots dételés, bagages renverſés, chariots de poudre abandonnés, en un mot, tout ce qui pouvait atteſter leur fuite. Les déſerteurs, qui arrivaient en grand nombre, diſaient que la confuſion s'était miſe dans leurs troupes, à cauſe que les deux derniers jours on leur avait donné vingt ordres différens ou contradictoires.

Toutefois on apprit le 25 de bon matin que le prince de Lorraine avait raſſemblé ſon armée à Schœnfeld, à une lieue du camp du roi. Le roi ne balança pas: le jour était ſerein, il ſe mit incontinent en marche dans le deſſein d'attaquer les ennemis. Comme il approchait de Gœrlitz, ſes partis lui rapportèrent que les ennemis avaient décampé à petit bruit, et qu'ils avaient pris le chemin de Zittau. L'armée pruſſienne ſe campa auprès de Gœrlitz, qui ſe rendit par compoſition; 60 officiers et 250 hommes y furent faits priſonniers de guerre; parmi ces officiers il y en avait de malades, et quelques-uns qui, ayant été bleſſés à Catholiſch Hennersdorf, avaient trouvé le moyen de ſe ſauver. Il y avait à Gœrlitz un magaſin qui fut d'un grand ſecours pour faciliter cette expédition. Le 26 l'armée ſe porta en avant ſur le couvent de Radomiritz, et l'on mit les

troupes en cantonnemens. MM. de Bonin et de Winterfeld furent commandés avec 70 efcadrons et 10 bataillons pour longer une petite rivière qu'on nomme la Neiffe. Ce mouvement, qui menaçait l'ennemi d'être coupé de Zittau, fit que le prince de Lorraine abandonna fon camp d'Oftritz, pour gagner Zittau avant les Pruffiens. Comme cette retraite fe fefait à la hâte, les houfards pruffiens firent des prifes confidérables fur les bagages des Autrichiens. Le roi s'avança à Oftritz le 27, et envoya M. de Winterfeld à Zittau; l'arrière-garde du prince de Lorraine défilait précifément par cette ville. M. de Winterfeld donna deffus et fit 350 prifonniers; les ennemis perdirent tous leurs bagages, et mirent eux-mêmes le feu à leurs chariots, pour qu'ils ne tombaffent pas entre les mains de ceux qui les pourfuivaient. Cette expédition ne dura que 5 jours. Les Autrichiens y perdirent des magafins, leurs bagages, et rentrèrent en Bohème affaiblis de 5,000 hommes. On laiffa 10 bataillons et 20 efcadrons dans le voifinage de Zittau, pour garder ce pofte important, et M. de Winterfeld fut obligé de retourner en Siléfie avec 5 bataillons et 5 efcadrons, pour tomber fur les flancs de M. de Hohenems, tandis que M. de Naffau fe préparait à l'attaquer de front. Cette expédition fut fi heureufe, qu'en moins de vingt-quatre heures il ne refta plus d'Autrichiens en Siléfie. Les dragons de Philibert furent défaits par les houfards de Wartenberg, et M. de Hohenems ne le céda au prince de Lorraine, ni par la promptitude de fa retraite, ni par la perte de fes bagages. Les troupes pruffiennes qui étaient en Luface fe mirent en quartiers de rafraî-

chiffement

chiſſement aux environs de Gœrlitz, à l'exception de M. de Lehwald, qui fut détaché avec 10 bataillons et 20 eſcadrons pour Bautzen, avec ordre de pouſſer de-là vers l'Elbe, afin de donner aux Saxons des inquiétudes pour leur capitale, et de faciliter les opérations du prince d'Anhalt. Le colonel Brandis, qui, avec 2 bataillons, était demeuré à Croſſen, s'empara de Guben, où il prit un gros magaſin aux Saxons.

Durant cette expédition de Luſace on n'eut aucune nouvelle du prince d'Anhalt; mais les Saxons divulguaient que M. de Grune avait paſſé l'Elbe à Torgau et marchait à Berlin. Pendant que ces bruits donnaient lieu à d'étranges réflexions, un officier vint de Halle annoncer que le prince d'Anhalt s'était mis en marche le 30 novembre, qu'il avait voulu attaquer les Saxons dans leurs retranchemens de Leipſic, mais les avait trouvés abandonnés, que Leipſic s'était ſoumis, et que les Saxons fuyaient vers Dresde. Le roi renvoya d'abord cet officier pour preſſer le prince d'Anhalt de gagner Meiſſen le plutôt qu'il le pourrait, et l'avertir que le corps de Lehwald n'attendait que ſon arrivée pour le joindre. Lorſqu'on apprit à Dresde que le prince de Lorraine avait été ſi vîte expédié, la conſternation fut ſi grande, qu'on fit ſur le champ rebrouſſer chemin au corps de Grune, et que le comte de Rutowsky fut obligé de ramener ſon armée pour couvrir Dresde.

Pendant que le prince d'Anhalt marchait vers Meiſſen et que l'armée du roi demeurait en panne, celui-ci employa ce temps à renouer avec les Saxons une négociation tant de fois rompue, et que les conjonctures

paraiſſaient éloigner plus que jamais. Il écrivit pour cet effet à M. de Villiers, miniſtre d'Angleterre à la cour de Dresde, lui déclarant que, malgré l'animoſité que ſes ennemis venaient encore de manifeſter ſi ouvertement contre lui, et les avantages qu'il venait de remporter ſur eux, il perſévérait dans la réſolution qu'il avait une fois priſe de préférer la modération aux partis extrêmes; qu'il offrait la paix au roi de Pologne, avec l'oubli du paſſé, en poſant la convention de Hanovre pour baſe de cette réconciliation. Ce parti n'avait été pris qu'après de mûres réflexions, parce qu'on peut faire la paix lorſque les armes ſont heureuſes; mais ſi l'on a du deſſous, l'ennemi ne ſe trouve guère dans la diſpoſition de ſe réconcilier. La paix pouvait épargner le ſang de tant de braves officiers, qui allaient le ſacrifier pour remporter la victoire. Il fallait conſidérer que, quelque heureuſe que fût la guerre en Saxe, c'était un incendie dans la maiſon du voiſin, qui pouvait ſe communiquer à la nôtre; il fallait outre cela, le plus promptement qu'il était poſſible, terminer cette guerre, afin d'empêcher la Ruſſie de s'en mêler. Le roi n'avait rien à eſpérer des ſecours de la France, et ſi l'on ne mettait fin à ces troubles pendant l'hiver, on devait s'attendre au printemps que la reine de Hongrie rappellerait du Rhin ſon armée, qui lui devenait inutile, pour la joindre à celle de la Bohème; ce qui lui aurait donné une grande ſupériorité : enfin le prétexte de la guerre ne ſubſiſtait plus depuis la mort de Charles VII. Ajoutez encore que la récolte de l'année ayant été mauvaiſe, elle avait rendu les blés auſſi rares que chers, et que les finances étaient entièrement épuiſées. La paix

était donc l'unique remède à tous ces maux. On s'étonnera peut-être que le roi parût si modéré dans les conditions qu'il proposait pour la paix; mais qu'on observe qu'il était dans une situation qui l'engageait à calculer toutes ses démarches et à ne rien hasarder légérement. Premièrement il soutenait les principes de désintéressement qu'il avait annoncés dans les manifestes de l'année 1744 et 1745; s'il avait extorqué quelque cession au roi de Pologne, il aurait confondu les intérêts de ce prince avec ceux des Autrichiens, et serait devenu l'artisan d'une union que la bonne politique exigeait qu'il tâchât de dissoudre. Ensuite l'Europe n'était que trop jalouse de l'acquisition que le roi avait faite de la Silésie; il fallait effacer ces impressions, et non les renouveler. Ajoutez encore que le moyen le plus court de parvenir à la paix, était de rétablir l'ordre des possessions sur le pied où elles étaient avant la dernière guerre. Comme les conditions proposées n'étaient ni dures ni onéreuses, elles pouvaient procurer une paix d'autant plus stable, qu'elle ne laissait aucune semence ni d'animosité ni de jalousie. Ces principes servirent de loi, et l'on verra dans la suite que malgré les succès qui couronnèrent les entreprises de ce prince, il ne s'en départit jamais. Qui n'aurait cru que des propositions aussi raisonnables seraient bien accueillies par le roi de Pologne? Il en fut tout le contraire cependant. Le comte *** n'avait que son projet en tête. Il avait fait revenir en Saxe le prince de Lorraine, dans l'intention de joindre cette armée à celle de Rutowsky et au corps du comte de Grune; fier de ces forces, il se proposa

de commettre le ſort de ſon roi et le ſalut de ſa patrie à la fortune d'un combat, ſacrifiant ainſi tous les intérêts qui ſont ſacrés pour la plupart des hommes, afin de ſatisfaire ſa vengeance particulière.

Villiers ſe rendit à la cour avec l'air d'un homme qui annonce une bonne nouvelle; il demanda audience, et ajouta aux propoſitions dont il était chargé, les exhortations les plus pathétiques, pour porter Auguſte à éviter les malheurs qui menaçaient ſes peuples et ſa perſonne. Le roi lui répondit ſéchement qu'il aviſerait à ce qu'il y aurait à faire. *** s'expliqua plus clairement avec le miniſtre anglais; il fit ſonner fort haut le ſecours qu'il attendait des Ruſſes, parla avec emphaſe des grandes reſſources de la Saxe, et finit par lui dire que, par déférence pour le roi d'Angleterre, il ferait délivrer au Sr. Villiers un mémoire contenant les conditions auxquelles le roi de Pologne pourrait ſe réſoudre à faire la paix. Le lendemain, 1 de décembre, le roi de Pologne partit pour Prague, et les deux princes aînés pour Nurnberg. Quel contraſte de hauteur et de faibleſſe! Après le départ de la cour, un des conſeillers ſaxons remit au Sr. Villiers ce mémoire, qui contenait en ſubſtance: que le roi de Pologne accéderait à la convention de Hanovre, à condition qu'au moment même les Pruſſiens feraient ceſſer toute hoſtilité, n'exigeraient plus de contributions, reſtitueraient celles qu'ils avaient reçues, évacueraient la Saxe ſans plus différer, et payeraient tous les dommages précédens, et ceux que cauſerait la retraite des troupes. Villiers augura mal d'une paix dont la Saxe dictait les conditions avec hauteur. Il envoya

ce mémoire au roi, en l'affurant des bonnes intentions du roi d'Angleterre, et il ajouta qu'il ne garantiffait pas la déclaration des miniftres de Saxe; c'était en dire affez.

Le roi fut informé en même temps que le prince de Lorraine avait paffé l'Elbe à Leutmeritz, et qu'il dirigeait fa marche vers Drefde. En combinant le mouvement de cette armée et la fuite précipitée du roi de Pologne et de fes enfans, il paraiffait que *** ne voulait point la paix. Pour être donc plus à portée d'anéantir les projets d'ennemis auffi acharnés, le roi transporta fon quartier à Bautzen, et M. de Lehwald fe porta fur Kœnigsbruck à un mille de Meiffen. En attendant, fa Majefté répondit au Sr. Villiers, qu'elle avait fait venir le comte Podewils auprès de fa perfonne, pour faciliter tout ce qui pourrait contribuer à la paix; qu'elle fe flattait que le roi de Pologne voudrait bien également nommer un de fes miniftres, pour qu'on pût mettre la dernière main à cet ouvrage falutaire, et que les préliminaires fignés mettraient fin aux hoftilités; que, pour l'article des fourrages et des contributions dont on devait indemnifer, le roi pourrait évaluer également les dégâts que les troupes faxonnes avaient faits en Siléfie, mais que le plus sûr ferait de rayer entièrement cet article. Le roi ajouta qu'il efpérait que les miniftres de Ruffie et de Hollande voudraient bien fe rendre les garans de ce traité de paix, et fe plaignit du départ du roi de Pologne comme d'une démarche peu amiable, injurieufe à fa façon de penfer, et de mauvais augure pour la négociation entamée. *** avait conduit fon maître

à Prague, pour l'obféder plus librement et l'empêcher de voir les malheurs de la guerre et d'entendre la voix de fa patrie gémiffante; il voulait le maintenir par le fecours des Autrichiens dans la difpofition où il était de continuer la guerre. C'eft ainfi que *** facrifiait tout aux intérêts de la reine de Hongrie.

Le roi vit bien qu'il ne fallait déformais négocier qu'à la faveur des victoires. Il était temps de reprendre avec ardeur les opérations de la campagne. La Luface était conquife; tout allait dépendre des entreprifes que l'armée du prince d'Anhalt pourrait exécuter. Il y avait huit jours que le roi n'avait reçu des lettres de ce prince. Cette incertitude l'embarraffait d'autant plus, qu'il n'y avait pas un moment à perdre pour être à portée d'agir de concert. Le pont de Meiffen était de la dernière importance; il fallait s'en faifir avant que l'ennemi pensât à le ruiner; mais M. de Lehwald ne pouvait s'emparer de la ville, fituée fur la rive gauche de l'Elbe, qu'à l'aide du prince d'Anhalt. Faute de nouvelles, le roi fupputa les jours de marche de ce prince, et calcula qu'il pourrait arriver à Meiffen le 8 ou le 9 de décembre au plus tard. Lehwald s'y rendit vers ce temps-là; le prince d'Anhalt n'arriva point; la rivière, qui chariait des glaces, empêcha M. de Lehwald d'y conftruire un pont avec des pontons; tous ces incidens retardèrent cette expédition.

Le Sr. de Villiers, qui était à Prague, expédia un courrier au roi, dont les dépêches portaient, que le roi de Pologne n'enverrait aucun miniftre avec des pleins-pouvoirs; que bien loin de-là il

attendait de nombreux fecours de fes alliés, avec lefquels il fe vengerait dans l'électorat de Brandebourg des dégâts qu'il prétendait que les Pruffiens avaient faits en Saxe; qu'il avait penfé devoir quitter Drefde, s'attendant à être moins ménagé encore dans une guerre ouverte qu'il ne l'avait été dans les écrits qui l'avaient précédée. On voit qu'il s'agit bien plus de *** dans ce dernier article que du roi même. Le roi répondit en fubftance au Sr. Villiers, qu'il admirait la hauteur et l'inflexibilité du roi de Pologne; que, fans avoir d'animofité contre ce prince, il était impoffible de nourrir une armée de 80,000 hommes dans un pays, fans lui faire éprouver des calamités; que fi les ennemis avaient eu la fortune propice, comme elle leur était contraire, ils n'auraient pas ufé d'autant de modération dans le Brandebourg que le roi en montrait en Saxe; qu'ils auraient tout pillé, brûlé, abymé, comme on en avait eu des exemples en Siléfie: mais que puifque le roi de Pologne voulait la guerre, on la lui ferait plus vivement que jamais.

Le 9 arrivent des dépêches du prince d'Anhalt, datées de Torgau. Il mandait qu'il avait fait 200 prifonniers dans cette ville, et rejetait la lenteur de fa marche fur les difficultés d'amaffer des vivres et des chariots; c'étaient des prétextes pour excufer fes délais; il employa neuf jours à faire neuf milles. Sa conduite était d'autant moins excufable, qu'il avait un magafin à fa difpofition à Halle, qu'il en avait pris un aux ennemis à Leipfic, qu'il n'avait point d'ennemi devant lui, et que par conféquent il était maître des fourrages, des vivres, des chevaux

et des livraifons du pays. Sa lenteur ne peut s'attribuer qu'à fon efprit de contradiction et à fon âge; il n'aurait pas été fâché de faire paffer l'expédition de la Luface pour l'heureufe étourderie d'un jeune homme; il affectait un air de circonfpection et de fageffe, qui, joint à fa longue expérience, devait former un contrafte avec le feu que le roi mettait dans fes opérations. Le prince d'Anhalt ne fut point loué de fa lenteur. Le roi lui écrivit qu'elle était très-préjudiciable au bien de fon fervice, par la raifon qu'il avait donné aux Autrichiens le temps de fe joindre aux Saxons et de détruire le pont de Meiffen; ce qui rendrait la jonction des deux armées prefque impoffible; il lui enjoignit d'ufer de diligence pour s'approcher le plus promptement qu'il pourrait. Le prince promit dans fa réponfe qu'il ferait le 12 décembre à Meiffen. Sur cela tous les quartiers furent raffemblés. Le roi ne laiffa que 4 bataillons et quelques houfards à Zittau, 1 bataillon à Gœrlitz et 2 à Bautzen. Ces troupes fe joignirent le 13 à Camentz, à l'exception de M. de Lehwald, qui était déjà vis-à-vis de Meiffen; le prince d'Anhalt y arriva le 12; mais la garnifon faxonne s'en était fauvée par une poterne, et avait regagné le gros de l'armée. Pendant que l'infanterie du prince entrait dans Meiffen, les cavaliers, qui avaient un chemin creux à traverfer, ne le paffaient qu'un à un. Les deux derniers régimens, favoir les dragons de Rœhl et de Holftein, mirent pied à terre pour attendre leur tour; Sibilsky s'en aperçut; il fe gliffa avec fes Saxons dans un bois épais, d'où il fondit à l'improvifte fur les dragons pruffiens,

leur enleva 2 paires de timbales, 3 étendards et 180 hommes ; d'autres efcadrons montèrent à cheval et rechafsèrent l'ennemi ; mais l'affront était reçu et le remède vint trop tard. Il en coûta la vie au général Rœhl, qui était malade, et qui fuivait la colonne en carroffe. Il faut convenir que le froid était exceffif, que la cavalerie avait été douze heures à cheval ; mais on pécha en paffant un bois que l'on n'avait pas fait reconnaître d'avance. Les moindres fautes à la guerre font punies, car l'ennemi ne pardonne pas.

Le 12 fut employé à réparer le pont de l'Elbe, et le 13 le général Lehwald fe joignit au prince d'Anhalt. C'était ce pont de Meiffen pour lequel on craignait tant, que les Saxons auraient dû détruire. Mais le miniftère faxon, qui dominait les généraux, ne comprenait pas qu'un pont peut contribuer à la perte d'un pays ; ce pont était en partie de pierre de taille, il avait coûté 150,000 écus à conftruire ; on ne voulut jamais confentir qu'il fût démoli. Le confeil était compofé d'un mélange de pédans et de parvenus. Henecke, qui était à leur tête, élevé par la fortune de l'état de valet de pied au grade de miniftre, joignait au talent d'un financier l'art de fouler méthodiquement les fujets. Son économie fourniffait aux prodigalités du roi comme aux diffipations de fon favori ; avec ce crédit il gouvernait la Saxe en fubalterne fous le comte *** ; de lui émanaient les ordres à l'armée, il en dirigeait les opérations, et c'eft à fon incapacité qu'il faut attribuer les fautes groffières des généraux faxons dans cette campagne d'hiver.

L'armée du roi arriva le 14 à Kœnigsbruck, et à force d'aiguillonner le prince d'Anhalt, il s'avança le même jour à Neuſtadt, où les troupes furent obligées de camper, malgré le froid perçant qu'il fesait alors. Le prince de Lorraine était arrivé le 13 décembre avec ſon armée auprès de Dresde. Henecke, qui réglait tout, étendit ſi fort les quartiers des Autrichiens, qu'il leur aurait fallu vingt-quatre heures pour ſe raſſembler. Le prince de Lorraine fit des repréſentations convenables pour qu'on changeât cette diſpoſition; mais Henecke, accoutumé à donner la loi aux fermiers et aux traitans, n'en tint aucun compte. Le prince de Lorraine, qui prévoyait que le comte Rutowsky allait être attaqué, le pria de l'avertir à temps s'il avait beſoin de lui, parce qu'il lui fallait du temps pour raſſembler ſes troupes diſperſées; mais le comte répondit qu'il n'avait pas beſoin de ſecours, qu'il était aſſez fort dans le poſte qu'il occupait et que jamais les Pruſſiens n'auraient l'audace de l'attaquer. Depuis la bataille de Fontenoy, que le comte de Saxe avait gagnée par la ſupériorité de ſon artillerie, on vit beaucoup de généraux ſuivre cette méthode. La diſpoſition des Autrichiens à la bataille de Sorr en devait être une copie, et le poſte que le comte Rutowsky avait à Keſſelsdorff était de même modelé ſur celui de Fontenoy. La différence du comte de Saxe à ſes imitateurs mit de la différence dans leurs ſuccès. Cependant les deux armées pruſſiennes ſe mirent en marche; celle du prince d'Anhalt pour s'approcher des ennemis, et celle du roi pour paſſer l'Elbe à Meiſſen. Le roi fit entrer 14 bataillons

dans cette ville; le reſte de l'infanterie et de la cavalerie était cantonné à la rive droite de l'Elbe, de ſorte qu'au beſoin, en raſſemblant ſes troupes, le roi pouvait ſecourir le prince d'Anhalt, et en cas que les Autrichiens euſſent paſſé l'Elbe à Dresde, le roi leur feſait tête de ce côté.

Il reçut en arrivant à Meiſſen une lettre de M. Villiers, qui lui apprenait que le délabrement extrême des affaires d'Auguſte III, et la néceſſité où il était réduit, l'avaient enfin déterminé à donner les mains à un accommodement; que Saul, le mercure de * * *, allait partir pour Dreſde avec des inſtructions et des pleins-pouvoirs pour les miniſtres, afin qu'ils puſſent travailler avec les miniſtres pruſſiens au rétabliſſement de la paix; que la reine de Hongrie voulait y accéder auſſi, moyennant quelques adouciſſemens à la convention de Hanovre; que lui Villiers ſe rendrait au plutôt à Dreſde, pour intervenir entre les parties au cas qu'il en fût beſoin, et rendre leur réconciliation plus facile. Le roi avait à peine achevé de lire cette lettre, qu'on vint l'avertir que du côté de Dreſde toute l'atmoſphère paraiſſait embraſée et qu'on entendait le bruit d'une canonnade terrible. Le roi ſe douta bien que le prince d'Anhalt était engagé avec les ennemis. Incontinent la cavalerie eut ordre de ſeller, l'infanterie de ſe mettre ſous les armes, et le roi courut avec une centaine de houſards ſur le chemin de Dreſde; il envoya de petits partis de tous côtés; l'un d'eux lui amena ſix fuyards du corps de Sibilsky, qui aſſurèrent que les Saxons étaient battus: ce qui fit ajouter foi à leurs diſcours, c'eſt qu'on ne vit paraître aucun pruſſien, et cela ſerait arrivé ſi les affaires

étaient allées mal. Mais la nuit, qui ſurvint, obligea le roi à retourner à Meiſſen, pour ne pas s'expoſer à quelque affront, ſatisfait d'av r des probabilités de la victoire du prince. Si la fortune n'avait pas ſecondé le prince d'Anhalt, le roi avait réſolu de raſſembler ſes troupes ſur les hauteurs de Meiſſen, pour aller au devant des troupes battues, de mettre celles-ci en ſeconde ligne, ſon armée dans la première, d'attaquer de nouveau les ennemis et de les vaincre à quelque prix que ce fût. Le prince d'Anhalt lui épargna cette peine : le ſoir même un officier de cette armée arriva, et rendit compte au roi des circonſtances ſuivantes de cette glorieuſe bataille. Le prince d'Anhalt avait décampé le 15 de grand matin, et avait pris par Wilſdruf le droit chemin de Dreſde. Ayant paſſé Wilſdruf, ſes houſards donnèrent ſur un gros d'ulans, qu'ils pouſsèrent devant eux juſqu'à Keſſelſdorff, où ils aperçurent toute l'armée ſaxonne rangée en ordre de bataille; ils en avertirent incontinent le prince d'Anhalt. Un profond ravin, dont en certains endroits le fond était marécageux, couvrait le front des ennemis: ſa grande profondeur eſt du côté de l'Elbe; il va toujours en s'applaniſſant vers Keſſelſdorff, et ſe perd entièrement au-delà vers la forêt du Tarrant. Les Saxons avaient appuyé leur gauche à Keſſelſdorff; le terrain y était, comme je l'ai dit, entièrement uni; ce village était défendu par tous les grenadiers de leur armée et par le régiment de Rutowsky; une batterie de 24 pièces de gros canon en rendait l'abord meurtrier. Le corps de Grune était à l'aile droite de cette armée, qui s'appuyait à Benerich proche de l'Elbe. Ce lieu était inattaquable, à cauſe des rochers et des préci-

pices qui en interdifent l'abord. Avant la bataille la cavalerie faxonne était à la gauche de Keffelsdorff, rangée en ligne avec le refte de l'armée, la gauche vers le Tarrant. On ne fait pourquoi le comte Rutowsky la déplaça et la mit en troifième ligne derrière fon infanterie. Lorfque le prince d'Anhalt arriva fur les lieux avec la tête de fon armée, il jugea d'abord que le fuccès de cette journée dépendait de la prife du village de Keffelsdorff, et il fit fes arrangemens pour l'emporter. Il commença par former fes troupes vis-à-vis celles de l'ennemi; l'infanterie deftinée pour donner fur le village fut mife fur trois lignes, et les dragons de Bonin formèrent la quatrième. Dès que fes troupes furent ainfi difpofées, 3 bataillons de grenadiers avec 3 de fon régiment attaquèrent le village de front, M. de Lehwald le prit en flanc; 24 canons chargés de mitraille, les grenadiers Saxons et le régiment de Rutowsky firent reculer les affaillans. La feconde attaque ne fut pas plus heureufe; car le feu était trop violent; mais le régiment de Rutowsky fortit du village et voulut pourfuivre les Pruffiens; il fe mit donc devant fes batteries, qu'il empêchait de tirer. Le prince d'Anhalt profita de ce moment, et ordonna au colonel Luderitz, qui commandait les dragons, de charger; celui-ci fondit alors avec impétuofité fur les Saxons; tout ce qui réfifta fut paffé au fil de l'épée; le refte fut pris; l'infanterie s'empara en même temps du village, y entra de tous les côtés et prit la batterie qui avait rendu ce pofte fi formidable. Le général Lehwald mit le comble à cette victoire, en obligeant toutes es troupes qui avaient défendu le village à mettre

les armes bas. Le prince d'Anhalt profita de ce premier ſuccès en habile capitaine, il gagna auſſi-tôt le flanc gauche de l'ennemi; la cavalerie de ſa droite renverſa d'un ſeul choc la cavalerie ſaxonne et la diſſipa de manière qu'elle ne put ſe rallier. Tout prit la fuite avec aſſez de promptitude pour échapper à des troupes accoutumées à conſerver l'ordre et à ne point ſe débander. La gauche des Pruſſiens, ſous les ordres du prince Maurice, ſe canonna avec l'ennemi, juſqu'à ce que le village de Keſſelsdorff fût emporté; mais impatiente alors d'avoir part à la gloire de cette journée, elle marcha aux Saxons en bravant tous les obſtacles; des rochers à gravir, des neiges qui rendaient le terrain gliſſant, la difficulté d'aſſaillir et de forcer les ennemis qui combattaient pour leurs foyers, tout cela fut entrepris, et tout céda au courage des vainqueurs. Les Saxons et les Autrichiens furent chaſſés des rochers eſcarpés de Benerich. Les Pruſſiens ne purent conſerver ni l'ordre des bataillons ni même des pelotons formés, tant ces hauteurs qu'ils eſcaladaient étaient eſcarpées; la cavalerie ennemie les attaqua ainſi diſperſés. Il eſt certain que ſi les Saxons avaient été valeureux, l'infanterie pruſſienne aurait dû être taillée en pièces; mais cette cavalerie attaqua ſi mollement et fut ſi mal ſoutenue, qu'après quelques décharges que les Pruſſiens firent ſur elle, elle diſparut et céda le champ de bataille aux vainqueurs. La cavalerie de la gauche des Pruſſiens n'avait pu agir pendant tout le combat, à cauſe des précipices impraticables qui la ſéparaient des ennemis; le prince d'Anhalt l'envoya à la pourſuite des fuyards, ſur leſquels M. de Geſler fit encore

un bon nombre de prifonniers. Le prince d'Anhalt donna dans cette action de grandes marques de fon expérience et de fa capacité. Les généraux, les officiers et les foldats, tous s'y diftinguèrent: leur fuccès juftifia leur témérité. Du côté des Saxons il refta 3,000 morts fur la place; on fit prifonniers 215 officiers et 6,500 foldats; ils perdirent de plus 5 drapeaux, 3 étendards, 1 paire de timbales et 48 canons. Les Pruffiens eurent 41 officiers et 1621 foldats de tués, et le double de bleffés.

Si nous examinons les fautes commifes des deux parts dans cette bataille, nous trouvons premièrement que le comte de Rutowsky n'avait penfé dans fon pofte qu'à la fureté de fa droite; la gauche était en l'air et l'on pouvait tourner le village de Keffelsdorff. Si les Pruffiens avaient plus pris par leur droite, le prince d'Anhalt aurait pu tourner entièrement le village et l'emporter à moins de frais; mais il ne fefait que d'arriver, et n'ayant pas eu le temps de reconnaître le terrain, cela feul fuffit pour lui fervir d'excufe. La plus grande faute des Saxons fut fans doute de fortir du village; car ils empêchèrent leur propre canon d'agir contre les Pruffiens et c'était leur meilleure défenfe. Une faute non moins confidérable fut que cette infanterie poftée de Keffelsdorff à Benerich n'était pas fur la crête des hauteurs mais en arrière de plus de cent pas, de forte qu'ils ne défendirent pas avec les petites armes le paffage du précipice et le laifsèrent efcalader, fe réfervant à tirer lorfque l'ennemi aurait vaincu la plus grande difficulté. Mais de pareilles remarques peuvent avoir lieu fur la plupart des actions des hommes;

ils font tous des fautes, parce qu'aucun d'eux n'eſt parfait, et ſi nous réſumons celles qui ſe ſont commiſes dans cette bataille, c'eſt pour que la poſtérité apprenne à n'en pas faire d'auſſi groſſières que celles des Saxons.

Le comte Rutowsky et toute ſon armée arrivèrent à Dresde en pleine courſe; ils y trouvèrent le prince de Lorraine occupé à raſſembler ſes troupes éparſes. Il offrit au comte d'attaquer le lendemain les Pruſſiens conjointement avec lui; mais le Saxon en avait de reſte. Il allégua pour excuſe que ſon infanterie était preſque détruite, qu'il avait perdu 10,000 hommes, qu'il manquait d'armes et de munitions, et que ſes ſoldats n'étaient pas encore revenus de leur terreur: il ajouta que le roi de Pruſſe allait ſe joindre au prince d'Anhalt, que Dresde manquait de proviſions de bouche et de munitions de guerre, que pour ſauver les débris de Keſſelsdorff, il fallait ſe ſauver à Zeſt, village voiſin des montagnes qui regardent la Bohème. Ce projet fut exécuté. Les Saxons évacuèrent Dresde et n'y laiſsèrent que des milices; le 16 ils ſe campèrent auprès de Kœnigsſtein et renvoyèrent leur cavalerie en Bohème, faute de moyens pour la nourrir plus long-temps ſur le territoire ſaxon. L'armée du roi avança le 16 juſqu'à Wilsdruf, et le 17 ſes troupes formèrent la première ligne et ſe portèrent ſur le ruiſſeau de Plauen. L'heureux ſuccès de cette expédition fit oublier la lenteur que le prince d'Anhalt avait affectée à ſon début; la journée de Keſſelsdorff avait jeté un beau voile ſur cette faute. Le roi lui dit les choſes les plus flatteuſes ſur la gloire qu'il s'était acquiſe, et n'omit rien

de

de ce qui pouvait cajoler ſon amour-propre. Ce prince mena le roi ſur le champ de bataille. L'on fut moins ſurpris des difficultés, quoique grandes, que les troupes avaient eues à ſurmonter, et du nombre conſidérable des priſonniers, que de voir toute cette campagne couverte d'habitans de Dresde, qui venaient tranquillement à la rencontre des Pruſſiens. Lorſque le roi traverſa la Saxe en 1744, le duc de Weiſſenfels avait jeté 10 bataillons dans Dresde, on y élevait des batteries, on ſeſait des coupures dans les rues, on mettait des paliſſades par-tout où un pieu pouvait entrer en terre, aucun pruſſien n'oſait mettre le pied dans cette capitale; et en 1745, lorſque le roi entra dans le pays à la tête de 80,000 hommes, que les troupes ſaxonnes venaient d'être battues, les portes de Dresde reſtèrent ouvertes, et les princes cadets de la famille royale, les miniſtres, les conſeils ſuprêmes du pays, tout ſe rendit à diſcrétion. Telles ſont les contradictions dont l'eſprit humain eſt capable, quand il n'agit pas ſyſtématiquement, et que ceux qui le gouvernent, ont une mauvaiſe dialectique. Il eſt vraiſemblable que la ville était dépourvue de proviſions, et que des délibérations confuſes, et la conſternation qui régnait parmi les principaux miniſtres du roi de Pologne, causèrent cet abandon général. Les princes pouvaient ſe ſauver, les miniſtres également; il n'y avait qu'à faire quatre milles pour gagner la Bohème. Une choſe non moins étonnante, eſt que ces Saxons, qui voulaient abandonner Dresde, y jetèrent 6,000 hommes de leurs miliciens, dont ils auraient pu ſe ſervir pour recompléter leurs troupes.

Bientôt le roi fit occuper le faubourg de Dresde. Le commandant fut ſommé de ſe rendre; il répondit que Dresde n'était point une place de guerre; et les miniſtres envoyèrent un mémoire qui devait tenir lieu d'une eſpèce de capitulation. Le roi en régla les conditions ſelon ſon bon plaiſir. Le 18 les Pruſſiens entrèrent dans la ville. La milice fut déſarmée et ſervit à recruter les troupes; on y prit 415 officiers et 1500 bleſſés de la bataille de Keſſelsdorff. Le roi établit ſon quartier à Dresde avec l'état-major des deux armées. On divulgua dans le monde les bruits les plus injurieux au ſujet des intentions du roi ſur cette capitale. On diſait que le prince d'Anhalt avait demandé le pillage de Dresde pour ſon armée, à laquelle le ſac de cette ville avait été promis pour l'encourager pendant l'action. Le penchant des hommes à la crédulité pouvait ſeul accréditer de telles calomnies. Jamais le prince d'Anhalt n'aurait oſé faire au roi une propoſition auſſi barbare; et d'ailleurs ces ſortes de promeſſes peuvent ſe faire à des troupes indiſciplinées, et non à des Pruſſiens qui ne combattent que pour l'honneur et pour la gloire. Le principe de leurs ſuccès doit s'attribuer uniquement à l'ambition des officiers comme à l'obéiſſance des ſoldats.

A peine le roi fut-il à Dresde qu'il rendit viſite aux enfans du roi, pour calmer leur crainte et les raſſurer entièrement. Il tâcha d'adoucir leur infortune, en leur feſant rendre ſcrupuleuſement tous les honneurs qui leur étaient dus; la garde du château fut même ſoumiſe à leurs ordres. Le roi répondit enſuite au Sr. Villiers, qu'il avait été aſſez étonné

de recevoir des propofitions de paix un jour de bataille ; que pour abréger les négociations il s'était rendu lui-même à Dresde ; que la fortune, qui avait fecondé fa caufe, l'avait mis en fituation de reffentir vivement les mauvais procédés , la duplicité et la perfidie dont le comte de * * * avait fait ufage dans toutes fes négociations ; qu'éloigné cependant d'avoir une façon de penfer auffi baffe, il offrait, mais pour la dernière fois, fon amitié au roi de Pologne ; qu'il attendait que les fieurs de Bulau et de Rex euffent reçu leurs pleins-pouvoirs, pour qu'on pût conclure avec eux fans autre délai ; qu'enfin il ne fe départirait en rien des engagemens qu'il avait pris avec le roi d'Angleterre par la convention de Hanovre ; que pour lui, loin d'être aveuglé par la fortune, il ne haufferait ni ne baifferait fes prétentions, et qu'ainfi la reine de Hongrie ne devait pas s'attendre à le faire changer de réfolution : le roi finit en recommandant à M. de Villiers de lui rapporter exactement le dernier mot du roi de Pologne ; afin que dès ce moment rien ne mît de nouveaux empêchemens à la pacification de l'Allemagne et du Nord. Bientôt le roi fit inviter chez lui tous les miniftres faxons ; il récapitula tout ce qui s'était paffé, leur expofa avec vérité fes fentimens et les conditions de paix modérées qu'il offrait à fes ennemis : il fut affez heureux pour les convaincre que ces conditions étaient telles qu'ils auraient pu les fouhaiter ou les dicter eux-mêmes, et que leur roi n'avait d'autre parti à prendre que de les figner. On fit auffi des arrangemens pour que les troupes obfervaffent un très-grand ordre. Le roi mit dans fes procédés

toute la douceur poſſible, afin que ce pays voiſin et malheureux ne ſe reſſentît que légérement des fléaux d'une guerre dont le peuple était innocent. Pour s'accommoder à la coutume, on chanta dans les égliſes le Te Deum, accompagné d'une triple décharge de l'artillerie de la ville, et le ſoir on fit repréſenter l'opéra d'Arminius. On ne fait mention de ces bagatelles qu'à cauſe des anecdotes auxquelles elles tiennent. Tout juſqu'à l'opéra devenait entre les mains de *** un reſſort pour gouverner l'eſprit de ſon maître; il avait fait repréſenter la clémence de Titus au ſujet de la diſgrâce de Sulkowsky et des prétendus crimes que le roi lui pardonna. Arminius fut joué pendant cette dernière guerre; ce qui devait faire alluſion au ſecours qu'Auguſte III donnait à la reine de Hongrie contre les Français et les Pruſſiens, qu'on accuſait de vouloir tout ſubjuguer. Les louanges flatteuſes de la poéſie italienne, rehauſſées du charme de l'harmonie, et rendues par le goſier flexible des châtrés, perſuadaient au roi de Pologne qu'il était l'exemple des princes et un modèle d'humanité. Les muſiciens ſupprimèrent un chœur de l'opéra, qu'ils n'osèrent produire en préſence des Pruſſiens, parce que les paroles pouvaient être juſtement appliquées après ce qui venait d'arriver en Saxe; les voici:

Sulle rovine d'altrui alzar non penſi il ſoglio
Colui che al ſol' orgoglio riduce ogni virtù.

Les chœurs des opéra d'Auguſte valaient les prologues de ceux de Louis XIV.

Pendant qu'on chantait à Dresde des Te Deum et des opéra, M. de Villiers, qu'on y attendait avec impatience arriva de Prague avec les pleins-pouvoirs et toutes les autorifations néceffaires aux miniftres faxons pour conclure la paix : il fut fuivi par le comte Frédéric Harrach qui venait de la part de l'impératrice-reine pour le même fujet. Lorfque tout fe préparait à Dresde à pacifier les troubles de l'Allemagne, le roi reçut la réponfe fuivante de Louis XV à la lettre touchante qu'il lui avait écrite de Berlin pour lui demander fon affiftance. Cette réponfe avait été minutée par fes miniftres ; le roi n'avait prêté que fa main pour la tranfcrire, la voici : " Monfieur mon
„ frère. Votre Majefté me confirme, dans fa lettre
„ du 15 de novembre, ce que je favais déjà de la
„ convention de Hanovre du 26 d'août. J'ai dû être
„ furpris d'un traité négocié, conclu, figné et ratifié
„ avec un prince mon ennemi, fans m'en avoir
„ donné la moindre connaiffance. Je ne fuis point
„ étonné de vos refus de vous prêter à des mefures
„ violentes et à un engagement direct et formel
„ contre moi ; mes ennemis doivent connaître V. M.
„ C'eft une nouvelle injure d'avoir ofé lui faire des
„ propofitions indignes d'elle. Je comptais fur votre
„ diverfion ; j'en fefais deux puiffantes en Flandre et
„ en Italie ; j'occupais fur le Rhin la plus groffe armée
„ de la reine de Hongrie. Mes dépenfes, mes efforts
„ ont été couronnés des plus grands fuccès. V. M.
„ en a fort expofé les fuites par le traité qu'elle a
„ conclu à mon infçu. Si cette princeffe y avait fouf-
„ crit, toute fon armée de Bohème fe ferait fubite-
„ ment tournée contre moi ; ce ne font pas là des

„ moyens de paix. Je n'en reſſens pas moins l'horreur „ du péril que vous courez ; rien n'égalera l'impa- „ tience de vous ſavoir en ſureté, et votre tranquillité „ ſera la mienne. Votre Majeſté eſt en force et la „ terreur de nos ennemis, et a emporté ſur eux des „ avantages conſidérables et glorieux ; l'hiver avec „ cela, qui ſuſpend les opérations militaires, ſuffit „ ſeul pour la défendre. Qui eſt plus capable que „ V. M. de ſe donner de bons conſeils à elle-même ? „ Elle n'a qu'à ſuivre ce que lui dictera ſon eſprit, „ ſon expérience, et par-deſſus tout ſon honneur. „ Quant aux ſecours, qui de ma part ne peuvent „ conſiſter qu'en ſubſides et en diverſions, j'ai fait „ toutes celles qui me ſont poſſibles, et je continuerai „ par les moyens qui aſſurent le mieux le ſuccès. „ J'augmente mes troupes, je ne néglige rien, je „ preſſe tout ce qui pourra pouſſer la campagne „ prochaine avec la plus grande vigueur. Si votre „ Majeſté a des projets capables de fortifier mes „ entrepriſes, je la prie de me les communiquer, et „ je me concerterai toujours de grand plaiſir avec „ elle, etc." D'abord cette lettre paraît douce et polie ; mais quand on conſidère les circonſtances fâcheuſes où ſe trouvait le roi de Pruſſe et les différentes négociations avec la France qui l'avaient précédée, on y remarque un ton d'ironie d'autant plus déplacé, que l'on n'était pas convenu de remplir par des épigrammes les engagemens réciproques contractés par le traité de Verſailles. Dépouillons cette lettre de tout verbiage, et examinons ce qu'elle dit réellement : Je ſuis fort fâché que vous ayez conclu le traité de Hanovre ſans m'en avertir, car le prince de Lorraine

reviendrait en Alſace, ſi la reine de Hongrie l'acceptait. Ne voyez-vous pas que la guerre d'Italie et de Flandre que je ſoutiens, eſt une diverſion que je fais en votre faveur ? Car je n'ai nul intérêt à la conquête de la Flandre, et l'établiſſement de mon gendre don Philippe en Italie, me touche peu. Conti ſait ſi bien contenir les forces principales de la reine de Hongrie en Allemagne, qu'il a repaſſé le Rhin, laiſſé faire un empereur à qui l'a voulu ; que Traun a pu détacher Grune pour la Saxe et pourra le ſuivre avec le reſte de ſes troupes, ſi la reine de Hongrie trouve à propos de l'employer contre vous. J'ai fait de grandes choſes cette campagne : on a auſſi parlé de vous. Je plains la ſituation dangereuſe où vous vous êtes mis pour l'amour de moi ; on n'acquiert de la gloire qu'en ſe ſacrifiant pour la France ; témoignez de la conſtance et ſouffrez toujours ; imitez l'exemple de mes autres alliés, que j'ai abandonnés à la vérité, mais auxquels j'ai donné l'aumône lorſqu'on les avait dépouillés de toutes leurs poſſeſſions. Prenez conſeil de votre eſprit et de la préſomption avec laquelle vous vous êtes ingéré quelquefois à me donner des avis ; vous aurez ſans doute aſſez d'habileté pour vous tirer d'embarras ; d'ailleurs le froid de l'hiver engourdira vos ennemis, et ils ne pourront vous combattre. Si cependant il vous arrivait malheur, je vous promets que l'académie françaiſe fera l'oraiſon funèbre de votre empire, que vos ennemis auront détruit. Votre nom ſera placé dans le martyrologe où ſe trouve le nom des enthouſiaſtes qui ſe ſont perdus pour le ſervice de la France et celui des alliés qu'elle a daigné abandonner. Vous voyez que j'ai fait des

diverſions; je vous ai offert juſqu'à un million de livres de ſubſides. Eſpérez beaucoup dans la belle campagne que je ferai l'été prochain, pour laquelle je prépare tout dès à préſent, et comptez que je me concerterai avec vous ſur tous les ſujets où vous voudrez ſuivre aveuglément mes volontés, et vous conformer à tout ce qui s'accorde avec mes intérêts.

Dès que les négociations de la paix furent aſſez avancées pour être sûr de leur réuſſite, le roi répondit au roi de France par cette lettre, dont nous rapporterons le contenu, parce que la matière dont il s'agit était auſſi importante que délicate. « Monſieur mon » frère. Après la lettre que j'avais écrite à V. M. en » date du 15 de novembre, je devais m'attendre de » ſa part à des ſecours réels. Je n'entre point dans » les raiſons qu'elle peut avoir d'abandonner ſes alliés » aux caprices de la fortune. Pour cette fois, la » valeur ſeule de mes troupes m'a tiré du pas ſcabreux » où je me trouvais. Si le nombre de mes ennemis » m'eût accablé, votre Majeſté ſe ſerait contentée » de me plaindre, et j'aurais été ſans reſſources. » Comment une alliance peut-elle ſubſiſter ſi les par» ties contractantes ne concourent pas avec une » même ardeur à leur conſervation commune? Votre » Majeſté me dit de me conſeiller moi-même; je le » fais, puiſqu'elle le juge à propos. La raiſon me » dit de mettre promptement fin à une guerre qui » n'a plus d'objet, depuis que les troupes autri» chiennes ne ſont plus en Alſace, et depuis la mort » de l'empereur. Les batailles qu'on donnerait » déſormais, ne produiraient qu'une effuſion de ſang » inutile. La raiſon m'avertit de penſer à ma propre » ſureté, et de conſidérer le grand armement des

„ Ruſſes, qui menace le royaume du côté de la Courlande; l'armée que M. de Traun commande ſur „ le Rhin, qui pourrait aiſément refluer vers la „ Saxe; l'inconſtance de la fortune; et enfin que, „ dans la circonſtance où je me trouve, je ne puis „ m'attendre à aucun ſecours de la part de mes alliés. „ Les Autrichiens et les Saxons viennent d'envoyer „ ici des miniſtres pour négocier la paix; je n'ai „ donc d'autre parti à prendre que de la ſigner. „ Après m'être acquitté ainſi de mon devoir envers „ l'Etat que je gouverne et envers ma famille, aucun „ objet ne me tiendra plus à cœur que de pouvoir „ me rendre utile aux intérêts de votre Majeſté. „ Puiſſé-je être aſſez heureux pour ſervir d'inſtrument à la pacification générale! Votre Majeſté ne „ pourra confier ſes vues à perſonne qui lui ſoit plus „ attaché que je ne le ſuis, et qui travaille avec plus de „ zèle à rétablir la concorde et la bonne intelligence „ entre les puiſſances que ces longs démêlés ont „ rendues ennemies. Je la prie de me conſerver ſon „ amitié, qui me ſera toujours précieuſe, et d'être „ perſuadé que je ſuis, etc." C'était ſe congédier honnêtement, et alléguer des raiſons ſi valables, qu'il aurait été impoſſible au français d'y répondre.

Cependant les Autrichiens et les Saxons étaient encore aux environs de Pirna; il fallait les éloigner davantage, pour travailler plus tranquillement à la paix. Dans cette vue, M. de Retzow fut détaché avec 5 bataillons et quelque cavalerie du côté de Freyberg; la jalouſie qu'il donnait de ce côté, accéléra la retraite des alliés en Bohème. Les troupes ſaxonnes feſaient à peine 15,000 hommes. Le roi de Pologne, privé de ſes revenus, n'avait plus d'argent

pour payer ſes troupes; il ne pouvait pas attendre jusqu'au printemps que les Ruſſes ſe miſſent en mouvement; il ſentait la nullité de ce ſecours; enfin la néceſſité du moment le forçait à conſentir à la paix. Sur ces entrefaites le comte de Harrach arriva à Dreſde. Il ſuppoſait que, fier de ſes ſuccès, à l'inſtar des Autrichiens, le roi, en rehauſſant ſes prétentions, les rendrait exceſſives; mais bientôt détrompé de ce préjugé, il remercia même ce prince de la facilité avec laquelle il ſe prêtait à cette négociation. Le roi lui répondit que la cauſe de la guerre ayant ceſſé par la mort de Charles VII, il avait été depuis ce moment dans les mêmes diſpoſitions où il le voyait aujourd'hui. M. de Harrach lâcha quelques propoſitions ſur une entrevue entre le roi et la reine de Hongrie, elles furent éludées par l'exemple de l'inutilité et des mauvaiſes ſuites de ſemblables entrevues; mais les louanges de cette princeſſe adroitement mêlées au refus parurent ſatisfaire le comte. La paix fut ſignée le 26 décembre 1745. L'acceſſion de la reine de Hongrie à la convention de Hanovre n'était qu'un renouvellement pur et ſimple de la paix de Breslau. Les Saxons promirent de ne jamais accorder de paſſage par leur pays aux ennemis du roi, ſous quelque prétexte que ce pût être. On convint d'échanger le péage de Furſtenberg contre quelques terres de la même valeur. Le roi de Pologne garantit le payement d'un million de contributions auquel l'électorat s'était engagé; il renonça par le même article à toute indemniſation des frais de la guerre. Le roi promit en revanche de faire ceſſer les contributions du jour de la ſignature et de retirer inceſſamment

ſes troupes de la Saxe, à l'exception de Meiſſen, où était l'hôpital pruſſien; ce qui lui fut accordé jusqu'à la guériſon des bleſſés.

Ainſi finit cette ſeconde guerre, qui dura en tout ſeize mois; qui ſe fit de part et d'autre avec un acharnement extrême; où les Saxons découvrirent toute la haine qu'ils avaient contre la Pruſſe et l'envie que leur inſpirait l'agrandiſſement de cette puiſſance voiſine; où les Autrichiens combattaient pour l'Empire et pour l'influence dans les affaires de l'Empire, dans leſquelles ils craignaient que les Ruſſes n'en gagnaſſent une trop grande; où l'on vit la Pruſſe expoſée à des dangers imminens, dont elle triompha par la diſcipline et la valeur héroïque de ſes troupes. Cette guerre ne donna pas lieu à ces grandes révolutions qui changent la deſtinée des empires; mais elle empêcha que de pareils bouleverſemens n'arrivaſſent alors, en obligeant le prince de Lorraine d'abandonner l'Alſace. La mort de Charles VII fut un de ces événemens qu'on ne ſaurait prévoir. Elle dérangea le projet d'arracher pour jamais la dignité impériale à la nouvelle maiſon d'Autriche. Ainſi en appréciant les choſes à leur juſte valeur, on eſt obligé de convenir qu'à certains égards cette guerre cauſa une effuſion de ſang inutile, et qu'un enchaînement de victoires ne ſervit uniquement qu'à confirmer la Pruſſe dans la poſſeſſion de la Siléſie. Si nous n'enviſageons cette guerre que relativement à l'accroiſſement ou à l'affaibliſſement des puiſſances belligérantes, nous trouvons qu'elle coûta aux Pruſſiens huit millions d'écus, mais qu'à la ſignature de la paix il leur reſtait pour toute reſſource 150,000

écus pour la continuation de la guerre. Les Prussiens firent dans ces deux campagnes 45,666 prisonniers sur leurs ennemis : savoir, 12,000 hommes à Prague, 1,739 par de petits partis; 250 aux affaires de Plomnitz et de Reinertz du général Lehwald, 7,136 à la bataille de Friedberg ; 3,000 à la prise de Cosel, et 5,000 en différentes occasions par le général Nassau ; 250 par les housards de Ziethen ; 2,030 à la bataille de Sorr; 400 par les troupes du margrave Charles dans la haute Silésie ; 427 par les partis de la garnison de Glatz ; 1,342 par le général de Winterfeld; 271 par le major Warneri ; 1,392 à Catholisch Hennersdorff; 6,658 à la bataille de Kesselsdorff et 3,758 à la prise de Dresde. Voici ce que prirent les Autrichiens : le régiment de Creutz à Budweis 1,400 hommes ; un bataillon de pionniers à Tabor 700, et de plus 400 malades de l'armée ; 300 hommes à la sortie de Prague ; 300 à Cosel, et 1,340 dans diverses petites affaires. Somme totale 4,440 ; nombre bien inférieur aux pertes que les Autrichiens avaient faites. La haute Silésie souffrit le plus de cette guerre, ainsi que quelques parties de la basse, voisines de la Bohème, comme les cercles de Hirschberg, de Striegau et de Landshut. Mais c'étaient de ces maux qu'une bonne administration répare facilement. La Bohème et la Saxe se ressentirent également du séjour des grandes armées ; cependant rien n'y était totalement ruiné. La reine de Hongrie fut obligée d'employer tout son crédit pour se procurer des ressources qui la missent en état de continuer la guerre : elle tirait à la vérité des subsides de la nation anglaise ; mais ils n'étaient pas suffisans pour l'indemniser des sommes que lui coûtaient les opérations de ses

armées en Flandre, ſur le Rhin, en Italie, en Bohème et en Saxe. La guerre coûta au roi de Pologne au-delà de 5 millions d'écus. Il paya ſes dettes en papiers, en créa de nouvelles; car *** poſſédait l'art de ruiner méthodiquement ſon maître.

Le roi de Pruſſe donna ſes premiers ſoins au rétabliſſement de ſon armée; il la recompléta en grande partie par les priſonniers autrichiens et ſaxons dont il avait le choix. Les troupes furent ainſi recrutées aux dépens des étrangers, et il n'en coûta que 7,000 hommes à la patrie pour réparer les pertes que tant de batailles ſanglantes avaient occaſionnées. Depuis qu'en Europe l'art de la guerre s'eſt perfectionné, depuis que la politique a ſu établir une certaine balance de pouvoir entre les ſouverains, le ſort commun des plus grandes entrepriſes ne produit que rarement les effets auxquels on devrait s'attendre: des forces égales des deux côtés, et l'alternative des pertes et des ſuccès, font qu'à la fin de la guerre la plus acharnée, les ennemis ſe trouvent chacun à peu-près dans l'état où ils étaient avant de l'entreprendre. L'épuiſement des finances produit enfin la paix, qui devrait être l'ouvrage de l'humanité et non de la néceſſité. En un mot, ſi la conſidération et la réputation des armes méritent qu'on faſſe des efforts pour les obtenir, la Pruſſe, en les gagnant, a été récompenſée d'avoir entrepris cette ſeconde guerre; mais voilà tout ce qu'elle y acquit, et cette fumée encore lui ſuſcitait des envieux.

FIN.

TABLE DES MATIERES.

CHAPITRE I.

CHAPITRE II.

CHAPITRE III.

CHAPITRE IV.

CHAPITRE V.

CHAPITRE VI.

CHAPITRE VII.

CHAPITRE VIII.

CHAPITRE IX.

CHAPITRE X.

CHAPITRE XI.

CHAPITRE XII.

CHAPITRE XIII.

CHAPITRE XIV.

Fin de la Table des Matières.

